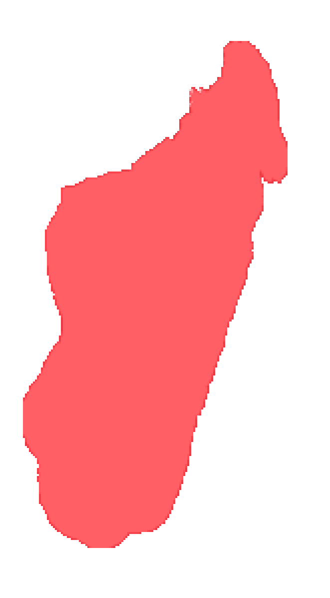
Bibliothèque malgache / 7

Gabriel
de La Landelle

Le dernier des flibustiers



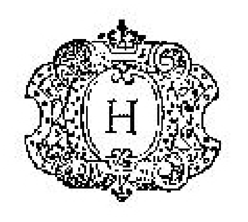
LE DERNIER

DES

FLIBUSTIERS

PAR

G. DE LA LANDELLE



PARIS
RENÉ HATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
35, RUE BONAPARTE, 35

1884
Tous droits réservés

I

HAÏR, C'EST SOUFFRIR !

Sur l'une des routes accidentées qui conduisent d'Autriche en Pologne, une berline escortée par quelques serviteurs à cheval s'avançait aussi rapidement que le permettait le mauvais état du chemin.

Elle était occupée par deux jeunes et vaillants amis, l'un hongrois de naissance et polonais d'origine, Maurice-Auguste de Béniowski [1] dit *Samuelovitch*, qui, à peine âgé de vingt-sept ans, avait déjà couru nombre de grandes aventures, – l'autre français autant qu'on peut l'être, Richard, vicomte de Chaumont-Meillant, mauvaise tête, grand cœur, parfait gentilhomme et très convenablement romanesque.

Béniowski était exaspéré. D'après les conseils de son brave compagnon, qui ne manquait pas de crédit à la cour de Vienne, il s'y était rendu pour faire valoir ses droits à la propriété des domaines de son père, le comte Samuel de Béniowski ; toute justice lui ayant été refusée, il retournait en Pologne, où se préparaient de grands événements. Durant le trajet, il avait longé les terres dont il aurait dû être le seigneur et maître. Sa déception se convertit en fureur. À l'aspect des tourelles du château où il était né, il proféra des malédictions, et ne tarda point à être atteint d'un violent accès de fièvre. Puis, loin de se calmer, le mal empira. En traversant le comté de Zips, il délirait, ne parlant que de saccager, de massacrer, de pourfendre ses beaux-frères et jusqu'à ses propres sœurs. Puis, il restait anéanti, glacé, mourant. Le mouvement de la voiture devenait insupportable. Une pluie torrentielle refroidissait la température. Les petites

---

[1] On lit ailleurs *Béniowsky* ou *Bényowsky*, par un ou par deux y, mais au cours du présent ouvrage l'orthographe la plus simple, ou au moins la plus française, sera constamment préférée autant que faire se pourra.

rivières se gonflaient, les torrents commençaient à déborder, et la nuit était proche.

L'un des serviteurs à cheval, Vasili, frère de lait de Samuelowitch, s'alarmait et demandait qu'on arrêtât.

– Sans contredit ! Il n'y a plus autre chose à faire ! s'écria le vicomte français.

Mais Béniowski voulait auparavant sortir des possessions autrichiennes. Zips, qui est situé dans le cercle en-deçà de la Theiss, n'est pas fort loin de la frontière : quelques heures encore, l'on eût été en Pologne.

– Corbleu ! reprit le pétulant Richard, serions-nous chez les Iroquois ou chez les Kalmouks, j'irais demander l'hospitalité dans la première hutte venue. Or ça, postillon, y a-t-il par ici une auberge, un village, un château ?...

– Il y a, Monsieur, un château, dix villages, une ville et des auberges à choisir.

– Je choisis le château.

– Y songez-vous ? dit Béniowski, mieux vaut la plus détestable des hôtelleries.

– Pardon ! je n'aime pas les hôtelleries médiocres, laissez-moi prendre mes renseignements, et ensuite à la guerre comme à la guerre.

D'après le postillon, le château appartenait à un opulent magnat magyar, l'un des plus estimables gentilshommes de la Haute-Hongrie, père de trois filles charmantes, possesseur d'immenses propriétés dans les diverses parties du royaume...

– Camarade, interrompit le vicomte, aurait-il des vignobles dans le voisinage de Tokay ?

– S'il en a !... Les meilleurs.

– Droit au château du magyar, morbleu !... Je réponds de la guérison de notre cher comte. Le Tokay est un nectar, notre futur hôte est un gentilhomme... Et nous allons nous faire noyer, si nous passons une heure de plus dans ces maudits lits de torrents... Allons ! entre l'eau froide et le vin réchauffant, entre la maladie et la santé, nous n'hésitons plus, j'espère...

Béniowski, abattu par la souffrance, n'avait plus la force de répondre.

Vasili, qui galopait à côté de la berline, prit les devants ; et quand les voyageurs s'arrêtèrent enfin dans la cour d'honneur

du château des Opales, le noble Casimir Hensky, sa femme, son gendre et ses filles, dont la dernière n'avait pas encore douze ans, vinrent au-devant de leurs futurs hôtes.

Casimir Hensky se félicita de les recevoir dans sa modeste résidence.

– Modeste !... interrompit le vicomte, je vois avec bonheur que les Français ne sont point les seuls qui exagèrent. Vous habitez un castel admirable, M. le magnat, tourelles, créneaux, mâchecoulis, fossés, pont-levis, cour d'honneur ! c'est superbe dans le paysage...

– L'architecture est lourde... *« et le style en est vieux ! »* répondit le seigneur hongrois en fort bon français.

– Une allusion au Misanthrope !... s'écria Richard.

– J'ai Molière dans ma bibliothèque.

– Tokay dans votre cave ! Les Muses, les grâces et la gaîté habitent les Opales...

Soutenu par Vasili, Béniowski que les châtelaines entouraient, gravissait déjà les marches du perron féodal. Et si le vicomte, pétillant d'entrain, charmait les cavaliers par ses propos, Béniowski attirait sur lui l'intérêt des jeunes femmes. Les traits d'esprit du gentilhomme français furent faits en pure perte.

Le fils du général Samuel de Béniowski et de Rose, baronne de Revay, comtesse héréditaire de Thurocz, Maurice était bien connu dans la contrée depuis son premier coup de tête.

Il avait fait ses études à Vienne avec les fils des plus illustres familles de l'empire ; – son intelligence et ses forces physiques se développèrent rapidement ; il se montrait aussi adroit aux exercices du corps, qu'habile aux travaux de l'esprit. Dès l'âge de quatorze ans, il entra dans la carrière militaire, en qualité de lieutenant au régiment de Siebenschien, qui faisait alors partie de l'armée belligérante contre la Prusse.

Le 8 octobre 1756, il vit le feu pour la première fois à la bataille de Lobositz, livrée par le général Brown. – L'année suivante, sous les ordres du prince Charles de Lorraine, il combattait, le 16 mai, à Prague ; le 12 novembre, devant Schweidnitz. – La quatrième bataille à laquelle il se trouva fut celle de Domstadt, en 1758, sous le commandement du général Laudon.

Peu après, il quitta le service pour aller recueillir en Lithuanie la succession du staroste de Béniowski, son oncle ; – il

entra paisiblement en possession de la starostie et des biens qui en dépendaient. – Cependant, son père mourut, ses beaux-frères profitant de son absence, s'emparèrent de l'héritage, sous prétexte qu'en acceptant le legs de la starostie, Maurice avait perdu ses droits à la seigneurie de Verbowa.

Rien de moins fondé ; Maurice se rend en Hongrie ; à son arrivée on lui refuse durement la porte du château où il est né. L'offense était cruelle ; il jure de se venger, et au lieu de s'adresser aux lois, n'hésite point à se faire justice lui-même.

À l'armée, Béniowski avait montré du courage et une remarquable aptitude au métier de la guerre, mais ici éclate son caractère entreprenant, dont l'expérience n'a pas encore tempéré la fougue. Il court à Krusrova, dépendance seigneuriale de son domaine, s'y fait reconnaître par les vassaux comme fils et légitime héritier du comte Samuel ; il les harangue, les émeut, s'assure de leur fidélité, les soulève et les arme en sa faveur. En plein dix-huitième siècle, il dirige une véritable expédition des temps féodaux, met le siége devant le château de Verbowa, le reprend, en chasse les usurpateurs et y rentre enfin – et par droit de conquête et par droit de naissance.

Ce double droit pourtant ne parut pas suffisant à la cour de Vienne, où ses deux beaux-frères s'étaient empressés de le dénoncer comme perturbateur du repos public. Il est certain que les procédés expéditifs du comte Maurice pouvaient aisément être interprétés en mauvaise part. On les représenta comme une révolte ; on dépeignit comme très dangereux un jeune et riche seigneur capable de soulever d'un mot toute une population. À ces imputations s'ajoutaient, sans doute, des griefs plus sérieux : Béniowski, polonais d'origine, et redevenu staroste lithuanien par l'héritage de son oncle, avait hérité des rancunes du roi Stanislas Leczinsky contre la Russie ; le cas échéant d'une levée de boucliers, il était homme à entraîner ses vassaux hongrois, sujets de l'empire, dans la cause polonaise.

Béniowski fut condamné sans avoir été entendu. Une sentence de l'impératrice-reine le dépouillait de tous ses biens ; sa liberté même fut menacée ; il dut s'enfuir précipitamment en Pologne. De là, il eut beau adresser des mémoires à la cour d'Autriche, ce fut en vain ; ses ennemis étaient puissants ; ils

interceptèrent sa correspondance et s'affermirent dans leur usurpation.

Les biens immenses que le jeune staroste possédait en Lithuanie lui permirent cependant de se livrer à ses goûts pour les voyages et la marine. Il se rendit à Dantzick, où il s'occupa fort assiduement d'acquérir des connaissances spéciales en navigation. Il se proposait, dès lors, de parcourir les mers, d'y faire des découvertes, de devenir un aventurier célèbre.

Les événements parurent bientôt le conduire dans une direction différente : la guerre et la politique allaient donner un autre aliment à sa prodigieuse activité ; mais sa destinée bizarre devait, un jour, l'entraîner à réaliser les projets de sa jeunesse.

Pour compléter ses études maritimes, il se rendit successivement à Hambourg, Amsterdam et Plymouth, il visita une grande partie de l'Europe, enfin, il allait partir pour les Indes, lorsque des intérêts d'un ordre supérieur le rappelèrent en Pologne.

Antérieurement, toutefois, il avait songé un instant à passer en Suède, et il n'aurait pas hésité si elle avait eu pour souverain un second Charles XII ; la France lui parut préférable. La noble et vénérable fille du roi Stanislas, Marie Leczinska, sa parente assez rapprochée, était sur le trône ; il fit un voyage à Versailles et allait obtenir un régiment de cavalerie, quand un maudit duel le mit en disgrâce.

– Quel duel ? demanda Salomée, la seconde fille du Magyar Casimir Hensky devant qui le vicomte de Chaumont-Meillant relatait la partie encore inconnue de la biographie de son ami.

– Une sotte querelle sans motifs sérieux, avec votre très humble serviteur, Mademoiselle. Je fus blessé assez grièvement et passai six grands mois à la Bastille, où il m'aurait à coup sûr tenu compagnie sans l'adresse de son frère de lait Vasili, qui s'était déjà précautionné d'une chaise de poste. Nous nous séparâmes après mille protestations d'estime et d'amitié. Nous devions nous retrouver dans la mer du Nord.

– Oh !... Ah !... – C'est prodigieux !... – Incroyable !

– Comme tout ce qui est vrai ! Pour complaire à ma tante Ursule, qui menace de me déshériter quand elle me voit souvent et qui me chérit lorsque je suis loin d'elle, je m'étais embarqué avec quelques aimables compagnons. Maurice, de son côté,

achevait son apprentissage de marin. Il sortait d'Amsterdam par une terrible brise de Sud-Ouest, quand Vasili, déjà très passable matelot, descend d'un mât en lui signalant un navire en détresse. C'était le nôtre. Sans lui, nous étions perdus. Son capitaine de route qui lui devait obéissance, car le bâtiment lui appartenait, refusait absolument de se porter à notre secours. Maurice le menace de lui brûler la cervelle. Quelques mutins soutenaient le poltron. Heureusement Vasili et une douzaine de Hollandais enrôlés de la veille interviennent dans la querelle. Nous fûmes recueillis, non sans peines ; notre méchant navire coula dix minutes après. – « Rétabli et en liberté ! disait Maurice en me serrant dans les bras. Où voulez-vous aller ? » – « Nous en causerons à table ! » lui répondis-je. Sa garde-robe fut mise au pillage, et malgré la tempête, Vasili trouva moyen de nous faire servir un excellent dîner. Huit jours après, nous étions en Angleterre. Nous vîmes vingt ports ; il avait cassé aux gages son capitaine de route, dont il remplissait définitivement les fonctions. Bref, depuis lors, je ne me suis plus séparé de lui.

Le vicomte passait sous silence tout ce qui se rattachait à la confédération polonaise.

« Les absents n'ont pas toujours tort ». À l'office, Vasili eut tout le temps de faire l'éloge de son maître avec un enthousiasme communicatif. – Dans la salle à manger, Béniowski était posé en héros de manière à impressionner Salomée, dont la grâce, les grands yeux noirs pleins de douceur, et les traits d'une exquise pureté n'avaient pas laissé que de provoquer l'admiration du vicomte, qui ajouta :

– Tant que Maurice voudra de ma compagnie, j'ai juré de le suivre, fût-ce au Japon ou dans la lune !

– Craignez-vous que son indisposition soit grave ? demanda la jeune fille.

– Je ne crains que son trop prompt rétablissement, Mademoiselle ; car une fois guéri, la Pologne le réclame, et le château des Opales a pour moi des attraits qui me feront regretter de ne pouvoir abuser un peu des accès de fièvre de mon ami.

– Votre désir est bien barbare ! répliqua Salomée en souriant.

Le magnat hongrois porta un toast :

– Je boirai au prompt rétablissement du comte de Béniowski, ne vous en déplaise, M. le vicomte ; mais aussi à son long séjour parmi nous.

– Salomon en personne, répartit Richard, n'eût pas si bien concilié nos vœux, et surtout, M. le magnat, il n'eût pu le faire avec un vin plus généreux que le vôtre.

– Le Chypre a son mérite pourtant, dit le seigneur hongrois.

– Le Tokay vieux et dépouillé n'était pas connu en Jérusalem ; quant au Chypre du roi Salomon, je le déclare piquette de Suresne en comparaison de votre vin cru ! Hippocrate n'eût pas ordonné d'autre tisane au roi Artaxerxès-Longuemain…

– Si j'en envoyais à votre ami Maurice ! interrompit le magnat magyar.

– Approuvé !… à la condition, s'il est guéri dès demain, comme je l'espère, de ne pas faire mentir la seconde moitié de votre toast.

– Vicomte, vous êtes charmant ! Salomée, voulez-vous aller proposer à M. le vicomte de se soumettre à l'ordonnance de son joyeux compagnon de voyage.

– Volontiers, mon père, dit la jeune fille.

Puis, suivie d'un serviteur qui portait une bouteille de Tokay, elle sortit de la vaste salle à manger. Richard, qui n'avait guère cessé de la contempler, fut un peu contrarié de la voir sortir la première, ce qui ne l'empêcha pas de continuer à être le plus aimable des cavaliers. La châtelaine d'abord, la baronne d'Ozor, sa fille aînée, et même la petite Rixa, mutine enfant qui riait aux éclats des moindres saillies du vicomte, eurent chacune leur part de ses hommages

Par un vrai bonheur, tout le monde parlait français, Mme Casimir Hensky ayant été élevée en France, et son mari, le magnat, y ayant fait plusieurs voyages.

Le nom de Rixa motiva une digression que l'ingénieux vicomte avait amenée pour raisons à lui bien connues.

– Madame la baronne d'Ozor s'appelle Élisabeth, dit-il, et si mal appris que je sois, je n'ignore pas qu'une reine de Hongrie est son auguste patronne ; mais sainte Rixa, je l'avoue humblement, est pour moi un personnage fort vénérable, sans doute…

– Mais non moins inconnu ! acheva madame Hensky. Je suis Polonaise, Monsieur ; mon aînée a été baptisée sous l'invocation d'une reine de Hongrie ; j'ai voulu que sa dernière sœur eût pour patronne une reine de Pologne.

– À merveille ! dit le vicomte ; sainte Rixa fut sans doute un modèle de piété, de charité, de vertus chrétiennes

– Doucement ! interrompit le baron d'Ozor. Si la pénitence de sainte Rixa ou Richenza est édifiante, son long règne ne l'est guère.

– N'exagérez point, je vous en prie, s'empressa d'ajouter la maîtresse de la maison. Sainte Rixa fut sévère et certains écrivains l'accusent de cruauté ; mais j'aime mieux croire les légendes pieuses qui nous représentent, comme une femme d'un beau caractère, la mère du grand Casimir Ier.

– Je suppose, Madame, que sainte Salomée doit être aussi quelque illustre reine de Pologne ou de Hongrie, dit le vicomte, qui ne perdait pas de vue le but de sa digression à travers le martyrologe.

– Eh quoi ! vous, l'ami intime d'un Polonais, vous ne connaissez pas même le nom de l'illustre patronne de la Pologne ! Sainte Salomée était la fille du roi Leszeh-le-Blanc et la sœur de Boleslas-le-Chaste ; elle épousa le roi André II, de Pologne.

– Admirablement ! Madame, s'écria le vicomte ; je vois que, par une heureuse combinaison, vous avez trouvé le moyen de ne point faire de jalouses parmi les saintes qui protègent votre famille.

De sainte Salomée à Salomée Hensky, la transition était facile ; un concert de louanges se fit entendre aussitôt. Caractère aimable, cœur enthousiaste, douceur, tendresse attentive, finesse, enjouement, chacun doua de quelque qualité la gracieuse jeune fille.

Le vicomte avait eu tout le loisir de juger de ses charmes. On lui parlait de ses nombreux talents : elle était excellente musicienne, fort instruite, habile à tous les ouvrages qui conviennent aux femmes.

Ajoutons à cela une fortune princière, pensait Richard, je ne vois guère ce qui peut manquer à ma belle Hongroise.

II eut soin de se faire renseigner sur la généalogie et les alliances de la famille Hensky : sa noblesse égalait l'antiquité de son château-fort.

– Parfait ! murmura le vicomte, qui ne manqua point de parler de sa naissance, de sa fortune et de ses espérances de fortune représentées par les imposants revenus de sa vieille tante. Il alignait ainsi ses jalons. – Maintenant, poursuivit-il en aparté, déployons notre esprit, Maurice fera valoir le reste en cas de besoin ; car, de deux choses l'une : ou je me guéris radicalement avant mon noble ami, ou je tombe gravement malade pour être obligé, moi aussi, de séjourner au château des Opales.

– Vos Karpathes sont de superbes montagnes ! disait-il en même temps.

L'on en était à la simple causerie. Le vicomte faisait du paysage hongrois, sautait à pieds joints dans le parc de Versailles, parlait de la cour de France, puis de celle de Vienne, se lançait dans l'éloge de la reine Marie Leczinska, débitait des anecdotes, et surexcitait son éblouissant entrain par de nombreux petits coups de Tokay.

La pétillante Rixa s'amusait à ravir. Casimir Hensky et le baron d'Ozor, son gendre, étaient égayés ; la châtelaine et la baronne sa fille aînée agréablement distraites par les propos, souvent décousus, mais toujours aimables du jeune voyageur.

Cependant, Salomée venait de pénétrer dans la chambre du comte de Béniowski, à qui la vieille intendante du château prodiguait ses soins. Vasili était aussi près de lui. La fièvre redoublait ; une maladie plus sérieuse était à craindre.

– Monsieur le comte, dit Salomée en entrant, je viens remplir auprès de vous un fort étrange message ; mais, sur la proposition de M. le vicomte de Chaumont, votre ami, je suis chargée, par mon père, de vous offrir, comme un cordial salutaire, ce flacon de Tokay.

– Quelle folie ! s'écria l'intendante qui voulut renvoyer le domestique.

– Pardon, dit Vasili, M. le comte est un peu médecin.

– Qu'en pensez-vous, Monsieur ? demandait Salomée en souriant.

– Offert par vous, Mademoiselle, dit Béniowski, ce vin doit être pour moi l'élixir souverain.

– Je le verserai donc à votre santé, dit la jeune fille.

– Et moi, je le boirai à votre bonheur !

Il en est des inflexions de voix, des gestes et des regards comme des lettres de l'alphabet, dont l'assemblage peut produire un nombre infini de pensées différentes. La réponse de Béniowski aurait pu n'être qu'une formule de politesse, elle fut faite de manière à redoubler le trouble de la jeune châtelaine, qui, n'étant pas seule dans la chambre du malade, ne craignit point de prolonger sa visite.

Béniowski, comme on le sait, devait son mal à une irritation péniblement réprimée. Son inutile tentative à la cour de Vienne, les injustices dont il avait à se plaindre, la conduite de plus en plus odieuse de ses beaux-frères et de ses propres sœurs, avaient allumé dans ses veines le feu d'une violente colère. À la vue de la jeune Salomée qui levait sur lui ses grands yeux noirs, emplis d'une pieuse bienveillance :

– Haïr, c'est souffrir ! murmura-t-il ; oublier, pardonner, aimer, c'est guérir, c'est être sauvé !... Nous avons en Lithuanie, un beau chant populaire, je dirais presque un cantique, qui exprime ces idées avec la simplicité pénétrante de la poésie vraie, de la poésie du cœur.

– Je crains, monsieur le comte, dit la jeune fille en se levant, que vous ne vous fatiguiez.

– Oh ! ne vous éloignez pas, Mademoiselle, reprit vivement Béniowski ; laissez-moi vous dire quelques strophes de ce chant que votre présence me rappelle. Je me sens mieux ; ma fièvre se calme ; mon sang est rafraîchi par les touchants souvenirs que votre présence éveille en moi.

– Je vous écoute, monsieur le comte, murmura Salomée en rougissant.

Béniowski, avec un accent tour à tour énergique et tendre, déclama aussitôt :

« Quel démon a mis le glaive des combats dans la main de Wenceslas ? – Quel démon a mis, dans son âme, les fureurs de la haine et des massacres ? dans sa bouche, les malédictions et les menaces de mort ?

« Haïr, c'est souffrir !...

« Wenceslas souffre comme un damné dans l'enfer.

« – Oublie et pardonne ! – lui disait la voix de l'ange.

« Mais Wenceslas est sourd. Il ne veut rien oublier, il a soif de vengeance.

« Voyez ! il revêt son armure, couverte par son manteau rouge de sang :

« – À mes ennemis, haine ! guerre et malheur !

« Malheur sur lui-même, haïr c'est souffrir !

« Et l'ange du pardon s'éloignait en pleurant :

« – Dans ce cœur rempli par la haine, il n'y a plus de place pour l'amour ! »

« Quel ange a mis la palme de paix dans la main d'Hedwige ? Quel ange a mis, dans son âme, le don de la tendresse et des consolations ? dans sa bouche les bénédictions et les paroles de vie ?

« Aimer, c'est jouir du bonheur !

« Hedwige est heureuse comme une sainte dans le ciel.

« – Souviens-toi et venge-toi ! – lui disait le tentateur.

« Mais Hedwige ferme l'oreille. Elle ne veut point se souvenir, elle a soif de charité.

« Voyez ! elle a revêtu sa robe de vierge, enveloppée par son voile blanc comme un lis :

« – À mes ennemis, paix, pardon et bonheur !

« Et le tentateur s'éloignait en rugissant :

« – Dans ce cœur rempli par l'amour, il n'y a plus de place pour la haine ! »

Salomée sentait profondément les beautés de cette ballade chrétienne ; sa timidité vaincue fit place à un enthousiasme qui se trahit par des exclamations admiratives.

La vieille intendante des Opales était elle-même sous le charme de la diction élégante du comte de Béniowski.

Vasili, passablement flegmatique, trouvait fort imprudente la séance de déclamation que son maître donnait à Mlle Salomée Hensky.

– Redoublement de fièvre, délire, cauchemars !... pensait-il. Nous allons passer une nuit détestable !... Le vin de Tokay me paraissait le bienvenu, mais les cantiques lithuaniens sont de trop !...

Le respectueux serviteur ne se permit pas, néanmoins, de prendre la parole, et Béniowski, jugeant de l'effet favorable qu'il venait de produire, se leva de la chaise longue pour réciter la dernière strophe du poème :

« La palme de paix dans la main, Hedwige s'avance vers le guerrier ; les plis de son voile blanc descendent jusqu'à ses pieds, qui font naître des fleurs sous leurs pas bénis.

« Le glaive des combats au poing, Wenceslas frémit de fureur à la vue de la jeune vierge ; il presse de l'éperon les flancs de son coursier ; son manteau rouge s'agite et flotte derrière lui comme une flamme sanglante, où rient les démons ennemis de Dieu.

« Hedwige s'est arrêtée ; elle invoque à genoux le divin Sauveur mort sur la croix en priant pour ses bourreaux.

« Wenceslas, ivre de rage, fond sur elle en blasphémant :

« – Frappe la fille de tes ennemis ! Elle te bénit en suppliant le Seigneur Jésus de te délivrer du démon de la haine !

« Le glaive des combats tomba brisé par la palme de paix et d'amour !

« Haïr, c'est souffrir !... Aimer, est bonheur ! »

– Mademoiselle, ajouta Béniowski après un instant de silence, cette légende rhythmée ressemble à mon histoire ; le démon de la haine vient de s'éloigner de mon cœur. En vérité, j'ai cessé de souffrir !

Salomée saisit l'allusion et sourit, mais elle n'osa répondre que, loin d'être la fille des ennemis du comte, elle appartenait à une famille, où chacun l'estimait avant de le connaître. Elle dit seulement qu'heureuse d'apprendre qu'un mieux sensible se manifestait dans son état, elle devait s'empresser de porter une si bonne nouvelle à tous les hôtes du château. Puis, saluant avec grâce, elle se retira dans un état de trouble inexprimable.

Les services de l'intendante étaient désormais inutiles, elle suivit la jeune fille, tandis que Vasili offrait un second verre de Tokay à son maître.

– À la santé de mademoiselle Salomée Hensky ! dit Maurice dont la bouillante imagination n'avait point fait moins de chemin que celle de son ami le vicomte Richard.

– Si Monsieur voulait maintenant boire à la sienne ? reprit Vasili en remplissant le verre pour la troisième fois.

– Comme tu y vas !... Prétendrais-tu me griser ?

– Ce vin paraît avoir fait du bien à M. le comte ; j'ai connu un hussard qui ne connaissait pas de meilleur remède...

– Mets-moi au lit d'abord, j'essaierai du traitement de ton hussard, répondit Béniowski.

Peu d'instants après, fut-ce par la vertu du traitement, fut-ce parce que la fatigue triomphait enfin des agitations et des inquiétudes, un profond sommeil s'empara de lui ; son repos ne fut plus troublé par la perte de son château de Verbowa, les souvenirs de ses beaux-frères, ni le fâcheux accueil des ministres d'Autriche.

« Wenceslas s'inclinait à son tour devant Hedwige, le manteau sanglant se transformait en robe nuptiale, des chants pieux retentissaient au loin ; l'ange de paix unissait par des liens d'amour sacré la fille des magnats au staroste farouche. . . . . . . »

– Ce vin de Tokay, corbleu ! a fait des miracles, s'écria le vicomte Richard en assistant le lendemain matin au petit lever de son ami. Mais, à propos de votre guérison, il faut que je vous consulte sur un cas très-grave : – Je suis pris à mon tour.

– Par la fièvre ?...

– Si ce n'était que cela ! le remède est dans la cave de notre hôte.

– Qu'avez-vous donc ?

– N'allez pas rire.

– Quand vous m'annoncez un cas très-grave...

– Et très-plaisant, malgré cela !

– Expliquez-vous.

– Insomnie et délire ! Je me suis épris, jusqu'au mariage inclusivement, de mademoiselle Salomée-Casimire-Isabelle Hensky, une jeune fille accomplie sous tous les rapports ! Quand elle est revenue au salon après vous avoir fait son interminable visite, j'ai voulu, d'une manière adroite, lui exprimer mon admiration, sonder le terrain, préparer une déclaration en règle... Bah ! impossible ; j'étais si penaud, ma foi, que faute de me faire valoir moi-même, je me suis rejeté à corps perdu sur votre éloge... À charge de revanche, cher ami !... Sans votre se-

cours, je passe à l'état de harpe éolienne, et j'en suis réduit à m'enrôler dans les lansquenets pour sauver ma réputation.

– Je ne trahirai pas votre confiance, Richard, répondit Béniowski en lui prenant la main ; je ferai connaître à mademoiselle Salomée et à ses parents, tout ce que vos dehors frivoles cachent de grandes qualités, de désintéressement, de dévouement et d'honneur ! En me conduisant ainsi, je ne ferai que vous rendre ce que vous avez déjà fait pour moi, et me comporter avec la loyauté d'un rival qui vous aimera toujours comme un frère…

– Rival ! vous, mon rival ! Maurice ?… j'en suis désolé !…

Sur ces mots le vicomte se prit à rire.

– L'aventure a son côté badin !… Vous plaît-il de l'accepter telle quelle. Je fais la cour pour votre compte, vous la faites pour le mien…

– Il n'est plus temps d'agir autrement, mon ami ; je vous dois au contraire de vous rendre quelques avantages ; je fus hier soir très-sentimental…

– Malgré la fièvre ?

– La fièvre aidant ! Salomée m'a ravi par sa seule présence, je me suis tout à coup senti délivré de mes haines, et, par je ne sais quelle heureuse inspiration, je lui ai récité quelques strophes d'un de nos poèmes nationaux qui traduisaient clairement l'état de mon cœur…

– Aïe ! fit le vicomte, votre ambassadeur risque, je le vois, de réussir bien au-delà de ses vœux.

Le dénouement de la rivalité des deux amis ne se fit pas attendre. S'apercevant de l'inclination naissante de Salomée pour Maurice, le vicomte se sacrifia loyalement et, le jour du mariage, en dépit de ses regrets, il fut plus brillant, plus spirituel, plus gai qu'il ne l'avait été depuis son arrivée au château des Opales.

L'union des jeunes époux fut consacrée par le révérend père Alexis, prêtre hongrois, dont la vocation était les Missions-Étrangères. De dix ans plus âgé que Maurice, il l'avait connu à Verbowa dans son enfance ; il l'avait retrouvé à Paris quand il y terminait son noviciat apostolique ; il ne faisait que passer dans son pays natal, car il allait se mettre aux ordres de l'évêque de Cracovie. Après avoir donné la bénédiction nuptiale, il partit.

À la cérémonie sacrée succédaient les fêtes profanes. Elles furent magnifiques. Casimir Hensky avait convoqué ses nombreux vassaux. Sur les pelouses des Opales les jeux, les tirs, les danses hongroises alternèrent avec les libations.

Vivent les mariés !… mais vive aussi le vin de Tokay !

La cave du châtelain était heureusement des mieux approvisionnées.

On connaît quelques strophes de la ballade d'Hedwige et de Wenceslas, la parodie du chant lithuanien par le jeune vicomte de Chaumont-Meillant obtint un succès de fous rires au souper de noces, auquel assistèrent vingt magnats, starostes ou seigneurs entre lesquels figurait le major Windblath, Suédois au service de la Pologne.

Remuant, mécontent, ambitieux, homme médiocre, mais bon militaire et négociateur discret, le major était affilié au parti catholique, et lié par serment aux chefs de la Confédération polonaise. Il jouissait de l'estime particulière de Casimir Pulauwski, du prince Repnin et de l'évêque de Cracovie ; c'est-à-dire qu'il n'était rien moins qu'un serviteur fidèle du roi son maître, Stanislas-Auguste Poniatowski, le misérable instrument de l'impératrice de Russie, Catherine II.

Seul, de tous les hôtes des Opales, Windblath n'y arrivait point en invité. – Béniowski, à sa vue, ne put réprimer un soupir.

– Maurice, qu'avez-vous ? demanda Salomée,

– Je crains que le devoir ne vienne m'arracher au bonheur, murmura le comte.

Il ne devinait que trop l'objet de la mission du major.

– Si le devoir commande, Maurice, vous saurez obéir, dit Salomée avec une énergie virile ; aussi, ne laissez rien ignorer à votre amie, à votre épouse !… Elle veut sa part de vos secrets et de vos dangers !…

– Mes secrets ne sont pas encore les miens ; mais sur l'honneur, je vous le jure, vous les connaîtrez dès que l'heure des dangers aura retenti.

II

SERVITEURS ET AMIS.

Le major Windblath que Béniowski connaissait pour l'avoir rencontré dans des conciliabules préparatoires, venait lui dire que les chefs confédérés, comptaient sur ses serments, sur son concours actif et sur sa présence au premier signal.

– C'est bien !..., répondit le comte polonais avec amertume...

Ensuite, six mois de bonheur s'écoulèrent comme un jour.

Dans la carrière agitée de l'aventureux gentilhomme, ces six mois sont semblables à une oasis au milieu des sables brûlants, à une île verdoyante parmi les rochers et les tempêtes, à une trêve, à une halte passagère. – Hélas ! combien ils furent rapides, ces six mois de paix et d'amour, ces six mois d'oubli du monde qui s'agitait en deçà et par-delà le sommet des Karpathes.

Mais le signal redouté est donné tout à coup. L'heure du devoir et du danger sonne ; – elle a sonné :

– Je vais combattre pour l'indépendance de ma patrie ! O Salomée, chère compagne de mes seuls beaux jours, me sera-t-il jamais donné de te revoir !

– Tu pars ! et je resterais ici en proie à des inquiétudes mortelles, loin du théâtre des événements ! Non, Maurice, je ne suis pas de ces femmes qui peuvent pleurer et attendre ! Je ne pleure pas, moi !... mais j'accompagne mon époux !

– Lorsque la guerre civile et la guerre étrangère menacent à la fois mon malheureux pays, tu voudrais me suivre !... C'est impossible... Demeure auprès de ta mère, prie, espère, mets ta confiance dans le Dieu qui protège les causes justes.

– C'est sous le drapeau de la Pologne et non au château des Opales qu'est la place de la comtesse de Béniowski.

Maurice dut céder à la volonté de sa jeune femme. Peu de jours après, ils arrivaient ensemble sous les murs de Cracovie.

Le vicomte de Chaumont-Meillant, Vasili, et une troupe assez nombreuse de serviteurs enrôlés sur la frontière de Hongrie, les accompagnaient.

Nommé sur le champ colonel-général commandant de la cavalerie, le comte de Béniowski se signala dès les débuts de la campagne. Là, le major Windblath se trouva placé sous ses ordres ; quant au vicomte français, il avait pris parti pour les confédérés et se faisait remarquer chaque jour par son insouciante audace.

Les Français, les Hongrois, les Suédois et les Lithuaniens, qui se trouvaient dans les rangs de la confédération, recherchaient comme un honneur d'être placés sous les ordres du comte et de ses deux amis, dont la colonne expéditionnaire décida plusieurs fois de la victoire.

À Cracovie, les salons de la comtesse étaient le centre des réunions les plus brillantes ; les rares instants que la guerre laissait au comte de Béniowski rappelaient les heureux jours du château des Opales.

Vinrent les jours néfastes, et enfin celui où Salomée prit le deuil, avec la résolution de ne le quitter qu'après avoir retrouvé son époux. Trois cœurs généreux unirent alors leurs yeux ardents et leurs efforts.

Vasili découvre que son maître, grièvement blessé, vient d'être expédié à Kiow. Déguisé en juif allemand, le fidèle serviteur franchit la frontière russe. À Kiow, on lui dit que de nombreux convois de prisonniers polonais sont internés et dirigés sur Kazan. Il s'y rend malgré mille obstacles pour y apprendre, comme par miracle, que le comte de Béniowski et le major Windblath ont été déportés en Sibérie. Tous les convois sans exception sont dirigés sur Tobolsk. Peu lui importent les périls d'un tel voyage. Il s'aventure au hasard dans les monts Poïas, dont la politique ombrageuse de Catherine II devait changer le nom en celui de monts Ourals. Il est, cette fois, déguisé en mineur. Une horde de Kalmouks ne tardera pas à être son refuge. Une bande de bohémiens le protégera plus tard. Il finit par atteindre Tobolsk sous la respectable apparence d'un marchand turc. Là, le souvenir du séjour du général Béniowski est récent encore. Vasili ne craint pas de se confier à la générosité du comte Denis Csecserin, gouverneur de la Sibérie, qui, touché de

son dévouement, lui révèle le lieu de destination de son maître et lui facilite les moyens de le rejoindre au Kamchatka.

Mais avant de quitter Tobolsk, Vasili confie à un juif d'Archangel la mission délicate d'instruire la comtesse de Béniowski du sort de son époux.

– « Une fortune, lui dit-il, sera sa récompense si le message est remis en main propre. »

Cent roubles d'or sont donnés d'avance à cet émissaire. Une seule chance ne saurait suffire au zèle de Vasili : un marchand arménien, un sottnik de Kosaques du Don reçoivent de lui même promesse et même avance.

Il part alors à la suite d'un convoi dirigé sur Bolcha, où, sans trop de retards, il comparaît enfin devant un officier de police, qui s'écrie avec stupéfaction :

– Vous venez volontairement au Kamchatka pour y servir votre ancien maître ?

– J'ai pensé que mon général risquait de manquer d'un bon domestique ; c'est si rare en tous pays.

– Mais le Kamchatka, mon ami, est un climat affreux.

– Je ne m'en suis pas aperçu jusqu'à présent.

– Vous êtes donc bien préoccupé ?

– Je suis Hongrois de naissance et Polonais d'origine.

– Votre réponse n'a pas le sens commun.

– Monsieur est trop bon.

– Trop bon ! vous êtes le premier à me le dire.

– J'espère bien ne pas être le dernier.

– Vous avez beaucoup d'esprit, mon garçon ; nous n'aimons pas cela dans notre gouvernement.

– Monsieur le commissaire me juge avec sévérité ; mon oncle Jonas m'a toujours dit que j'étais un imbécile.

– Au fait ! répartit l'officier de police, s'exiler soi-même… venir en Sibérie… quitter l'heureux climat de la Hongrie pour le nôtre !…

– Je vois avec plaisir que Monsieur est de l'avis de mon oncle. Donnez-moi, s'il vous plaît, l'adresse de mon maître.

– Votre maître est un vil esclave, relégué au village Crustieu.

Vasili eut assez d'empire sur lui-même pour supporter sans colère apparente l'odieuse qualification décernée à l'ancien gé-

néral polonais, et, grâce à son calme ne tarda point à se trouver en présence de son maître :

– Monsieur le comte, lui dit-il, je vous apporte votre nécessaire de voyage.

– Vasili ! mon frère de lait ! mon ami !... s'écriait Maurice en lui ouvrant les bras.

L'impassible Hongrois se laissa faire avec un certain orgueil ; mais, s'apercevant presqu'aussitôt du délabrement des vêtements de son général :

– Je n'ai oublié le fil ni les aiguilles, et monsieur le comte sait que je m'entends un peu à tout.

– Mais raconte-moi ton histoire, donne-moi des nouvelles de ma femme et de mon ami le vicomte de Chaumont.

– Tout en réparant la polonaise de M. le comte, s'il veut bien me le permettre !

Si Béniowski ne l'eût permis, aurait-il jamais eu de détails sur le sort de la comtesse et sur les généreuses intentions de Richard, désormais parfaitement renseignés, car deux des émissaires chargés de porter au château des Opales la nouvelle de sa déportation au Kamchatka étaient parvenus à s'acquitter de leur message.

Sur la proposition du vicomte de Chaumont, Salomée, pleine de confiance en sa loyauté, partit avec lui pour Paris dans le dessein d'y solliciter l'appui de la reine de France, parente de Béniowski et qui serait touchée de son misérable sort ; mais la cour de Versailles était en deuil de la noble et sainte Marie Leczinska, lorsqu'ils y arrivèrent. Le roi Louis XV, trop occupé de ses plaisirs, accorda une courte audience à la comtesse, ne prit point la peine de l'écouter et la renvoya au duc de Choiseul, son ministre de la marine, qui n'avait point pardonné au vicomte de Chaumont de lui avoir fait une vive opposition quelques années auparavant.

– Madame la comtesse, dit Richard, j'ai donné ma parole de gentilhomme de consacrer ma vie à vous rendre Maurice. Laissons-là le ministre et la cour, agissons par nous-mêmes ! Mon excellente tante vient de mourir à point pour me léguer un million qui arrondit ma fortune. J'achète un navire, je l'équipe, je le monte et je pars pour le Kamchatka.

– Vous êtes admirable, monsieur le vicomte, murmura la comtesse avec des transports de reconnaissance ; mais vous allez vous exposer vous-même à l'esclavage.

– En ce cas, votre mari aurait un gai compagnon d'infortunes ; toute la question est de le rejoindre. Une fois ensemble, nous ferions si bien, je vous le promets, que nous nous en tirerions. Je ne suis pas un écervelé, croyez-moi, chère comtesse, il ne faut jamais se fier aux apparences.

– Je sais, monsieur le vicomte, que vous avez un grand cœur.

– Du cœur ! très bien !... mais j'ai aussi ma forte dose de bon sens, n'en doutez pas. Je compose mon équipage de gaillards intrépides, d'hommes sûrs et dévoués autant que possible ; je m'approvisionne d'armes, de munitions et de costumes pour toutes les circonstances ; grâce à votre mari, je ne suis plus un novice en fait de navigation : j'aurai sous mes ordres trois ou quatre marins habiles et des interprètes de toutes les langues du Nord. Ayez donc confiance en moi, Madame, et priez Dieu qu'il me conduise. Avant un an, Maurice aura le bonheur de savoir qu'il a un fils, qu'en mémoire de votre première entrevue, nous avons appelé Wenceslas.

Six semaines après cet entretien, un joli brick qui, sous tous les rapports, remplissait le programme du vicomte, appareillait du port de Bayonne sous les yeux de la comtesse de Béniowski.

Elle se mit à genoux sur le rivage, et serrant son jeune enfant contre son cœur, elle adressa au ciel une de ces ardentes prières, arôme divin que les anges déposent aux pieds du Père des miséricordes.

Salomée pria ainsi tant que le léger navire fût en vue ; puis, accompagnée de ses serviteurs, elle retourna à Paris où il était convenu qu'elle attendrait pendant deux années des nouvelles de la téméraire expédition de Richard.

La *Douairière* après avoir relâché au cap de Bonne-Espérance sans y rien trouver de ce qu'il lui fallait, eut la bonne fortune de faire escale au Fort-Dauphin dans l'île de Madagascar où s'établirent impromptu les meilleures relations entre le vicomte et le chef militaire de la pointe, aventureux personnage

qui se nommait Vincent du Sanglier et s'intitulait chevalier du Capricorne.

Agréable et non moins utile connaissance.

Le chevalier Vincent du Capricorne, né à Lanesson, non loin de la baie de Biscaye, ex-capitaine auxiliaire au service de la compagnie française des Indes, ancien négrier, ci-devant sauvage, mais désormais très civilisé, et une cinquantaine de partisans déterminés de la vaste famille de ces Flibustiers, que la moindre occasion peut transformer en pirates, le sergent Franche-Corde, Sans-Quartier, Jambe-d'Argent et *tutti quanti*, après une série d'incroyables aventures dans les Indes anglaises et portugaises, arrivèrent sur une barque arabe à Madagascar, en 1769, au moment où le fort Dauphin venait d'être évacué par le comte de Maudave.

– Camarades ! s'écria le Gascon, la place est libre, tant mieux ! laissez-moi manœuvrer, nous serons bientôt au pays de cocagne.

Sur quel point de la côte le chevalier Vincent eût-il établi sa résidence, s'il eût trouvé dans le fort une garnison de troupes régulières ? il n'en sut jamais rien. Il commença par rehisser le pavillon de la France et par se procurer des interprètes, chose facile aux alentours du fort ; puis, en diplomate *africo-indo-brazilian*, en coureur d'aventures habitué à palabrer avec des sauvages, il s'ingéra très adroitement dans les affaires du pays.

Dian Tsérouge, chef de Manambaro, avait rendu de bons offices au gouverneur français, M. de Maudave ; ses voisins d'Imahal, Acondre et Andravoule le menaçaient. Vincent du Capricorne se met en campagne, bat les ennemis et les traite en vainqueur magnanime.

Il y eut au milieu des ruines du fort Dauphin un festin de paix et d'alliance offert par le capitaine gascon, qui n'eut pas besoin d'être grand orateur pour charmer ses hôtes ; il leur montra ses tatouages et ses balafres, après quoi il les grisa.

Ses interprètes, d'ailleurs, dirent du bien d'Abraham, de Mahomet et surtout de Ramini, le prophète créé par Dieu avec l'écume de la mer. Pour prix de ces belles paroles, Vincent du Capricorne obtint des chefs toutes sortes de concessions ; il avait fait des esclaves, on lui en donna d'autres ; le naufrage

d'un pirate anglais qui fut pendu en grande cérémonie, lui procura un certain nombre de canons.

À plus de vingt lieues à la ronde, du pays des Ampatres jusqu'aux montagnes des Machicores et à la vallée d'Amboule, il fut reconnu par les indigènes comme gouverneur pour le roi de France, qui ne se doutait guère d'être si bien représenté en sa *grande Ile de Madagascar*.

Après avoir réparé tant bien que mal les remparts qui faisaient face à la terre, le chevalier allait s'occuper de la construction d'une barque pour se mettre en communication avec les îles de France et de Bourbon, Sainte-Marie et la baie d'Antongil, lorsque survint la *Douairière*, montée par le vicomte Richard de Chaumont-Meillant.

– Si vous vouliez être mon amiral, lui dit-il, nous ferions ici des merveilles. La plupart des naturels sont bien disposés pour nous ; secondez-moi ; nous donnerons à la France une colonie qui ne tardera pas à compenser la perte de notre puissance dans l'Inde.

– Chevalier, répondit le vicomte, j'ai auparavant quelques affaires à régler au Kamchatka…

– Au Kamchatka ! répéta Vincent du Capricorne avec stupeur.

– Peu de chose, il s'agit tout simplement de délivrer d'esclavage mon frère d'armes et mon meilleur ami, le comte de Béniowski, magnat de Pologne et de Hongrie, homme de cœur, excellent marin, qui, par la suite, pourrait nous être fort utile à Madagascar. Venez avec moi, nous le tirerons d'embarras ; ensuite nous nous occuperons à nous trois de vos grands projets.

Le chevalier Vincent du Capricorne, qui, jusqu'alors, s'était estimé à l'égal des plus illustres chefs de flibustiers, demeura un instant abasourdi.

– Parlez-vous sérieusement ? demanda-t-il.

– La *Douairière*, équipée aux frais de feue ma grand'tante, sa patronne, n'a pas d'autre mission que la délivrance de mon ami… Après quoi, je la mettrai volontiers à votre service.

– Mais le Kamchatka est au bout du monde.

– J'en suis presque à moitié chemin.

– Mais les Russes ne se laisseront pas enlever leurs prisonniers sans montrer les dents.

– C’est pourquoi les dix canons que vous avez ici et les cinquante soldats de votre garnison feraient parfaitement notre affaire.

– La nuit porte conseil, dit le chevalier en frisant sa moustache. Parlez-moi de Paris.

– Volontiers.

– Le vicomte, avec son entrain ordinaire, donna au chevalier du Capricorne les plus amples détails sur Paris, Versailles, la cour et la ville.

– Par la sambleu ! mon officier ! interrompit Vincent en vidant un large verre de sangris au rhum, j’ai grande envie de vous suivre au Kamchatka, ne serait-ce que pour jouir de votre aimable conversation.

– Topez là, camarade ! mais vos canons ?

– Je vous en prête six.

– Vos soldats ?

– J’en laisserai la moitié de garde par ici, en attendant notre retour, sous les ordres de Franche-Corde, mon sergent-major ; j’emmène avec nous les moins frileux Sans-Quartier, Jambe-d’Argent, et cætera ! Seulement, foi de gentilhomme, jurez-moi de me ramener à Madagascar.

– Si la *Douairière* veut bien nous rester fidèle, je le jure !... Votre sangris est parfait !... Mais faisons, s’il vous plaît, plus ample connaissance. Un petit bout de votre histoire me serait fort agréable.

– Vous êtes charmant, parole de soudard ! Eh bien ! quoique je sois tout ce qu’il y a de plus gascon, ne prenez point ceci pour des gasconnades.

– À dix ans, j’étais mousse sous les ordres de mon oncle, qui me faisait fouetter tous les matins par son contremaître ; ce genre de déjeuner me déplut tellement, que je désertai chez les sauvages du Brésil. Les Portugais pourchassaient la tribu où je m’étais réfugié. Je marchai tout jeune *sur le sentier de la guerre* ; ce qui m’a valu, dès l’âge tendre, cette balafre et ce tatouage d’honneur...

À ces mots, le chevalier, défaisant sa cravate, fit admirer au vicomte Richard un collier blanc, noir et rouge, parfaitement dessiné sur sa peau.

– Grâce aux Portugais, poursuivit-il, voici une lèvre qui l'a échappé belle. Je m'étais si bien comporté *sur le sentier de la guerre* que Galamoumou-Assou-Nady, ou, si vous aimez mieux, Grand-Oiseau-Moqueur-Porte-Griffe, chef de notre tribu, me jugea digne d'être élevé à la dignité de guerrier. En conséquence, on devait me fendre la lèvre, y introduire un petit bâton, puis un plus gros, puis un plus gros, et bref, une rondelle plus large qu'une piastre d'Espagne qui m'eût défiguré pour le reste de mes jours. Dans ma naïveté de jeune civilisé devenu sauvage, j'étais heureux et fier de tant d'honneur et me prêtais de bonne grâce à la cérémonie, quand une fusillade à bout portant part de tous les buissons. Sauve qui peut ! je ne pus me sauver, et voilà justement ce qui me sauva. Que sont devenus les Botocudos de Galamoumou-Assou-Nady après une alerte si chaude ? Pour ma part, je n'en ai jamais rien su. Je me déclarai européen, on me fit tambour dans un régiment qui repassa en Portugal alors en guerre avec l'Espagne. Je fus pris sur les frontières par les Espagnols et mené en Biscaye, où je trouvai moyen de me faire contrebandier. C'est ainsi que je revis la France, ma patrie ; j'avais dix-huit ou vingt ans alors, et c'est ici, à proprement parler, que commencent mes aventures…

– Ah ! vous ne faites que commencer ! interrompit le vicomte en riant.

– Parbleu ! ne voilà-t-il pas grand'chose ? Sauvage, tambour et contrebandier, ça se dit en trois mots… Mais ensuite, sandis !…

La suite de la biographie du chevalier en valait bien, en effet, l'agréable commencement.

Le lendemain, on chargea les six canons et des bœufs.

Le surlendemain, Vincent du Capricorne conféra la garde du Fort-Dauphin à son sergent-major Franche-Corde, en lui recommandant d'avoir grand soin de ses deux animaux favoris, Grand-Merci, gros serpent croque-rat, – grande utilité, – et Colifichet, singe à museau de renard, – simple agrément.

Sans-Quartier, Jambe-d'Argent et les moins frileux de leurs camarades sortirent sac au dos par la poterne du côté de la mer, et une heure après, la *Douairière* perdait de vue les hautes terres du midi de Madagascar.

III

CONSEIL D'ENQUÊTE.

La frégate française la *Pomone* que commandait le jeune baron de Luxeuil, officier de cour honteusement favorisé par une coterie peu édifiante, était sortie de Macao avec une mission dont le commandant en chef, M. Cerné de Loris, capitaine de vaisseau, qui montait l'*Aréthuse*, n'avait pas jugé utile de garder le secret. Les subalternes parlaient donc tout à leur aise des actes de piraterie extraordinaires d'un aventurier français, se disant comte de Béniowski et battant les mers voisines sous pavillon polonais, par une fantaisie bien digne d'un flibustier.

L'on savait qu'un combat avait eu lieu dans le canal de Formose entre un vaisseau de la compagnie hollandaise des Indes et la corvette du pirate, laquelle avait coulé sans doute lors du fameux typhon qui fit tant de ravages la nuit suivante, et l'on s'émerveillait de l'heureuse audace des forbans qui, avec deux misérables radeaux, s'étaient emparés d'une jonque chinoise défendue par une nombreuse troupe d'infanterie. À cela s'ajoutait une lettre fort circonstanciée d'un officier russe, M. Estève Finvallen, donnant sur les expéditions antérieures de l'écumeur de mer, au Japon, sur les côtes de Saghalien, et dans des parages plus septentrionaux encore, des détails véritablement inimaginables.

Que faire dans une grande chambre d'officiers en station devant Macao ? – Causer, jaser, se perdre en suppositions. Du gaillard d'arrière, par l'entremise des domestiques et des mousses de l'état-major, l'histoire déjà si fabuleuse du comte de Béniowski passa sur le gaillard d'avant, où elle prit des proportions nouvelles. – Les matelots jurèrent que l'immortel Nathan-la-Flibuste flibustait dans les mers de la Chine.

À terre, dans les cabarets fréquentés par les marins des compagnies hollandaise, anglaise ou autres, les contes en vogue à bord de l'*Aréthuse* firent promptement invasion. Les Portu-

gais furent bientôt au courant de la rumeur navale ; il fut donc avéré parmi les marins de toutes les nations que, si la frégate la *Pomone* parvenait à rejoindre la jonque de Nathan-la-Flibuste, se disant comte de Béniowski, l'on ne tarderait pas à jouir de l'agréable spectacle de sa pendaison en rade de Macao.

Or, ce bruit parvint aux oreilles du vénérable évêque de Mitélopolis, supérieur général des missions catholiques, au moment où il venait de donner audience à quelques missionnaires, récemment arrivés du midi de l'île de Formose sur une barque frétée à leurs frais. – L'évêque en fut vivement ému.

Accompagné d'une suite nombreuse, il se rendit sur le champ à bord de la frégate française, où il fut repu avec tous les honneurs dus à son rang ; mais, ne prenant aucun souci de l'étiquette navale :

– Monsieur le commandant, dit-il d'une voix tremblante dès qu'il fut sur le pont, je viens à vous pour une affaire de la plus grave importance, et vous adjure, au nom du ciel, de m'accorder une audience secrète.

Un jeune adolescent, que le prélat amenait avec lui, fut cependant admis à la conférence, qui se prolongea durant trois heures.

Ensuite l'évêque de Mitélopolis, le front serein, l'œil rayonnant d'une douce joie, donna sa bénédiction à l'équipage avant de redescendre à terre. – Et le capitaine Cerné de Loris appareilla, laissant la direction par intérim de la station navale à M. de Saint-Hilaire, officier distingué de la Compagnie française des Indes, pour laquelle il commandait le vaisseau le *Dauphin*.

L'*Aréthuse*, qui avait levé l'ancre avec tant de précipitation, ne s'éloigna pas des côtes. Elle établit sa croisière à peu de distance de l'embouchure du fleuve de Canton, ce qui surprit singulièrement tous les membres de l'état-major et tous les gens de l'équipage.

– Je gage, moi, disait à ce sujet le père Trousseau, l'un des fins matelots du bord, que nous sommes ici en faction par rapport à quelque satanée farce de Nathan-la-Flibuste

– Béniowski, ajouta un commentateur.

– Pas si *béni* que çà !... je t'en fiche qu'il est *béni cet outil* !... Donc, m'est avis que monseigneur l'évêque a eu connais-

sance de la chose ; et si la *Pomone* est aux noces, ça m'étonnerait... Voilà !...

– L'ancien, demanda un novice, vous parlez bien, mais on ne vous entend pas tous les jours.

– Je m'entends, ça m'est suffisant, jeune ver de cambuse ! Si le diable est pour ce *Maudit-ou-ce-qu'il-dit*, moi je dis que l'évêque est venu enseigner à notre commandant une prière, en façon de miracle, à l'effet de l'envaser...

– Oh ! les anciens ! les anciens ! sont-ils bouchés avec leur Nathan-la-Flibuste ! dit le novice, qui était Lorrain, incrédule et railleur, mais assez prudent pour ne faire qu'en *a parte* ses irrévérencieuses réflexions.

Aussi le vieux de la cale développait-il tout à son aise ses fantasques opinions au milieu d'un cercle de Bas-Bretons ébahis.

Ordre avait été donné de doubler le nombre des hommes de bossoir ou de vigie, de ne laisser passer aucun navire sans prévenir le commandant et surtout de signaler la *Pomone*, dès que l'on croirait l'apercevoir.

Le troisième jour, au lever du soleil, la vigie de misaine cria : – « Voile ! »

Peu d'instants après, la *Pomone* fut reconnue. Le commandant fut informé qu'elle traînait à la remorque une jonque chinoise.

L'*Aréthuse* se chargea de toile en déferlant un pavillon qui ordonnait à l'autre frégate de mettre en panne.

– Voilà du nouveau ! par exemple !... dit aussitôt le grand causeur du gaillard d'avant. – Elle en panne ! Nous en route !... Le monde renversé, quoi !...

Mais le commandant Cerné de Loris avait les plus graves motifs pour vouloir que la rencontre de l'*Aréthuse* avec la *Pomone* eût lieu hors de vue des terres, et que les Portugais ni les Chinois n'eussent aucune connaissance des mesures qu'il prendrait à l'égard des prisonniers.

Dans les eaux des Philippines, à l'aspect de la *Pomone* dont les couleurs françaises le firent tressaillir de joie, Béniowski s'était dirigé sur elle avec sa jonque la *Pescadora*.

Le baron de Luxeuil donna au porte-voix l'ordre au capitaine et au lieutenant de se rendre à son bord.

Béniowski et le chevalier du Capricorne devenu par la force des choses second du bâtiment, comparurent donc devant lui peu d'instants après.

Le général avait eu soin d'apporter tous les papiers de nature à établir son identité, son journal nautique et les plus importantes pièces des archives russes du Kamchatka, – documents précieux que, dans toutes les occasions périlleuses, il plaçait sur sa poitrine, de crainte de survivre à leur perte. Il ne s'attendait guère, cette fois, au traitement qu'on lui réservait, et ne s'était muni de son dossier de pièces justificatives que pour entrer plus promptement en rapports utiles avec un représentant du gouvernement français.

Le chevalier, profond connaisseur en matière de prises maritimes, hocha la tête, car le commandant de la *Pomone*, au lieu de venir au devant du général, l'attendait sur la dunette, en causant avec ses plus jeunes officiers.

– Vilains draps !... anguilles sous roches !... mauvaise odeur de corde !... murmura-t-il, ou je n'ai plus l'œil américain... Ah ! Madagascar ! Madagascar !... Enfin, le vin est tiré, il faut... voir comment s'en tirera le général.

Béniowski, blessé de la froideur insolite du capitaine français, s'avança d'un air digne, gravit l'escalier de la dunette, salua et fut encore plus profondément affecté de ne recevoir en échange de son salut qu'un petit signe de tête impertinent.

– Monsieur le commandant, dit-il alors, j'ai l'honneur d'être magnat de Pologne et de Hongrie, je suis allié aux plus illustres familles de l'Europe, et je me glorifie de compter, au nombre de mes plus proches parentes, Sa Majesté Marie Leczinska, reine de France et de Navarre !...

Le baron de Luxeuil, à ce début, se mordit les lèvres et salua ironiquement.

– Va mal ! va mal !... pensait le chevalier de Madagascar.

Le général polonais crut devoir poursuivre avec calme :

– Je m'appelle Maurice-Auguste de Béniowski, je suis fils du comte Samuel de Béniowski, général de cavalerie au service de Sa Majesté l'empereur d'Autriche ; j'ai été moi-même général en Pologne, et si les malheurs de la guerre ont fait de moi un

proscrit, si la haine personnelle du comte Panin, ministre de l'impératrice de Russie, m'a réduit à n'être pendant quelques mois qu'un esclave, je puis déclarer hautement que je me suis affranchi par des actes d'énergie dignes, au moins, de l'approbation de tous les gens de cœur.

– Par la sambleu ! monsieur le comte de Béniowski, s'écria le baron d'un ton badin, pour un austro-polonais, vous parlez le français avec une rare pureté !

Le chevalier du Capricorne tortillait sa moustache par contenance, en se livrant à un lamentable monologue.

– Je parle français comme un gentilhomme qui a été reçu à la cour de Versailles, répondit le général.

– Par Sa Majesté Votre cousine, c'est évident !... je n'y songeais plus ! riposta légèrement le baron. À propos, mon bon ami, vous ferai-je part de la mort de Votre auguste parente ?... Une sainte âme, vertus du ciel !

– Monsieur ! interrompit Béniowski avec indignation, ai-je affaire à un officier du roi de France ou à un pasquin déguisé en capitaine de frégate ?

Le baron de Luxeuil frémit de colère à cette apostrophe :

– Faquin !... pirate insigne !... hâbleur !...

– Le faquin, c'est vous !... Et tôt ou tard, votre épée se mesurera contre la mienne !... Aujourd'hui, votre devoir est de m'entendre...

– Mon devoir serait de vous faire pendre à l'instant, si...

– Voici un *si* qui me rassure un peu, pensa le chevalier.

– Si j'étais commandant en chef, ajoutait le baron en rugissant de fureur.

Béniowski, pâle et se contenant à grand'peine, garda le silence.

Les officiers français s'entre-regardaient sans se permettre de donner aucune marque d'approbation ni d'improbation. Au fond, la plupart d'entr'eux blâmaient leur commandant, dont l'insolente légèreté convenait mal dans une circonstance où il s'agissait de vie ou de mort.

– Sans les ordres du commandant Cerné de Loris, continuait le baron de Luxeuil, tu achèverais tes contes à bout de vergue, insigne coquin !...

– Mordious ! grommelait le seigneur de Madagascar, le dicton des frères de la côte me chagrine fort à l'heure qu'il est… Ce museau rose nous ferait pendre sans autre forme de procès… Il n'entend rime ni raison… et j'ai grand'peur que M. Cerné de Loris n'entende raison ni rime.

– Sachez, maître forban, que vous êtes condamné d'avance !… Nous avons à bord la relation complète de vos prouesses à Formose, aux Iles Pouhou et ailleurs ! Vous déshonorez la France par vos brigandages…

– La France est déshonorée d'être représentée par des gens tels que vous ! répliqua Béniowski avec véhémence.

– Du calme, général, du calme ! dit le chevalier en souriant. Nous sommes dans d'assez vilains draps sans les salir davantage.

– Qu'on mette aux fers ces deux bandits !… commanda le baron ; puis, s'adressant à son état-major : – À table, Messieurs !… J'ai failli, je crois, me mettre en colère !

– Si jamais la veine tourne et que je tienne ce joli cœur, reprit le chevalier entre ses dents, je lui apprendrai à rire mieux que ça !

Béniowski promena un regard triste et fier sur les membres de l'état-major de la *Pomone* ; puis, élevant la voix :

– Au nom du roi votre maître, Messieurs ! je proteste contre la violation du droit des gens dont je suis victime !

– Silence ! cria Luxeuil, et aux fers !… Lieutenant Kerléan, faites donc exécuter mes ordres !

Le lieutenant Kerléan obéit militairement à son chef, mais sut mettre une courtoisie parfaite dans l'accomplissement de sa pénible mission :

– Messieurs, dit-il à Béniowski et au chevalier en se découvrant, veuillez me suivre.

Béniowski comprit que le vieil officier était convaincu de son innocence, mais ne pouvait, par respect pour la discipline, exprimer ouvertement ce qu'il pensait. Il le suivit donc sans résistance, après lui avoir rendu son salut avec une grâce remarquable.

– Bandit peut-être, mais à coup sûr gentilhomme et méritant au moins la faveur d'être fusillé ! se dirent à demi-voix deux enseignes de la frégate.

Quant au chevalier de Madagascar, il se préoccupa beaucoup de ses aises, demanda au lieutenant Kerléan des matelas et s'informa de la ration.

– Vous n'êtes encore que des accusés, Messieurs, dit le lieutenant ; votre détention préventive ne doit pas être une torture ; vous allez recevoir des matelas. Vous serez gardés à vue, mais un domestique sera mis à vos ordres. Je vais faire tendre un rideau en toile à voile devant le poste à canons qui vous servira de prison, afin que vous ne soyez pas fatigués par la curiosité des matelots. Quant à votre ration, j'aurai soin de vous faire traiter en officiers.

– Merci mille fois, M. le lieutenant, dit Béniowski, vous êtes un homme juste... Dieu veuille que M. le commandant Cerné de Loris ait le jugement et le cœur droits comme vous les avez !

– Le commandant Cerné de Loris est le plus loyal et le plus équitable des officiers de la marine française, répondit le lieutenant.

– *Amen !* fit le chevalier du Capricorne qui ne savait que ce seul mot de latin à ce qu'il disait, et s'était fort réjoui quand le vicomte de Chaumont lui avait appris que son latin était grec. – Courage, général !... Le petit bonhomme vit encore ! Allons ! allons ! Il n'est pas dit que nous ne nous en tirions point avec les honneurs de la guerre !

L'intrépide coureur d'aventures était en conséquence parfaitement tranquillisé, lorsque le baron de Luxeuil jugea bon de se le faire conduire :

– Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il.

– Un excellent maître d'escrime prêt à vous donner une leçon d'armes, M. le baron.

– Votre nom ?... et pas de mauvaises railleries !

– Mordious ! fit le Gascon, je me mets à votre diapason, mon cher Monsieur !... Il n'y a rien de sérieux dans cette causerie ; donc, j'en prends à mon aise.

– Vous êtes un exécrable bandit.

– Si vous en êtes sûr, pourquoi le demander ?

– Prenez garde à vous, maître coquin.

– Et pourquoi donc ?... Vous nous avez annoncé que nous étions perdus sans ressource !... Dans ce cas-là, on n'a plus de

ménagements à garder. Voulez-vous rire, je suis bon compagnon !… je vous conterai quelques bonnes histoires ; mais je réserve la vérité pour M. Cerné de Loris, qui pourrait bien vous faire mentir, monsieur le baron.

Sur son rapport, Luxeuil inscrivit que le lieutenant pirate était un de ces vauriens sans foi ni loi qui ne respectent rien. Du reste, il trouva inutile et ennuyeux d'interroger aucun des prisonniers de la jonque, ramassis de brigands de toutes les nations, mais français pour la plupart. Il concluait à la pendaison générale.

Dans le canal de Formose, il devait être réveillé en sursaut par un timonier de service qu'accompagnait un garde-marine.

– Qu'y a-t-il donc de nouveau, Monsieur ? demanda-t-il en se frottant les yeux.

– Commandant, répondit le jeune homme, l'*Aréthuse* est en vue et nous signale l'ordre de mettre en panne.

– Où sommes-nous ?… Voit-on la terre ?

– Pas encore.

– Qu'on mette en panne, Monsieur !…

Et quand le garde-marine fut remonté sur le pont où le lieutenant Kerléan dirigeait la manœuvre :

– C'est bien, M. de Loris !… poursuivit amèrement le baron, vous venez me souffler l'honneur d'avoir capturé le soi-disant Béniowski !… Vous abusez de votre rang d'ancienneté ; vous m'avez fait tirer les marrons du feu et vous croyez être le plus habile !… Vous finirez par me payer tous vos mauvais procédés, monsieur le commandant en chef ! Rira bien qui rira le dernier, je vous le promets. Par la Sambleu ! j'ai eu le bon esprit de conserver le double de mon rapport et je sais à qui l'adresser.

Le capitaine de vaisseau Cerné de Loris, commandant en chef des forces navales françaises en station dans les mers de Chine, ayant fait arraisonner la frégate la *Pomone*, ordonna de mettre son canot à la mer et y descendit, accompagné de son chef d'état-major, du commissaire royal de la division et de deux officiers de son bord.

Sur quoi le gabier Trousseau, l'oracle du gaillard d'avant à bord de l'*Aréthuse*, et patron du canot de M. Cerné de Loris, fit une foule d'observations mentales, qui ne devaient pas tarder à charmer les rameurs ses camarades. Or, on voyait sur l'avant de

la *Pescadora* un splendide dragon artificiel de provenance chinoise, en sorte qu'il put dire :

– Héler la *Pomone* à l'effet de bien savoir si la *Jonque-au-Dragon* a été prise avec tout son monde, et après, au lieu d'appeler son commandant à l'ordre, rallier ici avec une division d'officiers… Je vous dis, moi, que le commandant en chef a son idée, et j'ai aussi la mienne, comme de raison. Devine ! devinaille !

– Que vous ayez votre idée, père Trousseau, dit un des canotiers de l'*Aréthuse*, je ne vais pas à contre, mais je n'en ai d'aucune…

– Ni moi ! Ni moi !… Ni moi !… firent tous les autres.

– Innocents ! reprit le patron d'un air débonnaire, ils n'ont jamais réfléchi à rien de rien !… Et Nathan-la-Flibuste !… et notre Saint-Père le pape !… et Mahomet le renégat !… Si nous n'avons pas sur nos frégates une vingtaine de brasses de filin qui ait trempé quinze vendredis dans l'eau bénite, jamais le *Beni-roussi* ne pourra être pendu !…

– Monsieur le baron de Luxeuil, dit le chef des forces navales françaises en entrant à bord, je suis heureux de vous féliciter de la promptitude avec laquelle vous avez rempli votre mission. La jonque est prise, son équipage entier est en notre pouvoir ; je ne doute pas que vous n'ayez eu soin de faire en mer une enquête préparatoire qui va, sans doute, réduire à bien peu de chose le jugement du conseil de guerre dont je vous nomme rapporteur.

– Mon rapport est prêt, répondit le baron fort rasséréné par les éloges de M. Cerné de Loris.

– Ne perdons pas des instants précieux, reprit ce dernier ; entrons en séance.

Le chef d'état-major remit au lieutenant Kerléan et au plus ancien des enseignes de la *Pomone* des ordres réguliers en vertu desquels ils étaient nommés juges.

Ensuite, M. Cerné de Loris ayant appris, non sans quelque surprise, que l'équipage pirate était encore sur la jonque, donna l'ordre de transférer tous les accusés à bord, et le conseil s'assembla sous la présidence du commandant en chef.

Il était composé d'un lieutenant et d'un enseigne de l'*Aréthuse*, de Kerléan et d'un enseigne de la *Pomone*. Le baron

faisait office de rapporteur, le commissaire royal de greffier. Le commandement supérieur des manœuvres était dévolu, pour la durée de la procédure, à M. le chef d'état-major, qui fit larguer la remorque de la jonque dès que le transbordement des prisonniers eut été opéré. Puis, au lieu de rester en panne, les trois navires firent route sous petite voilure dans la direction du Sud-Est.

Le patron Trousseau, monté avec ses gens à bord de la *Pomone*, où son canot fut hissé, avait déjà repris ses homériques discours :

– Gouverner au large !... filer hors de vue de terre !... ne pas rentrer à Macao, quand c'est pour l'agrément des Chinois, des Portugais et des Hollandais que la *Pomone* a donné la chasse à Nathan-la-Flibuste !... Oh ! voilà bien la preuve que nous manquons d'un filin assez bénit pour pendre ces renégats protégés par le Diable et par Mahomet.

– Mais si on ne peut pas les pendre, qu'on les trésillonne, qu'on les coule avec des boulets ramés aux pieds, qu'on les mitraille, qu'on les larde à la bayonnette !

– Pour trésillonner, faut une corde comme pour pendre, la corde casserait de même sans profit. Pour les couler, faudrait des boulets bénits par notre Saint-Père ; autrement, rien, les boulets les soutiendraient sur l'eau comme des bouchons de liége. Les fusiller, les mitrailler, c'est encore plus pire, balles et mitraille rebondiraient sur nous et nous escoffieraient !... Quant à la bayonnette...

Trousseau s'interrompit au beau milieu de ses ingénieuses démonstrations.

– Sans-Quartier et Jambe-d'Argent !... s'écria-t-il avec stupeur, car il venait de reconnaître les deux aventuriers parmi les prisonniers de la *Jonque-au-Dragon*. – À bord de Nathan-la-Flibuste !... ah ! les pauvres garçons !...

Il voulut s'approcher d'eux ; mais le sergent des soldats de marine, chargés de la garde des accusés, lui ordonna de s'éloigner sans leur adresser la parole.

Une foule de reconnaissances analogues avaient lieu en ce moment sur le pont de la *Pomone*, car un équipage de frégate est nécessairement composé de gens levés sur diverses parties du littoral de la France. Celui de la *Douairière* était de même

composé de matelots de provinces différentes. En outre, quiconque a navigué sur plusieurs bâtiments, y a naturellement fait campagne avec des marins de toutes provenances. – Il est donc très rare que deux équipages, quelque peu nombreux, se rencontrent à l'étranger sans qu'il y ait eu des rapports antérieurs entre un certain nombre de gens de l'un, et de l'autre bord.

Cependant, le baron de Luxeuil avait donné lecture de toutes les pièces à charge, et notamment, avec une complaisance et une satisfaction marquées, de son chef-d'œuvre de style, dont on connaît la gracieuse conclusion.

– Est-ce tout, monsieur le rapporteur ? demanda le président.

– Sans doute !... répondit le jeune capitaine de frégate.

– J'en suis désolé pour messieurs les juges, reprit le commandant Cerné de Loris ; cette affaire que je croyais élaborée avec soin, n'est éclaircie sous aucun point de vue.

– Mais, monsieur le président !... objecta vivement le baron.

– Monsieur le rapporteur, vous n'avez plus la parole ! interrompit le capitaine de vaisseau.

Luxeuil trouva plus qu'injustes les observations de M. Cerné de Loris, qui poursuivit en ces termes :

– Je m'attendais, messieurs les juges, à trouver annexé au rapport un dossier complet sur chacun des quatre-vingts prisonniers parmi lesquels doivent se trouver des innocents, lors même que leur chef serait convaincu de piraterie. Nous savons tous comment se recrutent les équipages de forbans. Le plus honnête homme du monde, par violence ou par surprise, est exposé à embarquer sur leurs navires. Ainsi, Messieurs, parmi les pièces à charge, vous avez remarqué une lettre du sieur Estève Finvallen qui dit avoir été pris et enlevé de vive force par le *Saint-Pierre et Saint-Paul* du capitaine Béniowski. Aurait-il fallu pendre M. Finvallen, si le *Saint-Pierre et Saint-Paul* avait été capturé avant son combat contre le *Sanglier Batave* ? Non, évidemment. Le sieur Finvallen n'est assurément pas le seul qui ait été contraint à servir avec les pirates. Je vois figurer sur la liste des accusés une femme kamchadale ; comment se trouvait-elle à bord ? Que signifient les titres et qualités donnés à certains compagnons de Béniowski, officier français, interprète,

chirurgien, soldat de Madagascar, ancien associé, etc. ? M. le commandant de la *Pomone* n'a point pris la peine d'essayer de résoudre ces questions préliminaires. Nous allons en porter la peine, messieurs les juges ; car, faute d'instruction préalable, notre tâche risque d'être extrêmement longue et compliquée.

Luxeuil recevait une leçon qui acheva de l'irriter.

Béniowski fut introduit.

À l'aspect du conseil de guerre, dont la composition lui offrait de véritables garanties de justice, il recouvra tout espoir. Il déclina donc ses noms et qualités avec calme, non sans jeter un regard de mépris au baron de Luxeuil. Après que le greffier lui eut donné connaissance de l'acte d'accusation et que le président lui eut accordé la parole :

– Je remercie le ciel, dit-il avec fierté, d'être enfin devant des juges éclairés et dignes de prononcer dans ma cause au nom du roi de France. Mais je l'espérais fort peu, je l'avoue, après l'accueil brutal qui m'a été fait à bord de cette frégate, lorsque je m'y suis rendu pour demander protection en ma double qualité de proscrit innocent et de naufragé.

Cet exorde motiva une brusque interruption du rapporteur :

– M. le président, s'écria-t-il, ce pirate m'insulte, et je…

– M. le rapporteur, ne passionnez point le débat ; les droits de la défense sont sacrés. Si l'accusé abuse de la parole, il n'appartient qu'à moi de le rappeler à l'ordre ou de le réduire au silence. – Accusé Béniowski, continuez.

– L'état-major et l'équipage entier de ce navire, reprit le général polonais, peuvent attester que M. le commandant de la *Pomone* s'est à peine enquis de mes noms et n'a rien fait pour s'assurer de mon identité. Trouvant singulier qu'un étranger parlât le français comme je le parle, il s'est raillé de moi dès l'abord, a traité avec peu de respect la mémoire de mon auguste parente feue Marie Leczinska, reine de France, et m'a injurié violemment dès que j'ai essayé de ramener notre conférence à des termes sérieux. Aussi ai-je protesté au nom du roi… J'en appelle à tous les gens du bord…

– Ces faits seront éclaircis, dit le président.

Le baron de Luxeuil pâlit de colère.

Béniowski dut reprendre au début toute l'histoire de sa vie : il parla de son intimité fraternelle avec le vicomte Richard de Chaumont-Meillant, de ses navigations avec lui, de son mariage, du soulèvement patriotique de la Pologne et de la mission du major Windblath. Il en vint rapidement ainsi à la relation de la journée du 19 mai 1768 :

– Le combat touchait à sa fin, dit-il, j'étais sûr de vaincre ; déjà le vicomte de Chaumont, qui venait de se conduire en héros, déclarait la partie gagnée, et avec sa gaieté ordinaire, divertissait tout mon état-major, quand Windblath, pâle et consterné, nous annonce l'arrivée d'un corps d'armée russe, qui menace de nous couper la route. – Un fort parti de Kosaques et de hussards ennemis se dirige au grand galop sur notre arrière-garde. Je rallie moi-même mes troupes pour marcher à leur rencontre ; mais, ce mouvement en apparence rétrograde, intimide nos jeunes soldats. Les fuyards russes, ne se voyant plus poursuivis, ont le temps de se reconnaître ; ils se reforment en bon ordre ; nous sommes pris en flancs. – Je manquais d'infanterie et d'artillerie. Il était impossible de se former en carré ; notre succès même m'avait fait perdre l'avantage du terrain. – Le vicomte, mon officier d'ordonnance, reçoit ordre de diriger un retour agressif contre les fuyards ralliés. – Accompagné de Windblath, je m'élance sur les Kosaques. Notre cavalerie les force à reculer ; mais c'était une mêlée corps à corps ; de général, transformé en simple soldat, j'attirai sur moi la furie des plus braves. – Deux coups de sabre me faisaient déjà perdre beaucoup de sang ; tout à coup une batterie se démasque, je suis démonté par un éclat d'obus et je tombe parmi les morts. – J'ai su plus tard que le vicomte de Chaumont finit par avoir le dessus, mais je ne revins à moi que pour me voir prisonnier des Russes et prisonnier pour la seconde fois. La première, j'avais payé rançon, et je devais me croire libre de retourner parmi les confédérés ; on me fit un crime de ma fidélité à la cause polonaise. Je fus traité en rebelle. Le ministre Panin que précédemment j'avais eu l'occasion de vaincre ne me pardonnait pas sa défaite. Je fus impliqué dans un procès de haute trahison et après des tortures odieuses exilé au Kamchatka. Au bout d'une année entière de voyage à travers la Sibérie, j'y arrivai en décembre 1770 avec plusieurs compagnons d'infortune, parmi les-

quels je mentionnerai le Kosaque Stéphanof, qui signe aujourd'hui Estève Finvallen, comme je viens de l'apprendre par le résumé de l'acte d'accusation.

Béniowski raconta brièvement ensuite comment par un concours de circonstances assurément fort invraisemblables, mais rigoureusement vraies, il s'était trouvé, d'une part, choisi par tous ses compagnons de captivité pour diriger un grand complot d'évasion, et de l'autre, malgré son infime position d'esclave, admis dans l'intérieur de M. de Nilof, gouverneur du Kamchatka :

– Ma qualité de magnat de Hongrie et de staroste de Pologne, mon grade de général, ma réputation singulièrement exagérée me valurent l'accueil le plus inattendu, et mes liens de parenté avec la reine de France me firent traiter de prince. J'avais à peine trente ans. La famille de Nilof ignorant que je fusse marié en Hongrie rechercha mon alliance.

D'un accent douloureux, Béniowski s'écria :

– C'est peut-être le plus grand de mes malheurs ! La plus jeune des filles du gouverneur, mademoiselle Aphanasie de Nilof, un ange dont le sort m'affligera toujours, me fut destinée et bien malgré moi on alla jusqu'à nous fiancer. Sous peine de perdre mon crédit et de manquer à mes promesses envers les conjurés, je laissai faire avec l'espoir de m'emparer sous peu de jours du navire le *Saint-Pierre et Saint-Paul* alors dans le port. Par jalousie, Stéphanof, le prétendu Estève Finvallen, faillit m'assassiner ; mais il n'avait pas trahi notre complot, je ne permis pas qu'il fût puni. Enfin, l'insurrection générale éclate. Je voulais traiter avec l'excellent M. de Nilof, faire autant que possible qu'il ne fût pas compromis, le servir à mon tour ; j'eus la douleur de ne pas même lui sauver la vie. Transporté de fureur, il tire l'épée, se précipite dans la bagarre et y périt. J'en fus navré. J'étais devenu maître du gouvernement du Kamchatka. Les beaux-frères et les sœurs d'Aphanasie l'accusaient d'avoir causé la mort de leur père. Son infortunée mère vint me la confier comme à un futur époux. Ma situation était poignante. Dans ces tristes conjonctures, je fus secouru par un respectable prêtre catholique, ardent missionnaire, le père Alexis, mon compatriote, de dix ans plus âgé que moi, et qui, après avoir été notre aumônier en Pologne, devait être celui du *Saint-Pierre et Saint-*

Paul. Il apaisa les angoisses de madame de Nilof et prenant sa fille sous sa pieuse sauvegarde, lui promit de la protéger jusqu'à ce qu'elle ne courut plus de péril. Nous devions avoir à ce sujet les plus douces illusions. Elles ont été cruellement déçues !

Béniowski s'interrompit avec un surcroît d'émotion. Touché de l'expression de ses paroles, M. Cerné de Loris fut sur le point de lui adresser des consolations de l'ordre le plus élevé. Il n'en fit rien. Avant et par-dessus tout, le conseil devait entendre son récit complet.

– Le *Saint-Pierre et Saint-Paul* mit sous voiles le 11 mai 1771, poursuivit Béniowski. J'y avais arboré le drapeau de la Pologne ; pouvais-je en prendre un autre ?... C'est ici que commencent les actes de mon commandement maritime, sur lesquels vous aurez à statuer. Suis-je un pirate pour avoir enlevé de vive force un bâtiment d'une nation ennemie de la mienne ? Suis-je un pirate pour avoir livré combat à des navires de cette nation ? – Mais avant ce combat, aux îles Aléoutes, j'opère jonction avec l'équipage d'un brig français naufragé, la *Douairière*, armée pour ma délivrance par mon ami le vicomte Richard de Chaumont-Meillant. N'y aurait-il dans la division navale française personne qui ait eu connaissance de l'armement de ce brig, le témoignage unanime des quarante marins de la *Douairière* qui ont survécu à nos désastres, serait une preuve suffisante pour convaincre M. le baron de Luxeuil lui-même.

– Je demande la parole ! s'écria le baron.

– Je vous l'accorde, M. le rapporteur, dit le président.

– Je ferai observer au conseil, s'empressa de dire le capitaine de frégate, que les faits de piraterie les mieux prouvés sont postérieurs à la jonction des divers équipages réunis sous les ordres de Béniowski, et j'ajouterai que tout navire dépourvu d'expéditions régulières est un navire pirate.

– En droit, oui, M. le rapporteur ; mais jusqu'ici nous voyons qu'en fait le *Saint-Pierre et Saint-Paul* était par force majeure dénué d'expéditions.

– Parmi les pièces à charge, poursuivit Béniowski, figure la traduction d'une lettre signée Estève Finvallen. Je démens tous les faits énoncés dans cette lettre, elle est signée d'un faux nom, elle me fait suivre un itinéraire différent du mien ; enfin, lorsqu'elle se rapproche de la vérité, c'est pour la dénaturer complé-

tement. L’auteur de cet odieux factum ne peut être que le sieur *Stéphanof* à qui j’ai plusieurs fois fait grâce de la vie et avec lequel je regrette de ne pouvoir être confronté. Le véritable itinéraire de ma campagne existe. Ce sera, messieurs les juges, une pièce de la plus haute importance pour vous ; car ce n’est plus à présent une, deux ou dix personnes qui s’accorderont pour en attester l’exactitude, mais quatre-vingts… Oui, Messieurs, les quatre-vingts prisonniers, accusés d’avoir exercé la piraterie sous mes ordres, vous diront séparément où nous étions et ce que nous faisions, jour par jour, conformément au texte de ma relation de voyage, que voici.

À ces mots, le général polonais prit sous ses vêtements son journal de route et le déposa entre les mains du président du conseil, qui jeta un regard de mécontentement au baron de Luxeuil, dont l’incurie se révélait ainsi sous un nouvel aspect. En effet, si le baron avait cru que Béniowski fût un pirate, il aurait dû le faire fouiller dès son arrivée à bord et s’emparer de tous les papiers qu’il avait sur lui.

Le baron de Luxeuil traduisit si parfaitement le blâme muet du président, qu’il s’écria :

– M. le lieutenant Kerléan n’a point fait son devoir !

Kerléan demanda la parole. Il voulait déclarer que n’ayant pas reçu l’ordre formel de faire fouiller les prisonniers, il avait été heureux de pouvoir s’abstenir. Mais la parole lui fut refusée, et le président rappela le rapporteur à l’ordre avec une fermeté menaçante.

Béniowski relata l’étrange combat qu’il avait été contraint de livrer à un trois-mâts le *Pierre-le-Grand*, commandé par l’un des meilleurs officiers de la marine russe, hambourgeois de naissance, nommé Karl Marsen qui, préservé par le fait de la perfidie d’une bande de faux frères, lui en témoigna sa gratitude par le plus honorable traité, pièce à décharge qui fut remise au président avec la lettre suivante :

« Monsieur le comte,

« Il ne me suffit point d’avoir signé le traité ci-joint. Je tiens à vous déclarer que vous êtes un vaillant marin et un galant homme indignement calomnié par des gens qui avaient

égaré mon jugement. Votre conduite modérée et votre générosité sont des preuves que l'on vous dépeint d'une manière infâme.

« Croyez, monsieur le comte, à ma profonde estime, à ma reconnaissance, à mon dévouement et à mon ardent désir de mériter votre amitié ; aussi ne négligerai-je rien pour venir en aide à l'infortunée veuve de M. de Nilof et à son jeune fils, comme j'ai eu l'honneur de vous le promettre.

KARL MARSEN. »

Les navigations du *Saint-Pierre et Saint-Paul* dans des parages inconnus ont fait ranger Béniowski au nombre des explorateurs. Sa relâche à l'île des Eaux en juillet 1771, et son séjour à Usmay-Ligon où était en odeur de sainteté la mémoire d'Ignace Salis, missionnaire portugais de la Compagnie de Jésus [1], épisodes d'un haut intérêt, étant choses étrangères aux débats, il s'abstint d'abord d'en parler. Il ne se fit pas un mérite de sa conduite paternelle à l'égard de l'intéressante Aphanasie de Nilof, et ne dit pas comment, par un retour providentiel de la situation du château des Opales, il avait été conduit à plaider auprès d'elle la cause de son noble ami le vicomte Richard de Chaumont-Meillant.

La douleur filiale de la jeune passagère, sa résignation, ses vertus chrétiennes, le rôle d'hospitalière qu'elle remplit à bord où son infatigable charité lui valut toutes les sympathies, avaient profondément touché le jeune gentilhomme français. Ses grâces, ses charmes le captivèrent. Auprès d'elle il fut timide. Ce qu'il y avait en lui de frivolité n'était que superficiel ; il s'épancha en peignant Salomée, dont les angoisses émurent Aphanasie :

– Je l'aimerai comme une sœur, comme une seconde mère ! s'écria-t-elle.

Béniowski exerçait sur elle une influence qui s'accroissait chaque jour.

À Usmay-Ligon, dans l'oratoire d'Ignace Salis, le pieux aumônier du *Saint-Pierre et Saint-Paul* bénit les fiançailles du frère de cœur de Béniowski avec sa fille d'adoption, et de doux

---

[1] Voyages et mémoires de Bényowsky, t. II, p. 75.

espoirs d'avenir tempérèrent de la sorte le douloureux souvenir des événements du Kamchatka.

En France, on retrouverait madame de Nilof, que le loyal Karl Marsen avait juré d'y conduire ; le grand deuil aurait pris fin, et une famille nouvelle entourerait de tendresse celle qui avait été si injustement traitée par ses frères et sœurs.

Hors d'œuvre pour le conseil d'enquête que semblables détails ; il suffisait d'expliquer la présence à bord de la jonque capturée d'un certain nombre de co-accusés, tels que Petrova servante attitrée de mademoiselle de Nilof et que le Kamchadale Chat-de-Mer qui l'avait épousée peu de jours avant l'insurrection.

Ces renseignements n'avaient qu'une minime importance, mais il n'en était point de même de l'accusation capitale d'avoir commis dans l'île de Formose des actes de violence très répréhensibles, d'y avoir troublé l'ordre public, d'avoir dévasté, pillé, massacré, soutenu des révoltes et livré bataille.

Or, le commandant en chef de la station navale française avait mission de ne point tolérer que des sujets français portassent atteinte aux droits du Céleste-Empire, afin d'obtenir de lui des priviléges en faveur des négociants français de la Compagnie des Indes. Eh bien, de l'aveu même de Béniowski, l'équipage du *Saint-Pierre et Saint-Paul* où se trouvaient le vicomte de Chaumont-Meillant, le chevalier Vincent du Sanglier et leurs gens, tous sujets français, avait fait la guerre aux troupes de l'empereur.

– Je n'ai jusqu'ici rien déguisé, reprit le général. Ma conduite à Formose, je m'en aperçois, contrarie les vues du gouvernement du roi de France ; mais, en saine justice, elle ne peut être assimilée à de la piraterie. J'accorde le secours de mes armes à un prince indépendant, par reconnaissance pour le noble accueil qu'il daigne me faire ; je l'aide à triompher de ses ennemis parmi lesquels se trouvent des Chinois. Serais-je au pouvoir des Chinois, je devrais tout au plus être traité en prisonnier de guerre. – D'ailleurs, ouvrant ici une parenthèse étrangère au débat, je ne craindrai pas de déclarer hautement que j'ai le bonheur d'être en mesure de rendre à l'empereur de la Chine un service signalé, qui me ferait pardonner amplement par lui-même la part que j'ai prise à l'expédition du roi Huapo.

Le commandant Cerné de Loris fit un mouvement de curiosité.

– Mais ce n'est ici ni le lieu, ni le moment de parler d'affaires diplomatiques dont la communication doit être confidentielle.

– Poursuivez ! dit le président.

Béniowski aborda le chef d'accusation relatif à son combat contre le *Sanglier-Batave*, vaisseau de compagnie commandé par le sieur Scipion-Marius Barkum, excellent père de famille, estimable commerçant, bon marin, prudent navigateur, brave et habile manœuvrier, mais crâne épais s'il en fut et le plus obstiné des hommes quand il s'était logé quelque sottise dans la tête. À la faveur d'un incendie allumé durant la nuit à bord du *Saint-Pierre et Saint-Paul*, Stéphanof vient d'enlever Aphanasie. On lui a mis un bandeau sur les yeux. On l'a bâillonnée. Elle sent une secousse terrible, comprend qu'elle est en canot, et va être portée à terre dans l'une des îles Pouhou. Le *Sanglier-Batave* apparaît au point du jour ; Stéphanof n'hésite pas à se rendre à bord et dès qu'il est sur le pont s'écrie en méchant patois prussien :

– Russes !... Captifs !... Pirates !... Asile et protection pour nous !

– Non ! non !... disait Aphanasie en joignant les mains, grâce ! pitié !...

– Madame Estève Finvallen, ma femme, dit Stéphanof.

– Voyez donc, capitaine, ce pavillon inconnu et ce monstre de toutes les couleurs, ajouta un officier hollandais qui observait attentivement le navire de Béniowski.

Le dragon chinois capturé à Formose par le chevalier du Capricorne fut pour Scipion-Marius Barkum une preuve décisive.

– Mettez-moi cette belle dans la dunette et ne perdons pas de temps en niaiseries !... commanda le capitaine hollandais, que l'approche du *Saint-Pierre et Saint-Paul* rendait fort insensible aux pleurs de sa passagère.

Grâce au vicomte Richard, au chevalier et à leurs intrépides camarades, l'incendie était éteint.

Béniowski avait hissé le pavillon blanc.

– Un pirate qui demande à parlementer, voici du nouveau par exemple ! dit le capitaine Barkum. À la vérité, il n'a que vingt-huit canons, et nous en portons cinquante. Le drôle voudrait s'approcher par surprise et venir à l'abordage… Attention, canonniers ! pointez en plein bois, à couler bas !

– Mordious ! général, vous jouez gros jeu, disait en ce moment le chevalier du Capricorne. Ces fromages de Hollande n'entendent rime ni raison ; n'en espérez rien de bon, croyez-moi !…

Le chevalier parlait encore lorsque, au mépris du droit des gens, Barkum fit feu de sa bordée de tribord qui se logea tout entière dans la flottaison du *Saint-Pierre et Saint-Paul*.

– Eh bien ?… pas de riposte !… fit le sire de Madagascar avec humeur.

– Tout le monde couché à plat pont !… que personne ne tire sans commandement ! s'écria Béniowski.

– Qu'est-ce que je disais !… ils veulent l'abordage !… mais on sait manœuvrer en Hollande, mes bons petits pirates…

À ces mots, le capitaine Barkum fit éventer ses voiles et prit chasse devant le *Saint-Pierre et Saint-Paul*.

Le vicomte Richard, jusque-là premier lieutenant, se jetait dans une légère embarcation pour porter secours à mademoiselle de Nilof qui venait de se précipiter à la mer. On ne devait les retrouver ni l'un ni l'autre.

Le plus terrible des phénomènes de la Malaisie, un typhon qui éclata soudain, en fut la cause.

La plainte officielle du capitaine Scipion-Marius Barkum était celle d'un honnête marin ; Béniowski démontra donc aisément qu'ayant été attaqué sans pourparlers, il s'était vu réduit à la nécessité de se défendre.

– Pouvait-il faire autrement ? – À qui la faute ? – Pourquoi Barkum avait-il ajouté foi aux calomnies de Stéphanof, le prétendu Estève Finvallen ? – Le grossier capitaine hollandais, comme son rapport en faisait foi, avait donc pris mademoiselle de Nilof pour une femme infidèle, pour une aventurière.

Ici l'indignation de Béniowski éclata en termes qui devaient trouver de nobles échos dans les cœurs de tous les membres du conseil, excepté dans celui du baron de Luxeuil.

Le portrait d'Aphanasie, le récit de ses malheurs, celui de son désespoir filial, et enfin de ses relations avec le vicomte de Chaumont-Meillant ; l'éloge de ce jeune et brillant gentilhomme que M. Cerné de Loris connaissait de réputation ; les cruelles suppositions de l'accusé, qui déplorait avec une touchante éloquence la perte de son loyal ami et celle de la jeune fille ; les larmes qu'on vit dans ses yeux ; sa profonde douleur enfin, produisaient un effet inexprimable.

Béniowski ne devait pas tarder à exciter l'admiration de son auditoire de marins, par la relation de son naufrage.

Quand il se montra gagnant enfin la terre avec deux radeaux et accueilli par la fusillade des Chinois qui montaient la *Pescadora*, le commandant Cerné de Loris lui-même n'eut point la force de le blâmer d'avoir capturé cette jonque. Aussi le rapporteur demanda-t-il la parole pour faire remarquer que l'accusé, de son propre aveu, avait par deux fois fait la guerre aux sujets de l'empereur du Céleste-Empire dont Sa Majesté le roi Louis XV recherchait l'alliance.

– Messieurs, s'écria Béniowski, M. le baron de Luxeuil est-il un rapporteur impartial ou un ennemi personnel ? Vous aurez à juger en conscience après cette simple question : – Qu'aux îles Pouhou, si l'on nous eût laissé débarquer, on nous eût fait prisonniers de guerre, l'on aurait usé d'un droit rigoureux, d'un droit cruel, mais non d'injustice… Au lieu de cela, on nous reçoit à coups de fusil… Que devions-nous, que pouvions-nous faire ?

– Continuez l'exposition des événements et ne plaidez pas votre cause, interrompit le président ; nous ne prononcerons point sans avoir écouté votre défense. À présent, il s'agit d'instruire l'affaire, puisque l'instruction préalable nous fait défaut.

Le baron de Luxeuil devint pourpre de dépit ; son mécontentement redoubla, lorsque M. Cerné de Loris ajouta d'un ton chaleureux :

– Des naufragés réfugiés sur leur planche de sauvetage sont semblables à des blessés qu'on épargne et qu'on doit secourir après le combat. L'accueil fait à Béniowski par la garnison des Pouhou est barbare, impie, contraire aux premières notions d'humanité. Si l'appui donné au prince Huapo dans l'île de Formose par l'équipage du *Saint-Pierre et Saint-Paul* est, poli-

tiquement, une fâcheuse affaire, l'embuscade des Chinois aux îles Pouhou est une de ces iniquités révoltantes que les ministres du Céleste-Empire ne sauraient approuver et n'approuveront pas.

– M. le président influence messieurs les membres du conseil en faveur du chef des accusés ! dit le baron de Luxeuil avec exaspération.

– Pour la seconde et dernière fois, M. le rapporteur, je vous rappelle à l'ordre ! répliqua vivement le capitaine de vaisseau président. Encore une interruption, Monsieur, je lève la séance, je dissous le conseil, et avant d'en convoquer un autre pour l'affaire qui nous occupe, je vous fais traduire vous-même devant une commission militaire sous l'accusation d'avoir entravé la justice du roi !... J'ai dit !

L'incident était inouï dans les fastes de la jurisprudence maritime ; il ajoutait aux débats un poids nécessairement favorable à l'accusé, puisque le rapporteur ne pouvait plus être que partial.

– Je me vengerai ! pensait le baron. Plions aujourd'hui devant la force brutale. Je suis, grâce au ciel, protégé par de puissants personnages, et M. de Loris, lui, est la créature de M. de Choiseul, l'ancien ministre. Malheur à tous ces gens-ci !

Kerléan, le commissaire royal, et les deux officiers de l'*Aréthuse*, ne dissimulaient pas leur satisfaction assez complétement pour que le baron ne s'aperçût de rien. L'enseigne de la *Pomone*, jeune renard de mer, eût volontiers donné six mois de sa solde pour n'être pas membre du conseil ; il ne put que baisser les yeux avec componction.

Quant à Béniowski, certain maintenant de ne plus être interrompu, il ne ménagea plus un homme qui devenait son ennemi mortel. – En conséquence, d'accusé, se transformant en accusateur, il accabla le commandant de la *Pomone* par l'exposé des derniers faits qui s'étaient passés à bord.

– Une jonque portant pavillon parlementaire et acceptant la remorque sans résistance, est capturée violemment. – Une frégate du roi de France s'éloigne du port de Manille, tandis que des navires du roi d'Espagne en sortent, et aucune explication de sa présence ne leur est donnée !

Le baron de Luxeuil, si protégé qu'il fût, se sentait fort mal à son aise ; ses chers patrons intriguaient à Paris ou à Versailles, l'*Aréthuse* et la *Pomone* naviguaient dans les mers de la Chine, le commandant Cerné de Loris était en ces parages beaucoup plus roi que Sa Majesté Louis XV, et tous les favoris de l'univers ne l'empêcheraient point de déployer sa sévérité, s'il se laissait persuader par le maudit Béniowski…

– Ah ! que ne l'ai-je fait pendre ! se disait le baron, j'en aurais été quitte pour huit jours d'arrêt.

Cet *a parte* achève de donner une idée de la moralité du jeune et bel officier de cour, dont le dépit ne touchait pas à son terme ; car le chevalier du Capricorne, Vasili, les officiers de la *Douairière*, et quelques autres accusés ayant successivement comparu, le président du conseil de guerre déclara qu'il suspendait l'interrogatoire pour entrer en délibération.

Le chevalier du Capricorne fut amusant comme toujours ; il régala le conseil d'un chapitre entier de son aventureuse biographie, et ne manqua pas de prouver qu'on peut être pirate malgré soi.

– Sous les ordres de notre vertueux général, – messieurs les juges, – nous avons été sages comme de petits saints, au risque de nous faire pendre par M. le baron de Luxeuil. J'ai toujours dit au comte de Béniowski que le trop en tout est un défaut… Ses chiennes de vertus m'ont cent fois fait donner au diable !… En résumé, nous n'avons pas flibusté une miette de pain, un grain de sel, une pipe de tabac !… L'accusation de piraterie est une niaiserie dont je me moque comme de ma première dent de lait, puisque nous voici devant des juges résolus à découvrir la vérité. Mais supposons que le comte de Béniowski fut pirate, archi-pirate, forban à trente-six karats, serais-je pour cela pirate, moi, capitaine d'infanterie pourvu d'une commission de la Compagnie française des Indes, aventurier, partisan, soudard, flambart, pillard, etc., d'accord !… pendable pour les Anglais, peut-être ; en somme, digne d'être récompensé par le gouvernement de la France ?… Comment suis-je arrivé à bord du *Saint-Pierre et Saint-Paul* ? – Par force majeure, à la suite du naufrage de la *Douairière*, et en qualité d'auxiliaire du loyal vicomte de Chaumont-Meillant. – Le comte de Béniowski m'eût-il contraint à écumer les mers sous ses ordres, je ne serais pas

plus pirate que je ne le suis pour avoir navigué trois ans comme simple matelot-canonnier à bord du plus insigne bandit des temps anciens et modernes ; je veux parler de Nathan-la-Flibuste.

– M. le chevalier, dit le président, ce que vous nous dites par hasard peut être utile à l'instruction de la cause. Qu'entendez-vous par Nathan-la-Flibuste ?

– Plaisanterie à part, je crois que M. le comte de Saint-Germain a quarante ou cinquante ans aujourd'hui, que le Juif-Errant est un vieil israélite qui exploite la crédulité publique, et que Nathan-la-Flibuste n'est pas plus immortel que les deux autres. Mais cette opinion n'était pas soutenable à bord de son navire, où j'ai fait la traite à main armée, fort à contre-cœur, tant que je n'ai pu en déserter. Eh bien ! si les Français ou les Anglais nous eussent pris, j'aurais été pendu le plus injustement du monde. Nathan-la-Flibuste, que je n'ai jamais connu sous son vrai nom, me captura, il y a douze ans, dans le golfe de Fernando-Po, où je passais avec un chargement de nègres à destination de Saint-Domingue. J'ai fait six voyages à son bord, et je m'en suis évadé à la nage une nuit par le travers de la Martinique, où je trouvai asile sur un marchand de morue du Canada prêt à repartir pour Québec. – C'est alors, Messieurs, que reconnu par quelques camarades pour un vétéran de Royal-Marine, je fus nommé sergent dans Picardie. Nous faisions la guerre aux Iroquois ; ils me prirent, et j'allais être scalpé, quand mon tatouage brésilien me tira d'affaire. Ce tatouage, après Dieu, m'a sauvé la vie dans une foule de vilaines occasions. – Quand Picardie revint en France, je me présentai au directeur de la Compagnie des Indes-Orientales, qui voulut bien me faire breveter capitaine aventurier. Mes états de service dans l'Inde sont écrits sur toute ma personne ; j'ai vingt cicatrices à offrir au conseil ; six coups de feu, deux éclats de bois, quatre blessures à l'arme blanche, et spécialement un coup de kriss maratte dans le flanc gauche, dont le diable en personne n'eût pas réchappé ; mais j'ai la peau plus dure que le diable, sans avoir à l'immortalité aucune des prétentions du comte de Saint-Germain, du Juif-Errant, ni de Nathan-la-Flibuste. Au résumé, je crois que le comte de Saint-Germain sera enterré, que le Juif-Errant finira par pourrir en prison, mais que Nathan-la-Flibuste

se perpétuera, le pendrait-on et le pendrait-on cent fois… – Moi qui vous parle, Messieurs, si j'avais jamais la malheureuse fantaisie de me faire forban, je ne balancerais pas à m'intituler Nathan-la-Flibuste. C'est un procédé infaillible pour racoler aussitôt les pires coquins de la mer : après quoi l'on complète son équipage par des prises, comme celle qui m'a forcé à exercer la piraterie pendant trois années durant. Monsieur le président, êtes-vous satisfait ?

Vasili, qui avait autrefois accompagné son maître à Versailles, et qui venait de faire campagne avec les gens de la *Douairière*, s'exprimait facilement en français, bien que son accent austro-polonais n'eût rien de mélodieux ; mais il pouvait se passer d'interprète, il pouvait faire pénétrer dans l'esprit des juges ses généreuses convictions.

Il était indigné, il traita le baron de Luxeuil, de Kosaque, de Chinois, de forban. Il ne trouva pas le mot pour rire, mais son attachement à la personne de Béniowski fit à la fois l'éloge du maître et celui du serviteur.

Aucun des associés, incapables de s'expliquer sans interprètes, ne fut interrogé.

Deux heures de l'après-midi sonnaient ; le conseil était en séance depuis le point du jour ; les juges, harassés et à jeun, furent donc ravis, lorsque M. Cerné de Loris annonça que, pour sa part, trouvant inutile de prolonger l'interrogatoire, il allait consulter les membres de la commission.

– Messieurs, dit-il, de deux choses l'une, ou notre tâche est terminée ou elle commence à peine ; je pourrais, usant de mes pouvoirs de chef de division, dissoudre le conseil et prononcer seul, je préfère prendre vos avis. – À vrai dire, nous n'avons aucun jugement à porter ; nous n'avons pas jusqu'ici fait office de juges, nous avons seulement suppléé par l'audition de quelques accusés au défaut absolu d'instruction préparatoire. Je pose la question : – « L'instruction préparatoire est-elle suffisante ? »

À l'unanimité des voix, attendu que le rapporteur n'avait pas voix délibérative, cette première question fut résolue affirmativement.

– Deuxième question, Messieurs : – « Y a-t-il lieu de poursuivre ? »

L’enseigne de vaisseau de la *Pomone*, obligé de se prononcer le premier en sa qualité de plus jeune, se dit que son chef direct était le baron de Luxeuil, ennemi évident de Béniowski.

– Je crois que *oui*, murmura-t-il d’une voix mal assurée. Cette réponse timide ne satisfit qu’à demi le baron, mais déplut souverainement au commandant en chef, qui classa le jeune officier dans la détestable catégorie des courtisans.

L’enseigne et le lieutenant de l’*Aréthuse* ainsi que le lieutenant Kerléan dirent ensuite.

– *Non* ! il n’y a pas lieu de poursuivre.

Le commandant Cerné de Loris, dont la voix prépondérante eut départagé le conseil en cas de doute vota le dernier.

– Non, il n’y a point lieu à poursuivre, dit-il, et, s’adressant aussitôt au baron de Luxeuil

– Monsieur, vous n’avez rempli aucun de vos devoirs, vous vous êtes rendu coupable d’actes indignes d’un officier de la marine du roi, je vous démonte de votre commandement.

Luxeuil vomit des injures. Pour le contraindre, à se rendre aux arrêts, il fallut appeler la garde. Et le spectacle inouï de son arrestation produisit à bord un effet d’autant plus saisissant, que déjà l’assemblée avait été battue et que l’équipage de la *Pomone* était en rangs sur les gaillards.

Le père Trousseau et ses canotiers appartenant à l’*Aréthuse* avaient seuls été libres de former un groupe de causeurs rassemblés sur le petit tillac ; le vieux patron étendit le bras droit, leva le pouce et l’index et dit tout bas :

– Encore du nouveau !... mes fistaux !... N’y a pas de brume dans l’œil de Trousseau !

– Voyons voir ! firent les canotiers en formant cercle autour de lui.

Le plus grand silence était ordonné, si bien que le novice lorrain attaché au service de l’embarcation et qui s’y était glissé un peu en contrebande, se rapprocha comme les autres de l’oracle de son bord.

– Eh bien ! fit le patron, le conseil est embrumé si mon œil ne l’est pas !

– À quoi juges-tu ça, Trousseau ? demanda le brigadier du canot.

– La séance est levée, mes petits, puisque le lieutenant de la *Pomone* est sorti de la chambre du conseil. Les autres n'en sortent pas, et le lieutenant prend le commandement de la garde. Il y a une malice là-dessous.

– Belle malice ! Si les accusés sont acquittés, pourquoi se gêner !

– Quelque couleur de Nathan, soi-disant *Béni-outil*.

– Béniowski, dit le novice.

– Je veux dire *Béni-tousse-t-il*, jeune imbécile, suis-je pas libre ?

– Patron, répliqua le jeune Lorrain, appelez-vous vous-même *Crousteau*, *Broute l'eau* ou *Trousse-peau*, ça m'est bien égal !...

À ces mots irrévérencieux, le novice éclata de rire, mais beaucoup trop près, cette fois, du poing de Trousseau, qui replia brusquement son pouce et son index, avant de le faire rouler à croix ou pile du haut en bas du petit tillac.

L'appel de la garde, et les vociférations de Luxeuil qui disait avec fureur : – « Bandits ! pirates ! assassins ! » firent soudain un tout autre vacarme. – Mais dès qu'il eut été mis aux arrêts dans son appartement, le silence s'étant rétabli, ordre fut donné de faire immédiatement monter le comte de Béniowski, le chevalier Vincent du Capricorne et tous les prisonniers de leur équipage.

Un ban fut battu.

Puis, le commissaire royal, greffier du conseil, donna lecture de la délibération prise en ces termes :

« Au nom du Roi,

« Attendu que l'instruction relative à la campagne de mer dirigée par le comte Maurice-Auguste de Béniowski, a clairement mis à néant toutes les pièces à charge et accusations portées contre ledit comte Maurice-Auguste de Béniowski et ses compagnons,

« La commission militaire rassemblée sous la présidence du capitaine de vaisseau Cerné de Loris, commandant en chef les forces navales de Sa Majesté dans les mers de la Chine, décide qu'il n'y a pas lieu de poursuivre.

« En conséquence, tous les accusés sont reconnus innocents et déclarés libres à bord de la frégate de Sa Majesté la *Pomone*.

« Ce 12 janvier 1772. »

Des hourras de joie éclatèrent à ces mots.

Vasili versait des larmes de bonheur en se jetant aux pieds de son maître.

Le chevalier du Capricorne jurait dans toutes les langues connues, et avisant ses grognards Sans-Quartier, Jambe-d'Argent et autres :

– Nous reverrons Madagascar tout de bon, cette fois-ci, dit-il ; mais n'oubliez jamais, mes jolis cœurs, que le baron de Luxeuil, s'il n'eût tenu qu'à lui, nous aurait fait mettre la cravate.

– Où est-il ce baron, s'il vous plaît, mon capitaine ?

– Qu'on prenne son relèvement et son signalement…

– Qu'on casse sa chienne de connaissance.

– Tiens… tiens… tiens !… je ne le vois pas, dit le chevalier en se retournant.

Les rangs étaient rompus. Les anciens camarades se serraient la main, s'embrassaient et fraternisaient. Le chevalier vit Béniowski causant enfin d'égal à égal avec M. Cerné de Loris ; il entendit le capitaine de vaisseau qui disait :

– M. de Luxeuil, en punition de sa négligence et de sa conduite envers vous, général, est cassé de son commandement…

– Mordious… fit le chevalier.

– Et M. de Kerléan ? demanda Béniowski.

– En récompense de sa fermeté, de son humanité à votre égard et de sa droiture, je vais lui confier le commandement de la *Pomone*.

Le chef d'état-major de la division fut appelé par le commandant Cerné de Loris qui lui donna des ordres assez détaillés, en sorte que le chevalier du Capricorne put s'approcher de Béniowski.

– Mordious ! général, que vous disais-je l'autre jour ? Vous voici déjà ici à peu près le maître comme à bord du *Saint-Pierre et Saint-Paul*. M'est avis, ventre de mandout ! que vos amis tiennent la corde. Le baron démonté, le lieutenant Kerléan

nommé commandant, notre jonque et son chargement reconnus de bonne prise, et mon dragon de Formose encore une fois sauvé, mille noms d'un capricorne, bénissons la destinée, et vive Madagascar !

– Mon ami, votre belle humeur est toujours la même ; hélas ! notre triomphe actuel n'est pas sans amertume pour mon cœur… Richard et Aphanasie ne le partagent pas, et tous deux, sans doute, ont péri victimes de la trahison de Stéphanof…

– Non… pas tous les deux… dit à ces mots le commandant Cerné de Loris qui revenait après avoir achevé de donner ses instructions au chef de l'état-major.

Un signal venait d'être arboré au mât de la *Pomone* ; des flancs de l'*Aréthuse* se détachait une seconde embarcation.

IV

LIQUIDATION.

Autour des compagnons de Béniowski se pressaient curieusement les gens de l'équipage de la *Pomone*. Vingt-cinq récits en style plus ou moins imagés, bien différents par la forme, tous semblables au fond, étaient entamés dans les diverses parties du navire.

Les officiers et les interprètes de la *Douairière* instruisaient l'état-major de la frégate des nombreuses péripéties de leur campagne, des aventures de Béniowski et de la belle conduite du vicomte de Chaumont.

Les aventuriers de Madagascar, les matelots français, Vasili et ceux des anciens associés qui étaient capables de se faire comprendre, avaient chacun leur auditoire.

Sans-Quartier et Jambe-d'Argent, qui avaient de leur côté reconnu le père Trousseau, tandis que celui-ci les reconnaissait, s'étaient hâtés de le rejoindre et rectifiaient ses fantaisistes opinions.

Toutes les préventions des gens du bord se dissipaient ; les combats, les aventures héroïques de Béniowski et des siens, excitaient tour à tour l'admiration ou l'enthousiasme. Il n'était fils de bonne mère, désormais, qui ne blâmât énergiquement la conduite odieuse du baron de Luxeuil.

– Un freluquet ! un talon rouge ! un museau rose ! un courtisan ! une espèce de polichinelle galonné ! un officier par protection ! une jeune baderne !

Il était anathématisé par ses subalternes, et sa dureté excitait à cette heure une indignation presqu'égale à celle que faisait naître le récit des innombrables méfaits de Stéphanof.

Matelots, soldats, passagers, tous déploraient avec une égale sincérité la perte du vicomte de Chaumont et celle d'Aphanasie, l'étoile du *Saint-Pierre et Saint-Paul*, la fille du général, la fiancée de son ami, l'ange de paix et de réconcilia-

tion, quand tout-à-coup un cri de joie s'échappa de la poitrine de Béniowski.

– Elle ! Aphanasie !... O mon Dieu !... Est-ce bien possible ?... disait-il avec transports.

Cent cris de victoire répondirent au cri poussé par le général. L'équipage de la *Pomone* salue, applaudit et ne peut retenir des hourras.

Les associés et marins du *Saint-Pierre et Saint-Paul* se précipitent au-devant de la jeune fille.

Elle est dans les bras de Béniowski, qu'elle nomme son père.

– M. le comte, dit le commandant en chef, rendez grâces à Mademoiselle ; c'est à elle surtout que vous devez d'avoir été entendu avec impartialité, car elle n'a cessé depuis hier de combattre les préventions injustes qui m'animaient moi-même contre vous !

– Mais par quel miracle, ô mon Dieu ! ma fille m'est-elle rendue ?

De quelques instants les explications que demandait le comte polonais ne purent lui être données. Petrova se jetait aux genoux de sa jeune maîtresse, qu'elle embrassait en pleurant.

Des transports d'allégresse éclataient de toutes parts.

Le chevalier du Capricorne baisa la main d'Aphanasie, non sans avoir proféré une quinzaine de jurons du plus réjouissant calibre.

Mais elle, après un moment accordé an bonheur de retrouver Béniowski sain et sauf, ne put retenir ses larmes en prononçant le nom de Richard.

Le commandant Cerné de Loris fit mettre à sa disposition une chambre, où elle put enfin raconter à ses amis comment elle avait reçu asile à bord de la frégate l'*Aréthuse*.

Reprenant les événements à l'instant où, au milieu de l'incendie, elle avait été enlevée par Stéphanof et ses complices, la jeune fille parla de la déplorable incrédulité du capitaine hollandais Scipion-Marius Barkum, qui n'avait jamais voulu l'écouter, ni croire à ce qu'elle lui fit dire par ses gens.

Une vérité invraisemblable succombe toujours devant un mensonge simple et raisonnable en apparence ; Stéphanof et les autres incendiaires s'accordaient. En outre, le malheureux dra-

gon de Formose avait persuadé à Barkum que le *Saint-Pierre et Saint-Paul* était équipé par des forbans.

De là, la brusque attaque des Hollandais, qui ne prirent point le temps de parlementer, de crainte sans doute que les pirates ne voulussent les aborder à l'improviste pendant d'inutiles explications.

Aphanasie, voyant le combat engagé, ouvrit la fenêtre de la dunette et regarda autour d'elle avec terreur. Elle aperçut dans le canot suspendu à l'arrière une planche qui sert souvent à débarquer sur les plages sablonneuses ou les rochers du rivage. Inspirée par le désespoir, elle s'en saisit, l'attache au câblot de l'embarcation, la jette à la mer et s'y précipite elle-même. Épuisée, tremblante, incapable de faire un mouvement, elle est recueillie au dernier instant par le canot du vicomte. Elle se croit hors de danger. Survient un coup de mer, la tempête se transforme en typhon.

Tout à coup, avec un fracas effroyable, une immense colonne d'eau s'était élevée à l'arrière. Richard avait poussé un cri de terreur et de désespoir…

Aphanasie ignorait complétement ce qui s'était passé ensuite ; mais elle avait repris connaissance dans une cabane, où deux prêtres, secondés par des femmes vêtues à la chinoise, lui prodiguaient leurs soins.

– Dans quel pays vous trouviez-vous donc, mon enfant ? demanda Béniowski pâle d'horreur.

– J'étais sur la côte occidentale de Formose, dans un petit établissement fondé par les missionnaires portugais, qui m'expédièrent plus tard à Macao avec une lettre de recommandation pour l'évêque de Mitélopolis, En arrivant en Chine, je devais apprendre la terrible accusation qui pesait sur vous. – L'évêque daigna prendre pitié de nous tous, et me conduisit à bord de l'*Aréthuse*, où j'arrivai sous le costume d'un jeune homme. – Ainsi, je n'attirai point les regards, et je pus, sans être remarquée, attendre les résultats du conseil d'enquête assemblé à bord de la *Pomone*. – Un signal m'a instruite de votre délivrance ; le commandant en second de l'*Aréthuse* m'a présentée aussitôt à l'état-major de cette frégate, et il vient de me faire conduire ici.

– Puisque vous avez survécu, Aphanasie, Richard, lui aussi, vit encore peut-être, dit Béniowski en essayant de dissimuler ses craintes. Il sait que la France est le but de notre voyage… Allons en France, où Karl Marsen doit avoir conduit madame votre mère et votre jeune frère Alexandre, c'est là que nous le retrouverons !

– C'est là qu'enfermée dans un cloître je consacrerai à Dieu les jours que je lui destinais !… dit Aphanasie en versant des larmes. Je ne sais par quel miracle j'ai pu être épargnée… C'était sans doute pour que la fille de M. de Nilof pût porter témoignage en faveur de Béniowski… Ma tâche est accomplie, maintenant !… Ah ! je voudrais mourir !…

Elle était inconsolable !… elle ne permettait plus qu'on essayât de la consoler !

Cependant le baron de Luxeuil, aux arrêts dans son appartement, n'ignorait rien de ce qui faisait la joie de ses gens. Sa fureur secrète augmentait ; il combinait un système d'accusation contre M. Cerné de Loris, Béniowski et tous leurs adhérents.

Par les fenêtres de sa galerie, il avait vu Aphanasie descendre dans le canot de l'Aréthuse ; ensuite, il avait entendu les hourras de l'équipage.

– J'y suis ! madame Estève Finvallen, pour sauver le pirate Béniowski, a usé de sa grâce et de ses charmes. Voilà des arguments parfaits.

La base d'un vaste échafaudage de calomnies était posée ainsi ; le baron de Luxeuil recouvrait toute confiance.

Lorsque le chef d'état-major lui fit remettre l'ordre en vertu duquel il était renvoyé en France :

– Très bien ! s'écria-t-il, je plaiderai ma cause moi-même à Paris, et nous verrons qui l'emportera de moi ou de ce misérable aventurier polonais !

Sur l'avant comme sur l'arrière des deux frégates en route pour leur point central de station les relations d'aventures n'ayant cessé de se succéder, l'on n'y manqua point de celle du naufrage du *Saint-Pierre et Saint-Paul* sur un écueil à pic du canal de Formose.

Emporté par la tempête qui suivit la rencontre du *Sanglier-Batave*, le navire y demeura cloué.

Trois lames gigantesques déferlèrent impétueusement sur ses débris. Chaloupes, pavois, mâture, tout ce qui avait résisté au premier choc fut enlevé. Vingt hommes disparurent balayés par les vagues.

L'avant du navire, entièrement séparé de l'arrière, coula sur le banc d'écueils de manière que l'extrême proue et, chose bizarre, le fameux dragon des Chinois de Formose, restèrent hors de l'eau. Quelques matelots trouvèrent asile sur le tronçon du mât de beaupré.

L'arrière, poussé en sens inverse, tournoya, se pencha, craqua de nouveau ; puis, tout à coup, demeura immobile. La mer, qui remplissait les cavités béantes du bâtiment, se retirait avec fracas ; elle retombait en cascades à plus de trente pieds du sommet des roches. – La poupe resta complètement à sec.

La tempête redoublait de fureur. L'écume salée des vagues aveuglait Béniowski et ses compagnons, renversés sur le tillac, cramponnés à des cordes, et qui s'attendaient à être emportés par un nouvel assaut de la mer, dont le retrait ne pouvait être que momentané.

On n'entendait les cris de désespoir, les blasphèmes, ni les invocations pieuses des naufragés. Les clameurs du vent et des flots couvraient toutes les clameurs humaines.

Le chevalier Vincent du Capricorne se releva, s'essuya les yeux et poussa un juron madécasse, suivi de cette réflexion héroïque : « Mieux vaut noyé que pendu !... » Cap de bious ! je vais donc faire mentir le vieux proverbe : « Ne périra jamais dans l'eau celui qui est né pour la corde. »

Ensuite, il regarda bravement la mer qui se gonflait et remontait vers le navire comme pour le dévorer.

Béniowski se tenait fortement au pied du mât d'artimon, réduit à la hauteur d'un poteau.

– Richard ! Aphanasie ! murmura-t-il, que Dieu vous garde !... Et puissiez-vous être un jour réunis à ma femme et à mon jeune fils que je n'aurai jamais connu !

Désespérant de son propre salut, ce fut pour Aphanasie et Richard qu'il adressa au ciel son ardente prière.

Sept lames passèrent encore ; la septième emporta les canons et la moitié des hommes. Sur le pont comme dans les flancs du navire brisé, le chaos avait duré près de dix minutes.

Puis, la mer redescendit, laissant à sec, non-seulement les deux principales parties du bâtiment, et tout le banc des récifs, mais encore, autour de la chaîne d'écueils, un assez grand espace de sable fin couvert de coquillages.

– Non ! sandious-cadédious ! s'écria le chevalier Vincent dès qu'il put rouvrir la bouche, non, le proverbe des flibustiers n'a pas encore tout à fait menti.

Une corde dormante à la ceinture, il s'approcha de Béniowski pour lui crier à l'oreille :

– La marée baisse, mon général, et baisse furieusement à ce qu'il paraît.

Il parlait encore quand revint une lame unique dont l'effet fut épouvantable.

La marée baissait bien réellement et baissait avec une rapidité inconnue en tout autre parage. L'immense vague qui se brisa sur le banc, ne remonta donc plus jusqu'au niveau du pont, mais elle prit l'arrière par la carène, le souleva et, en se retirant, le laissa retomber sur les rocs où il acheva de se fracasser. Les membres désunis, les bordages disjoints, les ponts ouverts, la cargaison et les apparaux roulèrent pêle-mêle. Une foule de naufragés furent écrasés ; d'autres disparurent encore, emportés avec les débris.

Quant à l'avant, qui souffrit un peu moins cette fois, on le vit se renverser sur le côté de tribord dans lequel pénétra profondément la fatale roche pointue, cause première du naufrage.

Les trois lames d'ensuite n'arrivèrent pas jusqu'au navire.

Les sept suivantes rejetèrent au bas des récifs un certain nombre de cadavres et quelques matelots accrochés à des espars.

Moins d'un quart d'heure après, une plage d'une lieue de circonférence, s'étendait autour du banc, et Béniowski, secondé par le chevalier du Capricorne, s'occupait de la construction de plusieurs radeaux.

Les moindres instants étaient d'un prix incalculable ; la violence du flux devait évidemment être égale à celle du reflux ; il fallait donc que les radeaux fussent prêts à pousser au large, dès que déferlerait la première lame de la marée montante. Heureusement, parmi les marins français se trouvaient beaucoup d'excellents matelots et de charpentiers habiles. Sans-

Quartier, Jambe-d'Argent et les aventuriers de Madagascar, firent des prodiges sous les ordres de leur capitaine.

Ceux des anciens évadés du Kamchatka ou associés qui avaient survécu aux nombreux désastres de la campagne, parfaitement soumis à la discipline, s'utilisèrent avec ardeur.

Trois radeaux chargés de vivres, d'armes et d'ustensiles, pourvus chacun d'une boussole, d'un mât, d'une voile, d'un grand aviron de gouverne et de rames en nombre suffisant, étaient prêts à être lancés lorsque la mer remonta.

Béniowski se chargea de diriger le premier, construit à vingt-cinq mètres environ de la base du banc de récifs, – dans la direction du nord.

Le chevalier du Capricorne, qui n'abandonna pas son dragon à la merci des flots, prit le commandement du second radeau, très ingénieusement posé sur un échafaudage de barriques vides.

Windblath et un jeune officier de la *Douairière* avaient disposé le troisième sur des madriers placés eux-mêmes sur deux petites dunes de sable afin qu'il pût être plus aisément mis à flot.

Vint le moment critique de l'appareillage ; – les plus braves pâlirent. De la moindre des maladresses, du plus misérable accident allait dépendre leur salut. – La tempête s'était graduellement apaisée, mais la houle était encore très forte, et chacun avait pu juger, peu d'heures auparavant, de l'impétuosité inouïe des vagues dans ces parages.

Béniowski rangea ses hommes aux avirons, se mit lui-même à la rame de gouverne, et voyant accourir la lame, fit le commandement

– À Dieu Va !

Les vingt avirons poussent le fond à la fois, le radeau flotte ; il est entraîné par la première vague sans raguer le sable. Peu s'en fallut pourtant qu'un choc terrible ne dispersât les frêles espars qui le soutenaient ; car entre la première et la deuxième lame, on manqua de fond ; mais la voile fut déployée à temps ; moins d'une minute après, les marins se sentaient sur plus de vingt pieds d'eau.

Le chevalier du Capricorne ne fut ni moins habile, ni moins heureux que Béniowski.

– Encore une coque de parée !… Et vive Madagascar ! s'écria-t-il.

Mais presque aussitôt des cris de détresse se firent entendre : – la vague, qui souleva le troisième radeau, était trop courte, – l'évolution ne put être accomplie, et l'échafaudage, lourdement chargé, se brisa sur les dunes sablonneuses.

L'on ne pouvait sans imprudence aller au secours des naufragés. Béniowski et Vincent du Capricorne se bornèrent à amener leurs voiles pour laisser filer derrière eux quelques corps flottants attachés à des cordes.

Plusieurs nageurs furent sauvés de la sorte.

Les autres se noyèrent.

L'infortuné major Windblath fut de ces derniers et périt en homme de cœur, car ayant un instant trouvé fond, il cria de toutes ses forces à Béniowski :

– Que Dieu vous protège, général !… Adieu, braves compagnons !…

Une vague, qui le saisit à ces mots, le jeta contre les brisants avec une violence telle, que son crâne s'y brisa. Le sang et la cervelle rejaillirent avec l'écume des lames ; le corps roula ensuite parmi les rochers que la mer montante ne tarda pas à couvrir.

Le chevalier du Capricorne lui-même ne put se défendre d'un sentiment d'horreur.

Cependant, à force de voiles et de rames, les radeaux, secondés par une fraîche brise du sud, gouvernaient sur les terres les plus voisines, c'est-à-dire sur cet archipel Pouhou (*Phenghu* ou *Pescadores*) qui s'étend à l'ouest de la grande île de Formose.

Là fut capturée trop légitimement, comme on le sait, la jonque chinoise la *Pescadora*.

Une heure après ce coup de main, les vainqueurs naviguaient en pleine mer et demandaient à retourner sur le lieu de leur récent naufrage, oh ils espéraient draguer ou retrouver à marée basse une partie de la cargaison.

Béniowski crut devoir y consentir, ne fût-ce que pour se donner le temps de prendre une détermination quelconque :

– Où aller maintenant avec un navire de construction barbare, mal équipé, sans artillerie, presque sans approvisionnements ? L'on ne pouvait songer à pénétrer dans les possessions

chinoises, à moins que ce fût pour y porter la guerre. Prendre la route des Indes était impossible, faute de vivres. Dans les colonies hollandaises, le récent combat du *Saint-Pierre et Saint-Paul* contre le *Sanglier-Batave* pouvait donner lieu à une accusation de piraterie. Fallait-il retourner auprès du roi Huapo, après des revers qui détruiraient à ses yeux tout le prestige des succès passés ? Fallait-il remonter jusqu'à Usmay-Ligon pour y demander aide et secours au père Alexis qui, après les fiançailles d'Aphanasie de Nilof avec le vicomte de Chaumont, s'y était arrêté sur les instances des insulaires catholiques ? Mais c'était rétrograder.

Béniowski avait sauvé du naufrage tous ses précieux travaux, ses cartes marines et les archives du Kamchatka ; l'amertume de ses regrets, la perte d'Aphanasie et de Richard, son découragement et ses angoisses, ne l'empêchaient pas de songer à ses grands projets de colonisation et de conquêtes. Tour à tour, il se sentait abattu et faible, fort et capable de surmonter les difficultés. Au milieu de ses défaillances morales, son orgueil et son ambition se réveillaient.

– Vouloir c'est pouvoir ! s'écriait-il parfois avec véhémence.

Puis, tout à coup, il se sentait anéanti.

Personne à bord ne reçut la confidence de ses poignantes incertitudes. Le chevalier du Capricorne, désormais second du navire, le vit toujours calme et ferme ; Vasili même ne soupçonna que la moindre partie de ses tortures.

L'équipage était triste ; mais qui aurait pu ne pas être affligé, après tant de catastrophes, après la perte de tant de braves compagnons, ceux-ci tués par l'ennemi, ceux-là emportés par la mer, les uns écrasés sous les débris de la corvette, les autres tombés sous la fusillade des Chinois ?

Un travail opiniâtre devait bientôt faire diversion à la douleur générale, sur le lieu même du sinistre, devant ces rochers maudits, où le *Saint-Pierre et Saint-Paul* avait été fracassé.

La jonque, qui remorquait encore l'un des radeaux, mit en panne au large des brisants, et l'on attendit la marée basse pour procéder à un sauvetage très habilement dirigé par le chevalier du Capricorne. – On retrouva plus de canons que n'en pouvait porter le navire pris aux îles Pouhou ; on repêcha une foule

d'objets utiles ou précieux, dont une partie provenait d'autres naufrages que celui du *Saint-Pierre et Saint-Paul*.

– Qu'est ceci ? de par le diable ! s'écria le capitaine du Capricorne en mettant la main sur un coffre chinois cerclé en fer et fermé à dix serrures : – Embarque sur le radeau ! À bord, nous verrons bien !

Cette épave devait compenser largement toutes les pertes en fourrures et en articles du Japon éprouvées par les associés, car le coffre était presqu'entièrement rempli de doublons d'Espagne, soit qu'il provînt du naufrage d'un galion, soit qu'un navire chinois se fût perdu dans les mêmes parages en revenant des Philippines.

Béniowski voulut que tout l'or fût immédiatement partagé entre les gens du navire, mesure équitable, qui eut les meilleurs résultats.

Au bout de trois fois vingt-quatre heures, la *Pescadora*, prit la route des îles Philippines, où Béniowski s'était enfin décidé à relâcher, malgré l'esprit ombrageux du gouvernement espagnol.

– Drôle de campagne, tout de même ! disait Sans-Quartier à son camarade Jambe-d'Argent. Vent de bout ! vent de travers ! vent arrière ! banquises ! typhons ! tremblements ! les anciens flibustiers n'étaient que de la piquette en comparaison de nous ! Avery, England, le major Penner, Jean Martel, tous ces fameux pirates qui ont été rois en Madagascar ou ailleurs avant notre capitaine, ont-ils jamais eu le quart de nos chances ! Jolie ration de doublons d'Espagne !… belle pesée de quadruples !

Jambe-d'Argent, qui avait mis en ceinture *sa ration de doublons d'or*, comme disait son camarade, était beaucoup moins enthousiasmé.

– J'ai su dans mon jeune temps un vieux proverbe dont la souvenance m'est revenue plus de quatre fois, et plus de cent fois aussi, depuis le *Sanglier-Batave*, que le diable étrangle avec sa choucroute de capitaine *kaiserlique* et le brigand de Stéphanof par dessus le marché !…

– Si le diable ne fait que les étrangler, dit Sans-Quartier, il sera bon enfant !… Moi, je les ficellerais comme une carotte de tabac, et j'en râperais un peu tous les matins à perpétuité pour ménager le plaisir. Voyons ton proverbe.

– Tant va la cruche au vin… Qu'à la fin elle se vide !… Ou qu'elle se casse ! tonnerre d'enfer ! voilà le pire !

– Baste ! fit Sans-Quartier.

– Merci ! dit Jambe-d'Argent ; vrai comme je suis natif de Lille ou approchant, je donnerais la moitié de mes piastres pour me savoir calme et tranquille dans mon pays !

– Que ton pays soit agréable, je ne dis pas non ! Étant à Dunkerque en garnison, j'y ai trouvé du charme… Il pleut tant que, pour ménager son fourniment, le soldat ne sort pas de la cantine. J'ai bu dans ce pays-là plus de bière qu'il n'y a d'eau salée autour de nous, et j'y ai fumé plus de tabac qu'il n'en faudrait, par supposition, pour bourrer une pipe grosse autant que Paris.

– As-tu passé Gascon, Sans-Quartier ? demanda Jambe-d'Argent en souriant de bonne grâce.

– Je n'ai pas même passé caporal. Je ne connais pas mon pays, ayant été ramassé sur une grand'route à l'âge de quatre ans par un postillon…

– Connu ! interrompit Jambe-d'Argent, tu étais aventurier avant de naître.

– Et je le serai encore après ma mort, ayant idée qu'on court de terribles aventures dans l'autre monde !… Pour le présent, notre trouvaille en doublons, me rend la gaîté !

– Tu étais donc triste, Sans-Quartier ? Je ne m'en suis pas aperçu…

– Parbleu ! tu avais ton bonnet de nuit sur les yeux.

– Mon bonnet de police, passe !

– C'est-il pas ton bonnet de jour et de nuit, tout de même ?

– Ah ! Sans-Quartier !… répliqua Jambe-d'Argent après un soupir, j'ai eu grand tort de me laisser enrôler par paresse de peur de labourer la terre chez papa et maman !

– Je ne t'ai jamais entendu pleurnicher de même ! Corne de licorne ! comme dit notre capitaine, tu as labouré la mer, les îles, les glaces, les sables d'Afrique et les forêts de l'Inde, sans parler de Madagascar… et tu te plains quand tu as en ceinture de quoi acheter un village dans ta province.

– Si j'y étais, à la bonne heure !…

– Nous voici bien revenus du royaume aux banquises, du Japon et des îles Pouhou… Sans notre naufrage, ta part serait en

fourrures à moitié pourries, au lieu qu'à cette heure, elle ne risque plus de moisir.

Ainsi devisaient les deux camarades, non sans mêler à leurs charmants propos le souvenir du sergent Franche-Corde et celui de la garnison de Madagascar.

La rencontre de la *Pomone* préserva Béniowski et ses compagnons de l'accueil redoutable à tous égards que risquaient de leur faire les ombrageux Espagnols de Manille.

– Sous pavillon français, plus de craintes !

Cet espoir fut, à la vérité, cruellement déçu d'abord ; mais il devait être pleinement exaucé dès que fut intervenu le commandant Cerné de Loris.

À Macao où les deux frégates mouillèrent le lendemain du conseil d'enquête, la justification de Béniowski par-devant le mandarin représentant de l'empereur de la Chine, souffrit moins de difficultés qu'on ne pouvait s'y attendre. – Un sac de poudre d'or offert à l'Altesse chinoise, fut d'un grand poids dans sa balance. – Elle prêta donc une attention soutenue aux communications de Béniowski concernant les projets de conquête et d'invasion de la Chine, par la Russie.

Les pièces trouvées dans les archives du Kamchatka devaient faire la fortune politique de l'habile mandarin. Aussi déclara-t-il que la conduite inhumaine de la garnison des îles Pouhou méritait un châtiment. Il reconnut de bonne grâce qu'en s'alliant avec le prince indépendant Huapo contre un simple tributaire de la Chine, Béniowski n'avait pas précisément fait la guerre au Céleste-Empire. Bref, la *Pescadora*, autrement dite la *jonque au Dragon*, fut reconnue de bonne prise, pourvu qu'un dixième de sa valeur d'une part, et un dixième du prix de sa vente aux enchères d'autre part, fussent alloués au sublime mandarin, commissaire impérial et représentant illustre de Sa Majesté Céleste.

On en passa promptement par ces conditions.

La jonque et sa cargaison produisirent environ deux cent mille francs nets, – grâce aux riches marchandises japonaises ou formosiennes antérieurement échangées contre les fourrures des Aléoutes et du Kamchatka. – Les moindres associés eurent une quinzaine de mille francs pour leur part, après que les frais

du premier armement de la *Douairière* et tous les appointements arriérés eussent été payés selon les règles.

Cette liquidation fort compliquée, le licenciement des équipages réunis, et les visites que Béniowski dut rendre à l'évêque de Mitélopolis, aux directeurs des compagnies française, suédoise et danoise, au comte de Saldanha, gouverneur de Macao pour le Portugal, et enfin au mandarin incorruptible, remplirent quinze jours entiers.

Les associés primitifs se dispersèrent suivant leurs nations respectives. Les Russes et Kosaques s'enrôlèrent ou s'établirent les uns parmi les Hollandais, les autres parmi les Danois. Quelques braves gens se fixèrent à Macao pour y faire le commerce.

La plupart des matelots de la *Douairière* passèrent à bord de l'*Aréthuse*. – Les autres, tous les aventuriers de Madagascar, Vasili, Chat-de-Mer et Petrova suivirent la destinée de Béniowski et d'Aphanasie, qui embarquèrent sur le vaisseau de la compagnie le Dauphin, en partance pour l'Ile-de-France, sous le commandement du chevalier de Saint-Hilaire.

Au moment de passer de l'*Aréthuse* sur le *Dauphin*, le comte de Béniowski, accompagné d'Aphanasie et de son état-major, c'est-à-dire du capitaine Vincent du Capricorne et des derniers officiers de la *Douairière*, fit en termes chaleureux ses adieux à M. Cerné de Loris ; il lui témoigna sa profonde reconnaissance et lui jura une amitié à toute épreuve.

– Général, lui répondit le commandant en chef, votre amitié m'est chère, je l'accepte avec orgueil ; elle est à mes yeux inappréciable ; mais vous ne me devez aucune reconnaissance, je n'ai fait que vous rendre justice.

V

INDOMPTABLE TAUREAU, DRAGON IMPÉTUEUX.

Le *Dauphin*, après plusieurs escales dans l'Inde, mouilla enfin au Port-Louis, où la plus flatteuse réception attendait son illustre passager.

Le gouverneur Desroches, informé du rang du comte de Béniowski, voulut qu'une chaloupe royale allât le chercher à bord ; il lui fit rendre les honneurs militaires et lui offrit un appartement dans son hôtel.

À bord du *Dauphin*, pendant les loisirs de sa longue traversée, il avait lu tous les ouvrages que M. de Saint-Hilaire put lui procurer sur les Indes et sur Madagascar ; à Pondichéry, à Karikal, il avait trouvé des documents précieux dont il s'était pénétré ; une foule de marins lui avaient aussi fourni des renseignements que complétait d'une manière semi-officielle le gouverneur Desroches.

Béniowski, dès le premier jour, lui présenta le chevalier Vincent du Capricorne dont il esquissa brièvement l'aventureuse biographie.

– Eh quoi ! monsieur le capitaine, s'écria le gouverneur avec surprise, vous êtes le maître et seigneur du Fort-Dauphin ?...

– Sous pavillon français, M. le gouverneur, et pourvu que mon pauvre sergent Franche-Corde ait suivi mes consignes ! Mais voici bien dix-huit mois que je l'y ai laissé avec vingt-cinq camarades, dont la faction a été par trop longue. J'espérais, mordious ! trouver ici de leurs nouvelles...

– Nous n'entretenons de relations qu'avec la baie d'Antongil et l'île Sainte-Marie ; je n'ai pas expédié un seul navire au Fort-Dauphin depuis son évacuation.

– Tant pis ! M. le gouverneur, tant pis !... Je vous répondrais, moi, de ce pays-là, si vous consentiez à m'y envoyer de

temps en temps quelques secours. Je suis bon prince ; peu à peu j'assurerais au roi la domination de tout le midi de l'île.

– C'est l'île entière qu'il faut donner à la France ! s'écria Béniowski. Elle a versé trop de sang généreux sur toutes les côtes de Madagascar pour renoncer à sa conquête. La Pologne, démembrée, dépecée, partagée entre trois puissances rivales, est, pour un siècle peut-être, hors d'état de reconstituer sa nationalité. Je n'ai donc plus de patrie. Tout ce que j'ai appris de déplorable dans mes diverses relâches depuis Macao, m'oblige à renoncer à l'espoir de faire la guerre au colosse russe. La Prusse et l'Autriche ont été parties prenantes ; la France nous a abandonnés ; l'Angleterre ferme les yeux. Mais, je m'égare, Messieurs !... L'indifférence européenne rend impossible mes projets. Si l'on a souffert la destruction de la Pologne, qu'importe la Chine ? J'ai accompli ma tâche, d'ailleurs, en faisant parvenir à l'empereur du Céleste-Empire les preuves de l'ambition conquérante des maîtres de la Sibérie ; et, grâce au ciel, j'ai reçu la récompense de ces communications...

– Nous en savons quelque chose, mordious ! s'écria le chevalier de Madagascar, notre jonque déclarée de bonne prise par un mandarin chinois ; voilà, général, votre plus grand tour de force peut-être !

– Je n'ai plus de patrie, reprit Béniowski avec tristesse. Je suis un aventurier, un proscrit, un malheureux en butte à la haine des plus terribles et des plus jalouses puissances. Que la France daigne m'ouvrir les bras, qu'elle m'adopte pour un de ses enfants, et, fuyant à jamais l'Europe, je me consacrerai avec bonheur à la servir dans ces régions lointaines. Je lui ferai de Madagascar une colonie immense, une véritable France orientale.

– Sandis ! Cadédis ! interrompit gaiement le chevalier Vincent du Capricorne, vous marchez sur mes brisées... Mais être le second sous vos ordres, vaut mieux que d'être le premier tout seul !... Je ne suis pas jaloux, moi !... Vive Madagascar ! Vive la France !... Faisons pièce aux Anglais ; je vous abandonne les Russes !

Béniowski serra la main au digne chevalier Vincent, et, reprenant l'exposition de ses desseins :

– L’intérêt commercial de la France, ma nouvelle patrie, s’oppose aux projets de colonisation que j’avais formés pour un important territoire de Formose, qui d’ailleurs, en cas de guerre, est trop exposée. Ici la France possède d’excellents ports ; les deux grandes Mascareignes lui appartiennent ; le Fort-Dauphin est au roi. Les Hollandais du Cap de Bonne-Espérance et les Portugais de Mozambique ne sont pas de force à contrarier nos conquêtes. Les Séchelles et les Comores seront nos postes avancés, et les Indes Méridionales, dont Madagascar est le continent, deviendront le plus beau fleuron de la couronne. Oui, monsieur le gouverneur, avec le concours d’administrateurs éclairés, tels que vous, avec des marins comme messieurs Cerné de Loris et de Saint-Hilaire, des soldats aussi valeureux que mon ami le chevalier, je ne craindrai pas d’affirmer qu’avant peu d’années j’aurai fait de la grande île de Madagascar tout entière et des archipels voisins autant de terres françaises.

Le gouverneur hocha la tête à cet exposé enthousiaste des immenses desseins de Béniowski.

– Les hommes qui font de grandes choses sont sujets à commettre de grandes fautes, dit-il d’un ton qui attrista Béniowski.

– J’assumerai seul la responsabilité de mon entreprise, reprit le général polonais.

– Que Dieu vous garde, monsieur le comte ! répondit Desroches.

– Monsieur le gouverneur, demanda Béniowski quelques instants après, ne pourriez-vous point, par une commission duement enregistrée, régulariser la position du capitaine Vincent du Capricorne et de sa troupe au Fort-Dauphin ?

– Mes instructions me le défendent ! répondit le gouverneur.

– Au diable donc ! fit le chevalier. Puisque Sa Majesté ne vous autorise pas à donner un commandant à son fort en ruines et abandonné par ses troupes, me voici aventurier de par le roi, au nom du roi, Vive le Roi !... Mordious !... – Et en *a parte*, le brave soudard se dit : – Le roi, corbleu ! ce sera moi, s’il le faut !... « Vive le Roi ! »

– Pour ma part, capitaine, et dans la mesure de mon pouvoir limité de toutes les façons, je vous seconderai officieuse-

ment. M. le comte de Béniowski, de son côté, agira en France auprès du ministre et de la cour pour votre bien particulier et pour l'intérêt général. Je dois désirer, je veux espérer qu'il ne rencontrera pas trop d'obstacles…

– *Amen !* fit le chevalier. – Ah ! mon cher Fort-Dauphin, que je voudrais donc savoir où tu en es !

Béniowski était devenu *le lion* de l'Ile-de-France ; son nom était dans toutes les bouches, créoles ou marins, français, étrangers, nègres ou mulâtres, tous les habitants, à quelque classe qu'ils appartinssent, ne s'entretenaient que de l'aventureux Polonais.

Mademoiselle Aphanasie de Nilof, l'héroïne du Kamchatka, miraculeusement retrouvée devant Macao, après avoir été jetée à terre par une trombe, était un de ces personnages de roman que tout le monde voulait voir. – Elle fut accablée d'invitations, de visites, de prévenances fatigantes ; – mais connaissant les desseins de celui qu'elle appelait son père, elle sentit l'importance de lui ménager la bienveillance des habitants. Elle se livra sans réserve à leur cruelle curiosité.

Le *Dauphin* repartit pour le Bengale ; Béniowski se hâta d'entrer en arrangements avec le capitaine de la *Topaze*, autre bâtiment de la compagnie, en chargement pour le port de Lorient en Bretagne. Il fut convenu que la *Topaze* relâcherait au Fort-Dauphin, pendant quelques jours, et sauf ce cas de force majeure, ne s'arrêterait point ailleurs avant l'arrivée en France. Mais elle n'était point encore prête. Aphanasie, brisée de douleur, Béniowski, qu'aucun intérêt suffisant ne retenait désormais à l'île de France, le chevalier du Capricorne qui avait recruté à tout événement un renfort d'aventuriers, et enfin ses soudards, les Sans-Quartier, les Jambe-d'Argent et consorts brûlaient d'impatience, lorsque le lieutenant de vaisseau Yves de Kerguelen mouilla dans le fort.

« Son arrivée, dit Béniowski, fut pour moi d'un grand soulagement. Le voyage de ce navigateur qui revenait des terres australes, fournit matière aux entretiens de tous les politiques et de tous les oisifs qui, auparavant, n'étaient occupés que de moi. Je fis sa connaissance et ce qu'il me raconta me parut fort extraordinaire. »

La *Topaze* appareilla enfin. Le navigateur Kerguelen, le gouverneur, l'éminent ordonnateur Poivre, tous les nombreux hôtes et amis que Béniowski laissait à l'île de France, le saluèrent de leurs vœux.

Au dernier moment Desroches lui dit encore :

– Renoncez, croyez-moi, M. le comte, à vos aventureux projets. Vivez paisible et obscur ; jouissez de votre bonheur domestique, et redoutez prudemment les coups de vos nombreux ennemis.

Ces paroles répandirent un nuage sur le front du général. Il se rappela les situations analogues de son aventureux passé :

– Amis, ennemis, tous me crient à l'heure du départ repos et résignation – ou me menacent des plus effroyables malheurs... Mais une puissance supérieure me pousse !... La destinée m'entraîne !

Dans le langage de tous les hommes entreprenants, *Destinée* est le nom de cette ambition dévorante qui leur fait dédaigner les biens réels pour une gloire trop souvent imaginaire.

Un point grisâtre s'élevait sur l'horizon dans la direction du Nord, lorsque la *Topaze*, ouvrant ses voiles à la brise, mit le cap vers la grande île de Madagascar.

Du côté de l'Ouest, quand la *Topaze* ne fut elle-même qu'un point imperceptible, jeta l'ancre dans le Port-Louis, le *Laverdi*, monté par le baron de Luxeuil et un certain Sabin Pistolet se disant de Pierrefort à qui, dans l'Inde, le chevalier Vincent du Sanglier avait autrefois passé son épée à travers le corps, mais qui ne s'en portait pas plus mal.

Et à la même heure, assis à l'ombre d'un tamarin, sur un pan de muraille ruinée et tapissée de mousse, le sergent Franche-Corde, pillard, flambart et soudard accompli, méditait sur l'instabilité des choses humaines, tout en fumant une vieille pipe flamande qui avait exhalé ses parfums sous toutes les latitudes.

La brise du large emportait les vapeurs du cratère, avec les soupirs et les jurons du malheureux gouverneur *par interim* des possessions françaises dans l'île de Madagascar.

– Chien de sort !... Mille millions de potence du diable ! murmurait-il par intervalles, non sans laisser errer de tristes regards sur l'anse Dauphine et la mer bleue dont l'horizon tou-

jours muet trompait sa dernière espérance. – Pas de voile ! pas de navire, rien !... Décidément, c'est fini de rire !... Ah ! Madagascar de malheur !... Tu auras donc ma peau et mes os sans miséricorde... C'était bien la peine d'avoir fait campagne dans les deux Indes, en Allemagne, en Flandre, en Espagne et au Sénégal, sans parler du Canada... pour s'en venir ici craquer dans un coin, comme un vieux mousquet... Ah ! Franche-Corde, mon ancien !... ça va mal ! ça va mal !...

L'herculéen sergent était, comme on le voit, amèrement découragé. Depuis plus de dix-huit mois, le chevalier du Capricorne, son capitaine et son modèle, était parti à bord de la *Douairière*, en promettant de revenir bientôt, et les insulaires, profitant de son absence, n'avaient pas tardé à faire une guerre acharnée aux aventuriers établis dans le fort Dauphin. Franche-Corde, qui n'entendait rien à la diplomatie, repoussa vaillamment les premières attaques ; les canons dont il disposait firent merveilles. Les *rohandrians*, ou princes de la province d'Anossi, s'aperçurent à leurs dépens de la vigueur peu commune du brave soudard. Mais tous les esclaves avaient passé à l'ennemi, en voyant que les fièvres et les combats réduisaient au nombre de dix les compagnons de Franche-Corde.

La muse épique a recueilli leurs noms. C'étaient Brise-Barrot, le canonnier ; Colletti, à qui Naples avait donné le jour ; Patru, le Provençal ; Jean de Paris ; Le Camard, dont la patrie est inconnue ; Moustique, du Canada, issu d'un caporal français et d'une Iroquoise ; Latterisse, matelot ponantais ; Malbranchu, natif de Rouen ; Pic, de Lannion, en Basse-Bretagne, et Saur, de Dunkerque, digne émule de Jambe-d'Argent.

Estomacs à l'épreuve du quart de ration, corps de fer, tempéraments qui bravaient les exhalaisons pestilentielles et traversaient l'épidémie comme l'acier traverse les flammes.

Tous maigres, tous vigoureux, tous sans peur, sinon sans reproches, tous ayant guerroyé dans les quatre parties du monde et en dernier lieu au Bengale, où ils prolongèrent la guerre en partisans, bien après la conclusion de la paix ; tous enfin ennemis des Anglais avant d'être sujets du roi de France ; reconnaissant pour capitaine et maître souverain le chevalier Vincent du Capricorne, et disposés à obéir à son ombre, pourvu

qu'elle prît la peine de repasser le Styx et de venir commander à Madagascar.

Tels étaient les dignes camarades de Sans-Quartier, de Jambe-d'Argent et des autres audacieux soudards qui avaient fait la campagne du Nord, bataillé sur terre et sur mer, échappé à deux naufrages et à pas mal d'autres misères ; mais ceux qui restèrent au Fort-Dauphin furent sans contredit les plus maltraités par la fortune. Pour premier malheur, ils étaient privés de leur capitaine, – tous leurs échecs avaient été la conséquence de cette séparation.

Maintenant, les munitions commençaient à manquer ; la poudrière et le parc à boulets se vidaient à vue d'œil. Les vivres devenaient rares ; il fallait opérer de hasardeuses sorties pour se procurer à grand'peine quelques fruits sauvages. La capture d'un misérable bœuf à bosse était désormais un triomphe. Et pour comble d'infortunes, la provision de tafia était radicalement épuisée.

– Si le tabac ne poussait comme de la mauvaise herbe en dedans de nos palissades, continuait Franche-Corde avec mélancolie, je ne pourrais même plus fumer une pauvre pipe de consolation. Ah ! mon capitaine ! mon capitaine ! pourquoi nous avoir abandonnés !

Au départ du chevalier Vincent du Capricorne, sa domination était reconnue et respectée par les principales tribus des environs ; il régnait sur une lieue carrée de terrain ; il avait des alliés, des amis et même des tributaires.

La garnison avait cent esclaves des deux sexes à son service ; chaque soldat se proposait d'épouser une princesse et d'être tout au moins *Anacandrian*, sinon *Rohandrian* ; – le rang d'*Ompiandrian*, c'est-à-dire de roi et grand chef, devant échoir de droit au chevalier lui-même. – Hélas ! combien les temps étaient changés ! Les Français ne craignaient rien moins que d'être massacrés ; ils passaient leur vie en alertes continuelles. Nuit et jour, deux sentinelles veillaient, mèche allumée, derrière les canons chargés à mitraille, et cette garde forcée se prolongeait au-delà de toutes les prévisions.

– Je voudrais que le diable eût tordu le cou à cet enjôleur de vicomte de Chaumont-Meillant ! reprenait Franche-Corde

avec furie. Il avait bien besoin de venir ici débaucher notre capitaine et gâter toutes nos affaires.

Le sergent oubliait qu'en se voyant revêtu du rang suprême, il s'était un jour senti plus grand de cent coudées et que son arrogante confiance avait été la première cause de la guerre qui le réduisait aujourd'hui à regretter si douloureusement la présence de son chef et capitaine le chevalier du Capricorne.

– Ah ! si j'avais su de quoi il tournerait, reprenait-il, je me serais fait paria, Turc ou Maratte, plutôt que de mettre le pied dans ce damné Madagascar !... Heureux le temps où j'étais fifre dans Royal-Marine !... Ce que c'est que nous ! Au lieu de passer sultan, nabab, roi ou seulement rohandrian, je vais passer l'arme à gauche, fichu passage dont je me passerais bien ! Et par un guignon comme on n'en a jamais vu, pas un navire depuis cette *Douairière* satanée, pas l'ombre d'un navire, ni de l'Ile-de-France, ni d'ailleurs, pour laisser une bonne fois Fort-Dauphin à la garde de Grand-Merci et de Colifichet.

Grand-Merci, le gros serpent croque-rat auquel le chevalier destinait pour niche le splendide dragon de Formose, était présentement enroulé autour de la jambe gauche du sergent ; de là, il guettait quelque proie ; mais les lézards, les araignées et les bêtes à mille pattes devenaient de plus en plus rares aux alentours des fortifications.

Grand-Merci bâillait et sifflait à faire pitié.

Quant à Colifichet, le gentil lémurien qui avait la grosseur d'un chat de grande taille, courait et bondissait avec une agilité merveilleuse, et devait à une éducation très-avancée une foule d'agréments, en ce moment, il jouait avec le chapeau du mélancolique sergent ; mais il avait beau déployer ses grâces, sauter, faire des passes, grimacer et attraper les petits insectes de l'air le plus divertissant, il ne parvenait point à le dérider.

Sérieux comme Marius sur les ruines de Carthage, affligé comme Calypso après le départ d'Ulysse, Franche-Corde se lamentait de plus belle avec une voix bien digne d'émouvoir les échos malgaches

– N, i, ni, fini ! – Frits ! fricassés, cuits, coulés, enfoncés, chavirés, envasés, déralingués, coincés !... Bernicotte ! Bleu de ciel !... voilà donc notre part... Pendant que les flibustiers et les

pirates de la Providence ont eu la chance à contre ! C'est le Fort-Dauphin qui nous a porté malheur !

– M'est avis, dit-il à ses camarades, que notre pauvre capitaine a laissé ses os quelque part ou ailleurs.

– Dommage ! firent tous les soldats, grand dommage !

– Dommage qu'il nous ait plantés ici où nous ne reverdissons guère ! murmura Colletti, le Napolitain.

– Connu, mais… après ? demanda Brise-Barrot, ex-voltigeur de Royal-Marine.

– Nous n'avons plus de tafia, continua le sergent, nous commençons à nous ennuyer un peu… Au diable, Madagascar ! allons-nous-en !

– Approuvé ! dit la troupe tout d'une voix. – C'est bientôt dit ! reprit Brise-Barrot… le chemin s'il vous plaît ? – La mer, mille tonnerres ! s'écria Franche-Corde. – Sans navire ? objecta Brise-Barrot. – Nous sortons du fort cette nuit, nous tombons sur ceux de Fanshère, nous prenons leurs pirogues et… en route !

– Oh ! oh ! murmura Colletti, le Napolitain. – Pas de ça, Lisette ! ajouta le Camard. – Bagasse ! fit le Provençal. – Craquer pour craquer ! riposta Franche-Corde avec humeur.

– Il sera toujours assez tôt, dit Jean de Paris, partons pour la chasse aux bœufs, pillons, saccageons, vengeons-nous!… Allons au nord ou à l'ouest, n'importe… mais au large, pour y mourir de faim et de soif… je n'en suis pas, sergent ! – Ni moi ! dit Brise-Barrot. – Ni moi, ni moi, répétèrent les autres. – Que le diable vous élingue ! ajouta Franche-Corde en serrant les poings.

Mais que vouliez-vous qu'il fît contre dix ? – Il alluma sa pipe et alla se percher sur le bastion du sud où il se remit à jurer en monologue avec la verve d'un renégat.

Après le coucher du soleil, Brise-Barrot et le Camard partirent pour la maraude ; le Provençal et le Napolitain prirent la faction du côté de terre derrière deux canons chargés à mitraille ; et l'herculéen Franche-Corde s'endormit à la belle étoile entre Grand-Merci et Colifichet.

Il devait, à minuit passé, être réveillé en sursaut par le cri d'alarme.

Le cri d'alarme jeté par le Napolitain Colletti et par le Provençal son camarade, mit sur pieds toute la petite garnison du Fort-Dauphin.

– Chien de sort ! s'écria Jean de Paris en se jetant sur son mousquet.

– Tonnerre d'enfer ! encore du grabuge ! fit Moustique, jamais de nuit franche, toujours branle-bas !

Latterisse, Malbranchu, Pic et Saur lâchèrent chacun deux ou trois jurons ; et la troupe fut sous les armes derrière les meurtrières, prête à faire feu.

– Ah ça ! il nous manque du monde ? s'écria le sergent. – Manquent Brise-Barrot et le Camard, qui sont en maraude. – Vous verrez qu'ils se seront fait pincer !... dit le sergent à demi-voix. – Je reconnais *la Clarinette* du Camard, fit Jean de Paris. – Et moi *la Foudroyante* à Brise-Barrot, ajouta Moustique. – Ils tiennent bon adossés au gros manguier de la coulée, dit le Napolitain, qui avait la vue excellente.

– Vous êtes tous des marsouins ! s'écria le sergent Franche-Corde avec fureur. Si vous m'aviez cru hier soir nous serions au large à l'heure qu'il est, – en pirogue, c'est vrai, – avec chance de nous noyer, mais aussi avec chance de parer la coque.

Les sauvages de malheur entourent le manguier, hors de portée de fusil... Encore deux braves de moins tout à l'heure !...

– Dites trois ou dites onze, camarades ! s'écria le sergent, j'ai envie d'en finir, moi ! mille cornes du diable !... Qui est de mon avis me suive !... Je ne commande plus, je me bats à mort !...

À ces mots, le sergent franchit les palissades et disparut en rampant, le fusil en bandoulière.

La lune était voilée par d'épais nuages. Les gens de Manambaro qui entouraient Brise-Barrot et le Camard n'aperçurent pas le vaillant sous-officier qui, bien résolu à périr cette fois, n'était pas moins résolu à sacrifier à son désespoir une trentaine de guerriers ennemis.

– Ma foi ! dit Jean de Paris, le sergent a raison, ce n'est pas moi qui l'abandonnerai. – Ni moi, mort de ma vie ! – Ni moi !... ni moi !...

Tour à tour six aventuriers sur huit se glissèrent hors du port.

– Et nous ? demanda le Provençal au Napolitain. – Fais ce que tu voudras, mon petit ; moi, j'ai mon plan. – Tu es un vieux brave, Colletti, tu ne bouges pas ; voyons !... – Je dis qu'à neuf ils sont capables de mettre tous ces sauvages en déroute ; mais que si personne ne garde les canons, les canons les achèveront au moment de rentrer. – C'est vrai ! – Mais au contraire, s'ils se font tous tuer, continua Colletti, les Malgaches courront ici en masse ; – alors, je fais feu à mitraille presqu'à bout portant... Après, ils me tueront peut-être. Ce n'est pas pour me ménager que je reste en faction.

– Nous sommes trop de deux ! dit le Provençal, tu tireras bien deux fois tout seul !... je file !... – Non ! reste ! – Pourquoi faire ? – J'ai une idée. – Ça s'est vu.

– Je décharge mes deux canons l'un après l'autre ; je mets bas quelques centaines de coquins, voilà qui va bien ! Je tâche de recharger, mais bah ! ils savent au juste notre compte, ils continuent à courir et me tuent derrière mon embrasure... – Bon ! fit Patru le Provençal ; mais moi ?... – Toi, tu vas tranquillement aller fumer ta pipe à côté de la poudrière ; et, quand ils seront dans le fort par milliers... tu secoueras ta cendre rouge dans un baril... – Pour plus de sûreté, je prends une mèche... Tiens, Colletti, mon vieux, je te croyais de l'esprit, mais pas tant que ça.

Sur ces propos, les deux camarades se serrèrent la main sans se séparer encore, car l'action, loin de se rapprocher, s'éloignait, et à défaut de la bataille, le Provençal n'était pas fâché d'en avoir le spectacle.

Il jugeait donc des coups en faisant ses réflexions ; Colletti, le Napolitain, lui rendait la réplique.

Le Camard et Brise-Barrot, sortis du fort, vers le soir, comme Ulysse et Diomède, sinon pour aller enlever des chevaux, du moins pour tâcher de prendre un bœuf, furent tout d'abord servis à souhait, car, à moins d'un mille du fort, sur le bord de la rivière, ils trouvèrent tout un troupeau.

– Mille diables !... fit Le Camard, quelle chance !... nous allons ramener au Fort-Dauphin de quoi manger à bouche que veux-tu.

Brise-Barrot, le canonnier, hocha la tète en mettant le pouce sur son œil gauche.

– Je ne donnerais pas six sous de ta peau, dit-il, et, quant à la mienne, mettons que j'eusse mille piastres, je les donnerais pour la savoir ailleurs ; – ce troupeau est une amorce, vrai comme je suis fils de Mars.

– Chien de chien ! ça se pourrait ! fit le Camard.

– Laissons-là les bœufs, faisons le tour, allons tordre le cou à quelques volailles dans le village de Fanshère. Pendant que les Malgaches nous attendent en embuscade dans les halliers, nous filerons par eau… – À la nage ? – Ou en pirogue s'il y a moyen.

Les aventuriers rampaient tous avec une agilité merveilleuse.

– Ne pas même tuer un veau ! murmura Le Camard en soupirant.

La retraite des deux maraudeurs fut d'abord assez heureuse. Du Fort-Dauphin au pâturage, leur marche silencieuse avait été protégée par les bois-taillis et l'obscurité. Un sentier rocailleux, qui longeait la baie Dauphine, les conduisit sans fâcheuse rencontre jusqu'au troupeau.

Quelques indigènes pourtant les avaient aperçus ; mais suivant les ordres de leur chef, ils les laissèrent passer.

Dix minutes s'écoulèrent dans le plus profond silence ; puis les nègres embusqués se rejoignirent.

– Eh bien !… avez-vous vu quelque chose ? demanda le rohandrian de Manambaro.

– Deux Français. – Où sont-ils ? – Au milieu du troupeau. – Attendons !

Brise-Barrot et Le Camard rampaient dans la direction de Fanshère. Au lieu de réveiller et d'emmener les bœufs, ils s'éloignaient.

Le chef devine que sa ruse est éventée. Il pousse un cri. De tous les buissons, de tous les creux de rocher sortent des Malgaches armés de sagaies ou de massues. À un second cri, les, guerriers se mettent à battre les broussailles.

Un rayon de lune qui perça les nuages trahit tout à coup Brise-Barrot et le Camard :

– Nous sommes vus… – Et flambés… – À ce manguier, et dos à dos… – Bien !…

La défense désespérée des deux maraudeurs commença par une double décharge. Cent cris de guerre y répondirent.

Faire feu, tourner autour du tronc, se coucher à plat-ventre, puis se remettre à genoux, tirer encore, et gagner un autre arbre en rampant, telle fut la manœuvre exécutée avec autant d'audace que de succès par les deux aventuriers.

Mais le dernier manguier, sous lequel ils s'abritèrent, était sur la lisière du bois ; – le terrain qui l'environnait, isthme déblayé autant par les Français que par les insulaires, ne présentait aucun accident de nature à protéger la retraite.

– Grimpons dans les branches ! fit Brise-Barrot.

– Nous recevrons des flèches dans le dos ! c'est déshonorant !

– Imbécile !... regarde ! dit le canonnier, qui, s'il rampait comme Grand-Merci, grimpait comme Colifichet.

Le Camard s'accroupit ; Brise-Barrot, caché par l'épais feuillage du manguier, faisait feu du haut en bas.

Les indigènes, de plus en plus nombreux, embusqués derrière les arbres voisins ou assemblés sur la savane hors de portée de fusil, reçurent les ordres de leur chef. Bientôt on les vit revenir chargés de fagots, qui leur servaient de boucliers contre la carabine *foudroyante* du canonnier.

Mais Le Camard, resté en bas, tira encore deux coups de sa *clarinette* : – « Le chant du cygne, » dirait un classique ; car il n'eut plus le temps de recharger son arme. – Une lutte corps à corps s'engageait. Le Camard tomba sous un violent coup de massue. Brise-Barrot, réfugié sur la plus haute branche du manguier, vit que le dessein des insulaires était de mettre le feu à leurs fagots.

– Le camarade est assommé ; moi, je vais être rôti, ce n'est pas gai !

Tout à coup des cris effroyables ralentissent de toutes parts ; – le sergent Franche-Corde, Jean de Paris et cinq autres, se dressant à l'improviste, jouaient de la baïonnette.

Brise-Barrot, d'un bond, les a rejoint. – Merci ! sergent, dit-il. – Au diable ! riposta Franche-Corde ; dans le bois, dans le bois, tenons jusqu'au jour, ménageons la poudre !

Voilà par quels motifs Colletti et le Provençal perdirent de vue tous leurs camarades.

Les tribus d'Imahal, d'Acondre et d'Andravoule, les habitants de Fanshère et ceux de Tolong-Hare, voisins du Fort, rejoignaient Manambaro dans la Savane.

– La retraite nous est coupée, nom d'une pipe ! ça m'est égal ! s'écria Franche-Corde. Je joue à qui perd gagne… Mon testament est dans ma giberne… Attention, mes petits, ne tirons pas en l'air.

– La poudre est trop rare,
Faut la ménager !

fredonna Jean de Paris.

Cependant, une grande conférence, ou pour mieux dire, un *kabar* avait lieu au vent du manguier, sur le terrain découvert qui servait de glacis au Fort-Dauphin.

Le chef d'Acondre, l'un des plus grands orateurs de l'île *Malacassa*, dit que les Français avaient abandonné leurs murailles et leurs canons, qu'ils allaient probablement périr sous les flèches et les massues de Manambaro, mais qu'enfin, à tout événement, l'on ferait bien de s'emparer de leurs fortifications.

Un vieillard d'Imahal objecta que l'on n'avait pu compter les soldats, et qu'un seul homme suffirait pour faire partir un canon ; mais l'orateur, qui avait grand envie d'être maître du fort pour dominer la presqu'île, entraîna tous ses sujets comme un seul homme.

– Voici notre tour ! dit le Napolitain au Provençal. Ils avancent en masse… ils croient la batterie abandonnée… Hohé ! mon fiston ! ne te presse pas trop, entends-tu ?…

– Sois calme, Colletti, je ne serai jamais pressé de sauter avec une si grosse musique, répondit le Provençal.

En ce moment, le Napolitain, jugeant l'instant favorable, posa le boute-feu sur la lumière, et la mitraille faucha une foule compacte, à la tête de laquelle se trouvait l'ambitieux rohandrian d'Acondre.

– Écouvillonne, Provençal !… Tu en as le temps ! cria Colletti en courant à son second canon.

Mais tandis que le brave Provençal écouvillonnait, un voadziri, excellent archer, lui décocha une flèche qui lui perça les deux tempes.

– À toi le soin de la poudrière ! dit-il en tombant sur l'affût.

– Malefica !... fit le Napolitain avec fureur.

Un Malgache de la tribu d'Imahal s'écriait, en encourageant les siens, que le seul gardien des canons était mort. On le crut.

Le Provençal fut alors cruellement vengé par une seconde décharge qui mit en déroute presque tous les insulaires.

Colletti courait au magasin à poudre, de crainte d'avoir le sort de son camarade, si pour écouvillonner et recharger, il se plaçait devant l'embrasure.

Une nouvelle palabre eut lieu sur les glacis ; elle dura longtemps.

Les canons n'étaient plus chargés, disaient quelques insulaires, un chargeur était mort frappé d'une flèche, trois cadavres de Français venaient d'être trouvés, Franche-Corde avait cinq hommes avec lui.

– Eh bien ! il en reste un dans le fort.

– Reculerons-nous devant un seul homme ?

La nouvelle se répandit qu'un Français venait d'être fait prisonnier par le rohandrian d'Horrac-Anossi. Cette nouvelle était fausse ; mais au bout d'une heure de discussions, – le crépuscule du matin commençait à poindre alors, – une immense multitude se dirigea vers le Fort-Dauphin en poussant des cris de victoire.

– Tenez, camarades, dit alors avec désespoir le sergent Franche-Corde, je suis un âne, un idiot, je ne mérite pas de vivre, je m'assommerais moi-même, si je pouvais !

– Que diable as-tu ? demanda Jean de Paris, le caporal.

– J'ai que le capitaine m'a donné son fort à garder et que les autres vont le prendre. Colletti et le Provençal ont eu raison, j'ai eu tort... Si encore j'avais pu me faire sauter !...

– Je gage que le Napolitain est dans la poudrière, dit Brise-Barrot, et qu'il attend le bon moment. – Possible !... Eh bien ! je rengaine !... dit Franche-Corde. Numérotons-nous ! *Un !* c'est moi ! – *Deux !* fit Jean de Paris. – *Trois !* dit Brise-Barrot en soupirant, car il était dans le plus piteux état. – *Quatre !* s'écria Pic de Lannion malgré ses blessures. – *Cinq !* ajouta Saur de Dunkerque d'une voix éteinte.

Malbranchu ne put dire six, le sang sortit à flots de sa poitrine, il tomba mort.

Les Malgaches avaient renoncé à prendre d'assaut les rochers défendus par cet héroïque peloton. En entendant au-delà du bois les cris de victoire de la multitude de leurs compatriotes, ils s'entreregardèrent.

– Ceux d'Andravoule et d'Imahal vont prendre le fort, et seront pour nous pires que les Français ! s'écria le chef de Manambaro. Laissons ici Franche-Corde et entrons dans le fort, nous aussi.

Avec la rapidité de l'éclair, tous les Manambaro s'éloignèrent en courant ; et voilà comment les cinq derniers soudards eurent le loisir de se numéroter.

– Sauf meilleur avis, sergent, dit Jean de Paris, mon sentiment est de filer au bas de la rivière, nous y montons en pirogue et au petit bonheur.

– Ce que je voulais hier soir ! dit Franche-Corde non sans jurer avec feu.

– Je ne parle pas d'aller au large, dit Jean de Paris, mais voici ce qui va se passer : – Colletti et le Provençal, qui sont demeurés là-bas, font sauter le magasin avec les restes du fort, tous les guerriers et le tremblement ; pour lors, nous abordons sous la poterne de mer. – Si elle est encore fermée, vous l'ouvrez...

– J'ai la clef, dit Franche-Corde.

– Nous rentrerons chez nous ; la boutique sera pas mal en désordre, mais d'ennemis, pas miettes !... Les Malgaches s'en seront sauvés à plus d'une lieue, et les bœufs de Tolang-Hare sont à nous...

– Mais plus de poudre... plus de munitions... rien ! Oh ! damné vicomte de Chaumont, pourquoi m'as-tu volé mon capitaine ?

L'opinion de Jean de Paris prévalut nécessairement, car trois des aventuriers, sur cinq qu'ils étaient, se sentaient tout au plus la force de descendre jusqu'au bord de la mer.

Chemin faisant, Franche-Corde et Jean de Paris vidèrent philosophiquement une calebasse de tafia ; l'on arriva au bord de la mer, bien avant que toutes les tribus réunies eussent pénétré dans l'enceinte du fort.

Elles s’étaient à la vérité précipitées sur les glacis en poussant des rugissements farouches, et l’assaut paraissait inévitable, lorsque tout à coup elles s’arrêtèrent à la vue d’un seul homme en faction derrière la culasse d’une bouche à feu.

– Trahison !… trahison !… nous allons encore être mitraillés !… dit un voadziri, c’est-à-dire un noir libre de la première caste du district d’Imahal.

– Mais, répliqua un louhavouhit, homme libre de la caste suivante, les canons ont fait feu… Ils ne sont plus chargés, j’en suis sûr.

– Français… sorciers ! dit un serf du rohandrian.

– Canons partir sans poudre… mitraille tuer nous tous !… murmurèrent les esclaves.

Un grand kabar devenait inévitable ; – tous les peuples africains, sans excepter les Malgaches, sont dans l’usage de délibérer à tous propos avec une faconde verbeuse qui, dans les instants décisifs, leur fait souvent perdre les plus précieuses occasions ; – le rusé napolitain Colletti, tout déterminé qu’il fut à s’ensevelir sous les ruines du Fort-Dauphin, se prit à penser que, dans sa position, s’il parvenait à gagner du temps, il sauverait peut-être sa vie. – Franche-Corde et ses camarades avaient-ils succombé ? – Il l’ignorait. Il saigna une gargousse, fit une longue traînée de poudre, et revint sur le bastion encore à temps pour examiner ce qui se passait au dehors.

Le chef de Manambaro disait :

– J’ai laissé Franche-Corde et cinq autres, tous blessés ou mourants, dans les rochers de Fanshère ; il n’y a plus là devant nous qu’un ou deux Français au plus. Leurs canons sont déchargés ; il faut prendre et détruire pour toujours leur citadelle…

La discussion allait recommencer, lorsque Dian Tsérouge décida que deux cents esclaves (*oundevous*), sacrifiés au premier feu, seraient lancés en avant. Les malheureux nègres poussèrent les hauts cris ; quelques guerriers libres murmurèrent, car ils trouvaient le stratagème indigne d’une nation courageuse ; mais la multitude étouffa leurs murmures en criant :

– Marchez à leur tête, si voulez !

Et, en effet, une centaine de braves noirs voadziris ou sang-mêlés (*ondatzis*) se précipitèrent sur le fort, entraînant avec eux tous les *oundevous* d'Anossi.

Les rohandrians et les guerriers libres se disposèrent à les suivre ; une clameur triomphale s'éleva de dix mille poitrines barbares.

Colletti le Napolitain courut de nouveau à la poudrière, et le cadavre du Provençal, abandonné à son propre poids, tomba lourdement sur l'affût.

Le soleil se levait alors au milieu de nuages empourprés et sanglants.

Les nations d'Anossi, saisies d'étonnement, se turent soudain.

Sur le parapet du fort, quatre hommes, vêtus d'uniformes français, se dressaient, en déployant le pavillon du roi, suivant l'usage de chaque jour, au son du tambour et, des trompettes qui sonnaient la Diane.

Au-dessus de la Porte-Royale, un peloton d'une vingtaine de soldats était aligné derrière un énorme animal de forme, étrange et terrible, dont les écailles, dorées par les rayons obliques du soleil, lançaient au loin mille feux.

L'épouvante se répandit dans la multitude ; les esclaves se prosternèrent, la face contre le sol.

Les trompettes sonnaient toujours.

Le Dragon formidable, qui, les ailes déployées, semblait prêt à fondre sur le peuple rebelle, agita ses yeux et ouvrit sa gueule immense, d'où sortit un serpent de la grosse espèce, qui vint s'enrouler autour du corps d'un officier monté sur le Dragon lui-même.

– Capricorne !... cria la multitude.

– Oui, mordious ! tas d'affreux coquins, c'est moi, milliasses de tonnerres !... Vous avez fait des sottises pendant mon petit voyage... Sergent Franche-Corde, par le flanc gauche. – Allez ouvrir la porte royale à ces deux ou trois cents *oundevous*. Je commence par les prendre... Vive le roi !

Un salut de vingt et un coup de canons éveillait les échos de l'anse Dauphine ou Tolangare, et Flèche-Perçante, la fille du grand chef de Manambaro, agitait un étendard rouge en criant :

– Zaffi-Ramini, Zaffi-Ramini !... Le fils de Ramini, sorti de la mer, m'a rendu mon bien-aimé Capricorne, mon prince, et mon roi !

À ces paroles, Dian Tsérouge lui-même prosterna son front dans la poussière.

Béniowski, monté sur un cheval blanc, escorté par un brillant état-major et précédé d'un peloton de soldats français, sortait de la Porte-Royale.

L'indomptable taureau, dragon impétueux de l'île Formose, avait produit trop d'effet pour qu'on le laissât plus longtemps exposé aux regards des profanes. En conséquence, on le transporta dans le magasin aux poudres où il fut précieusement conservé jusqu'à nouvelle occasion.

Grand-Merci fut privé d'une niche si belle, mais ne réclama point ; quant au napolitain Colletti que questionnait Sans-Quartier, il fredonna pour entrer en matière :

Foi de troupier, que je l'échappe belle !
Minute encor ! Adieu ma citadelle :
Le Fort-Dauphin s'en allait en cannelle !

– Corps-diantre ! général ! dit le chevalier de Capricorne, au même sujet, cette fois, il faut l'avouer, nous avons joué de bonheur !

– Votre diable de dragon couvert d'écailles, dit le général, nous avait jusqu'ici causé assez de désagréments...

– ... Pour nous aider à prendre notre revanche, continua le chevalier, mordious ! le proverbe a bien raison de dire : Il n'y a qu'*heur et malheur !*

VI

ZAFFI-RAMINI.

– Ne badinons pas, mon général, je vous en supplie à deux genoux, foi de soudard… pas d'excès de vertu, mordious ! disait le chevalier du Capricorne avec chaleur.

– Mais, objectait Béniowski, la généalogie que vous me fabriquez est une imposture ; je ne descends pas plus du prophète Ramini que de la lune…

– Ah ! si vous descendiez de la lune, je me passerais bien de Ramini et de toute sa respectable famille. Raisonnons, au nom du ciel, et ne dérivons pas.

– Chevalier, je vous écoute.

– Poursuivez, capitaine, dit Aphanasie.

– Bref, depuis le commencement de la campagne, vous êtes la vertu en chair et en os ; aux Aléoutes, au Japon, à Formose, votre vertu, général, nous a souvent coûté cher. Ne recommençons pas, je vous en prie, à Madagascar. – N'allez pas me démentir, ou je suis un homme perdu ! Les aventuriers et les Malgaches sont tout disposés à me croire. Franche-Corde, Jean de Paris, Brise-Barrot, et même Colletti le Napolitain m'ont pris au mot. Sans-Quartier et Jambe-d'Argent y mettent une bonne volonté parfaite. Flèche-Perçante, ma future épouse, est convaincue ; déjà des peuplades fanatiques sont prêtes à vous adorer… Et vous iriez leur dire que vous n'êtes pas du sang de Ramini ! Zaffi-Ramini !

– Il ne me convient pas, chevalier, d'imiter votre Nathan-la-Flibuste en me faisant passer pour un demi-dieu.

– Mordicus ! vous n'êtes Dieu ni prophète, vous… je n'ai pas promis de miracles ; contentons-nous d'en faire. Comment, Flèche-Perçante, à votre aspect, s'écrie la première : – « Zaffi-Ramini !… » Elle se figure à propos de je ne sais quelle ressemblance, que vous descendez du grand prophète des indigènes, et

je l’aurais démentie ! Prouvez-moi d’abord à moi-même que vous n’êtes pas Zaffi-Ramini…

– Voici qui est fort ! répartit Béniowski en riant, prétendriez-vous me faire adopter, à moi aussi, votre invention fantasque ?

– Fantasque, non ; politique, à la bonne heure… Quant à savoir si c’est mon invention, je déclare que je n’ai rien inventé, moi ! J’ai simplement adopté l’opinion de Flèche-Perçante et je n’en démordrai pas. Aussi vrai que Ramini n’était point de la race d’Adam, aussi vrai, général, vous provenez en ligne directe et de mâle en mâle de cet aimable prophète…

– Une imposture n’en prouve pas une autre.

– Sans être fort en grec dont je ne sais qu’un mot que je croyais latin, je vous répondrai, général, que deux négations valent une affirmation. Et puis, ou bien Ramini n’a jamais existé, auquel cas vous descendez de lui tout autant que n’importe quel rohandrian des Antavares ou des Matatanes, – ou bien Ramini a véritablement vécu, et c’est ici que je vous attends… connaissez-vous bien la légende ?

– À merveille, chevalier, je l’ai lue récemment encore dans l’*Histoire de Madagascar*, par le vieux Flacourt, votre digne prédécesseur.

– Mais, Mademoiselle ?

– Non, monsieur le chevalier.

– Eh bien ! dans le temps que Mahomet habitait la Mecque, un beau jour Ramini sort à la nage de la mer Rouge comme un homme échappé à un naufrage. Il se dirige aussitôt sur la demeure du prophète et lui dit qu’il est prophète lui-même, tout fraîchement créé de l’écume des flots. – « À merveille, dit Mahomet, fraternisons ! Entre prophètes on se doit des politesses. Accepteriez-vous mon souper ? » – « Avec plaisir, répond Ramini, pourvu que je coupe moi-même la gorge au bœuf qu’on nous servira en rôti. » – « Qu’est ceci ? dit Mahomet, vous moquez-vous de moi ? » À ces mots, les serviteurs du prophète de La Mecque s’indignent de l’audace du nouveau venu ; les cuisiniers s’arment de coutelas, les autres de grands sabres ou de pertuisanes. – Mais Ramini ne se laisse pas effrayer et convertit Mahomet en personne à sa doctrine sur le privilège de boucherie. En conséquence, Mahomet lui accorda le droit exclusif de

tuer les animaux qu'il consommerait, et quelque temps après lui donna en mariage sa fille Ratafême.

– Tout cela, mon cher chevalier, ne prouve pas que je descende de Ramini, interrompit Béniowski en riant.

Aphanasie elle-même était distraite de ses douleurs par la verve gasconne avec laquelle Vincent du Capricorne interprétait la légende madécasse.

– Laissez-moi continuer, général, l'affaire en vaut la peine. Je me suis niché dans la tête de vous faire nommer *Ompiandrian* et *Ampansacabe*, c'est-à-dire chef des chefs, et roi des rois – de la grande île de Madagascar, huit cents lieues de circuit, quelque chose dans le goût de la France y compris la Gascogne !... Moi, je me contente pour ma part de la vice-royauté du Midi, capitale Fort-Dauphin. Naviguons toujours !... Votre arrière-trisaïeul Ramini, gendre de Mahomet, prit congé de son papa beau-père et s'en alla régner dans un pays oriental que Flacourt appelle Mangaroro... Ah ! si Mangaroro était la Pologne !... Mais, franchement, ce n'était pas la Pologne, à moins qu'elle n'ait voyagé comme l'île de Saint-Brandan !...

– Au fait, chevalier, au fait ! dit Béniowski.

– Pardon, général ; si Mademoiselle voulait nous faire servir le thé, nous n'en causerions pas plus mal.

Aphanasie s'empressa d'appeler Vasili, Chat-de-Mer et Petrova, qui, rassemblés dans une tente voisine, s'entretenaient des grands événements de la journée et se demandaient entre eux ce que signifiait le nom de Ra-Zaffi-Ramini donné par la princesse Flèche-Perçante à leur glorieux général.

Le thé servi, le chevalier, tout en caressant Grand-Merci roulé entre ses jambes, développa son thème et raconta comment les deux petits-fils de Ramini et de sa femme, Rahadzi et Racoubé, arrivèrent successivement à Madagascar. Le premier, digne ancêtre du comte de Béniowski, avait une vocation prononcée pour la navigation et les grandes découvertes. Il équipe une flotte de soixante vaisseaux et part, laissant le soin de l'éducation de son jeune frère au plus savant docteur de Mangaroro. En même temps il ordonne aux grands du royaume de l'élire roi s'il n'est pas de retour lui-même avant dix ans, ou si l'on voit revenir sa flotte avec des voiles rouges. – Rahadzi, au bout de dix ans de navigation, revient au port, mais ses marins

ont oublié de mettre les voiles blanches ; le bruit de sa mort se répand aussitôt, et le jeune prince est couronné roi de Mangaroro.

– Votre relation, chevalier, est de l'histoire ancienne.

– Notre descendance d'Adam et d'Ève est plus ancienne encore.

– Racoubé, couronné par erreur, est saisi d'épouvante en apprenant le débarquement de son frère. Il charge un vaisseau de richesses et s'enfuit. Rahadzi en fut très-contrarié : – Petit imbécile ! s'écria-t-il avec humeur, je ne lui aurais pas arraché un cheveu ; mais la faute en est à moi et à mes diables de voiles rouges, – allons à la recherche de mon cadet ! – Sur ces mots, l'aîné se remet en mer, arrive à Madagascar, y est agréablement reçu par des oulou-poutchis, c'est-à-dire des chrétiens, qui lavaient leurs chemises dans la rivière, et apprend d'eux enfin que Racoubé s'est établi dans l'intérieur de l'île. – « Bien loin ? » – « Oh ! très loin ! » – « Tant pis ! je l'ai assez cherché par eau, les chemins de terre sont mauvais, je vais me marier ici en attendant que je me remarie ailleurs ! » – Rahadzi se maria donc à la fille d'un grand du pays, et attendit d'être grand-père avant de retourner à Mangaroro… Mais l'histoire ne dit point qu'il y arriva…

– Est-ce une raison pour qu'il soit allé en Pologne ?

– Sans contredit, général, un navigateur de cette force a dû aller partout ; il avait l'habitude de se marier partout aussi ; donc, prouvez-moi que vous ne descendez pas de lui et conséquemment de son grand-père… Mais, mordious ! général, quel mal y a-t-il à le croire ?… Vous ressemblez trop à Ramini pour n'être pas un peu de sa famille, et décidément si vous n'êtes point son arrière-petit-fils, vous êtes au moins son cousin à la mode de Madagascar !… Je m'en tiens-là… Vive Ra-Zaffi-Ramini !… ou par abréviation Râ-amini. La pacification du pays, la civilisation de ses habitants, et même leur conversion à la foi chrétienne, le bonheur de plusieurs millions d'hommes tient à leur laisser croire une innocente sottise, dont ils sont déjà coiffés… Et nous les détromperions ! Vous descendez de Ramini comme les trois quarts de nos gentilshommes d'aujourd'hui descendent de leur premier aïeul. Votre généalogie de Madagascar en vaut tant d'autres… Encore un scrupule, général, et

j'imite Franche-Corde, moi ! je déserte le poste pour me faire tuer… Par amitié, là, je vous en supplie, soyez fils de Ramini !… Eu récompense de nos bons et loyaux services, acceptez de ma main ce prophète pour bisaïeul !… Vous verserai-je du rhum dans votre thé ?

– Volontiers, capitaine.

– Ne refusez pas mon Ramini, que diantre !…, il n'est pas si difficile à digérer !…

Plus encore pour satisfaire le brave chevalier du Capricorne que pour assurer son autorité sur les tribus du midi, Béniowski consentit à passer pour descendant du prophète.

Le chevalier, du reste, fit la leçon à Flèche-Perçante, sa précieuse amie et au sergent Franche-Corde, à jamais guéri de ses velléités ambitieuses.

– Capitaine, disait le grognard, si vous nous restez, je reste…, mais si vous repartez… J'aimerais mieux me noyer ou me pendre que de reprendre le commandement du fort.

– Franche-Corde, mon vieux, tranquillise-toi !… Au résumé, tu m'as rendu la place…

– Non ! c'est Colletti le Napolitain qui vous l'a rendue…

– Tu nous as ouvert la poterne de mer, Franche-Corde.

– Par chance !

– Tout est chance !… N'ai-je pas eu celle de ramener Ra-Zaffi-Ramini…

– Ra-Zaffi-Ramini… Est-ce que ce n'est pas une couleur, capitaine ?

– Voyons, sergent… Crois-tu que j'aurais quitté Fort-Dauphin sans de bonnes raisons ?… Crois-tu que la *Douairière* du vicomte de Chaumont est venue ici pour rien ?… Les Béniowski sont Polonais, mais la Pologne est flambée ; alors, le comte ici présent a retrouvé dans ses papiers de famille la preuve qu'il devrait être chef des chefs en Madagascar. Il allait partir de Hambourg avec son ami le vicomte pour venir ici, quand la guerre a éclaté là-bas. Impossible de déserter le champ d'honneur, pas vrai ?

– Oui, capitaine.

Mais il est fait prisonnier, exilé au Kamchatka, perdu à tout jamais pour Madagascar…

– Compris ! fit le sergent, qui appartenait à cette race d'aventuriers crédules, auxquels les Nathan-la-Flibuste imposent si aisément leurs dogmes fanatiques.

Il y eut bien dans la garnison plus d'un sceptique ; mais la légende de Zaffi-Ramini arrangeait tout le monde. La paix était faite. Dian Tsérouge, père de Flèche-Perçante, naguère si déterminé à ne point laisser au Fort-Dauphin pierre sur pierre, mettait ses serfs et ses esclaves à la disposition de son futur gendre le capitaine et du sublime descendant de Ramini, le comte de Béniowski, dont l'histoire se propageait de district en district.

La *Topaze* avait amené de l'île de France une trentaine d'ouvriers ou de volontaires, un aide-chirurgien et un maître maçon fort habile. Les blessés furent pansés avec soin, les fortifications réparées, les tentes remplacées par toutes les constructions nécessaires.

Une écurie bien aérée reçut les chevaux que Béniowski avait eu soin d'acheter, comme s'il eût pressenti l'effet qu'il devait produire sur les naturels, quand montant son beau cheval blanc, il sortirait du fort pour la première fois. On était approvisionné de munitions de tous genres. Les libéralités du chevalier, devenu opulent et toujours magnifique, ne manquèrent pas de produire leurs effets.

De plusieurs parties de l'île arrivèrent des députations qui venaient solliciter la bienveillance du grand chef issu de Ramini.

Béniowski les assembla dans le fort.

– Il allait, leur dit-il, partir pour contracter alliance offensive et défensive avec le roi de France en personne. Et il reviendrait avant un an à Madagascar, ramenant une troupe de guerriers dévoués à sa cause. Alors, une grande palabre, un kabar solennel aurait lieu. Il rendrait justice à ses alliés et à ses amis ; il punirait leurs ennemis, et rendrait l'île prospère, riche, florissante, à jamais invincible.

Vasili, moins facile à convaincre que le sergent Franche-Corde, prit à tâche de coopérer aux desseins du chevalier. Il sut faire adopter par Chat-de-Mer et Petrova la Kamchadale toute la légende de Ramini.

Le rembarquement de Béniowski ne fit pas moins triomphal que son débarquement.

Il partit emmenant, outre ses anciens serviteurs, deux Malgaches du plus beau noir, à traits aquilins et cheveux lisses, qui le suivirent en qualité, non d'esclaves, mais de serfs volontaires, c'est-à-dire d'*ontsoas*, suivant la dénomination du pays.

Le premier s'appelait *Anghino-Andrefou*, ce qui veut dire Vent-d'Ouest ; le second *Azoali*, nom donné par les *ombiasses*, prêtres ou devins à la planète Jupiter.

Jean de Paris, Sans-Quartier, Jambe-d'Argent et Saur de Dunkerque guéri de sa blessure, demandèrent également à accompagner le général, en jurant bien qu'ils reviendraient avec lui.

Le chevalier du Capricorne leur en accorda la permission :

– Enrôlez-nous vos pareils, leur dit-il ; pas de fainéants, pas de poltrons, pas de traîtres surtout. Méfiez-vous des faces pâles et des gros ventres...

– Soyez tranquille, capitaine, je me connais en gaillards, dit Jean de Paris.

– Moi, en troupiers, dit Jambe-d'Argent.

– Et je n'ai pas de paille dans l'œil, ajouta Sans-Quartier.

Saur de Dunkerque trouva que ses camarades parlaient bien.

– Adieu, général !... Bonne chance, mademoiselle Aphanasie ! dit le chevalier avec émotion, quoique jusqu'au dernier moment il eût été plus disert et plus Gascon que jamais. – Oui, bonne chance !... Tenez, je ne désespérerai jamais de revoir notre loyal vicomte, votre fiancé... Il reviendra, mordious !... Foi d'ami, Mademoiselle, il reviendra !...

Aphanasie abaissa son voile sans avoir la force de répondre.

La *Topaze* appareillait. À son retour au fort, le chevalier s'y trouva triste et solitaire, malgré la présence de Flèche-Perçante, malgré toutes les gentillesses de Colifichet le maki à fraise, et malgré l'agréable compagnie de son serpent Grand-Merci :

– Qui vont-ils trouver en France ?... Comment les y recevra-t-on ? Je me rappellerai toujours mon arrivée à bord de la *Pomone*... Il y a plus d'un baron de Luxeuil au monde... Si Béniowski avait bien fait, il serait demeuré ici, mordious ! puisqu'il y était... – Sa femme et son enfant l'attendent, dit-il... – Eh, mon Dieu ! qui sait ?...

Le gouverneur du Fort-Dauphin, soudard, flambart et pillard, comme on le sait, ne recouvra sa gaîté que plus de trois jours après, – ce qui soit dit à son grand éloge.

Le comte de Béniowski était, lui aussi, sous une impression pénible lorsqu'il se sépara du chevalier, homme bizarre dont le caractère et les exagérations gasconnes ne lui avaient pas plu dans l'origine, mais qui avait conquis son amitié par des actes de dévouement et de courage renouvelés sans cesse, et surtout par une abnégation fort rare chez un aventurier de sa trempe.

Ce partisan renforcé abdiquait ses prétentions ; il n'aspirait plus qu'au second rang après avoir ambitionné le premier ; il n'avait demandé pour toute récompense que de voir revenir Béniowski dans son île.

– Pourquoi lui avoir promis ? demandait Aphanasie. J'espérais que vous renonceriez à l'existence agitée des camps et de la mer. Celle que vous aimez, la mère de votre fils Maurice, vous attend. Vous pourriez vivre en paix auprès d'elle.

– Salomée m'accompagnera ; c'est une femme forte, vous le savez, ma fille.

– Mon Dieu ! moi qui n'espère plus rien pour l'avenir, je voulais au moins vous savoir heureux.

– Bonheur et malheur suivent l'homme partout, ou plutôt il les rencontre en quelque lieu qu'il aille... Le bonheur n'est pas plus en France qu'à Madagascar... S'il est auprès de ceux que j'aime, eh bien ! nous l'emporterons avec nous :

– Et moi... pauvre fille expatriée... je resterai seule à pleurer mon père, – ma mère que je ne reverrai jamais... et Richard qui n'est plus !...

Plus on approchait de France, plus la douleur d'Aphanasie semblait augmenter.

Les douces espérances de Béniowski se transformaient en appréhensions. Il en vint à craindre que ses ennemis n'eussent persécuté sa femme et son fils après le départ du vicomte, leur unique protecteur. Ses projets ambitieux étaient oubliés alors, et, pendant de longues heures, il rêvait silencieux, interrogeant d'un regard soucieux l'horizon muet de l'Océan.

Mais un jour, enfin, une voix cria : Terre !...

– France ! France !... dirent en s'embrassant les quatre soldats de Madagascar.

Vent-d'Ouest et Jupiter, Chat-de-Mer et Petrova, les deux Malgaches, les deux Kamchadales regardaient curieusement cette terre de France dont on leur avait conté tant de merveilles.

– Hola, ma belle ! dit Vasili à la femme de Chat-de-Mer, allez faire la toilette de mademoiselle votre maîtresse. Je vais m'occuper de celle du général.

VII

PLACE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

Sur la place Saint-Germain-des-Prés, non loin du vieil hôtel de Chaumont-Meillant, pérorait au milieu d'une foule de bourgeois et de bourgeoises un sergent de volontaires dont une double sardine et une épaulette rouge frangée d'or décoraient l'uniforme blanc à retroussis amarante, taillé sur le modèle du costume adopté par le major Vincent du Sanglier, chevalier du Capricorne.

Cent carrosses encombraient les avenues de la place.

La cloche de l'église sonnait à toute volée.

Jean de Paris, le sergent, charmait les commères, ses tantes ou cousines pour la plupart, en leur nommant les personnages qui descendaient à la porte de la vieille abbaye.

Béniowski donnant le bras à la nouvelle mariée, et le vicomte de Chaumont-Meillant qui soutenait madame de Nilof, sortirent du principal carrosse, escorté par des serviteurs dont les costumes et les figures étranges provoquaient des commentaires plus étranges encore :

– C'est donc là votre colonel ?

– Mon colonel et notre général tout à la fois, le plus fameux des navigateurs !... l'héritier légitime du prophète Ramini, roi des rois de Madagascar, magnat de Hongrie et de Pologne, un fier lapin, je vous en réponds ! Il m'a nommé sergent l'autre semaine, et demain en route pour Lorient !...

– Et cette vieille dame est la mère de la mariée ?

– Parbleu ! ça ne se voit-il pas à l'air de famille ? Elle a eu aussi sa part de chagrins ; je ne vous en souhaiterais pas le quart, mère Michel, pour la rémission de tous vos péchés.

– Parlez des vôtres, sergent !...

– Silence, mère Michel, allez-vous vous fâcher maintenant ?

– Comment appelez-vous ce beau gentilhomme, sergent ?

– Lequel ?

– Mais le nouveau marié, donc ?

– Etes-vous né d'hier, père Martial ? Voici quinze jours que je vous conte nos campagnes, et vous ne le reconnaissez pas ?...

– Tu nous en as tant et tant conté...

– Tiens ! tiens !... une princesse mauricaude !...

– Oh ! oh ! quel est cet autre avec sa face de pain d'épice et une abeille sur la joue ?...

– Mon capitaine, notre major, un solide !... Si vous le voyiez sans chemise !

– Fi, l'horreur !

– Tatoué à la mode du Brésil ; rien que ça !... Et brave à se battre seul contre cent Anglais... La princesse noire est sa femme, qu'a baptisée le révérend père Alexis, notre missionnaire, qui s'en revient de Rome pour bénir le mariage de tout à l'heure.

– Que d'histoires ! que d'aventures inimaginables ! On s'y perd.

– C'est là le charme !...

– Mais quel est donc cet étranger en uniforme d'on ne sait quel pays ?

– Vous devriez reconnaître le capitaine de vaisseau russe M. Karl Marsen qui, comme je vous le disais, a ramené en France madame de Nilof et son plus jeune fils M. Alexandre frère de la mariée naturellement.

– Voyons ! retrouvons-nous un brin. Moi, sergent j'en suis à la fameuse trombe qui sépara si terriblement les beaux fiancés dont on célèbre le mariage.

– Toujours des explications !

– Dame ! on aime à comprendre !

Le canot se brisa sur les rives de Formose, où la jeune fille devait être hospitalièrement secourue par des missionnaires catholiques.

Plusieurs matelots disparurent à jamais.

Le vicomte et quelques autres, après avoir coulé au fond, se retrouvèrent à la surface des flots auprès de leur embarcation chavirée.

Les courants rapides du reflux, qui, à la même heure, laissait à sec la carcasse du *Saint-Pierre et Saint-Paul*, emportèrent

les naufragés vers le Midi. Une barque formosienne de la flottille du roi Huapo, chassée elle-même par la tempête hors de la route qu'elle suivait, recueillit le vicomte et ses gens, et peu de jours après, ils prenaient terre dans ses domaines. – Le vicomte s'y rétablit. Désespéré de la perte d'Aphanasie, qu'il crut, de son côté, victime de la catastrophe, il ne tarda pas à se mêler avec une véritable fureur aux nouvelles guerres qui ensanglantaient la contrée.

Cependant, sur les instances de l'évêque de Mitélopolis, la *Pomone*, commandée par Kerléan, s'était rendu à Usmay-Ligon pour y prendre le Père Alexis qui, dans l'intérêt des missions catholiques de l'Extrême-Orient devait être envoyé à Rome. À Formose, au retour, le vicomte providentiellement retrouvé par le révérend père Alexis, eut le bonheur d'apprendre de la bouche de Kerléan, comment Aphanasie, elle aussi, avait été sauvée. Transports de joie ineffable, suivis bientôt d'un nouvel embarquement et puis d'une relâche au Fort-Dauphin, très peu de temps après le départ de Béniowski et d'Aphanasie.

C'est alors que Flèche-Perçante fut baptisée et chrétiennement unie à l'aventureux chevalier du Capricorne qui, dès le lendemain de la cérémonie, s'écria :

– Mordious ! vicomte, la nuit porte conseil, je vous accompagne.

– Mais votre fort, capitaine ?

– J'ai nommé lieutenant Colletti le Napolitain ; Franche-Corde en est ravi, le digne homme ! Les indigènes ne jurent que par Zaffi-Ramini, et madame la chevalière Flèche-Perçante est très désireuse de faire un petit voyage en France où je ne serai pas de trop pour aider mon général à nous recruter un corps d'aventuriers premier choix.

Aussi bien Béniowski lui dut-il l'engagement d'un de ses anciens frères d'armes, le capitaine Rolandron de Belair dont le bel air fut impartialement constaté par l'auditoire du jovial Jean de Paris.

– Sergent, lui demandait-on, comment appelez-vous ce joli petit officier ?

– Eh quoi ! vous ne reconnaissez pas M. Alexandre de Nilof, le frère de la mariée. Notre général lui a donné l'épaulette et le prend pour aide-de-camp. Voyez-vous ce Polonais habillé à la

hongroise, c'est Vasili, un solide serviteur, allez ! Nous sommes tous solides, d'abord... Si vous connaissiez Franche-Corde !... et Brise-Barrot ! Pic de Lannion !... ou Moustique du Canada, un ressuscité, la mort des crânes !...

Le major du Capricorne, comme on le voit, avait déjà formé les cadres de la légion Béniowski, dans laquelle les postes de sous-officiers furent répartis entre les vétérans tels que Jean de Paris lui-même, Sans-Quartier, Jambe-d'Argent et Saur le Dunkerquois, intelligents recruteurs.

La garnison de Madagascar ne fut pas oubliée non plus ; Brise-Barrot, Pic de Lannion, Moustique, héroïques soudards, passèrent sergents d'emblée. Un emploi d'adjudant fut créé pour Franche-Corde. Du consentement de Flèche-Perçante, Fleur-d'Ébène, autre beauté malgache, nommée cantinière.

Provisoirement elle était vêtue à la mauresque et suivait sa jeune et hardie maîtresse, qui entra dans l'église au bras du chevalier dont la figure rébarbative égayait certains jeunes seigneurs.

– Dites-nous donc, sergent, quelle est la belle dame qui mène par la main cet amour de petit garçon ?

– Parole de troupier ! répartit Jean le Paris, êtes-vous donc bouchés et cachetés comme un pli ministériel dans une bouteille de plomb ?... Est-ce à Paris que demeurent les vrais sauvages ?...

– Le sergent a raison ! fit un gamin du quartier, on voit bien que cette dame est la comtesse de Béniowski et le garçonnet M. Wenceslas.

– Gamin, si tu savais jouer du fifre, je t'enrôlerais pour Madagascar.

– Sergent, j'ai de bons commencements sur l'article des baguettes ; auriez-vous besoin d'un tambour ?

– Tout de même... Comment t'appelles-tu ? – Guy-Mauve Gobe-l'As. – Ton âge ? – Quinze ans et demi. – As-tu père ou mère ? – Ma mère est madame la rue et mon père monsieur le faubourg. – Le cas est différent !... Une heure après le mariage, barrière des Bons-Hommes de Chaillot, à la Tête-sans-Cervelle, avec ton sac et tes quilles ! Si le cœur t'en dit, assez causé !...

– Cousin, fit une jeune fille, d'une voix tendre rien ne peut donc vous retenir ?

– La place de vivandière est donnée, cousine, sans quoi, je vous emmènerais, foi de soudard !…

– Restez-nous, plutôt…

– Moi !… pas possible ; une fois qu'on a tâté du métier d'aventurier flibustier estafier troupier sans quartier, comme dit notre chanson… il faut qu'on y laisse ses os et sa peau ou qu'on devienne Grand-Mogol !… Tu entends ça, Guy-Mauve ?…

– Si je vous entends, sergent !… c'est bien pourquoi je m'enrôle tambour dans la légion-Béniowski, avec votre protection.

– Mais enfin, cousin, sans être traités de sauvages de Paris, peut-on vous demander quel est le bel homme qui donne le bras à madame la comtesse ?

– Ce bon gros ancien galonné, mes amours, n'est ni plus ni moins que son cher papa, le magyar Casimir Hensky, seigneur du château des Opales en Hongrie, comitat de Zips, arrivé à Paris, voici tout juste quatre jours, avec son gendre le baron d'Ozor, madame la baronne d'Ozor, que vous voyez là en robe bleue…

– Belle personne ! fit un bon bourgeois.

– Et avec mademoiselle Rixa Hensky sa dernière fille qui est au bras de notre jeune lieutenant, M. Alexandre de Nilof…

– On dirait qu'ils se plaisent beaucoup !

– Et l'on ne se tromperait guère, m'est avis. À l'hôtel Béniowski, comme à l'hôtel de Chaumont-Meillant, depuis quatre jours on ne s'ennuie pas…

– Ah ! Cousin Jean !… murmura en soupirant la jeune fille à qui la place de cantinière ne pouvait plus être accordée, quand serez-vous Grand-Mogol ?

– Comptes-y, cousine…

– Le duc !… le duc d'Aiguillon !… Le ministre de la marine !… Mesdames de Valfleuri !… Le duc de Choiseul !… Messieurs de Saint-Aubin !… La comtesse de Saint-Géran !… s'écria-t-on coup sur coup dans la foule.

Vent d'Ouest et Jupiter en costumes orientaux attiraient l'attention.

– Ah ! ceux-ci, qu'est-ce que c'est ?

– Je ne suis pas payé pour vous l'apprendre, et j'entre… étant de la légion-Béniowski.

Sa cousine au bras, le fier sergent se mêla au flot aristocratique qui envahissait la nef de Saint-Germain-des-Prés.

Le mariage d'Aphanasie et du vicomte Richard de Chaumont-Meillant, consacré par le révérend père Alexis revenu de Rome avec des instructions très précises, fut célébré en grande pompe, comme l'on voit.

La ville et la cour, Paris et Versailles, étaient représentés par une foule chamarrée, parée, brillante et surtout fort curieuse.

Les espérances si longtemps déçues d'Aphanasie et de Richard furent donc saintement réalisées.

Après tant de catastrophes et de douleurs, un jour de trêve est ainsi accordé par la Destinée à tous ceux dont elle a si longtemps et si cruellement fait ses jouets. Richard et Aphanasie, couple heureux, recueillent enfin le fruit de leur dévouement pour le proscrit qui fut leur ami, leur guide et leur soutien.

Des larmes de joie baignèrent les paupières de madame de Nilof. Une famille, une patrie lui sont rendues, Richard lui donne le nom de mère ; elle peut se consoler de l'ingratitude de ses deux filles aînées, en bénissant celle que Samuelovitch lui a ramenée malgré mille obstacles.

Les hôtes du château des Opales, le généreux Casimir Hensky, sa digne fille, Salomée, le baron et la baronne d'Ozor, la gracieuse Rixa et tous les amis fidèles de Béniowski forment des vœux touchants pour la prospérité de la jeune vicomtesse de Chaumont-Meillant, la nouvelle mariée.

La gaîté franche du major Vincent charme l'assemblée de famille. Il porte des toastes aux valeureux compagnons du vicomte de Chaumont !...

– À vous-même, par conséquent, brave chevalier ! dit le vicomte avec chaleur.

– À Maurice, à mon second père, à notre sauveur, à notre meilleur ami ! s'écrie Aphanasie.

Quelques instants appartiennent ainsi à l'oubli des souffrances. Maîtres et serviteurs se réjouissent. Flèche-Perçante, aimable prophétesse, annonce aux nouveaux époux une félicité sans fin.

On veut la croire et l'on sourit à ses promesses.

Toutes les illusions sont permises aujourd'hui encore.

Mais demain, dès demain, sur le seuil, la vigilante Destinée agitera de nouveau son urne ; demain, elle jettera d'une main inexorable ses mystérieux décrets sur chacun des convives qu'elle a réunis un jour autour du banquet de noces.

– À vous, jeunes époux, que la fortune comble de dons et de faveurs, à vous un lot scellé du cachet que le temps seul a le droit de rompre !... L'avenir vous sourit. Vous avez choisi la meilleure part ; vous voulez, loin des regards profanes, vivre l'un pour l'autre dans les solitudes Chaumont-Meillant. Mais est-il de ciel sans nuages ? n'aurez-vous plus de traverses, ni de malheurs ?...

– À toi, Béniowski, l'ambition et les dangers glorieux ! à vous, Salomée et Wenceslas, des devoirs inconnus !... Faible enfant, tendre mère, le vaste Océan et ses bords lointains vous attendent. L'heure du départ approche ; elle sonne. Adieu !...

Et ceux qui étaient assemblés pour une fête fraternelle vont se séparer à jamais peut-être.

Demain des larmes succéderont aux toastes joyeux. – Les sœurs et le vieux père de Salomée la verront s'éloigner pour un aventureux exil.

Et Rixa, pensive, pleurera en voyant madame de Nilof donner sa dernière bénédiction à son fils Alexandre.

L'on ne recommence pas la vie. Le vicomte de Chaumont-Meillant, autrefois si déterminé à partager toutes les fortunes, bonnes ou mauvaises, du comte Béniowski, eût été au désespoir de partir avec lui pour Madagascar. Son rôle actif était achevé ; – il le croyait du moins. – Son cœur ne s'était point refroidi ; mais l'amour conjugal y tenait désormais la première place.

On s'embrassa fraternellement, on se jura une amitié éternelle. Aphanasie, défaillante, dut être soutenue par sa mère et son époux. La voiture qui emportait Béniowski, Salomée et Wenceslas disparut dans des nuages de poussière.

Là, comme leurs maîtres, se séparèrent aussi les serviteurs. Chat-de-Mer et Petrova la Kamchadale restèrent en France avec madame de Nilof, le vicomte et la vicomtesse de Chaumont-Meillant. Vasili et sa sœur Barbe accompagnaient Béniowski et sa famille.

Quant au chevalier Vincent du Capricorne, il avait déjà pris les devants avec une troupe nombreuse.

VIII

DE PARIS AU FORT-DAUPHIN.

Comment Vasili et Chat-de-Mer, l'un à Versailles, l'autre à Paris, avaient cru reconnaître Stéphanof si déguisé qu'il fut. – Comment l'un et l'autre avaient confidentiellement fait part de leurs soupçons au comte de Béniowski ; voilà de singuliers incidents qu'on ne doit point omettre. Il en tint compte dans une certaine mesure.

Mais comment le baron de Luxeuil et son compère Sabin Pistolet de Pierrefort, désormais employé au ministère de la marine dans les bureaux du premier commis Audat, avaient fait la précieuse connaissance d'un certain Frangon qui, revenu à Hambourg à bord du *Sanglier-Batave* de Scipion-Marius Barkum, passa ensuite six mois à Calais pour s'y pénétrer des beautés de la langue française et s'y procurer un acte de naissance d'où dérivait son titre ainsi que son brevet de capitaine ; – mais comment ce prétendu capitaine Frangon devait au sieur Sabin Pistolet de Pierrefort une commission de commandant du Fort-Dauphin, et à M. le premier commis Audat des instructions non moins obscures que perfides pour MM. de Ternay le nouveau gouverneur et Maillard du Mesle le nouvel intendant de l'Ile-de-France. – Voilà ce qu'ignorait absolument le comte de Béniowski, d'abord accueilli en France avec les plus chaleureuses marques d'intérêt.

On lui avait alloué un crédit, on l'avait autorisé à lever une légion de douze cents hommes, qu'il crut devoir réduire à trois cents, et l'on avait équipé pour lui à Lorient la corvette de charge la *Marquise de Marbœuf*.

Mais, quand tout était prêt à Versailles, où il devait faire ses dernières visites officielles, le duc d'Aiguillon, attendu par le roi, ne put que lui faire souhaiter bon voyage. Comme par fatalité, ses autres protecteurs, MM. de Choiseul et de Saint-Aubin furent introuvables.

Le ministre de la marine, M. de Boyne, et le sieur Audat, son premier commis, semblèrent s'être concertés pour jeter le découragement dans son cœur :

« Occupés d'affaires importantes et pressées, ils ne pouvaient conférer avec lui de sa mission ; mais les chefs de l'île de France avaient reçu à cet égard les instructions nécessaires. »

– Je ne dépends pas de ces Messieurs, pourtant ! objecta Béniowski.

– Non, sans doute, répartit le ministre, mais l'île de France est une colonie organisée. De vos bons rapports avec M. de Ternay, le gouverneur, et M. Maillart du Mesle, l'intendant, dépendra par le fait le succès de votre entreprise...

Et si ces Messieurs y mettent de la mauvaise grâce ?...

– M. le comte, interrompit le ministre avec aigreur, la supposition que vous faites est blessante pour le gouvernement du roi. Ces Messieurs que j'ai nommés moi-même à leurs postes sont dignes de toute notre confiance.

Béniowski se contint et demanda le brevet régulier de gouverneur du Fort-Dauphin qu'on lui avait promis depuis deux mois pour le major du Sanglier.

– Adressez-vous au premier commis ! répondit le ministre avec brusquerie.

M. Audat, le premier commis, déclara qu'il n'avait pas reçu l'ordre, ne remit pas le brevet, reparla de MM. De Ternay et Maillart en termes élogieux, dit à Béniowski que ses éternelles réclamations au sujet d'un sieur Estève Finvallen, inconnu au ministère, étaient sans fondement, et passa dans le cabinet du ministre, laissant le général dans un état de stupéfaction difficile à décrire. Une évidente mauvaise volonté se manifestait au dernier moment.

Béniowski fut tenté de retourner à Paris ; mais, tout-à-coup, il fut accosté dans le salon d'attente par un officier de la marine, alors en grande faveur, qui le salua cordialement en se félicitant de le rencontrer. – C'était Yves de Kerguelen, récemment nommé lieutenant, capitaine de vaisseau, en récompense de ses découvertes australes. Quoique le grade de capitaine de frégate existât alors dans la marine en vertu de l'ordonnance de 1765, l'enthousiasme excité à Versailles par les récits du navigateur breton, fut tel qu'on l'éleva d'emblée au grade supérieur, –

ce qui explique comment le baron de Luxeuil put hiérarchiquement se trouver sous ses ordres.

Le *Roland*, vaisseau de ligne de 64 canons, – genre de navire fort peu convenable pour une campagne d'exploration, – et la frégate l'*Oiseau*, commandée par le lieutenant de Rosnevet, étaient en armement à Brest. Kerguelen, avec ces deux navires, avait mission d'aller reconnaître d'une manière plus exacte le continent dont il se flattait d'avoir fait la découverte. Dès que Béniowski l'eut mis au courant de sa déconvenue :

– Renoncez absolument à vos projets, lui dit-il, ou partez sur-le-champ, je vous le conseille. Audat est compère et compagnon de Pierrefort et de plusieurs des autres drôles dont vous avez à vous plaindre. On vous en veut beaucoup ici de la protection avérée des Choiseul et de monseigneur le Dauphin...

– Je pars donc, sans retard !... Et Dieu fasse que nous nous retrouvions au delà des mers !

– J'irai nécessairement faire des vivres à Madagascar, dit Kerguelen, et j'y arriverai sans doute très peu de temps après vous.

Déjà l'officier breton savait à quoi s'en tenir sur le compte du baron de Luxeuil, nommé second de son vaisseau ; mais il ne pouvait fronder la cour, qui le comblait de grâces en ce moment.

– Toute médaille a son revers, monsieur le comte, dit-il ; mais au large et à mon bord, je serai maître.

Les deux navigateurs se séparèrent en se jurant aide et secours fraternels à l'occasion.

Ce fut avec moins de découragement que Béniowski reprit en toute hâte le chemin de Lorient, où l'attendaient son corps de volontaires et la *Marquise de Marbœuf*, chargée de le transporter à sa destination.

Aux hourras des aventuriers, la corvette appareilla peu d'heures après, et bien lui en prit, car, dès le lendemain, un courrier fut expédié à Lorient avec des contre-ordres de tous genres ; – mais la *Marquise de Marbœuf*, poussée par une brise violente du nord-ouest, était déjà au large du cap Finistère, en Galice.

Elle emportait Béniowski et sa fortune.

Elle emportait la comtesse Salomée, son fils Wenceslas et le vénérable père Alexis, Barbe et Vasili, Alexandre de Nilof, le

major Vincent du Sanglier, chevalier du Capricorne, son ancien camarade, le capitaine Rolandron de Belair, Flèche-Perçante et Fleur-d'Ébène, Vent-d'Ouest, Jupiter, Jean de Paris, Sans-Quartier, Jambe-d'Argent, Saur de Dunkerque, et Guy-Mauve Gobe-l'As, jeune tambour plein d'avenir.

Elle emportait trois cents hommes de tous métiers, parmi lesquels se trouvaient un certain nombre d'enrôlés qui avaient fait la campagne de la *Douairière*. Elle emportait enfin deux chirurgiens et un état-major complet d'officiers polonais, français et étrangers, entre lesquels Béniowski avait distribué les grades de capitaine et de lieutenant.

Vers la fin du mois de septembre 1773, au coucher du soleil, la terre de Madagascar fut aperçue à l'horizon et saluée par les cris d'allégresse de tous les volontaires. Et le lendemain, dès la première heure, Colletti le Napolitain saluait de vingt et un coups de canon le retour de son cher commandant.

IX

LE SECOURS DE DIEU.

LES FATTIARAH OU SERMENT DU SANG. – YVES DE KERGUELEN.

– Corne de Licorne ! s'écria le chevalier Vincent du Sanglier et du Capricorne, ils ne vous ont pas accordé mon brevet de commandant. Il y a, je vous le répète, du Stéphanof et du Luxeuil sous roches ; mon général, prenez garde à vous ! Si vous vouliez m'en croire, vous n'iriez pas à l'Ile-de-France vous frotter à messieurs de Ternay et Maillard du Mesle. Débarquez ici, nous sommes en forces.

– Il est assurément regrettable que MM. Desroches et Poivre aient été remplacés, répondit Béniowski ; mais M. de Ternay qui jouit de la plus honorable des réputations, et M. Maillart, dont j'ignore les précédents, sont à l'Ile-de-France les représentants du roi ; j'ai le devoir de m'entendre avec eux ; et, certes, je ne commencerai pas par violer mes instructions… .

– Accès de vertu !… Il est incurable ! murmura Vincent du Capricorne.

– En outre, mon cher camarade, ajouta Béniowski, je ne dispose pas de la corvette de charge la *Marquise de Marbœuf*, et son capitaine en titre serait en droit de faire opposition à notre débarquement.

Le commandant du Fort-Dauphin, jugeant inutile d'insister et sa gracieuse compagne Flèche-Perçante traitèrent de leur mieux, tant que dura la relâche, le comte et la comtesse de Béniowski, ainsi que le respectable père Alexis qui put chaque matin célébrer la messe dans la vieille chapelle extra-muros. Capricorne et même son beau-père le rohandrian Tsérouge promirent de la faire réparer en l'honneur de la Sainte-Vierge Marie Ra-Mariama pour laquelle la plupart des tribus avaient déjà une dévotion traditionnelle, fort peu chrétienne, à la vérité, mais

pouvant servir de point de départ aux plus fructueuses prédications.

En plusieurs kabars, le général fut acclamé sous le nom de Ra-Zaffi-Ramini. Alors, en grande cérémonie, devant les nations de vingt lieues à la ronde, il se lia par le serment du sang, ou *fattiarah*, avec plusieurs des principaux chefs. De jeunes insulaires faisant office de clercs s'avancèrent portant un vase de terre rempli d'eau douce, dans laquelle furent trempées les pointes des javelots dont un vénérable vieillard de Manambaro se servit pour frapper à petits coups sur les poitrines de Ra-Zaffi-Ramini et de ses nouveaux frères : Dian Tsérouge, le rohandrian, Dian Rassamb, Dian Salao et Fatara, chefs de Fanshère, d'Imahal et de la péninsule de Tolangare.

Chacun des petits coups fut le signal d'une offrande jetée dans le vase par les serviteurs ou les parents des parties contractantes.

La comtesse de Béniowski et Flèche-Perçante, fille du rohandrian Tsérouge, y laissèrent chacune plusieurs pièces d'or.

– Que cet or soit le symbole de l'union indissoluble de vos intérêts ! dit le vieil insulaire d'une voix solennelle. Vos richesses présentes et à venir seront en commun : vos biens ne seront point séparés ; que *Dian Manach* [1] vous comble de ses dons !

Wenceslas et le plus jeune fils du rohandrian de Manambaro ramassèrent quelques poignées de terre dans la direction des quatre points cardinaux et les jetèrent ensuite dans le vase :

– Que la terre du nord et du midi, du levant et du couchant produise des fruits savoureux pour vous ! continua le vieillard. Que toute terre où l'un de vous sera maître soit aussi la possession de l'autre ; qu'il y trouve asile et protection en tous temps et à toute heure de la nuit et du jour !

Plusieurs petits morceaux de bois, emblèmes de l'industrie et du commerce, car les pirogues, les radeaux et la plupart des rares meubles des Malgaches sont fabriqués avec du bois, furent jetés dans l'eau par Vasili et le principal serviteur du rohandrian Tsérouge.

---

[1] Dian Manach, l'or déifié, le *Plutus* de la légende malgache. (Fétichisme.)

Ensuite, l'un des officiers français et l'un des guerriers de Manambaro firent l'offrande de la poudre, des pierres à fusil et des balles.

– À la guerre, vous vous défendrez jusqu'à la mort ; vous vous devez assistance dans le danger pendant la vie, et vengeance si l'un de vous succombe au combat par trahison.

Sur ces mots, le patriarche des nations puisant dans le vase au javelot avec une feuille de ravinala, fit boire tour à tour chacun des quatre chefs qui prononcèrent alors à haute voix la formule du serment d'alliance.

Béniowski leur répondit à tous par un seul serment :

– Je jure devant le Dieu créateur d'être l'allié, le frère et l'ami fidèle de Dian Tsérouge et des *rohandrians* d'Anossi, de Dian Rassamb, Dian Salao, Fatara, de tous les *anacandrians* de la province d'Imahal, des *voadziris* et *louhavouhits* qu'il représente, et de tous les habitants de cette terre où le sang de Ramini est demeuré en honneur.

Béniowski eut soin d'associer toute sa troupe à son serment d'alliance, et s'attacha surtout à faire sentir qu'il venait en hôte, eu ami, en protecteur, non en conquérant dans la grande île de *Malacassa*.

Quand il eut achevé, les indigènes poussèrent des clameurs enthousiastes.

Aussitôt des imprécations y succédèrent. D'un accent inspiré, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre menaçante, le vieux lettré de Manambaro prononça des conjurations terribles contre celui des *frères du sang* qui manquerait à sa foi.

Enfin, avec son couteau sacré, il fit à chacun d'eux une incision au-dessus du creux de l'estomac et imbiba du sang qui coulait huit morceaux de gingembre. – Les quatre indigènes durent avaler les morceaux teints du sang de Ramini, Béniowski ceux que le leur rougissait.

Tout cela était étrangement payen et barbare ; mais Salomée était chrétienne fervente, Flèche-Perçante baptisée et mariée suivant les rites catholiques, Béniowski loin de renier sa foi l'avait affirmée et le chevalier du Capricorne disait à bon droit que le serment du sang était surtout affaire politique.

D'ailleurs, le révérend père Alexis, entouré de lévites et d'enfants de chœur, malgaches ou français et revêtu de ses ha-

bits sacerdotaux, sortit de la chapelle dont la cloche sonnait à toute volée, s'avança processionnellement et après une salve d'artillerie, bénit les peuples assemblés au nom de la Trinité Sainte, de Ra-Hissa notre Seigneur Jésus-Christ et de Ra-Mariama, la Sainte Vierge, en priant pour leur conversion au catholicisme.

À quoi, le sire du Capricorne ne répondit ni en latin ni en grec, mais bien en langue de Madagascar par le cri :

– *Amin !*

Béniowski, les jours suivants, prit de concert avec lui diverses mesures de la plus grande importance et l'entretint surtout de son dessein d'occuper un point militaire sur la côte Nord-Est.

– À vous le midi, mon cher major ; à moi ce poste dont la situation facilitera toutes nos opérations ultérieures, avait dit Béniowski si parfaitement renseigné sur toutes choses que le vieux routier en était émerveillé et le secondait avec enthousiasme.

La garde du Fort-Dauphin fut confiée de nouveau à Colletti. Puis, la *Marquise de Marbœuf*, côtoyant la grande île, alla déposer au fond de la baie d'Antongil l'adjudant Franche-Corde, et une escouade de vaillants aventuriers chargés d'y construire une redoute, ce qu'ils firent sans difficultés tant ils rencontrèrent de bons vouloirs de la part des indigènes. Quelques Kabars avaient merveilleusement préparé les esprits.

Capricorne, dont l'éloquence fut incomparable, aurait encore voulu qu'on n'allât pas plus loin, mais Béniowski persista dans le dessein de se conformer aux ordres du ministre. L'on se dirigea donc sur l'Ile-de-France, où la petite légion expéditionnaire fut provisoirement casernée.

Les plus funestes instructions étaient parvenues à MM. de Ternay et Maillart, et leurs mauvais vouloirs, se manifestant en toute occasion :

– Corne de licorne ! c'était prévu ! dit le major. Sans quoi je ne me serais pas dérangé.

Maussades procédés, retards systématiques, hostilités à peine déguisées. La comtesse Salomée, indignée de ces iniques traitements, tomba sérieusement malade. La légion se désorganisait et cependant, aux alentours du poste de Franche-Corde, les agents de la coterie dont Stéphanof était l'âme, étaient par-

venus à indisposer contre son petit établissement la tribu des Zaffi-Rabès.

Un pilote de l'île Sainte-Marie consentit à conduire à l'Ile-de-France Sans-Quartier et Jambe-d'Argent qui, déguisés en matelots, se présentèrent inopinément devant Béniowski, et lui apprirent que les hostilités étaient entamées.

Le gouverneur et l'intendant lui avaient péremptoirement refusé, le jour même, un navire pour lui et pour sa troupe, sous prétexte que tous les bâtiments à leur disposition étaient employés au service de la colonie.

Sur cette réponse, le général désespéré avait annoncé que, huit jours après, sa légion partirait enfin pour Madagascar. Il était en pourparlers pour fréter à ses frais un navire de commerce, et ne doutait pas de réussir ; mais le soir, en présence de Sans-Quartier, Jambe-d'Argent et des principaux officiers, le subrécargue vint dégager sa parole :

– Requis d'autorité par le gouvernement, il était expédié à Pondichéry, avec défense de relâcher en route.

– Laissez-moi faire, général ! s'écria le chevalier, remis en joie par la présence de ses deux vétérans, nous aurons un navire au jour marqué !

Le major monta sur l'heure la barque malgache de l'île Sainte-Marie, partit pour Bourbon, et à l'insu des autorités de Port-Louis, y affréta un bâtiment marchand nommé le *Desforges*, qui apparut le septième jour à l'horizon, avec une voile haute peinte en noir, signal convenu entre lui et le général.

Béniowski, persuadé du succès de ce stratagème, avait cessé de solliciter ; – il passait ses journées au milieu des soldats, mettant tout en œuvre pour détruire les effets des bruits malveillants répandus contre l'expédition et distribuant de menues faveurs qui lui rendirent les sympathies de la plupart des volontaires. – En même temps, il fit publier dans Port-Louis qu'il était disposé à enrôler tous les gens de métier qui se présenteraient.

Sur quoi, défense absolue aux gens de l'Ile-de-France de se ranger sous ses ordres. M. de Ternay déclara formellement qu'il ne voulait plus entendre parler de l'expédition de Madagascar, et l'intendant Maillart du Mesle eut cartes blanches.

Tout à coup Vasili, qui ne cessait de guetter la mer, se présente devant le général.

– Navire à petit perroquet noir ! dit-il.

– Six grandes barques de louage sur-le-champ ; pars avec Jupiter et Vent-d'Ouest ; qu'on attende au dernier embarcadère !

– Maurice ! dit la comtesse, je ne veux pas mourir dans ce pays, loin de vous !... Emmenez-moi, dussé-je expirer avant d'arriver à Madagascar.

– Mais nous n'avons ni maisons, ni tentes dans le pays où je vais...

– Qu'importe !... ne nous séparons plus, jamais !... jamais !

Alexandre de Nilof fait emporter en litière la comtesse mourante ; il l'accompagne au bord de la mer et conduit par la main le jeune Wenceslas. Quelques nègresses se chargent des effets les plus précieux.

Béniowski est à cheval à la tête de sa légion, qui défile sac au dos, enseignes déployées.

– Où va-t-elle ? – Aucun navire du port n'est prêt à la recevoir. – C'est un exercice, – un simulacre d'embarquement, – une petite guerre... disent les oisifs en la voyant descendre et se ranger dans les chaloupes.

L'intendant Maillart courait chez le gouverneur :

– Un navire attend hors des passes... c'est évident !... Embarquement irrégulier, fuite, véritable désertion, alerte !...

Ordre est donné aux forts de l'entrée de couler les chaloupes plutôt que de les laisser sortir.

Cependant le chevalier du Capricorne, Sans-Quartier et Jambe-d'Argent, rassemblés sur le rouf du *Desforges*, voient de loin briller les uniformes, les armes et le drapeau de la légion qui s'éloigne lentement des quais dans six énormes chaloupes.

Un premier coup de canon retentit. Béniowski ne doute point que ce soit une menace à son adresse. – Un boulet lancé sur l'avant de sa première embarcation le lui démontre l'instant d'après.

Il fait lever rames ; puis, chose étrange, le *Desforges* serre le vent pour reprendre le large. Le gouverneur et l'intendant ne furent pas moins surpris que Béniowski lui-même.

Dans la première chaloupe, le capitaine Rolandron de Belair, qui remplissait par intérim des fonctions de major, demandait ce qu'il convenait de faire.

– Attendons sur nos avirons, répondit Béniowski. J'essaie de comprendre la manœuvre du chevalier.

Alors, la comtesse Salomée, couchée dans un cadre sous la tente de l'embarcation, se souleva et dit d'une voix éteinte :

– Espérance !... voici le secours de Dieu !

À ces mots, un lourd sommeil ferma ses paupières.

M. de Ternay, gouverneur de l'Ile-de-France, accompagné de l'intendant Maillart et du garde-magasin Vahis, venait de se rendre à bord du brig de guerre le *Postillon*, dont le capitaine appareilla sur-le-champ, pour se poster en travers des six chaloupes de la légion-Béniowski. – Le gouverneur allait de sa personne arrêter le colonel et renvoyer ses troupes à terre.

Au même moment, un signal fort inusité dans nos possessions de l'Inde, à cette époque de décadence navale, fut arboré au sémaphore de Port-Louis :

« Vaisseau de ligne ; – Frégate du roi ; – Trois-mâts marchand ; – Barque longue de Madagascar. »

Ce signal fut traduit aisément pur Béniowski.

– Je comprends ! s'écria-t-il avec joie.

– Hâtons-nous ! dit M. Maillart au gouverneur, voici évidemment la division Kerguelen ; il serait déplorable que l'honorable commandant fût témoin de ce que nous allons faire ici.

Mais les chaloupes étaient fort loin déjà ; l'appareillage du *Postillon* avait été lent, et la fraîche brise du large qui favorisait la division Kerguelen contrariait les manœuvres du brig forcé de louvoyer dans un espace étroit.

Le vaisseau le *Roland* de 64 canons, et la frégate l'*Oiseau*, suivis du *Desforges* et de la barque de Sainte-Marie qui avait amené Sans-Quartier et Jambe-d'Argent, parurent à l'ouvert des passes, à l'instant où M. de Ternay, de la dunette du *Postillon*, criait à Béniowski :

– Au nom du roi, colonel, je vous somme de monter à mon bord.

– Au nom du roi, monsieur le gouverneur, répondit Béniowski, je proteste contre cette sommation.

– Je vous rends responsable du sang versé ! répliqua le gouverneur. Obéissez, Monsieur, ou ce navire ouvrira le feu sur vos chaloupes.

Or, le chevalier du Capricorne, apercevant le premier de fort loin, la division Kerguelen, n'eut pas besoin du don de seconde vue pour s'écrier, en d'autres termes que la comtesse : « Voici le secours de Dieu ! » Virant de bord, il courut droit sur le *Roland*, s'y fit jeter par son canot, fut reçu à l'escalier de commandement par le baron de Luxeuil, qu'il salua militairement sans feindre de le reconnaître, et n'eut ensuite aucune peine à convaincre Kerguelen de la machination ourdie contre Béniowski par une troupe acharnée d'ennemis dont, par parenthèse, faisait partie le capitaine de frégate commandant en second du *Roland*.

Kerguelen écoutait attentivement, après avoir ordonné de *charger de toile à tout rompre* ; – le baron de Luxeuil se sentait assez mal à son aise ; – le major Vincent du Capricorne clignait de l'œil, frisait sa moustache, caressait sa rapière, mais ne perdait pas son temps à la bagatelle. Avant tout, il fallait sauver Béniowski et l'expédition de Madagascar.

Une fois dans la baie, le chevalier du Capricorne ajouta :

– Commandant, vous pouvez, de vos propres yeux, voir ce qui se passe. Voici, mordious ! le dernier acte de la tragédie ; on arrête notre colonel ; on va disperser la légion, faire avorter l'entreprise, et laisser massacrer la troupe de vaillants compagnons dont j'avais l'honneur de vous raconter les aventures tout à l'heure.

– Je connais les plans du comte de Béniowski… Je veux avant tout le bien du service… J'ai horreur des traîtres et des lâches… Enfin, monsieur le major, je n'ai qu'une parole !… À Versailles, j'ai dit au général votre colonel qu'à mon bord je serais seul maître… Une cornette de chef de division flotte à la tête de mon grand mât et j'ai cent canons à mes ordres.

Le vaisseau et la frégate, sans modérer leur vitesse, passèrent sous les forts, puis mirent brusquement en panne, l'un à tribord, l'autre à bâbord du *Postillon*, dont l'ancre allait tomber,

mais ne tomba point, car le *Roland* appuya d'un coup de canon l'ordre hissé à son mât de rester sous voiles.

Béniowski était alors en présence du gouverneur :

– Monsieur, lui disait-il, je n'ai cédé qu'à la violence ; je ne reconnais pas votre autorité. Mes ordres émanent du roi, et, à mon tour, je vous somme de ne pas entraver davantage ma mission.

M. de Ternay ordonnait à Béniowski de se constituer prisonnier.

– Pour éviter l'effusion du sang de mes soldats, je suis venu seul sur ce navire… Seul, maintenant, je suis en butte à votre inimitié ; je la brave, monsieur le gouverneur !… On n'aura mon épée qu'avec ma vie.

Il tirait l'épée à ces mots, et montait sur la dunette du brig.

– Aux armes ! commanda M. de Ternay.

M. Saunier, capitaine du *Postillon*, intervint respectueusement ; il essaya de faire sentir l'effet scandaleux de l'arrestation d'un colonel par les soldats de garde à son bord.

– Obéissez, Monsieur ! s'écria le gouverneur.

Mais, d'une voix tonnante, le commandant Kerguelen commanda de loin au capitaine du *Postillon* :

– Respectez la personne du colonel Béniowski !… À bord toutes les chaloupes chargées de troupes !

M. de Ternay pâlit de fureur, fit accoster son canot et se dirigea sur le *Roland*, où il allait à son tour trouver son maître.

Quant à l'intendant Maillart, il profita prudemment du tumulte pour se jeter dans une embarcation légère et gagner la côte.

Le sieur Vahis eut bien voulu en faire autant ; Béniowski l'en empêcha :

– Vous êtes sous mes ordres, monsieur le garde-magasin ; restez ici, je l'exige !

– Colonel, murmura-t-il, je vous jure…

– Je ne vous demande pas d'explications, Monsieur, repartit Béniowski en lui tournant le dos.

Puis, s'adressant au capitaine du *Postillon* :

– Je laisse cet homme sous votre garde, M. Saunier, et vous prie de me donner un canot pour me conduire à bord du *Roland*.

Yves de Kerguelen n'avait pas daigné se déranger pour recevoir M. de Ternay, qui fut blessé dans sa dignité de gouverneur, et dit en plein gaillard-d'arrière que l'on contrevenait aux ordonnances en ne lui rendant pas les honneurs dus à son rang.

Les officiers de marine restèrent muets. M. de Luxeuil s'avança fort imprudemment au-devant de M. de Ternay.

Kerguelen, irrité, l'interpella du haut de sa dunette.

– Monsieur le capitaine de frégate Luxeuil, dit-il, vous n'êtes point à votre poste de manœuvre ! Rendez-vous aux arrêts !

– Mais, commandant, j'allais recevoir monsieur le gouverneur…

– Vous me répondez au lieu de m'obéir ! Je ne connais pas de gouverneur ici… Aux arrêts, Monsieur !… Et plus un mot !…

Le chevalier du Capricorne étouffa une de ses innombrables exclamations de dépit :

– Les arrêts le sauvent !… J'attendais la fin de ceci pour régler avec lui un joli petit duel à la Pierrefort.

– Vous ne connaissez pas le gouverneur de l'Ile-de-France, monsieur le commandant ! s'écriait à son tour M. de Ternay. Le ministre sera instruit de votre arrogante conduite…

Kerguelen éclata de nouveau. Maître absolu à son bord, il n'était disposé à se laisser adresser de remontrances par personne.

– Je ne vous connais pas !… Je ne veux pas vous connaître !… Et je vous chasse du pont de ce vaisseau, dit-il d'une voix qu'on entendit tonner au large. Sortez !… sortez, vous dis-je…

Jamais gouverneur ne fut outragé en termes plus véhéments.

De l'autre côté du navire, Béniowski était reçu avec toute la pompe de l'étiquette navale. – Les officiers et les gardes-marine de service s'étaient portés au-devant de lui, la garde en armes formait la haie, le commandant de, la division le saluait en ajoutant :

– Je viens d'expulser le misérable qui vous persécute depuis si longtemps !… C'est sous ma protection, colonel, que vous allez partir. Le brig le *Postillon* sera sous vos ordres directs.

La moitié de la légion Béniowski fut embarquée sur le *Desforges* ; le général, sa famille et le reste des volontaires mon-

taient le *Postillon* ; la barque de Madagascar reçut les chevaux et les bagages.

Après l'échange des plus chaudes protestations d'estime et d'amitié, Kerguelen et Béniowski se séparèrent.

X

LOUISBOURG.

Trois jours après le départ de l'Ile-de-France, les rivages riants de l'île Sainte-Marie ou *Nossi-Hibrahim*, littéralement *Ile-d'Abraham*, se dessinaient à l'horizon. – Béniowski n'y relâcha point, pénétra dans la baie, et put enfin jeter l'ancre à l'embouchure de la Tingballe.

Sur les hauteurs, une vive fusillade était engagée. Franche-Corde, Jean de Paris, Pic de Lannion, Saur de Dunkerque repoussaient pour la vingtième fois une attaque des Zaffi-Rabès ; – à la vue des navires si longtemps attendus, leur ardeur redouble. Ils opèrent une sortie et acculent les ennemis dans une anse sablonneuse sous le canon du *Postillon*.

Béniowski ordonne une décharge à poudre en arborant le drapeau parlementaire familier aux Malgaches du littoral.

– Voici notre général, Râ-amini, tas de coquins ! s'écria Franche-Corde, et il vous en fera voir des grises.

Déjà les troupes débarquent ; les vétérans déguenillés, couverts de balafres, noirs de poudre, poussent des cris de triomphe.

Flèche-Perçante, un drapeau à la main, se précipite du côté des indigènes, et quoiqu'elle ne soit connue d'aucun d'eux, se met à les haranguer en termes hardis.

Cependant Guy-Mauve Gobe-l'As, jeune tambour plein d'avenir, bat aux champs. La légion se forme en colonne ; Béniowski et son major montent à cheval ; la troupe se dirige vers les Zaffi-Rabès, que retient Flèche-Perçante

– *Râ-amini* vous apporte la paix ou la guerre ! dit-elle. Fuyez aujourd'hui, refusez de faire votre soumission et d'être ses alliés, eh bien ! malheur à vous ; c'est la guerre que vous aurez choisie.

Effonlahé, philoubé du canton, se prosterne en demandant grâce et kabar.

– Méchant imbécile ! dit l'adjudant Franche-Corde entre ses dents, le voici tout prêt à parlementer ; ce matin, il nous aurait égorgés sans rien entendre.

– Mon vaillant camarade, répond Béniowski à l'herculéen grognard, je connais vos griefs contre ce philoubé, plus faible encore qu'il n'est méchant. Le premier, il vous a bien accueilli ; depuis, influencé par des traîtres, il vous attaque. Laissez-moi le ramener à notre cause. C'est par la douceur et la persuasion que je me propose d'établir mon autorité. De sévères représailles seraient aujourd'hui plus nuisibles qu'utiles.

– Approuvé ! mordious !... s'écria le chevalier du Capricorne, fêté par ses soudards et ravi d'être enfin au milieu d'eux ; cette vertu-ci est à son rang.

Franche-Corde cessa de grommeler.

Béniowski se trouva bientôt en présence des principaux philoubés des Zaffi-Rabès d'Antimaroa, préparés par le discours de Flèche-Perçante à se fier en sa magnanimité.

– Vous avez été trompés, continua Béniowski ; vous avez fait une guerre injuste à mes soldats. Nous découvrirons, plus tard, je l'espère, les coupables qu'il conviendra de punir. Aujourd'hui, je vous pardonne le passé, pourvu que vous vous engagiez solennellement à me reconnaître, comme seul représentant du roi de France. – Je ne viens pas vous asservir, loin de là ! Je me propose de faire régner la concorde dans l'île entière de Madagascar, de rendre votre commerce plus florissant, d'apaiser vos querelles intestines, de concilier vos intérêts, de mettre un terme aux guerres acharnées qui vous divisent, vous ruinent, vous affaiblissent et risquent de vous faire tomber sous le joug de quelque nation puissante, ennemie de votre indépendance. – Jusqu'à ce jour, les Européens se sont mêlés à vos différends pour en profiter ; je veux faire naître l'accord entre les races diverses qui peuplent Madagascar, et grâce à l'alliance protectrice du roi, mon maître, vous élever à un degré de prospérité inconnu encore dans votre grande et féconde terre.

Ce discours, appuyé par la présence de trois cents baïonnettes, d'un brig de douze canons, du trois-mâts le *Desforges* qui portait aussi quelques bouches à feu, et enfin d'une batterie d'artillerie volante dont le major faisait débarquer les pièces sur le rivage, produisit des effets bien différents.

Quelques chefs, et entre autre le faible Effonlahé, parurent convaincus, et témoignèrent une sorte de repentir ; la défiance des autres était au contraire surexcitée, et le philoubé Siloulout, homme brave, astucieux et plein d'ambition, s'avança entre les deux troupes.

– Tu viens nous porter la paix, s'écria-t-il, pourquoi donc débarquer avec une armée et des canons ? – Une femme nous dit que tu es le vrai *Râ-amini*, pourquoi es-tu chrétien ? Pourquoi viens-tu au nom du roi de France ? – Tu ne veux pas de divisions parmi nous, pourquoi déclares-tu la guerre à ceux qui repousseront ton alliance ?

– Mordious ! murmura le chevalier, voici un drôle qui va gâter les affaires... Mais un kabar est un kabar !... Le général écoute avec calme... Voyons !... et soyons parés à batailler tout à l'heure.

– Des amis paisibles viennent s'établir parmi nous, continuait Siloulout avec ironie ; voyez ! Ils sont sans armes, ils ne feront que le commerce ; ils ne demandent qu'un petit coin de terre pour y bâtir quelques cases... Et ce soir, ajouta le philoubé avec audace, leurs canons seront braqués derrière leurs palissades ; demain ils creuseront de larges fossés ; ils bâtiront une citadelle comme Fort-Dauphin !... Ils nous empêcheront de trafiquer librement !... Ne vous souvenez-vous pas que ceux d'Anossi sont venus dans nos villages nous défendre de traiter avec d'autres que Râ-amini... Et pourquoi ? – pour que leur Râ-amini soit seul maître et seul riche à nos dépens !...

Le kabar est toujours une trêve. Béniowski, comme le chevalier lui-même, était bien résolu à respecter la vieille coutume des naturels. Il laissa donc Siloulout achever un discours qui ne concluait à rien moins qu'à une guerre implacable, à l'expulsion des Français, à la destruction radicale de tous ses desseins. Or, tandis que le chef malgache développait longuement et avec une funeste adresse des arguments, – en résumé fondés sur d'excellentes raisons, – le nombre des indigènes allait croissant. Des émissaires secrètement expédiés dans les districts d'alentours y avaient annoncé l'arrivée de Râ-amini et de ses soldats. Une foule de philoubés et chefs de villages, suivis de leurs tribus, descendaient des hauteurs pour prendre part au kabar de débarquement.

– Doucement ! général, dit à demi-voix le chevalier, plus nous allons, plus la partie s'égalise entr'eux et nous. Les drôles sont mieux armés que dans la province d'Anossi, je vois beaucoup de fusils sur leurs épaules… Je commence à craindre, mordious ! que notre pacification ne débute par une bataille générale.

Béniowski voulait à tout prix éviter cette extrémité cruelle.

– Je n'ai pas interrompu le chef Siloulout, dit-il. Je me suis laissé menacer d'une guerre d'extermination. Je sais respecter la trêve sainte du kabar. Mais le chef Effonlahé a reçu le prix de ce terrain, je refuse de le reprendre, je refuse de me retirer. Il faut que j'accomplisse mon œuvre !… – Pourquoi ai-je débarqué des troupes et des canons ? demande Siloulout. – Parce que, dès les premiers jours, vous avez attaqué les miens. – Pourquoi suis-je chrétien, quoique du sang de Ramini ? – Parce que la religion des chrétiens ordonne la paix entre frères… – Quant à mes intentions, serais-je venu parmi vous avec ma compagne malade, mourante et qui a besoin de recevoir l'hospitalité chez des amis ? Serais-je venu avec mon jeune fils tout enfant, si mes intentions n'étaient pacifiques ?

À ces mots, Béniowski montra le cadre où reposait la comtesse pâle et accablée par la souffrance.

Flèche-Perçante prit Wenceslas dans ses bras, et, le présentant à la multitude :

– Reconnaissez le vrai sang de Ramini ! dit-elle.

Son geste, sa voix, son action émurent favorablement une partie des insulaires.

Alors un vieillard à barbe blanche, dont le teint était d'un brun rougeâtre et les traits de la plus grande pureté, s'approcha de Béniowski en réclamant la parole :

– Je ne suis point de la Grande-Terre, dit-il, j'ai vu la lumière du jour à Nossi-Hibrahim (Sainte-Marie) ; Ramini pour nous n'est point un prophète ; nous sommes fils d'Abraham, et notre jour saint est le Sabbat. Chef des Français, quel que soit ton nom ou ta race, j'offre à ta femme malade et à ton enfant l'hospitalité dans ma demeure : c'est une case petite ; car Eliézer n'est qu'un simple pêcheur ; mais pourtant il a le droit de tuer son bétail lui-même, il rend la justice à tous les Zaffi-Hibrahim établis au bas de cette rivière, et il siège parmi les philoubés

d'Antimaroa. Ma case est petite, mais elle sera toujours ouverte à ceux qui souffrent et qui n'ont point d'asile.

Béniowski, touché de la proposition d'Eliézer, exprima sa reconnaissance avec l'emphase nécessaire pour produire impression sur les Malgaches.

– Que le souverain créateur des mondes, dit-il, te protége, ô vieillard, toi, tes enfants et les enfants de tes enfants jusqu'à la postérité la plus reculée ! Que tes paroles de paix montent vers Dieu comme le sacrifice d'Abel. Que l'hospitalité que tu offres à la voyageuse mourante et à son faible fils te soit rendue dans le sein d'Abraham, lorsque, rassasié de jours, tu monteras vers le ciel.

Béniowski s'était toujours proposé de contracter une étroite alliance avec les Zaffi-Hibrahim. La démarche d'Eliézer accrut nécessairement ce désir ; mais il se garda de prononcer une seule parole de nature à indisposer les Zaffi-Rabès, nation belliqueuse dont les croyances étaient les mêmes que celles de l'immense majorité des habitants de Madagascar.

Engagé, un peu malgré lui, par le chevalier du Capricorne, dans le personnage de Râ-amini, Béniowski ne pouvait plus renoncer à un rôle qui présentait de sérieux avantages.

La foi en Ramini n'était point particulière aux tribus de la province d'Anossi. Elle était partagée par la grande et puissante nation des Sakalaves, qui occupe tout le nord-ouest de Madagascar sur les rives du canal de Mozambique ; elle était implantée chez les Zaffi-Rabès, les Sambarives, les Bétimsaras, les Bétanimènes et parmi foule d'autres peuplades. La race pure de Ramini s'était abâtardie dans toutes les tribus qui s'en disaient issues ; mais, par un bizarre concours de circonstances, Béniowski, depuis sa première apparition au Fort-Dauphin, en avait été proclamé le seul et unique descendant direct, de mâle en mâle, sans mélange de sang.

Les joueurs d'herravou le chantaient.

Enfin d'anciennes prophéties annonçaient « un changement général dans le gouvernement de l'île et disaient que le descendant de Ramini rebâtirait la ville de *Palmyre* [1]. »

---

1 Mémoires de Béniowski, tome II, page 311.

Quelle était cette ville de Palmyre qu'on ne s'attendrait guère à trouver dans une prédiction malgache ?

Toujours est-il que Béniowski n'était plus libre de reculer devant la qualité de descendant de Ramini.

L'audacieux Siloulout se leva et dit :

– Les chefs prudents d'Antimaroa déclarent que si tu te retranches derrière des palissades armées de canons, c'est toi qui auras allumé la guerre ! Effonlahé n'a pas vendu son terrain pour y laisser bâtir une forteresse !

– Général ! ce drôle nous déclare la guerre, mordious ! Ne palabrons pas une minute de plus, croyez-moi !...

– Bataillon ! commanda Béniowski en français, que personne ne fasse feu sans ordre ! – Les guides en tête ! – Par le flanc gauche... pas accéléré... marche !

Les boucaniers d'Anossi montraient la route.

Les tambours les suivirent en battant une sorte de charge.

Une sagaye, lancée par Siloulout, vint se planter dans la selle du cheval de Béniowski. – Des clameurs menaçantes retentirent sur la plage et dans les hauteurs couronnées de bois.

Béniowski parut les dédaigner, brisa la sagaye et en jeta les deux tronçons derrière lui.

Dans l'intérieur des palissades, avant de faire rompre les rangs, le général crut devoir haranguer ses soldats.

– Camarades ! leur dit-il, ne regardons pas comme un malheur la réception hostile qui nous est faite. Elle nous autorise à fortifier ouvertement notre camp. – Réjouissez-vous d'être enfin sur le terrain où votre zèle pour le service de votre patrie trouvera mille occasions de se signaler. – Ce territoire, aujourd'hui inculte et désolé, deviendra bientôt par vous le centre de notre puissance à venir ; il convient de lui donner un nom cher à la France. Qu'il s'appelle donc *Louisbourg* !... Et, vive le roi !

Les pièces de campagne furent mises en batterie ; – les tentes dressées, et le premier repas ne tarda pas à être pris par les aventuriers, à qui Fleur-d'Ébène, cantinière de la légion, versait du tafia.

Sans les retards systématiques qui avaient empêché Béniowski de revenir de l'Ile-de-France en temps utile, sans la trame perfide ourdie par ses nombreux ennemis, il aurait été

accueilli en hôte envoyé de Dieu et n'eût pas rencontré dès le premier pas des obstacles affligeants.

Louisbourg s'éleva néanmoins en dépit de la guerre d'embuscades et des assauts réitérés des tribus d'alentour.

Le 23 février 1774, devait être mémorable dans les fastes de la petite colonie militaire.

Une forte brise soufflait du sud, le ciel était sans nuages, le temps sec, la température étouffante, – peu après le coucher du soleil les sentinelles jetèrent le cri d'alarme. – Du côté du vent, parut une multitude innombrable de Sambarives et de Zaffi-Rabès, poussant devant eux, des troupeaux entiers de bœufs attelés à des amas de bois morts et de bambous liés en fagots.

Siloulout qui dirigeait l'expédition y fit mettre le feu. Une épaisse fumée aveugla les Français ; la brise poussait les flammes dans leur camp ; les palissades et les toitures, les tentes, les baraques et les affûts des canons furent bientôt atteints par l'incendie. D'effroyables détonations, semblables à des décharges d'artillerie éclataient ; et les taureaux furieux mugissaient clans les fossés où ils entraînaient avec eux des masses énormes de combustibles.

Le sieur Vahis, ses registres sous le bras, était sorti de l'enceinte à la faveur du tumulte ; il courait vers la rivière pour prendre asile à bord du *Postillon*.

– Ce Siloulout, pensait-il, est un gaillard qui s'entend fièrement à exécuter mes petites inventions. Béniowski, Capricorne, Rolandron et compagnie, tirez-vous-en, si vous pouvez !... Louisbourg, grâce à moi, n'aura pas fait long feu !...

Béniowski, cependant, évacuait la place.

– Rôtir comme des canards ! mille cornes de licornes ! disait tout bas le chevalier. Non, mordious ! camarades !... gagnons le vent !... à plat ventre... nom d'un tonnerre !... En avant mes serpents !... Gai ! les ramoneurs !... Le four chauffe cette nuit !...

Les vétérans qui formaient l'avant-garde sous les ordres du major glissaient en silence sur le sol calciné tout couvert de cendres chaudes.

Béniowski reste avec un peloton de trente soldats dans le nord de Louisbourg, sur une hauteur, d'où il peut, à la lueur de l'incendie, observer les mouvements de l'ennemi ; à sa gauche il

a la rivière et le brig le *Postillon* ; sur sa droite, la chaîne de collines boisées, où le major et ses éclaireurs, puis successivement deux compagnies de volontaires, se sont engagés sans bruit ; devant lui, une vaste pente de terrains accidentés qui aboutissent à la plage septentrionale de la baie d'Antongil.

Les flammes s'éteignent après avoir tout dévoré ; Louisbourg n'est plus qu'un monceau de cendres. Les détonations extraordinaires qui ont accompagné l'incendie cessent en même temps, car ces détonations, dont la cause était inconnue aux Français, tenaient à l'explosion des bambous employés par les assaillants. Béniowski le comprit alors, et ne craignit plus que les insulaires eussent de l'artillerie comme on l'avait pensé d'abord, tant les éclats des faisceaux de cannes avaient été bruyants. « La terre en tremblait à une lieue à la ronde ; on eût dit qu'un nombre infini de canons, couleuvrines, fauconneaux, mousquets et pistolets, tiraient ensemble. [1] » – La lune éclairait seule de son paisible éclat le théâtre de la bataille, qui ne tarda pas à s'engager sur toute la ligne.

– Mordious ! mes agneaux, à moi ! crie le vaillant chevalier du Capricorne, qui n'a que quatre de ses soldats près de lui.

À vingt pas, Sans-Quartier, Jambe-d'Argent et quelques autres, – à quarante pas, Jean de Paris, Moustique du Canada, Pic de Lannion et Saur de Dunkerque, – plus loin encore, Guy-Mauve Gobe-l'As, jeune tambour qui commence à trouver Madagascar assez maussade, et quelques boucaniers, entendent leur capitaine, sans pouvoir exécuter ses ordres.

Tout à coup, des tambours et des clairons français retentissent à peu de distance ; une troupe de marins et de soldats de marine s'avance, bayonnette croisée, en criant :

– *Roland* !... *Kerguelen* !... *Oiseau* !... *Dauphine* !...

Une terreur panique s'empare des insulaires ; ils reculent et fuient vers la plage.

Quatre rangées de canons de gros calibre ouvrent alors sur eux un feu à volonté.

La division Kerguelen avait pris son mouillage pendant le combat, et, tandis que ses chaloupes débarquaient des troupes dans la petite rivière parallèle à la Tingballe, les trois navires

---

[1] FLACOURT. Histoire de l'isle Madagascar, chapitre IX.

s'étaient embossés au point le plus convenable pour couper la retraite aux Malgaches terrifiés.

Le *Roland* avait fourni deux compagnies de cent hommes, la frégate l'*Oiseau*, dont le capitaine M. de Romevet dirigeait l'action générale, avait débarqué cent cinquante combattants, et la corvette la *Dauphine* quatre-vingts ; en outre, les chaloupes et les canots avaient un armement complet. – Il s'ensuivit que le major et ses braves estaffiers furent sauvés à temps.

Les indigènes prosternés, couchés sur le sable et criant miséricorde, étaient encore fauchés par la mitraille du vaisseau, – lorsque Béniowski dépêcha en toute hâte à Kerguelen un officier chargé de lui rendre grâce de son efficace concours et de le prier de mettre bas le feu.

Aussitôt après, les troupes se remirent en marche. Béniowski et sa réserve renforcée par deux escouades de matelots du *Postillon* descendirent des hauteurs vers la mer, et le demi-cercle fut refermé par Rolandron de Belair dont la troupe faisait face à celle du major.

Une colonne de huit cents hommes environ d'un côté ; de l'autre, trois navires de guerre armés de plus de cent bouches à feu réduisaient les indigènes réfugiés sur une longue presqu'île sablonneuse, à n'avoir d'espérance qu'en la magnanimité des vainqueurs.

Béniowski, entouré de son état-major, s'avança au milieu des naturels, et ordonna que tous les chefs comparussent en sa présence.

Effonlahé, plusieurs capitaines des troupes d'Hiavi, roi de Foule-Pointe, quelques philoubés des Antavares et des Sambarives, tous ceux d'entre les Zaffi-Rabès qui avaient survécu, et même un chef sakalave d'Angonavé, premier village frontière de leur province, obéirent humblement.

Béniowski nous a transmis le discours prononcé par Effonlahé, qui se prosterna contre terre et dit ensuite :

« Chef infortuné des Zaffi-Rabès d'Antimaroa, je me jette aux pieds du grand chef pour implorer sa clémence au nom de toute ma nation, qui demande à le servir pour expier ses fautes. Je viens le premier t'offrir ma vie, si elle est nécessaire. Je t'en conjure, ne nous regarde plus comme des ennemis, mais comme

les restes d'un peuple malheureux, qui sont obéissants et soumis à tes lois. »

Le chef Zaffi-Rabé, Raoul, qui, dans le premier kabar et depuis en diverses assemblées, avait parlé en faveur de l'établissement de Râ-amini, ne demanda point grâce, mais rejeta sur Siloulout tous les malheurs de la guerre.

– Où est ce Siloulout ? Qu'on me le livre sur-le-champ ! s'écria Béniowski. Mort ou vivant, je veux qu'on le mette à mes pieds !

L'on chercha Siloulout sous les monceaux de cadavres ; on le chercha parmi les blessés et les groupes des insulaires étrangers à sa peuplade ; Siloulout avait disparu.

Alors Ciévi, prince puissant des Sambarives, et Rafangour, généralement reconnu descendant de Ramini par son aïeule, s'approchèrent en demandant merci pour leur nation :

– Quel mal vous avais-je fait ! pourquoi vous êtes-vous ligués contre moi ? s'écria Béniowski d'une voix irritée ; car l'absence de Siloulout, dont il voulait que la punition servit d'exemple, venait d'enflammer sa colère.

– Si tu es véritablement de la race des Ramini, dit Rafangour, tu prendras en pitié le seul survivant de la famille sacrée. Je suis du sang du prophète, je m'en glorifie, et la nation sambarive peut attester tout entière que la mère de mon père était de la lignée de Rahadzi !... Feras-tu périr ton frère et ton serviteur ?...

– Eh ! que vouliez-vous faire vous-même ! interrompit Béniowski, lorsque vous mettiez le feu à mon camp, par un affreux stratagème dont je veux que l'inventeur périsse... Qu'on me livre Siloulout !... Je vous le répète, qu'on me livre le principal coupable...

Ciévi répondit, après toutes les précautions oratoires de rigueur :

– Le principal coupable, ô grand chef !... et que le *Zahanhare* créateur du ciel et de la terre me foudroie si ma bouche altère la vérité !... que je sois l'esclave de *Dian Bilis*, père du mal et seigneur des démons... le principal coupable n'est pas Siloulout lui-même, ni un enfant de Madagascar... Celui qui a inventé notre ruse de guerre est un Français.

– Silence !… s’écria Béniowski. – Messieurs les officiers, reprit-il en s’adressant au capitaine de Rosnevet et à son état-major, ce chef sambarive n’a pas encore nommé le traître qu’il désigne à ma justice… Qu’un interprète s’avance et traduise mot à mot son discours.

Peu d’instants après, le nom du garde-magasin Vahis était publiquement prononcé.

– Si l’homme que vous dénoncez est le principal coupable, reprit Béniowski, seul il subira la peine principale. Quant à vous, j’exige que vous me donniez en otages vingt jeunes gens des familles de philoubés, tirés au sort ; vous me livrerez six cents esclaves et six cents bœufs. Enfin, sur les deux rives de la Tingballe, depuis son embouchure jusqu’à la limite de la province d’Antimaroa, vous me céderez une lieue de terrain en profondeur. À ces conditions, je vous fais grâce, je vous accorde l’alliance des Français, et loin de tirer vengeance de vos attaques, je redeviendrai pour vous le même chef, qui ne veut que votre prospérité sous la bienfaisante protection du roi de France. – Quant à la qualité de descendant de Ramini, je vous défends désormais de me la donner publiquement.

À cette dernière déclaration, Rafangour, Ciévi, Effonlahé, Raoul et le chef Sakalave d’Angonavé s’entre regardèrent avec surprise.

La multitude, qui se voyait épargnée, poussait des cris de joie.

– Criez : Vive le général Maurice ! mordious !… dit le major du Capricorne. Flèche-Perçante ajouta :

– Car vous n’êtes pas dignes d’avoir été visités par Ra-Zaffi-Ramini !

Béniowski ajouta enfin qu’il déclarait Siloulout traître et rebelle, et qu’il ferait la guerre à toute peuplade qui oserait lui donner asile.

Siloulout, voyant la partie perdue, avait pris la fuite seul. Il se cacha parmi les morts, laissa les Français le dépasser, gagna la Tingballe, qu’il franchit à la nage. D’un pas rapide, il remontait sa rive gauche pour se réfugier chez les Sakalaves.

Les otages furent livrés. Six cents esclaves restèrent au service des Français et travaillèrent immédiatement à l’enceinte du nouveau camp de Louisbourg.

Le chevalier Vincent du Capricorne dirigeait la construction des retranchements et des cabanes.

Un conseil de guerre s'assembla sur-le-champ. Atteint et convaincu de trahison, Vahis fut à l'unanimité condamné à la peine de mort ; mais il demanda grâce en promettant des révélations importantes. Béniowski lui-même appuya chaudement sa demande.

– Le conseil, s'il y a lieu, pourra proposer une commutation de peine, dit M. de Rosnevet qui présidait.

La séance fut levée et Vahis conduit aux fers à bord du vaisseau le *Roland*, où Béniowski se hâta d'aller exprimer toute sa gratitude au brave Kerguelen.

– Je n'appareillerai pas, je vous le promets, avant d'avoir consolidé votre premier établissement, dit le marin breton, et surtout sans avoir découvert avec vous les perfidies de nos ennemis communs.

Les aveux de Vahis devaient être complets. – Il y allait pour lui de la vie ; une terreur sans égale lui fit révéler toutes ses machinations, ses intrigues auprès des naturels, l'histoire honteuse de ses relations avec l'intendant Maillart, avec le capitaine Frangon, c'est-à-dire Stéphanof, et enfin avec Sabin Pistolet de Pierrefort et le baron de Luxeuil lors de leur relâche à l'île de France.

– Encore, Monsieur, encore ! disait Kerguelen de sa voix menaçante, parlez, et prouvez le plus possible.

Vahis, épouvanté, fournissait de nouveaux détails et de nouvelles preuves :

– Ai-je enfin la vie sauve ? demandait-il après chacun des interrogatoires du commandant.

– Non, Monsieur, non ! mais la vérité, rien que la vérité… le moindre mensonge que je découvrirais serait votre perte irrévocable. – Savez-vous, Monsieur, que ce n'est pas sans regrets que je laisserai la vie à un traître de votre espèce. – Il vous sera fourni du papier, des plumes et de l'encre ; je veux vos aveux par écrit.

Un mois entier s'écoula sans que le sort de l'infortuné garde-magasin fût décidé ; mais aussi, dans l'espoir d'apaiser enfin le rigide capitaine de vaisseau, il faisait des efforts de mémoire.

Non-seulement il donna les plus précieux renseignements sur les dispositions secrètes des divers chefs du littoral de Madagascar, – documents qui furent par la suite très utiles à Béniowski ; non-seulement il fournit sur les concussions de l'intendant Maillart des notes accablantes, – mais encore, reprenant à l'origine la révoltante intrigue de Pierrefort et de Luxeuil, il jeta un jour complet sur la biographie secrète de Stéphanof, Estève Finvallen, à bord du *Sanglier Batave*, et le capitaine Frangon, au fort Dauphin où, sans rencontrer de résistance de la part du Napolitain Colletti, à l'aide de son brevet et de la nouvelle que le chevalier du Capricorne ne devait pas revenir, il s'était installé avec un complément de garnison et un adjudant de place nommé Venturel.

– Il résulte de tout ceci, dit Kerguelen à Béniowski, que M. le capitaine de frégate baron de Luxeuil est un calomniateur de la pire espèce, un dangereux compagnon et un misérable ; – mais aucun fait palpable, aucun crime caractérisé ne me permet de le mettre en état d'arrestation. – Quant à Stéphanof, c'est une autre affaire… Je ne puis, moi, commandant en chef d'une division française, souffrir qu'il abrite plus longtemps son infamie à l'ombre du pavillon de la France. – J'irai au Fort-Dauphin, et je le casserai comme verre… – J'obtiendrai aussi les aveux de ce scélérat, et j'en ferai bonne justice…

Il fut décidé qu'une fois Louisbourg mis sur un pied respectable, le major du Sanglier, chevalier du Capricorne, s'embarquerait sur le *Roland* pour aller reprendre le commandement du Fort-Dauphin.

Le *Postillon*, capitaine Saunier, se rendit à Foule-Pointe, dont le roi Hiavi se déclara prêt à servir Béniowski de tout son pouvoir. Il demandait du secours contre les Fariavas ; on lui en accorda ; mais, de son côté, il concéda aux Français le droit d'entretenir un poste sur son territoire.

Déjà Louisbourg devenait point central. – À une lieue de la petite forteresse, sur une île élevée qui prit le nom d'*Aiguillon*, Béniowski fit bâtir un hôpital, une boulangerie et une redoute pour les protéger. On s'occupa dès lors de créer un jardin de botanique. En même temps, des cales et des quais furent construits autour d'une anse voisine qu'on appela le Port-Choiseul.

Après le retour du *Postillon*, la division Kerguelen appareilla, non sans saluer de vingt et un coups de canon le fort de Louisbourg qui lui rendit le salut avec ses pièces de campagne. Le major Vincent du Capricorne, sa fidèle Flèche-Perçante et leurs serviteurs prirent la route du Fort-Dauphin, et les chaleureux adieux du brave soudard à son général eurent pour conclusion :

– Mordious ! ce qui me remet un peu de baume dans le sang, c'est que le Stéphanof ne va pas tarder à recevoir de mes nouvelles !

Vincent du Capricorne, Béniowski et Kerguelen se trompaient.

Lorsque la division française mouilla dans la baie Dauphine, le prétendu capitaine Frangon, sur l'avis de M. l'intendant Maillart, avait laissé son commandement au lieutenant Venturel et s'était rendu à l'Ile-de-France.

Le major, pour se dédommager, résolut de chercher à Luxeuil une querelle à propos de botte. Rien n'était moins difficile : en plein gaillard-d'arrière, au bout de quatre répliques, le major souffleta de son gant le jeune et brillant baron :

– Très-bien !... répartit Luxeuil, à demain, au point du jour !

Mais Kerguelen devait mettre obstacle au duel et placer pendant toute la campagne le baron de Luxeuil dans l'impossibilité de venger son injure.

L'adjudant de place Venturel, à qui Stéphanof avait légué l'autorité dans les conditions les plus difficiles, reçut avec joie l'ordre de remettre le commandement au chevalier qui n'eut aucune peine à rétablir la paix dans la province d'Anossi.

Dian Tsérouge, père de Flèche-Perçante, Dian Rassamb, anacandrian de Fanshère, Dian Salao chef d'Imahal et Fatara de Tolongare, jusqu'alors en guerre ouverte avec Stéphanof, accoururent en poussant des cris d'allégresse.

Un kabar de bien-venue et un festin solennel étaient obligatoires ; grandes réjouissances ; mais le lendemain matin, amère déception, quand le chevalier se fut réveillé avec le doux espoir de percer de part en part le baron de Luxeuil, il vit, de ses propres yeux, la division Kerguelen lever l'ancre et larguer les voiles

– Encore un duel rentré ! mordious !… C'est le dixième au moins depuis que j'ai fait la connaissance de l'aimable vicomte de Chaumont-Meillant.

Le dépit du brave chevalier fut singulièrement accru presque aussitôt par plusieurs nouvelles lamentables. Stéphanof s'était approprié le dragon de Formose pour le dépecer à l'Ile-de-France et en tirer une grosse somme. Après le départ de Franche-Corde et des boucaniers, le serpent croque-rat Grand-Merci s'étant avisé de rentrer dans le fort, il l'avait fait fusiller sans miséricorde, et sa fureur kosaque n'avait pas même épargné le joli maki à fraise Colifichet, délices de la garnison.

– Et je ne pourrai jamais larder ces gens-là, mille cornes de licorne !… Les Stéphanof, les Luxeuil, la race des traîtres et des faquins se tirera toujours de presse !

– Oh ! dit Flèche-Perçante en souriant, moi, je ne me plains pas aujourd'hui… La guerre ! la guerre !… je veux bien la guerre… Mais vos duels… j'en ai trop peur, mon doux maître !

– Brave princesse, bonne fille !… dit le chevalier en lui donnant une tape amicale sur la joue. Au fait ! le Luxeuil m'aurait tué peut-être, ce qui n'eût pas arrangé les affaires d'Anossi ; au lieu de ça, il emporte de moi un petit souvenir qui lui démangera plus d'une fois à la découverte des terres australes.

Luxeuil, de son côté, trépignait de rage ; il osa s'en prendre au commandant Kerguelen. Celui-ci le regarda froidement, ne répondit rien et fit appeler le sieur Vahis.

– Misérable coquin ! dit-il à ce dernier ; Stéphanof, votre complice, avec qui je comptais vous confronter, nous a échappé fort malheureusement !… Je vais donc en finir avec vous !

– Grâce ! commandant ! grâce !… Qu'ordonnez-vous ? que voulez-vous encore ?

– Je veux que vous disiez en face à cet officier ce que vous avez vingt fois écrit en toutes lettres sur son compte dans vos derniers rapports.

– Mais, commandant, je…

– Parlez !… dit Kerguelen de sa voix tonnante.

– C'est un… c'est un… balbutia Vahis.

– Achevez distinctement !

– Un *calomniateur* !… dit le garde-magasin avec effroi.

– Monsieur de Kerguelen, s'écria Luxeuil, si vous n'étiez mon chef direct... si vous ne commandiez ce vaisseau, je...

– Des menaces ! interrompit le capitaine de vaisseau d'un ton dur et ironique.

– Je parle en subalterne outragé.

– À bord de la *Bellone*, vous parliez en chef insolent.

– À bord de la *Bellone*, je commandais... J'étais alors votre ancien de grade... Si j'étais seulement votre collègue aujourd'hui...

– Vous essaieriez de me rendre la leçon que vous avez reçue hier, en plein gaillard d'arrière, de M. le major du Sanglier ?

– Vous l'avez dit, commandant !... répondit le baron de Luxeuil pâle de fureur, se contenant à grand'peine, et qui eut, en ce moment, sacrifié toutes ses ambitions pour avoir le droit de mesurer son épée contre celle du capitaine de vaisseau commandant le *Roland*.

Kerguelen se complut à le torturer encore davantage ; au lieu de l'envoyer aux arrêts, il lui tourna brusquement le dos, laissant toujours l'infortuné Vahis dans la plus cruelle incertitude.

L'équipage du vaisseau se pressait sur le gaillard d'avant ; il y avait foule au pied du grand mât. Les rieurs, de ce côté populaire du bord, approuvaient en souriant la sévère brutalité du vaillant officier breton. Mais l'état-major, composé de gentilshommes, était d'une opinion fort différente. Leur dignité se trouvait blessée par les expressions outrageantes dont Kerguelen s'était servi envers le baron de Luxeuil.

Qu'il fut innocent ou coupable. Qu'il fut intrigant, calomniateur ou pis encore, il était capitaine de frégate dans la marine du roi ; son chef direct ne devait point se permettre de l'avilir en présence des derniers matelots.

Ce sentiment commun à tous les membres de l'état-major du *Roland* était légitime au point de vue de la discipline, quoique le baron de Luxeuil méritât à tous égards la colère de Kerguelen, qui, mettant le comble à la mesure, se retourna enfin vers Vahis et dit :

– Votre peine est commuée au nom du roi ; vous êtes cassé du rang de commis de marine et vous remplirez les fonctions de dernier cambusier distributeur jusqu'à la fin de la campagne.

– O bonheur ! murmura le misérable agent de l'intendant Maillart du Mesle.

Kerguelen poursuivit en s'adressant à Luxeuil :

– Vous voyez ce fourbe et ce traître, monsieur le baron, eh bien ! il ne m'inspire pas plus de dégoût que vous ! Je vous démonte de toutes fonctions !

À peu de temps de là, le sieur Vahis, ayant été atteint dans les mers australes d'une fluxion de poitrine, fut, le onzième jour, jeté à la mer par le sabord de l'avant.

XI

MADAGASCAR EN 1774.

COMBATS. – EXPLORATIONS. – DIPLOMATIE.

À Chaumont-Meillant, Richard a sous les yeux, une carte à grands points de l'île de Madagascar ; Aphanasie, penchée sur son épaule, suit avec attention les descriptions qu'il fait, à l'aide de quelques livres, de la contrée où guerroie, à cette heure, Maurice, l'illustre exilé de Bolcha, l'ancien compagnon d'aventures et de périls.

Madame de Nilof, dont la vieillesse est heureusement distraite par les premiers sourires d'Augustine-Salomée de Chaumont-Meillant, sa petite-fille, n'oublie pas cependant qu'elle a un fils digne de sa tendresse dans les régions lointaines où commande Béniowski.

Deux lettres ont déjà été reçues par les hôtes de Chaumont ; la première annonçant qu'après les plus odieux retards l'expédition sortait enfin de Port-Louis ; la seconde que Louisbourg était fondé, que les Zaffi-Rabès et les Sambarives se soumettaient à leur vainqueur, et que le roi de Foule-Pointe Hiavi consentait à l'établissement d'un comptoir sur son territoire.

– Tout cela est très-heureux, sans doute, disait Richard. Je vois que notre bizarre ami le chevalier du Capricorne va rentrer en possession de son cher Fort-Dauphin ; j'espère bien que Stéphanof est puni à l'instant où nous parlons ; mais M. de Ternay, entre nous, a le droit d'être furieux contre Kerguelen et notre cher Maurice...

– Louis XVI est, dit-on, un prince juste et animé des meilleures intentions ; il s'est intéressé autrefois à Maurice, il pourrait...

– Je n’ai rien négligé pour servir notre ami et votre frère Alexandre, mais le roi ne sait pas tout, je ne suis pas d’humeur à fréquenter la cour, et au résumé les bureaux gouvernent.

À quelque temps de là, les amis de Béniowski furent singulièrement attristés par la disgrâce éclatante de Kerguelen qui, revenu en France, dès le 7 septembre 1771, fut arrêté, déclaré déchu de son grade, et condamné à être enfermé au château de Saumur, sur l’accusation d’avoir injurié un de ses officiers, de n’avoir point rempli sa mission aussi bien qu’il l’aurait pu, et d’avoir abandonné une de ses embarcations dans des parages déserts d’où elle n’était sortie que par une espèce de miracle [1].

Le jugement qui frappa Kerguelen fut, dès-lors, regardé par une foule de gens comme partial et dicté par un sentiment d’animosité qu’on s’expliquera aisément. Le roi Louis XVI voulait être sévère, et n’intervint avec équité que plus tard.

Les rapports de M. de Ternay accablaient Kerguelen, et par contre-coup Béniowski. Le baron de Luxeuil, victime du capitaine de vaisseau disgracié reçut en dédommagement le commandement de la frégate la *Consolante*.

Le loyal capitaine de vaisseau Cerné de Loris, ami de Kerguelen, au lieu d’être nommé contre-amiral, fut mis d’office à la retraite.

Le lieutenant Kerléan n’avait reçu aucune récompense.

La coterie hostile était donc toujours maîtresse de la situation.

Le vicomte écrivit, fit plusieurs fois le voyage de Paris, plaida plusieurs fois la cause de Béniowski auprès de M. de Sartines, fut éconduit en des termes qui lui prouvèrent les mauvaises dispositions du Ministère, et ne dissimula point à Aphanasie les craintes qu’il concevait.

Deux années entières s’écoulèrent ainsi.

Un jour enfin, Petrova, désormais femme de charge de la maison dont Chat-de-Mer gros, gras et fleuri, était cocher, parut portant un paquet cacheté aux armes de Béniowski. La famille s’assembla ; madame de Nilof lut d’abord une assez courte lettre de son fils Alexandre ; le vicomte donna ensuite lecture d’un

[1] LEON GUERIN. – Histoire maritime de la France.

volumineux mémoire épistolaire résumant l'histoire de l'établissement.

« Victoire ! et grande victoire, enfin ! – écrivait le glorieux ami de la famille, – je vais me délasser à vous donner d'heureuses nouvelles. Jusqu'ici, j'ai rarement eu l'occasion de commencer en termes pareils !… Mais je vous dois la meilleure part de mes succès ; en y applaudissant vous jugerez de ma reconnaissance pour votre généreux concours.

« La méchanceté systématique de messieurs de Ternay et Maillart, qui n'ont pas renoncé à employer contre moi des misérables de la trempe de Vahis, paralysait sans cesse mes efforts. – J'espère pourtant avoir décidément triomphé des obstacles ; je suis dans la bonne voie. Quelques mois encore, et les deux tiers de Madagascar reconnaîtront, sous mon autorité, le protectorat de la France.

« Pour vous faire bien sentir comment j'ai procédé en ce pays, je vais, mes bons et chers amis, remonter aux faits qui ont suivi le départ de la division Kerguelen et le rétablissement de la santé de Salomée, qui écrit, de son côté, à son père et à ses sœurs.

« En 1774, – non sans quelques combats partiels, motivés surtout par de vieilles haines de peuplade à peuplade, – j'ai vu se rallier à moi toutes les tribus Zaffi-Rabès et Sambarives, à l'exception des Navans, que le brigand Siloulout souleva contre moi, après être revenu du pays des Sakalaves avec un ramassis de gens sans aveu pour la plupart bannis de leurs villages.

« Le brig le *Postillon*, dont le capitaine, M. Saunier, n'a cessé de me rendre d'excellents services, a établi les meilleures relations entre nous et les indigènes de tout le littoral, depuis Antongil jusqu'au Fort-Dauphin, où notre cher chevalier du Capricorne est inébranlable.

« Moi, j'ai poussé assez avant dans l'intérieur de nombreuses reconnaissances et découvert une mine de cuivre, dont l'exploitation va bientôt m'occuper ; mais le temps et les moyens m'en ont manqué jusqu'ici.

« Les chefs antavares ont contracté alliance bénévole avec mon établissement.

« À Foule-Pointe, le capitaine Rolandron a prêté main forte à Son Altesse te roi Hiavi, rusé larron que ma politique me force à ménager comme il me ménage. – C'est toujours dans son pays que les émissaires noirs, mulâtres ou blancs de M. Maillart, vont d'abord prendre langue. – Hiavi n'a pas été trop satisfait de nous voir pacifier les Fariavas, qui se sont engagés à construire une route de cinquante lieues à travers leur territoire, car je tiens à pouvoir communiquer par terre avec Anossi et le Fort-Dauphin, pour le cas où la communication par mer deviendrait trop difficile.

« M. Saunier, qui, grâce à Dieu, est plein de zèle, a exploré tout le cours de la Tingballe. Elle est navigable dans ses deux branches principales jusqu'à vingt lieues de son embouchure, et n'est pas éloignée d'autres cours d'eau qui peuvent me mettre en rapports faciles avec les peuples du Nord et de l'Ouest.

« Cette canalisation naturelle est pour l'avenir de notre établissement d'un prix incalculable. Si messieurs de Ternay et Maillart nuisent à notre commerce avec les colonies françaises il faut que mes alliés trouvent des débouchés en Afrique, en Arabie et dans l'Inde ; je veux donc m'étendre dans l'Ouest, c'est-à-dire chez les Sakalaves, le plus promptement possible. Par conséquent, j'envoie M. Mayeur, capitaine de ma première compagnie, l'intrépide Franche-Corde, dix de mes meilleurs soldats et cent cinquante noirs, construire un fort devant le village d'Angonavé, dont les habitants sont les seuls Sakalaves que je connaisse jusqu'ici. En entrant dans la ligue formée contre nous, ils ont justifié la mesure hardie que je prends. – C'est un *casus belli*, je le sens bien ; mais, à tout prix, je veux occuper une position centrale dans le Nord.

« Pendant la saison des pluies, Louisbourg est horriblement insalubre. Malgré tous les travaux de dessèchement exécutés par mes noirs, les fièvres, l'an passé, m'enlevèrent vingt hommes ; les trois quarts des soldats étaient sur les cadres ; je fus moi-même aux portes du tombeau. Pour comble de malheurs, au plus fort de l'épidémie, l'exécrable Siloulout tenta un coup de main sur un convoi de mourants qui sortait de Louisbourg et se dirigeait lentement vers un plateau nommé Plaine de la Santé par les insulaires eux-mêmes.

« L'escorte, commandée par Alexandre de Nilof, était peu considérable ; une fausse attaque a lieu ; Alexandre et dix hommes seulement restent près de nous. Siloulout reparaît, enlève mon fils Wenceslas et prend la fuite. La comtesse, n'écoutant que son désespoir maternel, s'élance sur leurs traces ; elle tombe elle-même au pouvoir des agresseurs. J'essaie de me lever, vains efforts, les forces me manquent, je perds entièrement connaissance.

« Un combat héroïque livré par une poignée de soldats à la nombreuse bande de Siloulout eut lieu alors autour de notre convoi de mourants.

« Enfin, Alexandre de Nilof me rendit ma femme, mon fils et la vie, car je n'aurais pas survécu à leur perte.

« Je ne saurais dire assez quel admirable courage déploya le digne frère de votre Aphanasie, Richard. Il fit trembler Siloulout lui-même ; seul contre dix, il fut sublime.

« Cette aventure terrible m'a conduit à créer une troupe de gardes-du-corps composée de Malgaches d'Anossi que m'envoya Du Capricorne par le brig le *Postillon*. Vent-d'Ouest et Jupiter en sont les sous-officiers ; Alexandre les commande.

« Quand la comtesse est à la Plaine de la Santé ou à l'îlet d'Aiguillon, ils ne la quittent pas ; mais dès qu'elle est près de moi, j'utilise le zèle de ces braves Anossiens en leur faisant faire des explorations très longues.

« Ainsi, Alexandre est allé à diverses reprises jusqu'au pays des Fariavas qui l'ont reçu et traité à merveille. J'ai à me louer, sous tous les rapports, de cette nation courageuse, active, pleine de dispositions excellentes et dont je compte tirer grand parti. La route que ses philoubés m'ont promise est presqu'achevée.

« De son côté, Capricorne en fait percer une du Fort-Dauphin vers le nord. – Il a condamné à ces travaux ceux des indigènes qui avaient pactisé avec Stéphanof. Je ne vous dirai pas que mes frères par le serment du Sang prêchent mon alliance à tous les peuples du Midi.

« Dans Antimaroa, je ne veux être que général français, représentant du roi de France, protecteur des colons et pacificateur des indigènes ; mais dans le Sud, je suis, bon gré malgré, Ra-Zaffi-Ramini, le sang du prophète. Vous connaissez mes desseins ; vous savez que la propagation de la foi catholique est

mon vœu le plus ardent. Salomée en toute occasion se déclare chrétienne et compte comme moi sur le puissant concours de notre vénéré père Alexis toujours retenu à l'Ile-de-France. Mais que voulez-vous ? Les résultats prouvent déjà que le major a eu raison. Les peuplades qui me connaissent le moins, sont celles qui croient le plus fermement à mon origine sacrée. – Les Machicores, les Ampâtres, les Mahafales et même les Antacimes, tous peuples limitrophes d'Anossi, ont admis la légende. Elle est chantée avec succès jusqu'à la baie Saint-Augustin, m'écrit mon *Vice-Roi* d'Anossi (ceci est le nouveau titre que prend pour sa part notre ami Vincent du Sanglier, chevalier du Capricorne, major titulaire de ma légion et commandant très réel du Fort-Dauphin).

« Ici, deux cents de mes esclaves et la tribu du chef Zaffi-Rabé Raoul percent un chemin qui conduira de Louisbourg au pays des Fariavas.

« Mon cousin Rafangour et Ciévi, chefs de deux grandes tribus Sambarives, me sont désormais dévoués jusqu'à la mort ; ils me fournissent tous les bras dont j'ai besoin pour mes nombreuses constructions d'établissements, de canaux, de quais, d'habitations et de chemins.

« Le roi de Foule-Pointe Hiavi voit nos travaux de fort mauvais œil ; je le soupçonne d'avoir fait couper plusieurs de nos ponts de bois. Je commence à entretenir des correspondances secrètes avec divers philoubés Mahavélous, tout prêts à se révolter contre lui ; mais je le soutiens encore, ne voulant allumer la guerre civile que s'il se rend évidemment coupable envers nous.

« J'use toujours ainsi de modération, tâchant de tout savoir, et j'évite les grands engagements autant que possible surtout du côté de l'Est.

« M. Mayeur, qui se montre ingénieur fort habile, a établi notre poste avancé d'Angonavé dans une position imprenable. Il veut bien en mon honneur lui donner le nom de *Fort-Auguste*. Franche-Corde y tient garnison, et, devenu grand diplomate, prétend à former un parti français chez les Sakalaves.

« La Plaine de la Santé, située entre Louisbourg et Fort-Auguste dans une position si belle qu'il suffisait d'y envoyer nos malades pour qu'ils fussent guéris, n'est plus tenable depuis les

nouvelles incursions du brigand Siloulout, dont les bandes ravagent la contrée. – Nous ne pouvons plus nous contenter, dans ce point salubre, d'un camp entouré de palissades. M. de Marigny, capitaine de ma deuxième compagnie, est chargé de construire un fort qui couvrira la rivière et la plus grande partie de la plaine.

« Le *Grand-Bourbon*, vaisseau de compagnie, vient relâcher dans la baie d'Antongil ; je lui fais fournir tous les rafraîchissements dont il a besoin et charge son capitaine de mes dépêches pour messieurs de Ternay et Maillart.

« Mon séjour prolongé dans la Plaine de la Santé, les soins de Salomée, qui n'a cessé d'être mon ange gardien et ceux de l'excellente Fleur-d'Ébène, vivandière modèle maintenant, m'ont enfin rétabli.

« M. Desmazures, notre chirurgien-major, me défend encore de sortir pendant le jour à cause de la chaleur, et pendant la nuit à cause de la fraîcheur de la rosée.

« J'en suis réduit à dix minutes de promenade immédiatement après le coucher du soleil.

« De nouvelles attaques de Siloulout me forcent bientôt à monter à cheval.

« M. de Marigny, notre major depuis que le chevalier est au Fort-Dauphin, m'accompagna dans la battue que nous fîmes à la poursuite des Navans. Tandis que ce violent exercice achevait de me rendre mes forces, il fut malheureusement frappé d'un violent coup de soleil ; les fièvres de Madagascar l'atteignirent, enfin j'eus la douleur de perdre cet excellent officier, à qui ses services avaient valu la croix de Saint-Louis, et qui m'avait jusqu'alors secondé dans mes opérations avec un admirable courage.

« L'enceinte de Louisbourg devenait trop étendue pour être gardée par le petit nombre de volontaires qui y restaient. J'y bâtis un fort que j'appelai *Fort-Louis*. Il est construit du meilleur bois de Madagascar, avec une triple palissade garnie d'une masse de terre formant talus et d'une banquette solide pour faire jouer les bombes. Les premières fortifications de Louisbourg en sont les travaux avancés. – Je laissai le commandement du Fort-Louis à M. de Vienne, lieutenant en premier, qui avait avec lui cinquante-six hommes et de bons sous-officiers. –

Puis je me rendis à la Plaine de la Santé, où j'établis un immense marché pour la traite du riz, des bestiaux et du bois.

« Siloulout reparaît vers la fin de l'année. Je ne sais comment ce malheureux fanatique s'y prend pour se faire des partisans : tantôt mes soupçons se portent sur le roi Hiavi, tantôt sur l'intendant Maillart, car on a saisi de la monnaie française sur les brigands de la bande faits prisonniers. – J'ai craint un instant que les Zaffi-Rabès ne se laissassent entraîner ; il fallait user de moyens extrêmes. Mais Effonlahé, Raoul et les philoubés d'Antimaroa, mon cousin Rafangour entr'autres, ne trouvant pas sage que j'employasse des blancs pour cette exécution, s'en chargèrent. – Six cents Navans furent massacrés ; Siloulout, lui-même, s'échappa encore.

« J'ai juré, s'il ose revenir encore, de diriger en personne l'expédition et de le faire pendre sur les murailles du Fort Louis.

« Un complot d'assassinat formé contre moi par quatre chefs, me força d'agir de nouveau avec une vigueur terrible ; je reçus avis de l'organisation d'une nouvelle ligue ennemie. Les plus lamentables nouvelles m'arrivaient coup sur coup. Mes dépêches adressées à l'Ile-de-France restaient sans réponse.

« Ce fut dans ces conjonctures que se termina pour nous l'année 1774. »

– Quelle énergie ! quel courage infatigable s'écria le vicomte de Chaumont-Meillant. Il a la seconde vue du génie. Tous ses actes sont réfléchis et ses instructions dignes d'un vrai chrétien, loyal serviteur de la France.

Madame de Nilof, fière de la belle conduite d'Alexandre, ajouta quelques mots à sa louange ; mais Aphanasie, plus impatiente, se saisit de la longue missive du général :

– J'ai hâte, dit-elle, de savoir si nos efforts lui ont été utiles !

– Pouvons-nous en douter d'après la phrase qui commence sa lettre ?

Petrova qui berçait la petite Augustine-Salomée, Chat-de-Mer qui s'était silencieusement approché de la tonnelle sous laquelle se trouvait la famille, écoutaient avec un recueillement respectueux. Aphanasie continua la lecture commencée par son mari.

XII

MADAGASCAR EN 1775.

ABOLITION DE L'INFANTICIDE. – POSTES MILITAIRES ET COMMERCIAUX. – DÉCOURAGEMENT. – L'*APHANASIE*.

« Le vieux Flacourt, mon illustre prédécesseur, poursuivait Béniowski, fit graver sur une pierre que j'ai vue au Fort-Dauphin, cette triste devise : « *Cave ab incolis*. » – « Défie-toi des indigènes. » – Le souvenir m'en revint, lorsque je vis s'unir contre moi des peuplades comblées de mes bienfaits, car je n'ai rien épargné, – je puis m'en glorifier, – pour mériter leur estime et leur reconnaissance. Chaque fois que mes volontaires se sont donné les moindres torts, j'ai sévi exemplairement. – Envers les naturels, au contraire, j'ai toujours été indulgent et prompt à pardonner.

« 1775 commença par des communications non moins alarmantes que celles qui troublaient déjà mon repos.

« Le philoubé Raoul me dit en particulier que mes ennemis cachés, n'osant encore se révolter ouvertement, envoyaient de toutes parts des émissaires chargés de grossir le nombre des nations hostiles à mes projets. Non contents d'avoir l'adhésion de la plupart de mes voisins, ils avaient fait entrer dans leurs intérêts le chef de la province Sakalave limitrophe. Et ce chef, fort irrité de la construction du Fort-Auguste, non-seulement acceptait pour sa part, mais leur proposait, en outre, sous certaines conditions, l'alliance du puissant roi de Boyana, capable de mettre en campagne quarante mille combattants.

« Les renseignements que je ne cessais de prendre, me prouvaient qu'il y avait fort peu d'exagération dans le rapport du philoubé Raoul. J'eus soins pourtant de dissimuler mes craintes :

« – Grâces te soient rendues, magnanime philoubé, lui dis-je. Prudent et avisé dans le *kabar*, tu es un allié sûr dans les

combats. Mon roi est mille fois plus puissant que le roi des Sakalaves ; mais il est juste et ne cherche point à conquérir Madagascar. Il m'a envoyé avec un petit nombre d'hommes pour être l'arbitre de vos querelles, pour vous donner la paix et faire fleurir votre commerce. Malheur à Cimanour, s'il m'oblige à recourir à mon roi ! malheur à lui, s'il ose attaquer le moindre de mes alliés. Sans même sortir de la province d'Antimaroa, je le renverserai et je rendrai la puissance à celui qui devrait être son roi.

« Raoul fut très surpris de mes paroles. Il ignorait que je fusse au courant des troubles politiques des Sakalaves ; mais Franche-Corde faisait de la diplomatie sur la frontière d'Angonavé. Je lui devais la connaissance d'une révolution qui avait eu lieu deux ans auparavant à Boyana dont le roi, nommé Rozai, fut détrôné par Cimanour.

« – Je vois que le chef des Français est sage et qu'il n'ignore rien, reprit Raoul, Rozai a de nombreux partisans, et si tu veux lui accorder ta protection, je puis lui envoyer un message secret.

« – Rozai, répondis-je avec assurance, a déjà reçu ce message.

« En effet, Franche-Corde avait dû faire inviter Rozai à venir conférer avec lui au Fort-Auguste. Je trouvai d'abord cette démarche inutile et même compromettante ; elle pouvait, à cette heure, me servir puissamment dans le kabar des chefs d'Antimaroa.

« – Va ! dis-je à Raoul, engage les Zaffi-Rabès et les Sambarives à repousser de perfides conseils ; annonce-leur que je ne tarderai pas à les convoquer en assemblée générale.

« Aussitôt après, je fis appeler Alexandre de Nilof, je lui donnai mes instructions, et dès que le soleil fut couché, il partit ventre à terre pour Fort-Auguste avec ordre de revenir la nuit suivante. Vent-d'Ouest et Jupiter, montés sur d'excellents petits chevaux arabes achetés chez les Zaffi-Hibrahim, escortaient Alexandre, qui remplit parfaitement sa mission.

« Franche-Corde envoya immédiatement à la recherche du roi Rozai une dizaine de ces adroits bateleurs noirs, dont vous connaissez la caste, méprisée comme infâme, mais choyée comme divertissante et propre à tous les métiers.

« Certains de ces *ompissas*, véritables bohémiens, vont de province en province et de royaume en royaume, malgré les plus grandes distances. Franche-Corde en reconnut qu'il avait autrefois vus aux alentours du Fort-Dauphin ; il leur proposa de se mettre à nos gages. – J'eus, à partir de ce moment, des espions précieux, que je payai grassement, tout en me défiant d'eux. Un *auli* ou barbier, charlatan, arracheur de dents et marchand d'abominables drogues, de la caste des *ompissas*, devait amener le roi déchu chez mon brave Franche-Corde.

« D'un instant à l'autre, la guerre risquait d'éclater. Je passais des nuits affreuses, maudissant tour à tour l'incurie du ministère et la malveillance systématique des chefs de l'Ile-de-France.

« À aucune époque, pas même lors de ma déportation au Kamchatka, je n'ai autant souffert que durant les deux premiers mois de 1775. – Une fièvre ardente occasionnée par mes insomnies, ne me quittait pas ; j'avais peur de perdre la raison. Vasili, consterné, osait à peine m'instruire de ce qui se passait. Mes volontaires, découragés, sans vêtements, sans chaussures, réduits à l'état le plus misérable, commençaient à murmurer ; deux de mes officiers osèrent me donner leur démission et m'abandonnèrent.

« Leur défection m'affecta au point que je tombai frappé d'un coup de sang, et restai plusieurs jours entre la vie et la mort.

« Salomée, alors, se montra la femme virile des Opales et de Cracovie. Elle fit au chirurgien-major, M. Desmazures, un devoir de laisser ignorer mon état aux soldats et aux indigènes, envoya un message secret à Rolandron pour qu'il laissât à Sans-Quartier la direction du poste de Foule-Pointe et qu'il revînt en toute hâte à Fort-Louis.

« En même temps, elle annonça qu'elle réunirait en grand kabar les femmes des chefs de la province d'Antimaroa, en présence de toutes les femmes libres ou esclaves, tous les hommes, sans exception, étant bannis de l'assemblée.

« La nouveauté de cette proclamation surprit les philoubés, charma leurs compagnes et provoqua sans doute plus d'une querelle de ménage. Le débat se termina pourtant à la grande satisfaction de madame de Béniowski, – car une immense af-

fluence de jeunes ou de vieilles insulaires envahit, à l'heure convenue, les abords de Louisbourg.

« Des tentes avaient été dressées pour les compagnes des philoubés, seigneurs et capitaines de districts, des gradins préparés et une sorte de trône élevé pour Salomée qui s'exprime facilement dans la langue des Malgaches et s'est étudiée à acquérir leur pompeuse éloquence.

« Lorsque Fleur-d'Ébène et les servantes, libres ou esclaves de notre maison, eurent fait circuler des rafraîchissements, Salomée, qui avait son fils Wenceslas avec elle, – car les enfants n'étaient point exclus, – invoqua *Ra-Mariama*, c'est-à-dire la vierge Marie qui, d'après les Madécasses, préside spécialement à la naissance des enfants.

« – J'ai parcouru de nombreuses contrées, dit-elle ensuite ; en tous pays, j'ai vu que le sentiment le plus doux et le plus fort à la fois est l'amour maternel. Est-il, je vous le demande, femmes de Madagascar, un trésor qui vaille une caresse de l'enfant qu'on a porté dans son sein, qu'on a nourri de son lait, que l'on conduit par la main après l'avoir longtemps bercé dans ses bras ?... Est-il une étoile plus brillante que son sourire, un chant d'oiseau plus mélodieux que ses premiers bégaiements ? Quel est le fruit dont la saveur égale l'innocente douceur de ses baisers ? Dites-moi, femmes de Madagascar, trouvez-vous lourd votre fardeau lorsque vous portez vos jeunes enfants ?... En aucune contrée du monde, il n'est de fils plus reconnaissants que les vôtres ; et lorsque, débarquant pour la première fois sur la terre d'Anossi, je vis la fille du rohandrian Dian Tsérouge offrir à sa mère *le souvenir du dos*, mes yeux à moi s'emplirent de larmes ; j'embrassai mon fils avec transport, je regrettai de ne l'avoir point porté comme font les mères malgaches ; car mon fils Wenceslas ne me présentera jamais le *fofoun damoussi* ! »

« À ces mots, Salomée pressa contre son cœur notre jeune fils. Son exorde avait ému l'assemblée qui ne savait encore à quoi tendait le discours.

« – Il n'aura jamais pour moi la gratitude d'un enfant malgache envers sa mère, ajouta la comtesse, et pourtant, lorsqu'il est né, je ne me suis pas demandé si c'était pour les autres un jour heureux ou malheureux, c'était un jour heureux pour moi, cela m'a suffi !... Je ne me suis pas demandé s'il était beau, s'il

était bien fait, s'il voyait, s'il entendait, s'il était fort, faible, malingre ou chétif… c'était mon fils, c'était mon enfant ! Il était assez beau ainsi !… Et celui qui eût voulu me l'arracher, eût trouvé en moi une lionne furieuse, une tigresse qui lui aurait dévoré les entrailles, un démon qui l'aurait brûlé comme le feu… Oui, fût-il né privé de la vue, de l'ouïe et des formes d'un être humain, fût-il né en ce jour maudit où périt Abel, je ne me serais pas laissé enlever mon enfant… Mais vous, filles de Madagascar, mais vous.., qu'ai-je appris ?… Sont-ce des langues menteuses et méchantes qui m'ont révélé la coutume que le démon vous a suggérée ?… Vous a-t-on calomniées ?… – En descendant de la Plaine de la Santé à Louisbourg, j'ai vu flotter sur les eaux trois malheureux enfants nouveaux-nés qu'entraînait le courant… Ils allaient périr, leurs frêles berceaux d'écorce s'emplissaient et coulaient. – « Quels barbares sans cœur ont pu abandonner ainsi ces pauvres créatures à la colère du fleuve ? » – « Ce jour est un jour mauvais ; leurs mères les ont elles-mêmes exposés sur les eaux. » – Oui, certes ! maudit et maudit le jour où une mère fait périr son enfant !… Ra-Mariama, la sainte mère de notre Seigneur Jésus-Christ, mon Dieu, vous ordonne par ma bouche de renoncer à votre coutume impie !… Le grand chef, mon époux, lorsque je lui ai révélé l'usage des femmes de Madagascar, s'est voilé la face, en disant : – « Ce peuple est ennemi de Dieu et de son propre sang !… Pourquoi m'épuiser davantage à secourir ce peuple ?… » Il allait vous maudire, j'ai calmé sa fureur… Mais vous ne le reverrez pas avant que votre abominable coutume soit pour jamais détruite… Filles, femmes et mères du pays de Madagascar, répondez-moi !… répondez !… Se lèvera-t-il une mère pour demander le droit d'abandonner son enfant dans les bois, dans les rochers sur les eaux ?… Oh ! que cette femme-là soit au-dessous des femelles des plus cruels animaux, que ses mamelles se dessèchent, que ses fils, si elle en a de vivants, la frappent au visage et qu'ils lui disent : – « Tu as tué mes frères… voilà le souvenir qu'ils te paient par ma main !… »

« Des cris et des sanglots répondaient à ce discours véhément qui fut suivi de la présentation de plus de vingt enfants recueillis par Salomée depuis quelques mois. Vingt mères, pal-

pitantes de bonheur, s'élancèrent aux pieds de ma femme en s'écriant :

« – Ra-Mariama me rend mon enfant perdu !... – J'ai retrouvé ma fille !... – Mon fils a été sauvé ; que la dame de Fort-Louis soit bénie !... – Les eaux du fleuve, les animaux féroces, les insectes rongeurs, les caïmans et les oiseaux de proie ont épargné mon enfant !... – Il n'a eu faim ni soif, une mère bienfaisante l'a fait nourrir !...

« Elles reconnaissaient leurs enfants retrouvés ; elles leur offraient le sein avec des transports d'allégresse, elles baisaient les mains et les pieds de Salomée en se déclarant pour jamais ses servantes fidèles. Quelques mères infortunées, dont les progénitures n'avaient pas été recueillies, désespérées à cette heure, se tordaient et se roulaient sur le sable en poussant d'épouvantables clameurs. – Plusieurs d'entre elles, haletantes, écumant de rage, maudissant la cruelle coutume de leur pays, entrèrent en convulsions. – Il fallut les emporter au Fort.

« Salomée put enfin reprendre la parole :

« – Femmes de Madagascar, s'écria-t-elle, devant le Dieu créateur et au nom de la Sainte-Vierge Marie, mère de Ra-Hissa, notre Seigneur Jésus-Christ, jurez donc d'un commun accord de renoncer pour toujours à votre superstition cruelle !...

« – Nous le jurons !... nous le jurons ! répondirent toutes les insulaires.

« – Jurez d'être mères comme les femelles des animaux qui n'abandonnent jamais leurs petits !... Jurez d'avoir pitié du fruit de vos entrailles et de résister par la force, s'il le faut, à quiconque essaierait de rétablir la coutume du démon !...

« – Nous le jurons !... mère des Malgaches, nous te le jurons !...

« – Et moi je jure que la protection de mon mari et de ses soldats est acquise à toute mère qui la réclamerait pour sauver son enfant !... Non ! les Français ne sont venus ici pour détruire ni pour asservir votre race !... Les Français affranchissent leurs prisonniers de guerre... Et la comtesse de Béniowski vous dit : Laissez croître et multiplier les Malgaches afin qu'ils forment un grand peuple invincible sous le règne d'un chef juste et indulgent ! »

« Alors une vieille mulâtresse qui avait passé plus de trente ans à l'Ile-de-France et que l'on ne connaissait plus dans son propre pays, s'avança et dit avec l'accent de la passion :

« – J'ai été la femme du plus illustre chef des Malgaches, moi, Suzanne, hier esclave, aujourd'hui libre sur la terre de mes ancêtres, grâce au général et à sa compagne. »

« Un profond silence, produit par l'étonnement et la curiosité générale, régna soudain dans l'assemblée.

« – Je suis la veuve de Ramini-Larizon Ompiandrian des Sambarives, qui fut massacré par les pères de Mahertomp, de Raboët, de Campan et de Siloulout. J'ai été réduite en esclavage et vendue comme une bête de somme, tandis que les assassins se partageaient le royaume de mon époux !... Malheur sur eux !... Malheur sur moi-même !... Tous mes fils vinrent au monde en des jours mauvais, et moi, je sacrifiai tous mes fils à votre coutume maudite !... Je suis vieille aujourd'hui, pauvre et sans défenseurs !... Où êtes-vous, mes enfants ? Les caïmans vous ont dévorés... Vous avez été la pâture des requins ou des fourmis... Et le meurtre de votre père ne sera jamais vengé !... »

« Par une heureuse coïncidence, les philoubés Mahertomp, Raboët et Campan étaient les principaux meneurs de la ligue de nos ennemis. – Salomée ne l'ignorait pas.

« – Suzanne, dit-elle, le repentir plaît au Souverain Seigneur du Zodiaque, et Ra-Mariama la Vierge sainte a entendu tes cris de douleur !

« – Est-il bien vrai, se demandaient entre elles les femmes de Madagascar, que l'époux de notre mère *Salomée*, au nom de salut, soit du sang de Ramini ?

« Ma femme avait eu soin de préparer un grand nombre de petits scapulaires de soie blanche, ornés de cœurs en étoffe rouge. En mémoire de l'abolition de l'infanticide, elle les distribua entre toutes les femmes qui en firent aussitôt leur parure. Salomée ajouta qu'elle se tenait prête à en donner de semblables à toutes les absentes qui viendraient au Fort, abjurer de même leur infâme coutume. Ces ornements firent fureur ; ils prirent le nom de *don de Salomée*, ce qui, par une bizarrerie de la langue, signifie en outre *joie du salut*, (alihiza-Salama).

« Des contrées les plus reculées, il devait arriver des députations de matrones pour demander à la comtesse des *Dons de*

Salomée, car l'abominable usage de l'infanticide par superstition existait chez presque tous les peuples de l'île.

« La conséquence du *kabar* des femmes fut le salut de notre établissement et le mien propre, car Salomée vint me dire :

« – Maurice, je te réponds de la paix !...

« Cette parole me ranima. Je fondis en larmes, le cerveau se dégagea ; je pus, dès le surlendemain, donner audience à Rafangour et au chef Raoul qui m'apportaient des nouvelles rassurantes.

« L'arrivée de Rolandron ne fut pourtant pas inutile. J'avais besoin d'un capitaine expérimenté pour châtier Mahertomp, Raboët et Campan. En huit jours, vingt Français et trois mille de nos alliés, redevenus fidèles, ont balayé les deux rives de la Tingballe, et fait douze cents prisonniers dont les deux tiers me furent livrés. Je conservai pour travailler à nos routes les moins dangereux et j'affranchis en même temps tous ceux de mes premiers esclaves qui me parurent dignes de recevoir la liberté. Les terres conquises sur les rebelles devinrent leur partage. Je puis, à l'avenir, compter sur eux.

« L'abolition de l'infanticide, qui nous avait conquis les ardentes sympathies de toutes les femmes, décida les Zaffi-Hibrahim, jusque-là neutres et sur la défiance, à se prononcer en ma faveur. Ce fut là une nouvelle récompense du mouvement généreux de Salomée, car ils ne le cèdent en vaillance à aucune autre race et l'emportent sur toutes les autres en sentiments honnêtes.

« Le vénérable Eliézer, que j'aime à comparer au fidèle serviteur d'Abraham, dont il porte le nom et presque le costume, introduisit devant moi les six principaux philoubés de l'île Sainte-Marie ou des rivages d'Antongil :

« – Ils voyaient enfin par eux-mêmes que j'étais un homme juste, droit et craignant Dieu. Ma conduite envers *les payens* leur était connue ; la destruction de la plus horrible coutume des Malgaches de la Grande-Terre, l'humanité avec laquelle je traitais mes esclaves et ma religion à tenir mes engagements leur prouvaient que j'avais été calomnié par des méchants méprisables. Sans se soucier de savoir si j'étais ou non de la race du prétendu prophète Ramini, sans s'inquiéter de mes croyances plus que de mon origine, ils se contentaient d'avoir acquis la

certitude que je voulais le bien avant tout et pardessus tout. Ils s'engageaient donc à me servir dans leur propre pays et me priaient même d'établir un poste dans leur île.

« Ce comptoir, gardé par quelques-uns de nos invalides placés sous les ordres d'un créole de Bourbon qui m'a offert ses bons offices, est en voie de prospérité, et m'a déjà fourni de précieuses ressources. – Ainsi, par exemple, j'ai pu fréter pour les Iles-de-France et Bourbon des barques de Sainte-Marie, et, par l'intermédiaire des Zaffi-Hibrahim, renouer des relations commerciales plus nécessaires encore aux îles françaises qu'à Madagascar.

« M. de Ternay est bien forcé de fermer les yeux. J'ai donc été en mesure de me fournir des objets d'armement et d'équipement les plus indispensables. Nos prises sur les rebelles, dont les troupeaux et les récoltes tombèrent en mon pouvoir, furent avantageusement troquées. Mes soldats, habillés, payés, bien nourris et bien couchés, recouvrèrent leur moral.

« J'osai expédier le *Desforges* à Bourbon pour y faire quelques recrues ; mais il ne me ramena que quatre aventuriers d'assez mauvaise mine. Je les expédiai sur-le-champ au Fort-Dauphin, en priant notre ami Du Capricorne de nous envoyer quelque renfort s'il le pouvait. – Je vous ferai remarquer, par parenthèse, qu'à Bourbon le *Desforges* ne fut pas inquiété comme je l'avais craint.

« Messieurs de Ternay et Maillant du Mesle, éclairés sur leurs véritables intérêts, commenceraient-ils donc à comprendre qu'il leur importe de ne plus entraver mes opérations ?

« Quoi qu'il en soit, la guerre contre les Sakalaves étant indéfiniment ajournée, je pus reprendre le cours de mes opérations pacifiques, fonder des comptoirs, établir des postes, contracter d'utiles alliances avec les rois et les chefs des diverses parties de l'île, assurer les communications, percer des routes, étendre le réseau de mon influence, m'organiser solidement.

« La plus parfaite tranquillité régnant enfin dans la province d'Antimaroa, je confiai le commandement du Fort-Louis et de ses dépendances au capitaine Rolandron ; je m'embarquai avec ma femme, mon fils, Alexandre de Nilof et quelques soldats, à bord du *Postillon* pour faire une inspection générale de mes postes maritimes.

« M. Mayeur, toujours plein d'ardeur et de zèle, avait établi un comptoir sur le territoire d'Angontzi, j'allai y passer trois jours et tins un *kabar* dans lequel dix philoubés antavares se prononcèrent chaudement pour nos intérêts.

« Je reçus une ambassade du roi du nord Lambouin dont j'acceptai l'alliance et j'eus la bonne fortune de porter secours à un équipage anglais dont le navire avait naufragé près du port Louquez.

« Parmi ces Anglais, se trouvait un de mes compatriotes, M. Ubanowski, natif de Varsovie, qui me demanda d'entrer au service de l'établissement en qualité d'ingénieur ; je l'admis avec joie dans nos rangs, et le chargeai immédiatement de construire un phare sur l'île d'Aiguillon, où je le déposai, avant d'aller visiter nos postes de Mananhar et de Massouala.

« Le commerce, sur ce point, est très florissant ; mais la traite des noirs entraîne les tribus à se faire la guerre entr'elles ; je ne veux point de ces guerres partielles qui ruinent le pays. Malheureusement, sans le concours de la mission catholique, je ne saurais essayer de réformer l'esclavage, et le père Alexis m'écrit de l'Ile-de-France qu'il y est retenu par force majeure. En attendant, il étudie le malagazi et nous reviendra parfait prédicateur, n'ayant que faire d'interprètes.

« À Foule-Pointe, le roi Hiavi me reçut avec les plus grandes démonstrations d'amitié. – Je me montrai froid et sévère. Alors, il fit de lui-même amende honorable, reconnut ses torts, en rejeta la faute sur les émissaires de l'intendant Maillart et me supplia de lui rendre ma bienveillance.

« – Il n'a tenu qu'à moi, lui dis-je, de te faire renverser par les princes de ta nation ; tu serais mon esclave si je l'avais voulu ; j'ai préféré ton amitié. Sois donc fidèle à l'avenir, je te protégerai comme un frère !...

« Hiavi se mit à genoux et baisa le pan de mon manteau, il fit le serment de m'être dévoué jusqu'à la mort et jura qu'il me livrerait les émissaires de M. Maillart si jamais il en venait encore me calomnier à Foule-Pointe.

« Après quatre jours de fêtes et de kabars, poursuivant ma route vers le Sud, je mis pied à terre à Tamatave, vis-à-vis de l'île aux Prunes, sous le dix-huitième degré de latitude ; j'étais

encore à plus de cent cinquante lieues marines du Fort-Dauphin.

« Tamatave, où le sergent Jambe-d'Argent s'était établi depuis quinze jours dans une méchante baraque, entourée de palissades, est un des points les plus importants de l'île pour la sûreté de sa rade, et par l'heureuse disposition du terrain sur lequel on pourrait asseoir avec facilité une place de guerre formidable. – J'y avais provisoirement un sergent, un caporal, trois Français et vingt-cinq soldats noirs. Je n'en fus pas moins reçu comme un grand chef dont on vint de toutes parts briguer l'alliance.

« Trente princes de nations diverses me saluèrent à la fois du nom de *Râ-amini*.

« – Ne m'appelez pas ainsi, leur dis-je. Je ne veux, ni ne puis être que votre allié, que votre frère !... Représentant du roi de France, je ne dois avoir d'autre titre que celui de gouverneur.

« – Renies-tu donc ton sang et ta gloire ?

« – Il attend, s'écria Salomée avec chaleur, que vous ne formiez qu'une seule immense nation ; il attend que Cimanour, le roi des Sakalaves, cesse de menacer son autorité...

« – Je suis prêt à te fournir six mille guerriers, répartit le prince des Bétaniménes.

« – Et moi, ajouta celui des Bétimsaras, je marcherai moi-même sous tes ordres à la tête de mes plus vaillants serviteurs.

« À l'exception de quelques peuplades sauvages de l'intérieur, je voyais donc se ranger sous le drapeau de la France tous les peuples qui occupent les côtes méridionales et orientales, depuis la rivière qui se décharge dans la baie Saint-Augustin, jusqu'au port Louquez situé à soixante lieues environ de notre établissement central. Un littoral immense, c'est-à-dire la bande qui s'étend du Fort-Dauphin à Tamatave, n'avait reçu ni poste ni comptoir français. – Il ne me fallait qu'un triomphe comme la conquête du pays des Sakalaves pour devenir le médiateur suprême, l'*Ompiandrian* de Madagascar. – Et je manquais, hélas, de munitions, d'armes et de troupes ! – En moins de deux ans, par mes propres forces, j'avais amené près de la moitié des Malgaches à se déclarer pour moi : n'allais-je point échouer au port ?

« À Tamatave, après la conférence admirable dont je viens de vous faire entrevoir toute l'importance, un découragement amer s'empara de moi. – Je passai la nuit entière sur le pont du navire, à méditer et à examiner ma position ; par moments, une sueur froide me glaçait :

« Point de nouvelles d'Europe ! Toujours des ennemis acharnés dans les colonies françaises ! Je n'avais d'autre ressource que ma fermeté contre le malheureux destin qui me poursuivait. Je voyais avec inquiétude l'approche de la mauvaise saison durant laquelle, si nous étions toujours privés de secours, j'avais tout lieu de craindre, attendu l'impossibilité où je serais de faire aucun établissement dans l'intérieur du pays, de voir la colonie plongée de nouveau dans la situation la plus critique. Les troupes, ne voyant arriver aucun des renforts que je leur promettais sans cesse, se regardaient comme abandonnées, car les bruits semés à l'Ile-de-France, sur la diminution de mes forces, avaient été, malgré toutes mes précautions, divulgués à Madagascar. La patience courageuse de mes officiers qui avaient pris la ferme résolution de faire leur devoir en relevant les esprits des soldats, était le seul soutien de mon âme chancelante. Mais comment traverser la crise ? Comment obtenir le succès indispensable à l'affermissement de ma puissance naissante ? Qui pouvait répondre de la solidité de mes forces ? Les épidémies et les combats les réduisaient fatalement ; et le *Desforges* m'avait ramené de Bourbon… quatre méchants mercenaires.

« Après avoir triomphé de l'intempérie d'un climat brûlant, après avoir vu ses troupes diminuer d'un tiers, en être réduit à faire face à tout avec une poignée de soldats épuisés de fatigue ! Trembler de perdre les avantages obtenus ; craindre jusqu'aux moyens évidents d'assurer le succès ; et cela par la faute du gouvernement qu'on sert !

« Les ministres du roi m'avaient solennellement promis que je recevrais tous les ans un renfort de cent vingt hommes et que, d'un autre côté, l'Ile-de-France fournirait à mes plus pressants besoins. – *Rien ne me manquerait pour assurer le succès de ma mission !* – Odieuse ironie ! – Deux années s'étaient écoulées sans que l'on eût songé à tenir la moindre de ces promesses !… Si les secours tardaient encore, – je sentais

l’impossibilité de réaliser mes plus sages desseins ; – tous les fruits de mes travaux, de mes fatigues, de mon adresse et de ma patiente énergie disparaissaient, – et la France serait pour jamais privée des moyens de regagner la confiance des naturels.

« À Foule-Pointe, j’avais indirectement reçu la nouvelle de la mort du roi Louis XV et de l’heureux avènement du roi Louis XVI au trône. J’appris en même temps qu’il y avait eu des changements dans le ministère. Loin de concevoir des espérances, je craignis encore que ce ne fût une cause de plus pour différer l’envoi des secours que j’attendais.

« La fièvre dont je m’étais débarrassé par l’emploi de remèdes violents m’aurait repris sans doute sans ces paroles de Salomée :

« – Maurice, ne te laisse point abattre !... – Au commencement de cette année, je t’ai guéri en t’annonçant la paix !... – Je te jure aujourd’hui que tu pourras faire la guerre, réduire les Sakalaves et affermir ton autorité !

« Comme un enfant que consolent les caresses d’une mère, je me pris à lui sourire avec une confiance irréfléchie.

« – Mais où puises-tu ta confiance ?

« – Dans ma foi, dans mon amour, dans mon cœur !... Et aussi dans l’opinion que j’ai de nos amis. – Le ministre te manque de parole et t’oublie ; mais Richard, Aphanasie et leur mère ne nous oublient pas !... Celui qui armait la *Douairière* pour te délivrer d’esclavage, alors qu’il n’était encore qu’un ami ordinaire pour toi, ne t’abandonnera pas aujourd’hui qu’il te doit tout son bonheur !

« Elle achevait de parler lorsqu’une voile dorée par les premiers rayons du soleil levant apparut à l’horizon.

« L’*Aphanasie*, qui avait relâché l’avant-veille au Fort-Dauphin, côtoyait de près les promontoires de Tamatave où, d’après le major, je devais être encore.

« J’arborai le pavillon de reconnaissance en tirant trois coups de canon. Le signal aperçu, le navire que vous m’envoyiez, mes nobles amis, entra en rade.

« Si les Sakalaves sont soumis, si ma colonie est fondée, si mon entreprise réussit, Aphanasie, Richard, mes enfants, c’est à vous que je le dois !... »

Ici, Aphanasie, palpitante, interrompit sa lecture pour se jeter à genoux en remerciant le ciel ; madame de Nilof priait avec sa fille. Des larmes fraternelles emplissaient les yeux du vicomte de Chaumont-Meillant. Petrova et Chat-de-Mer battaient des mains.

La fin de la longue missive de Béniowski ne contenait plus que d'heureuses nouvelles. Salomée l'avait terminée par une page remplie des plus touchantes expressions de gratitude. Elle n'oubliait pas d'y faire l'éloge du jeune Alexandre de Nilof, qui s'était comporté en héros dans les premières opérations de la guerre contre les Sakalaves : – « J'en écris bien plus long, à ce sujet, dans ma lettre à Rixa, – mais elle n'est pas cachetée. » Et madame de Nilof, avide de tout savoir, s'empressa de lire encore la lettre de Salomée à sa jeune sœur du château des Opales.

La seule contrariété dont le comte et la comtesse fissent part à leurs amis dans les dernières pages de leur intéressant mémoire, était le remplacement officiel du brig le *Postillon* par le *Coureur*, navire de même rang. Béniowski regrettait le précieux concours du capitaine Saunier. « Mais, disait-il, après trois ans de campagnes dans les mers de l'Inde, dont deux activement consacrés à la colonie de Madagascar, il était bien juste que ce brave officier et son équipage allassent recevoir en France la récompense de leurs bons et loyaux services ».

C'était par le *Postillon* qu'étaient arrivées les lettres de Béniowski, de Salomée et d'Alexandre de Nilof. On les lut, on les relut, on les commenta sous les ombrages de Chaumont-Meillant. Il fallut huit jours entiers pour qu'un souvenir pénible se mêlât à la joie de la famille ; mais alors, tout à coup, comme au sortir d'un rêve de bonheur, Aphanasie s'écria :

– O mon Dieu ! Maurice ne nous a pas dit un mot de ce qu'est devenu Stéphanof, Estève Finvallen, le capitaine Frangon ?...

Le capitaine Frangon avait fait son chemin à l'Ile-de-France ; il était, à présent, chef de bataillon dans le régiment colonial, ami intime de M. l'intendant Maillart, officier de confiance de M. de Ternay le gouverneur, et propriétaire d'une fort belle habitation achetée avec le prix des pierreries incrustées dans le fameux dragon chinois de l'île Formose.

XIII

LE STYLE C'EST L'HOMME.

L'*Aphanasie*, joli trois-mâts armé en guerre et marchandises, l'*Aphanasie* au nom d'heureux augure, était commandée par un jeune marin qui avait fait la campagne de la *Douairière* sous les ordres du vicomte de Chaumont.

Lestée en munitions, abondamment pourvue de tous les objets d'équipement et de campement nécessaires au général, elle cachait dans ses flancs cinquante bouches à feu que Richard fit secrètement acheter à Hambourg par l'obligeant intermédiaire du commandant Karl Marsen, dont on avait plusieurs fois reçu la visite à Chaumont-Meillant comme au château des Opales.

La cale du navire, disposée en écurie, resta vide jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, où le capitaine acheta trente chevaux.

Au Fort-Dauphin, il ne passa que le temps nécessaire pour prendre les dépêches du vice-roi d'Anossi, chevalier du Capricorne, faire un excellent repas en compagnie des dames de la maison présidées par Flèche-Perçante, débarquer vingt recrues et recevoir en échange autant d'aventuriers acclimatés, parmi lesquels on ne citera que le lieutenant Venturel, le plus subordonné, mais aussi le plus dangereux des adjudants de place :

« – Je me débarrasse de cette *culotte de peau*, mon général, écrivait le major, pour être libre, mordious ! d'entrer en campagne, sans avoir à craindre que le Fort-Dauphin me soit soufflé pendant mon absence... Si vous allez décidément tailler des croupières aux Sakalaves, adieu ma vice-royauté d'Anossi !... Mille cornes de licornes ! je veux être de la partie, dussé-je m'embarquer dans une calebasse pour vous rejoindre... Mais le capitaine Frangon, Maillart, Ternay et leur clique ne manqueront pas d'essayer de revenir dès que j'aurai tourné les talons. Laissez donc le commandement à un Venturel ; il re-

prendrait le Stéphanof sans dire un mot, et à mon retour je me verrais encore à la porte de chez moi.

« Par bonheur, Jean de Paris, que j'avais envoyé relever la garnison de notre poste de Saint-Augustin, est de retour depuis hier. Avec votre autorisation, mon général, je le nomme adjudant de place ; il ne se laissera pas intimider, le gaillard, je vous en réponds. Le roi de France en personne ne lui ferait pas lâcher un pouce de nos remparts.

« Du reste, Jean de Paris est dans les bons principes, *pas vertueux du tout*, un second moi-même.

« Au fort Saint-Augustin, Brise-Barrot, deux blancs et cinquante Anossiens tiennent en respect ces coquins de Buques, contre lesquels je vous demande votre secours après la grande guerre des Sakalaves. Rien à tirer de ces damnés sauvages ; ça ne connaît Dieu ni diable, Mahomet, ni Ramini ; ils sont, je crois, anthropophages. Nous les mangerons pour les civiliser, si vous voulez bien me le permettre.

« Venturel est un brave homme, bon père de famille, archivertueux et fort désireux au fond de retourner à l'Ile-de-France. Faites de lui, mon général, tout ce que vous voudrez, mais ne me le renvoyez jamais, je n'en demande pas davantage.

« Enfin, par amitié, prévenez-moi de votre entrée en campagne : je me rouille, foi de soudard ! et si ce n'étaient vos ordres pacifiques !… Ah ! mordious !

« Mesdames du Capricorne, mère et filles, baisent les pieds de la comtesse de Béniowski, *Ra-Salama*, et me chargent de lui annoncer que toutes les femmes d'Anossi, depuis les grand-mères jusqu'aux grenouillettes, sont décorées de l'ordre d'Alihiza-Salama.

« La population augmente à vue d'œil ; ah ! les luronnes de ce pays-ci ont mille fois raison de nommer madame Râ-amini *la mère des mères*.

« Que le *Zanhahare* vous garde, mon général, *amin*.

« *Le major* VINCENT DU SANGLIER, *chevalier* du Capricorne, *lieutenant-colonel* de la légion Béniowski, *gouverneur* du Fort-Dauphin, *vice-roi* d'Anossi, soudard, pillard, pendard et votre serviteur à mort ».

Reproduisons ici textuellement la description du royaume de *Boyana*, telle que Béniowski l'a donnée. Cette courte notice jettera un jour nouveau sur le célèbre aventurier lui-même, et permettra de juger sainement de ses vues sur l'île de Madagascar.

« Le royaume de Boyana s'étend sur la côte occidentale entre le quatorzième et le seizième degré de latitude, depuis la baie Massahéli jusqu'au cap Saint-André. Il ne doit pas être confondu avec l'ancien pays des Seclaves (*sakalaves*), qui se prolonge beaucoup au-delà vers le Sud et ne dépend plus du même Prince.

« L'autorité du roi, tel est son titre immémorial, est absolue et despotique ; tous ses sujets sont ses esclaves, et les chefs qui gouvernent les différentes provinces sont nommés par lui. Leurs propriétés et leurs vies sont en ses mains. Il a toujours sur pied une armée de trois mille hommes. Sa puissance, dont il abuse souvent, le rend formidable à son malheureux peuple, qui le hait mortellement.

« Les Arabes des îles Johanna (*Anjouan*), Comoro (*la grande Comore*) et Mayotto (*Mayotte*), avaient établi à Maronvaï (aujourd'hui *Mouzangaye*), capitale des Seclaves, un comptoir garni en tout temps d'effets et de marchandises, consistant en toiles de Surate, peignes, bracelets d'argent, boucles d'or, rasoirs, canifs, chapelets de verre, etc., qu'ils échangent contre des fourrures, de l'encens, du benjoin, de l'ambre, de la cire et diverses essences de bois.

« La facilité que le roi des Seclaves trouve dans le commerce avec les Arabes, celle qu'il a eue jusqu'ici d'obtenir des armes, de la poudre à canon et de l'eau-de-vie des vaisseaux particuliers qui abordent à Madagascar, et les tributs qu'il se faisait payer par diverses provinces de la côte orientale, sont autant de motifs pour qu'il soit ennemi de notre établissement et ne veuille pas d'un commerce direct avec les Français. Peut-être aussi les Arabes lui ont-ils, par jalousie, inspiré des sentiments hostiles.

« Mais depuis mon arrivée, toutes les provinces de la côte orientale ayant secoué le joug et n'achetant plus à Boyana ni

armes ni munitions, les Seclaves ne peuvent manquer de succomber.

« Le royaume soumis à Cimanour jouit d'un air très-salubre. Il est aplati, peu boisé, baigné par un grand nombre de belles rivières et prodigieusement fertile. On y rencontre partout des plaines immenses, où paissent d'innombrables bœufs sauvages qui appartiennent à qui peut s'en servir.

Le roi des Seclaves pourrait lever une armée de trente mille hommes, s'il possédait l'amour de ses sujets mais, à la moindre apparence de guerre, ils ont coutume de s'enfuir dans les montagnes vers la côte orientale.

« De ces émigrations se sont formées plusieurs nations indépendantes, avec lesquelles je me suis mis en rapports depuis mon arrivée dans cette île.

« J'ai toujours entretenu des détachements sur les frontières seclaves, et mes hommes n'y ont été atteints d'aucune des maladies communes près de la côte de l'Est. Aussi ai-je la conviction que la côte occidentale serait plus favorable aux Européens. L'avantage du climat, joint à la possession de plusieurs havres excellents qui établiraient une communication avec la côte d'Afrique, favoriserait puissamment les opérations d'un gouverneur établi en cet endroit pour protéger la contrée.

« Il est donc de la plus grande importance d'engager toute la côte dans nos intérêts contre les Seclaves. Une occasion excellente s'en présente d'elle-même ; car le roi Cimanour ayant déclaré la guerre à l'établissement et à ses alliés, on n'est plus tenu à se borner à la défensive. Malheureusement l'extrême affaiblissement de mes troupes met des entraves à mes projets et à mon ardeur ».

Huit jours après l'arrivée de l'*Aphanasie*, Béniowski, de retour au centre de ses établissements, se préparait activement à porter la guerre chez les Sakalaves, Il avait tenu un kabar solennel à Louisbourg et concevait enfin les plus belles espérances.

Les motifs de l'expédition, les études approfondies qui l'ont précédée, les mesures de tous genres qui ont été prises doivent empêcher de confondre le comte de Béniowski avec un vulgaire coureur d'aventures. Sans cesse préoccupé de l'avenir commercial de la colonie dont il veut doter la France, on le voit se félici-

ter des agressions du prince contre lequel il a le désir secret de faire la guerre. Sa politique se fonde sur l'équité ; mais il a eu soin de préparer de longue main ses ressources.

L'*Aphanasie* arrive avec des munitions et des renforts. Il n'hésite plus.

La campagne s'ouvrit d'une manière brillante par de petites expéditions dans lesquelles se signala le courage d'Alexandre de Nilof. Béniowski, fort de ces premiers succès et des démonstrations sympathiques de tous les peuples de l'Est, du Nord au Midi de Madagascar, pouvait donc sans vaine fanfaronnade débuter en criant : *Victoire ! Grande victoire !… enfin !…*

La saison des pluies retarda pourtant de plusieurs mois l'entrée sur le territoire ennemi ; car ce ne fut qu'au mois d'avril 1776 que commencèrent les opérations décisives.

Mais le temps perdu pour les opérations militaires, ne le fut pas pour les travaux pacifiques, les négociations, l'organisation de l'armée, l'incorporation de Malgaches ou même de Mozambiques dans l'armée du comte, le ralliement des postes disséminées sur divers points secondaires et la création d'une flottille de rivière qui devait faire les transports par eau.

Le chevalier du Capricorne, selon son désir, fut invité à venir reprendre les fonctions de lieutenant-colonel dans la légion Béniowski. Le *Desforges* fut mis à ses ordres. Il devait à son tour visiter tous les postes du Midi au Nord, à commencer par Saint-Augustin, où il laissa Brise-Barrot, que ses anciennes blessures rendaient peu apte à une campagne active.

D'autres fortins, redoutes ou comptoirs étaient échelonnés sur toute la côte d'Anossi, chez les Mahafales, au cap Sainte-Marie, le plus méridional de l'île, dans l'anse aux Galions, célèbre par le massacre des Portugais, et enfin à Fanshère, où Dian Rassamb avait arboré le pavillon français. – Un ou deux invalides, quelques enfants de troupe à demi-Malgaches, leurs mères et des *Ontsoas* disciplinés tenaient garnison, percevaient les tributs et commerçaient pour le compte de Râ-amini dans ces divers comptoirs. L'organisation en était commerciale avant tout. – L'on vendait des bœufs, du riz et, il faut bien l'avouer, des esclaves noirs aux caboteurs des îles de France et Bourbon.

Quelques barques, construites par le chevalier, avaient déjà établi certains rapports avec la côte de Sofala. Enfin, plusieurs navires européens et des Hollandais du cap de Bonne-Espérance commençaient à fréquenter les ports du Midi.

Au Fort-Dauphin, où le chevalier reparut un instant, Jean de Paris commandait, en se conformant de tous points à ses instructions.

Le *Desforges* alla inspecter Sainte-Luce, lieu du premier de tous les établissements des Français à Madagascar. Un frère de Flèche-Perçante y avait construit une redoute et commandait sous pavillon blanc à vingt hommes armés de six fusils de rempart.

Il sacrifia dix bœufs de sa main rohandrianne, les sala et les donna aux gens du *Desforges*.

Entre Sainte-Luce et Tamatave s'étendent les côtes des Antacimes, des Zaffi-Casimambous, des Matatanes et des Bétanimènes ; le chevalier et Flèche-Perçante firent escale, tinrent kabar et palabrèrent en dix points principaux.

Comme plus tard un jeune Français, M. Albrand qui, le 1er août 1819, rehissa le pavillon français au Fort-Dauphin, et reconquit par son éloquence une grande influence sur les naturels de ces contrées ; de même le chevalier du Capricorne, en 1776, obtint des succès éclatants partout où il assembla des naturels. Chez les Malgaches, tout se décide par le talent de la parole. Or, le chevalier, élève des sauvages du Brésil et vieux praticien des côtes de Guinée, le chevalier qui s'était assis autour du feu du conseil chez les Iroquois et les Hurons canadiens, qui avait eu affaire dans l'Inde aux Marattes et aux Arabes, sans parler des Aleutiens ni des Formosans qui le virent en compagnie de Béniowski, le chevalier gascon était doué de tous les genres d'éloquence. L'enthousiaste Flèche-Perçante ponctuait, du reste, ses triomphes oratoires.

À Tamatave, Jambe-d'Argent déjà fatigué de ses fonctions de gouverneur au petit pied, à Foule-Pointe Sans-Quartier qui succédait au capitaine Rolandron, supplièrent le major de les reprendre avec lui.

– Mille cornes de licornes ! je conçois cette fantaisie-là, dit-il, car elle me grillait moi-même dans ma vice-royauté.

Aux deux sergents français suppléèrent des caporaux olivâtres. Le *Desforges* arriva enfin devant Louisbourg, centre d'une activité prodigieuse.

Le roi Hiavi avait envoyé douze cents guerriers ; Lambouin, le roi du nord, douze chaloupes armées et deux cents hommes de guerre ; les Zaffi-Rabès et les Sambarives se levaient en masse ; diverses autres tribus fournissaient trois mille combattants, dont la moitié venait par terre, le reste dans des chaloupes.

Le roi détrôné Rozai, à qui l'adjudant Franche-Corde avait, pendant plusieurs mois, donné asile au Fort-Auguste, se présenta devant Béniowski dans un kabar composé de tous les officiers et de tous les chefs auxiliaires. Il avait la tête rasée en signe de soumission absolue, et tint un discours suppliant qui émut jusqu'à ses ennemis.

– Je suis, dit-il, le prince infortuné de Boyana ; je cherche parmi des étrangers du secours contre l'usurpateur de mon trône, qui, non content de m'avoir dépouillé, retient ma famille dans l'esclavage. Je me jette à tes genoux pour implorer ta protection. Tu es le père des malheureux, ne repousse donc point les prières d'un roi proscrit qui réclame ton assistance. Je serai ton serviteur dévoué ; daigne en recevoir le serment, et, dès aujourd'hui, compte-moi au nombre de tes plus fidèles amis.

Rozai ne fut point le seul chef Sakalave qui sollicita l'appui des Français contre le cruel Cimanour.

Béniowski se proposait de confier la garde d'Antimaroa au chevalier du Capricorne qui en rugit gaiement

– Moi, rester à Louisbourg ! mordious !... Général, suis-je venu pour cela du Fort-Dauphin ?... Donnez-moi l'avant-garde à commander, et bataille ! bataille ! mille cornes de licorne !...

Tous les officiers tenaient à être de l'expédition. Béniowski dut se féliciter alors d'avoir dans ses rangs l'adjudant Venturel qu'il nomma capitaine et qui fut, durant son absence, chargé de défendre les positions des bords de la Tingballe.

La comtesse de Béniowski ne voulut pas consentir à rester eu centre de la colonie.

– J'irai avec vous, dit-elle, et mon fils ne nous quittera pas !... Crois-moi, Maurice, ne nous séparons jamais ; nos en-

nemis les plus redoutables ne sont point les Sakalaves de Boyana !

L'armée du comte grossissait sans cesse et n'eut point tardé à affamer le pays. Il importait d'entrer en campagne ; Béniowski, au moment du départ, fit appeler Venturel nommé capitaine depuis quatre mois.

– Vous êtes un subordonné fidèle, vous êtes un officier brave et expérimenté, lui dit-il, et je ne doute pas que les forts Auguste, Louis et Saint-Jean ne soient bien gardés tant qu'ils seront sous vos ordres immédiats. Mais je puis craindre de nouvelles intrigues de messieurs de Ternay, Maillart, Frangon ou autres. Je n'espère pas que vous y résistiez. – Jurez-moi donc, quoi qu'il arrive, de m'en faire transmettre la nouvelle sur-le-champ.

– Général, répondit Venturel, je vous en donne ma parole !

– Cela me suffit, Monsieur… Que Dieu vous ait en sa sainte garde !

Les troupes régulières consistaient en quatre mille cent treize hommes, tant officiers que soldats européens, Malgaches ou Mozambiques. Les combattants, rangés sous les ordres des chefs Zaffi-Rabès, Sambarives et autres, portaient ce nombre à seize mille.

Le 30 avril 1776, le général mit à la voile avec sa petite escadre, composée de cent quatre-vingt-seize bateaux du pays. – L'aile gauche, sous les ordres du chevalier, remontait la rive droite du fleuve, déblayait le terrain et mettait en déroute les bandes mal aguerries expédiées en avant par le roi Cimanour. L'aile droite, sous les ordres de M. de Malandre, chef de bataillon et du capitaine Rolandron de Belair, s'engageait dans les défilés des montagnes du Nord où des embuscades avaient été préparées par les Sakalaves. – Quelques escarmouches sans importance s'ensuivirent.

La navigation de l'escadrille, forcée de faire halte chaque nuit, ne fut pas sans dangers ; plusieurs chaloupes se brisèrent ; ordre dut être donné au major d'employer une partie de son monde à effectuer le difficile sauvetage de plusieurs pièces d'artillerie. D'habiles plongeurs anossiens y réussirent.

Le 7 du mois de mai, l'armée entière se trouva enfin réunie dans une immense savane couverte de bétail, où Béniowski établit son premier campement.

Les troupes s'y reposèrent pendant deux jours employés à faire reconnaître le pays par les éclaireurs Sakalaves des princes détrônés.

On apprit bientôt qu'au delà d'une forêt profonde d'environ six lieues, le roi Cimanour avait, de son côté, dressé trois camps considérables, entourés de palissades, pourvus de quelques bouches à feu, et fortifiés de manière à faire croire qu'il était secondé par des Européens.

– Ah ! mille cornes ! s'écria le major à cette nouvelle, si notre bonne chance voulait que Stéphanof fût par là, au lieu d'être en route, comme je le crains, pour mon pauvre Fort-Dauphin ! mordious ! avec quel plaisir je me passerais la fantaisie d'en finir avec ce coquin-là !... – Je vous aime, mon général, comme un frère et mieux encore ; mais tant que je vivrai je ne vous pardonnerai pas de m'avoir forcé à ménager votre damné Kosaque, qui a fini par tuer Grand-Merci et me voler sa niche.

Les suppositions du vice-roi d'Anossi, major du Capricorne, n'étaient que trop fondées à l'égard du Fort-Dauphin, et par conséquent ses espérances ne pouvaient se réaliser dans le pays des Sakalaves, où Stéphanof ne mit les pieds de sa vie. – Sa funeste influence ne s'y fit pas moins sentir.

Ulcéré de la conduite de Kerguelen, M. de Ternay refusa systématiquement toute espèce de concours à l'expédition d'Antongil ; mais il ne se rendit coupable d'aucune trahison. En 1775, lorsque le littoral de l'Est presque entier eut été assujetti au comte polonais, il se soumit à la nécessité, autorisa le commerce des caboteurs et facilita ainsi indirectement les opérations d'un homme qu'il était forcé d'admirer tout en désirant sa ruine.

Maillart et le capitaine Frangon procédèrent par les plus perfides moyens. Au garde-magasin Vahis succédèrent d'autres agents exécrables, et quand la grande guerre fut résolue, ils se hâtèrent de susciter de nouveaux embarras à Béniowski en expédiant au roi Cimanour divers aventuriers anglais et hollandais, dont l'un se fit fort de lui procurer l'appui du gouverneur du cap de Bonne-Espérance.

Cimanour l'y expédia. – Dans le doute, le gouverneur s'abstint ; mais un gros vaisseau de la compagnie des Indes-Orientales était sur le point de faire voiles pour Batavia ; il engagea le capitaine de ce navire à relâcher au port de Bombetoc et à s'y mettre en rapports avec le roi de Boyana.

Le capitaine hollandais, gros, gras et fleuri compère, n'était autre que Scipion-Marius Barkum en personne. Il comprit que le gouverneur ne voulait pas se compromettre, mais jugea dans sa haute sagesse que la compagnie serait charmée d'avoir un débouché à Bombetoc, à Mouzangaye et dans les divers autres ports Sakalaves, en sorte que l'artillerie du *Sanglier-Batave* flanquait les angles des palissades. Barkum avait fait creuser des fossés et des chemins couverts qui reliaient entre eux les trois camps retranchés situés en triangle équilatéral sur les trois collines au bas desquelles courait une rivière profonde, rapide, mais à la vérité fort étroite.

La lisière de la forêt était au-delà de portée de canon.

– Sire, disait le capitaine Barkum à Cimanour, soyez tranquille ! je défierais le diable en personne de nous débusquer d'ici.

Le major du Capricorne fit une reconnaissance et revint en jurant à faire trembler :

– Mes grognards, mes pendards, mes enragés en bloc, mon général, dit-il, ne seront pas de trop pour forcer la ligne. Permettez-moi de réformer ma vieille compagnie.

– Non ! certainement, cria Béniowski, vous désorganiseriez tous nos corps réguliers dont vos braves compagnons sont les adjudants ou les sergents ; un coup de canon à mitraille risquerait de les faucher d'un coup. Si la position de l'ennemi est trop forte, nous la tournerons. Je vous laisserais dans les bois et vous chargerais de la garde de notre camp, tandis qu'avec le reste de l'armée j'irais détruire les villages et les villes de Boyana.

Le chevalier, tout en mâchant sa moustache, se remit à la tête de l'aile gauche. L'armée s'engageait dans la forêt, où elle ne devait pas rencontrer d'ennemis, tant Barkum se croyait sûr de la victoire.

Béniowski, arrivé enfin sur la lisière des bois, sourit avec dédain :

– Eh ! quoi, s'écria-t-il, nos savants adversaires se barricadent, ils nous laissent le champ libre !... Le plus fort est fait puisque nous sommes hors des fourrés, où leur rôle eut été d'entraver notre marche par cent combats partiels.

L'aile droite reçut l'ordre d'aller jeter un pont hors de portée de canon au-dessous du courant ; l'aile gauche devait chercher un gué ; Béniowski se tint au centre avec toute son artillerie et sa petite cavalerie. La comtesse et Wenceslas, entourés par leurs gardes que commandait Alexandre de Nilof, restèrent sur une hauteur d'où l'on dominait l'immense plaine aux trois collines.

Les Sakalaves, réduits à l'inaction par la distance qui les séparait de l'ennemi, voyaient déjà, non sans craintes, la multitude armée qui se déroulait au nord et au sud de leurs retranchements.

– Tu réponds de la victoire sur ta tête ! s'écria Cimanour d'une voix menaçante qui donna beaucoup à penser au capitaine Scipion-Marius Barkum.

Le major, à défaut de ses vieux et fidèles grognards, avait du moins sous ses ordres cent Anossiens fanatiques, Franche-Corde, et environ cinq mille guerriers, entre lesquels on remarquait Raoul, Rafangour du sang de Ramini, Effonlahé dont la faiblesse n'excluait pas la bravoure, et enfin Dian Rassamb, venu de Fanshère à travers mille obstacles pour combattre sous les ordres de son frère Béniowski.

Dès que l'on eut franchi la rivière, le major harangua les chefs de sa nombreuse division :

– Pas de colonne où un seul coup de canon ferait des trouées, leur dit-il, disséminez votre monde, et à sauvage, sauvage et demi ! je suis un vieux soldat du Canada ! je m'y connais !... Les herbes sont hautes, ça va bien, mordious !... – À plat ventre, mes serpents malgaches. Attrape à ramper jusqu'aux palissades, et pas un coup de fusil, autrement que par les fentes à bout portant !... – Au premier coup de baguette, dispersez-vous ! Au second, ventre à terre !... – La charge, c'est en avant les serpents ! la retraite voudrait dire en arrière, le roulement, immobiles ! Qu'on se le répète sur toute la ligne.

Scipion-Marius Barkum avait posé quelques matelots hollandais derrière chaque canon. Suivi par le roi Cimanour, il se

porta dans le camp que menaçait l'aile gauche, Il attendait le moment de commander le feu. Mais il fut fort désappointé par la manœuvre inattendue des gens du chevalier qui se tenait à cheval en arrière et n'avait gardé près de lui que Guy-Mauve Gobe-l'As le gamin de Paris.

Au premier coup de tambour, l'aile gauche s'éparpilla dans la plaine ; au second, elle disparut.

– Sauvages ! murmura Scipion-Marius Barkum fort désappointé.

Le roi Cimanour, tirant un magnifique sabre damassé dont le tranchant le fit frémir, poussa un cri de rage :

– Le feu aux herbes ! commanda-t-il.

Mais le vieux routier canadien avait en soin de se ménager l'avantage du vent ; il parcourait au galop les derrières de l'aile gauche en criant :

– Feu contre feu ! Restez dispersés ! Attention au tambour !

Des tourbillons de flammes et de fumée s'élevèrent dans les airs. Les craquements des bambous se firent entendre. Guy-Mauve Gobe-l'As battit la charge. L'aile gauche, sur les cendres brûlantes encore, se précipitait vers les palissades. Scipion-Marius Barkum faisait décharger au hasard ses canons ; les Sakalaves tiraient de même dans le nuage de fumée.

Béniowski, posté par le travers du vent, était garanti de l'incendie par la rivière et par plusieurs arpents de terrain sablonneux. Il envoya Jupiter porter l'ordre à l'aile droite de se réunir aux troupes du major.

À la faveur de l'incendie, l'aile gauche s'était approchée des fossés.

– À l'assaut... la charge, mon petit tambour ; à l'assaut, mordious ! Vive Ra-Zaffi-Ramini !

Flèche-Perçante montée sur un cheval noir, agitait le drapeau rouge, emblème de la guerre parmi les Malgaches, elle criait vive Râ-amini.

La mitraille des Hollandais, la fusillade nourrie des Sakalaves fauchaient des files d'assaillants ; mais Franche-Corde, Sans-Quartier et Jambe-d'Argent avaient rasé les fossés, gravi les talus, atteint les palissades.

L’herculéen adjudant en avisa une qui lui parut moins solide que les autres, d’un coup d’épaule il fit brèche, sauta dans le camp ennemi et poussa un cri de victoire qu’on entendit jusqu’aux confins de la plaine.

Les Sakalaves, épouvantés, s’enfuient en désordre vers le camp voisin. Sans-Quartier, Jambe-d’Argent et Franche-Corde se battaient corps à corps avec les canonniers hollandais, qui firent leur devoir en périssant jusqu’au dernier pour la défense de leurs pièces.

Le roi Cimanour, exaspéré contre Scipion-Marius Barkum lève sur lui son cimeterre arabe, à quoi le capitaine Barkum répond en brûlant la cervelle de sa majesté. Mais ce coup de pistolet ne termina point la bataille.

Le camp du centre, devenu le refuge des fuyards, avait pour chef un intraitable bandit, qui dit à ses gens : – « Notre salut est dans les bois !... venez !... Siloulout vous donnera la victoire. »

Une multitude effrayante de Sakalaves, d’Arabes, de Mozambiques et de Navans, parmi lesquels se trouvaient quelques Européens, se précipita vers la forêt.

– Alerte !... les coquins veulent nous couper la retraite, s’écriait le major de son côté.

Siloulout n’avait feint de se réfugier dans les bois que pour prendre à revers la batterie de Béniowski. Peu importait de périr à ce fanatique Malgache ; à la tête de ses plus déterminés bandits, il se jeta sur la garde de la comtesse et de Wenceslas.

Béniowski s’élance à sa rencontre ; Alexandre de Nilof est aux prises avec dix Navans féroces ; la lutte se trouve resserrée sur un étroit plateau bordé par la forêt. La comtesse tient son jeune fils dans ses bras ; elle est armée d’un pistolet et fait feu sur un misérable qui menace son fils. Béniowski, blessé par Siloulout, tombe de cheval. Vasili le venge enfin.

Siloulout tombe frappé de mort en criant :

– Dian Bilis est vainqueur !...

Rafangour, Raoul, Ciévi, Dian Rassamb arrivent, alors trop tard pour être utiles, car tous les Sakalaves ont pris la fuite. – Le troisième camp vient d’être abandonné sans résistance.

Les vaincus répétant et dénaturant le cri de désespoir du philoubé Siloulout disaient et répétèrent dans tout le royaume

de Boyana que ce n'était les blancs, ni leurs alliés qui les avaient écrasés, mais des démons sortis de l'enfer.

La victoire était complète, malheureusement elle ne terminait pas la guerre. – Il fallait soumettre les Sakalaves aux lois acceptées par les chefs de la côte orientale, fonder des postes et des comptoirs sur leur littoral, rétablir le roi Rozai à Bombetoc, dominer dans l'importante ville de Mouzangaye, et conduire à bon terme les opérations de la campagne. Béniowski, pansé par le chirurgien Desmazures, donnait des ordres en conséquence. Les alliés étaient autorisés à poursuivre les fuyards, mais les troupes régulières s'établiraient dans les camps abandonnés par l'ennemi jusqu'à ce que M. de Malandre, chef de la deuxième division, eut ramené à travers la forêt le convoi et le matériel laissés dans la première savane.

Ces ordres allaient être exécutés, lorsqu'un messager du capitaine Venturel, commandant provisoire de Fort-Louis, remit au général une dépêche secrète et pressante.

La douleur que lui faisait éprouver la grave blessure, dont il devait se ressentir jusqu'à la fin de ses jours, n'avait pu altérer la sérénité de ses traits ; – à la lecture de la dépêche, il pâlit et avec une amertume poignante, il dit à demi-voix :

– Je suis trahi, Salomée !... Je suis vaincu !

XIV

PERPLEXITÉS ET AVANCEMENT DU CAPITAINE VENTUREL.

Depuis que le capitaine Venturel avait expédié coup sur coup dix estafettes et dix messages semblables au général comte de Béniowski, le digne homme ne vivait plus. – Il ne dormait point, il mangeait à peine ; nuit et jour, la lunette d'approche braquée tantôt sur les eaux de la Tingballe, tantôt sur la baie d'Antongil, tantôt sur les hauteurs déboisées de la route du fort Saint-Jean, il se livrait au plus lamentable monologue

– Après vingt-neuf ans d'honorables services, quand je n'ai plus que quelques mois à passer sous les drapeaux pour avoir droit à ma retraite, et me retirer avec ma femme et mes enfants dans mon village du Rouergue, être mis dans l'effroyable position de trahir le noble Béniowski ou de désobéir à l'illustre M. de Ternay, gouverneur de l'Ile-de-France !... Être entre l'enclume et le marteau !... Trembler de me compromettre, risquer de perdre le fruit de dix campagnes !... Si les commissaires du roi arrivent les premiers, ce sera moi pourtant, moi qui serai forcé de leur remettre les clefs des forts Louis, Saint-Jean et Auguste... car enfin je ne puis résister à messieurs les commissaires du roi !... Et pourtant, si jamais le gouvernement et le ministère se ravisent, si l'on s'aperçoit que le général faisait ici tout pour le mieux, si... c'est à moi, pauvre petit capitaine, qu'on s'en prendra : – « J'aurais dû attendre le retour de mon général, ne rien livrer, résister jusqu'à la mort... » – Quelle alternative !

Le *Coureur*, envoyé à l'Ile-de-France avec les plis cachetés de Béniowski pour le ministre, en avait rapporté, avant de remettre sous voiles, la lamentable nouvelle que la frégate du roi la *Consolante*, montée par le capitaine de vaisseau baron de Luxeuil allait conduire à Madagascar deux commissaires du roi, chargés de retirer à Béniowski le commandement des établissements fondés sur la Grande-Ile.

En d'autres termes, les réclamations incessantes de M. de Ternay, les intrigues de l'habile Sabin Pistolet de Pierrefort, présentement fournisseur général de son compère le premier commis Audat, les vieilles et les nouvelles calomnies répandues en cent endroits divers par les ennemis acharnés de Béniowski, recueillies et propagées par des indifférents au nombre desquels se trouvaient des hommes d'un éclatant mérite ; enfin, les pamphlets acrimonieux de l'intendant Maillart et les mémoires du capitaine Frangon avaient triomphé à la cour. L'œuvre de Béniowski, entreprise pour la France, avec les plus braves aventuriers français, était anéantie au moment même où son avenir devenait certain.

Si, profitant de sa victoire, le général avait pu donner suite à son plan de campagne, il devait marcher sur Bombetoc, capitale de Boyana, y rétablir le roi Rozai, s'emparer de Mouzangaye et y laisser une forte garnison ; puis, remontant vers le nord, opérer sa jonction avec les navires à ses ordres, c'est-à-dire le *Coureur*, l'*Aphanasie* et le *Desforges* ; acheter l'île Nossi-Bé, pour la possession de laquelle il avait déjà entamé des négociations vers la fin de l'année précédente ; fonder un fort sur le cap Saint-Sébastien, jadis occupé par une des bandes de pirates de la Providence, et, enfin, créer une petite colonie au cap d'Ambre, le plus septentrional de Madagascar.

La communication alarmante de Venturel l'en empêcha. Ce fut en vain que le major Vincent du Capricorne parla chaudement de la guerre.

– Ami, lui dit Béniowski, je suis au service du roi de France ; je lui ai prêté serment de fidélité ; il m'envoie des commissaires spéciaux. Ces mandataires, fussent-ils chargés d'ordres iniques, me trouveront obéissant et résigné jusqu'à ce que je leur aie remis ma démission, puisque c'est là ce qu'on semble vouloir.

– Encore de la vertu !... murmura le major. Vous êtes donc incorrigible, mon général !

Le rappel de Béniowski à Louisbourg devait avoir pour les Sakalaves d'épouvantables conséquences. – Le général ne put les recevoir à composition ni les traiter avec sa douceur accoutumée. Les alliés de son armée régulière, se ruèrent dans le pays, s'y livrèrent aux plus affreux excès, pillèrent, égorgèrent,

toujours au nom de Béniowski et des Français. Une des plus farouches tribus alliées dévasta Bombetoc, saccagea les établissements des Arabes et brûla dans le port le *Sanglier-Batave*, dont le capitaine Scipion-Marius Barkum parvint, pourtant, à prendre le large, à bord d'une chaloupe que recueillit en mer un navire de guerre de sa nation.

Au cap de Bonne-Espérance, le gouverneur hollandais le désavoua, et à Rotterdam, la compagnie hollandaise lui fit son procès. Condamné à payer de ses deniers le *Sanglier-Batave* et sa cargaison, ruiné, insolvable, déconsidéré et repoussé par ses propres parents, il s'embarqua sur un bâtiment anglais qui se rendait à la Nouvelle-Angleterre, dont Washington venait de proclamer l'indépendance. Là, Scipion-Marius Barkum, maigre, sec et pâle à faire pitié, entra au service d'un armateur de Baltimore et se fit naturaliser citoyen des États-Unis d'Amérique.

Après huit jours d'attente cruelle et de réflexions navrantes, le capitaine Venturel poussa un soupir amer.

La frégate la *Consolante*, au nom cruellement ironique, toutes voiles déployées, apparaissait au large ; la brise était bonne ; encore quelques heures, elle mouillerait au bas de la rivière !

Tout à coup un cavalier, plus jaune et plus coriace que le Don-Quichotte de Cervantes, portant à son côté une effroyable rapière et jurant à faire peur au diable en personne, s'arrête sur les glacis.

– Le major ! le major ! Ah ! je suis sauvé ! s'écrie Venturel.

– Je prends le commandement de la place, mordious !... Allons ! la générale ! branlebas de combat ! mèche allumée !

– Y pensez-vous, commandant ? murmura le timide capitaine.

– Mille tonnerre de Madagascar ! à quoi diable voulez-vous que je pense ?

– Résister à une frégate et à des commissaires du roi !

– Je résisterais à tous les rois et à tous les empereurs, ampancasabes ou sultans de l'univers, mort de ma vie !... En attendant qu'on m'obéisse !...

Flèche-Perçante, Dian Rassamb, Jupiter, Vent-d'Ouest, cent Anossiens, tous en haillons, puis une troupe de déterminés

grognards, Franche-Corde, Sans-Quartier, Jambe-d'Argent, Pic de Lannion, Moustique du Canada, Saur de Dunkerque, arrivèrent successivement à bride abattue ou au pas de course.

La *Consolante*, suivant les usages, saluait de vingt et un coups de canon le pavillon du roi arboré sur Fort-Louis.

– Commandant, dit l'adjudant Venturel, la frégate vient de saluer.

– Je l'ai, mordious ! entendu de mes deux oreilles ; je ne suis pas sourd !

– Je n'ai pas d'ordres pour rendre le salut.

– Qu'est-ce que ça vous fait ?

– Mais je ne puis tirer sans vos ordres, commandant.

– Je l'espère bien comme ça, mille feux de tremblements du démon !... Si je rends le salut, ce ne sera qu'avec des boulets ramés, monsieur Venturel ; et si vous avez peur de vous compromettre, faites votre sac, allez à bord de la frégate. Vous y direz à monsieur le baron de Luxeuil, qu'en l'absence du comte de Béniowski, la place de Louisbourg est sous le commandement du major Vincent du Sanglier, chevalier du Capricorne, gouverneur du Fort-Dauphin, vice-roi d'Anossi et propriétaire de cette flamberge qui perfora M. de Pierrefort !

L'adjudant Venturel ne se fit par répéter deux lois un ordre si agréable ; usant de la permission de son chef direct, il fut un quart-d'heure après, avec sa malle, à bord de la *Consolante* où M. le baron de Luxeuil, commandant, messieurs de Bellecombe et Chevreau, commissaires du roi, l'état-major et l'équipage entiers commençaient à s'étonner de la rare impolitesse des autorités de Louisbourg.

– Je connais de longue date M. de Béniowski, disait Luxeuil ; attendez-vous donc, Messieurs, à rencontrer de sa part l'opposition la plus opiniâtre.

– Nous venons, cependant, au nom de Sa Majesté.

– Le flibustier du Kamchatka, de Formose et de Madagascar, Messieurs, n'est guère disposé, j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, à se soumettre à la volonté royale.

– Mais en ce cas, M. le baron, que faire ?...

– J'ai demandé des troupes à M. de Ternay qui, je n'y conçois vraiment rien, n'a pas jugé convenable de m'en accorder

et prétend que le général obéira sans résistance. Nous pouvons, croyez-moi, retourner à l'Ile-de-France.

Ce débat durait encore lorsque le capitaine Venturel monta sur le pont et y remplit à la lettre les instructions du major.

– Monsieur, s'écria Luxeuil aussitôt, retournez au fort sur-le-champ et proclamez, au nom du roi, la destitution immédiate du major, que vous nous amènerez ici sous bonne garde !

– Très-bien ! très-bien ! dirent les deux commissaires avec un touchant accord.

– Mais, Messieurs, objecta l'infortuné Venturel.

– Obéissez ! interrompirent les trois chefs.

Venturel est sa malle reprirent la route du Fort-Louis.

Le chevalier du Capricorne, en le voyant revenir, partit d'un éclat de rire fou :

– Eh bien, mon pauvre capitaine, on ne veut pas de vous là-bas ?

– Pardon, commandant, mais on vous y voudrait aussi et sous bonne garde ; je vous invite donc, au nom du roi, à me suivre.

– Soupons d'abord ! Capitaine, votre promenade à bord de la *Consolante* a dû vous ouvrir l'appétit ; madame la chevalière se meurt de faim ; à table !

– Mais je dois vous ramener immédiatement.

– À votre aise !... Emmenez-moi, si vous pouvez... refusez mon souper, rapportez votre malle... Mordious ! quand ce matin, je filais à travers bois, laissant un pan d'habit ici, une épaulette là, mon chapeau dans les buissons et la moitié de ma culotte aux épines des cactus, je ne m'attendais guère à rire, ce soir, de si bon cœur...

– Que faire ? ô mon Dieu ! Major... par pitié, que faire ?

– Soupez !... et couchez ici !... car une fois la retraite battue, la porte ne se rouvrira pas pour vous !

– Permettez-moi, commandant, de proclamer votre destitution, au nom du roi !

– Quand la soupe sera servie ! mordious !... ce sera drôle !

Le chevalier du Capricorne, qui avait retrouvé au Fort-Louis une partie de sa garde robe, refit sa toilette, cacheta l'enveloppe d'un assez gros paquet à l'adresse du baron de Luxeuil, et se mit à table, au frais, sur le bastion du Nord. Le

tambour battit l'assemblée. Flèche-Perçante servit un excellent potage apporté par ses négrillons. La garnison était en rangs.

– Une assiette de soupe et un verre de vin du Cap, capitaine Venturel !... dit le chevalier.

– Pardon, commandant ; le service avant tout !

– Proclamez donc, mon cher !... proclamez !

– Au nom du roi ! dit Venturel avec découragement, il est ordonné à la garnison de Fort-Louis de ne plus reconnaître pour commandant le major Vincent du Sanglier, et de se ranger sous mes propres ordres.

Franche-Corde et ses camarades s'entre-regardèrent avec surprise.

– Allez donc, capitaine ! allez donc, mordious !... disait Vincent du Capricorne riant toujours. Ah !... vous avez une bien belle voix !

– Le commandant du Sanglier sera, sur-le-champ, arrêté et conduit à bord de la *Consolante*, continua Venturel d'un ton piteux.

Le chevalier, cette fois, ne fut plus le seul à rire ; la garnison entière éclata. Double ration ! rompez vos rangs ! marche !... dit le major. Aux éclats de rire succédaient les huées.

Sans avoir soupé, mais en compagnie de sa malle, Venturel se rembarqua pour la frégate, où il remit au baron le pli cacheté du major.

Luxeuil l'ouvrit en présence des deux commissaires du roi, et pâlit de fureur en n'y trouvant qu'un gant de peau de buffle avec cette inscription :

« Main droite du chevalier du Capricorne ! »

– M. Venturel, retournez à terre ! Je ne vous reçois pas à mon bord !... Je rendrai compte au ministre de votre incapacité !

La retraite était battue et les portes de Louisbourg fermées quand le malheureux adjudant se retrouva sur le rivage avec sa malle et ses douleurs. Ses rameurs Zaffi-Hibrahim lui donnèrent l'hospitalité dans leurs cases.

– Monsieur le baron, disait le commissaire Chevreau, notre mission est terminée, ce me semble ; il faut retourner à l'Ile-de-France.

– Comme vous nous le conseilliez vous-même cette après midi, ajouta M. de Bellecombe.

– Nous resterons à l'ancre, morbleu !... Je commande à mon bord !... Et nous n'appareillerons pas avant... avant... Que vous importe !

Le gant du chevalier avait rappelé au brillant capitaine de vaisseau l'outrage sanglant du Fort-Dauphin.

Dès le point du jour, il indiquait un lieu de rendez-vous au major, qui lui fit répondre :

– Jusqu'au retour de mon général, pas de duel possible ! mais après, soyez tranquille, vous n'aurez rien de perdu pour attendre !

En dépit de MM. les commissaires du roi, le baron de Luxeuil, maintenant, s'obstinait à rester à l'ancre, ce qui plaisait fort à l'audacieux major Vincent du Capricorne.

– Le débarquement de quelques centaines de soldats français envoyés de l'Ile-de-France m'aurait, se disait-il, mis dans une vilaine passe !... Mais mon aimable gant a fait merveilles. Le Luxeuil enrage et ne va pas chercher de troupes. Le général reviendra. Le *Coureur*, l'*Aphanasie*, le *Desforges* rentreront aussi de leur côté. Nous serons en force, et alors, MM. les commissaires du roi, nous aurons l'honneur de vous souhaiter bon voyage.

Le major espérait encore, qu'envers et contre tous, Béniowski se maintiendrait à Madagascar comme commandant en chef. Il se trompait.

L'aile gauche ramenée par le capitaine Mayeur, l'aile droite que commandait M. de Malandre, campèrent successivement sur l'une et l'autre rive de la Tingballe. – La division navale revint de la baie Saint-Sébastien, où elle avait reçu la nouvelle de la retraite de l'expédition. Enfin, la flottille des barques malgaches se montra dans le haut du fleuve. L'armée régulière, une immense multitude d'alliés, toutes les tribus Zaffi-Rabès, Sambarives, Antavares ou Zaffi-Hibrahim, couvraient le rivage ou les hauteurs.

Lorsque la litière qui portait le général blessé débarqua enfin, des milliers de clameurs enthousiastes le saluèrent. Fort-Louis tira cent-un coups de canon ; le *Coureur*, le *Desforges*, l'*Aphanasie* firent des salves semblables et pavoisèrent. Les in-

sulaires déchargeaient leurs fusils en agitant des drapeaux. « Vive notre père ! vive Râ-amini ! » criaient trente mille voix.

La frégate la *Consolante* n'avait même pas arboré son pavillon.

Un cortége de rois, de princes et de seigneurs malgaches accompagnait Béniowski triomphant.

– Il se fait rendre des honneurs royaux ! disait M. de Bellecombe. À quoi bon lui transmettre nos dépêches ? – II le faudra pour la forme. Et j'espère qu'immédiatement après son refus, nous appareillerons enfin pour l'Ile-de-France !

Oui, M. Chevreau ; oui, Messieurs, immédiatement après !

Le baron de Luxeuil, à ces mots, se jeta dans son canot et, suivi de deux officiers, se rendit à Louisbourg. Il n'eut pas le déplaisir d'entrer dans la place ; le major, Sans-Quartier et Jambe-d'Argent l'attendaient sur les glacis.

– Me voici à vos ordres ! M. du Capricorne, dit le baron ; mais mon épée n'a pas la longueur ridicule de la vôtre.

– J'ai plus court à votre service ! répliqua le major.

Sans-Quartier, qui savait être grave au besoin, s'avança en présentant deux poignards hindous presque aussi larges que longs, tranchants comme des rasoirs et à la pointe recourbée.

– C'est une horreur ! s'écrièrent les deux officiers de la *Consolante*.

– Messieurs, dit le major, j'ai passé la rapière que voici par le travers du corps à M. Sabin Pistolet de Pierrefort qui en a réchappé. Il me faut un duel d'où l'on n'en revienne pas ; aussi ai-je pris pour témoins deux hommes qui en veulent à M. le baron depuis longtemps. Arrangez-vous avec eux.

Les témoins du baron proposèrent deux épées d'officier de marine.

– Pas de ça ! dit Jambe-d'Argent. Nous avons droit au choix des armes ! – Mordious ! s'écria le chevalier impatienté ; je veux bien de vos outils, mais à une condition : c'est que le combat ne s'arrêtera pas pour une piqûre… Je vous en préviens, je veux tuer M. le baron et je ne le lâcherai que mort… bien mort… archi-mort ! – C'est un combat de sauvage cela !… dit un des officiers. – Je le suis ! répliqua le major en découvrant les tatouages brésiliens de sa poitrine.

La condition fut acceptée par Luxeuil, qui depuis près de deux ans faisait des armes tous les jours. Il était beaucoup plus jeune et plus souple que le chevalier, mais celui-ci était plus fort et non moins adroit.

Luxeuil combattait en gentilhomme, Vincent du Capricorne en sauvage. Luxeuil ne desserrait pas les dents, mais le major poussait des cris farouches en faisant des bonds étranges qui forçaient son adversaire à pivoter sans cesse sur le talon gauche.

– Ce n'est pas ainsi qu'on tire l'épée !... dit avec colère un officier de la *Consolante*.

Le major rompit brusquement et répliqua :

– C'est comme ça que je me bats, moi !... Que M. de Luxeuil en fasse autant !... Libre à lui!... – Luxeuil n'est pas un chat tigre ! – Non ! c'est un calomniateur ! repartit le chevalier ; demandez à Kerguelen !

Il parlait encore lorsque son épée entama la joue du baron qui se fendit et lui porta une botte dans la poitrine.

Un cri de désespoir fut entendu sur le rempart de Fort-Louis ; Flèche-Perçante se précipitait vers le lieu du combat.

Elle y trouva son mari à genoux couvert de sang et tenant son épée plantée perpendiculairement dans le cœur du baron de Luxeuil étendu sur le dos.

– Est-il mort ? bien mort ?... demandait le chevalier en grinçant des dents.

– Oui, major, oui ! répondaient Jambe-d'Argent et Sans-Quartier.

– En ce cas, mordious !... Ah ! ma pauvre Flèche-Perçante !... du baume de Madagascar comme s'il en pleuvait.

Les officiers de la *Consolante* firent relever le cadavre de leur commandant.

MM. de Bellecombe et Chevreau recevaient alors Alexandre de Nilof, chargé de leur dire que le comte de Béniowski, officieusement instruit de leur mission, en attendait la communication officielle pour se démettre entre leurs mains de toute son autorité.

– Monsieur le lieutenant, dit le premier des deux commissaires, en vertu des ordres du roi dont M. Béniowski n'a pas en-

core quitté le service, c'est à bord qu'il doit se rendre pour conférer avec nous. Voici la dépêche du ministre, signée de la main même de Sa Majesté.

Alexandre de Nilof répondit que le général, gravement blessé, serait vraisemblablement dans l'impossibilité de venir à bord.

– Il a bien fait cinquante lieues malgré sa blessure ! répliqua fort sèchement M. Chevreau.

Alexandre s'inclina profondément et se retira.

L'on rapportait en ce moment le corps du baron de Luxeuil à bord de la *Consolante*, dont l'officier en second prit le commandement. Le baron n'était pas aimé par ses subalternes. Les commissaires du roi, en dernier lieu, avaient eu à se plaindre de lui ; personne à bord ne regretta sa perte ; mais l'officier qui lui succéda le fit inhumer avec tous les honneurs dus à son rang et à son grade. Après la cérémonie, les commissaires du roi, fort peu désireux de se rendre à terre, se consultaient entr'eux, lorsque le capitaine Venturel se présenta.

Il était porteur de la démission de Béniowski, écrite en entier de sa main, et conçue en ces termes :

« Messieurs les commissaires du roi,

« Après quatre années de bons et loyaux services, il plaît à Sa Majesté de me retirer le commandement de ses forces dans l'île de Madagascar ; je m'incline respectueusement devant son royal bon-plaisir.

« Je me tiens prêt à remettre le commandement des troupes, forts, postes et comptoirs à tel officier qu'il vous conviendra de désigner.

« Mais n'étant entré au service de la France qu'à l'unique fin de fonder à Madagascar une colonie militaire et commerciale, la démission de mon commandement implique celle de tous mes services et me dégage de mon serment d'obéissance aux ordres de S.-M.-T.-C.

« J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint l'état détaillé des avances faites par moi à la couronne depuis l'année 1772 pour la levée de la légion-Béniowski et pour son entretien jusqu'au présent jour, – lesquelles montent à la somme de quatre cent cinquante mille livres, largement représentées, du reste, par la pos-

session de plusieurs territoires étendus, de trois forts et dépendances, dix redoutes, un hôpital, l'île et le phare d'Aiguillon, le port Choiseul et ses quais, les approvisionnements en magasins, les bois de construction, troupeaux, etc., etc., acquis au nom du roi.

« Je ne parle point des esclaves ; ce matin même, je les ai tous déclarés libres ; donc, la colonie n'en possède plus un seul.

« Ci-joint également les démissions de tous mes officiers qui ne jugent pas à propos de rester au service du roi, savoir :

MM. *De Malandre*, capitaine-major ;
Mayeur, capitaine-adjoint ;
Rolandron de Belair, capitaine ;
Albergotti de Vezas, chevalier de Saint-Louis, capitaine ;
De Rosières, *Corbi*, *de la Boullaye* et *Rozier*, lieutenants en premier ;
Alexandre de Nilof, *Besse* et *Perthuis*, lieutenants en second ;
Ubanowski, ingénieur.

« J'ai l'honneur d'être, messieurs les commissaires du roi, votre très-humble serviteur.

« MAURICE-AUGUSTE, comte de BENIOWSKI,
« Colonel démissionnaire, ancien général de la Confédération polonaise.

« Louisbourg de Madagascar, ce 28 septembre 1776. »

M. de Bellecombe, maréchal-de-camp, et M. Chevreau, officier d'administration, son collègue en qualité de commissaire du roi, relurent jusqu'à trois fois cette pièce empreinte d'un sentiment d'orgueil blessé, qui sous une apparente résignation, cachait des intentions menaçantes.

– Avons-nous pouvoirs pour accepter la démission de M. de Béniowski ? Tant qu'elle n'est pas agréée, M. le général peut-il, sans rébellion ouverte, se refuser à vos ordres ?... demandait M. Chevreau.

– N'oublions pas, mon cher collègue, que nous avons mission de procéder avec prudence ; M. le gouverneur des îles Mascareignes lui-même nous y a invités en dernier lieu.

– Mais nous devons ramener Béniowski.

– Comment faire s'il se refuse, ce qui est implicitement dit dans sa démission, à se rendre à bord ?

– Je ne le rembourserai pas !

– En ce cas, convenez qu'il aura le droit de conserver la possession des établissements fondés par ses soins avec ses propres deniers…

– Il n'avait pas le droit d'affranchir tous ses esclaves, il a poussé ses officiers à donner leurs démissions, il se joue de nous sous des semblants de subordination et de soumission à la volonté du roi. Il a vingt mille hommes à ses ordres…

Immobile comme une statue, le capitaine Venturel ne se permit point de prendre part à ce débat ; – enfin le général de Bellecombe s'adressa brusquement à lui :

– Que pensez-vous de cette démission, monsieur le capitaine ? dit-il. Parlez ! ne nous cachez rien ! je l'exige.

Venturel avait appris à ses dépens quels sont les dangers de la neutralité passive

– Général, répondit-il, M. de Luxeuil me menaçait, il y a quelques jours, de me dénoncer au ministre comme incapable, lorsque je m'étais borné à lui obéir à la lettre. Renvoyé de ce navire, où j'espérais pouvoir me ranger militairement sous vos ordres, j'ai dû m'estimer heureux d'être admis de nouveau à Louisbourg. Aujourd'hui, j'en appelle à votre justice, quelle doit être ma conduite ?

– Répondez sincèrement et sans craintes.

– Selon moi, devant Dieu et devant les hommes, je jure sur l'honneur que M. le comte de Béniowski est animé d'intentions droites et pacifiques. Non-seulement il n'a pas poussé ses officiers à donner leurs démissions, mais il les a conjurés de n'en rien faire. Il n'acceptait que celles de MM. de Nilof et Ubanowski ; mais le corps d'officiers en masse a insisté avec tant de chaleur qu'il n'a pu refuser. – Mais les soldats ? – Ils ignorent tout encore. – Quels sont les officiers non-démissionnaires ?

– Nous ne sommes que deux, général : le major du Sanglier, qui est mourant et ne sait rien de ce qui se passe, et moi, qui vais avoir droit à ma retraite !… – Mais les chefs indignes ? interrompit le général. – Je suis sans renseignements à leur égard. – Quel est l'état de M. de Béniowski ?

– Le chirurgien-major en est alarmé ; il aurait fallu que M. le colonel passât huit jours au moins dans une immobilité complète, après la grande victoire qui fut suivie de son rappel. Les inquiétudes morales, la fièvre qui en a été la conséquence, les fatigues de la route ont été funestes. Il est probable que M. le colonel de Béniowski boitera toute sa vie, s'il en réchappe…

– Et s'il meurt ? interrompit M. Chevreau, que se passera-t-il au fort ?… – Je ne me permettrai pas d'affirmer ce que je craindrais… – Que craindriez-vous ? parlez donc !…

– Une levée de bouclier générale, Messieurs. La révolte simultanée de tous les officiers, de tous les soldats et de tous les indigènes, car M. de Béniowski a seul assez d'autorité morale sur la garnison comme sur les naturels pour maintenir le bon ordre.

– Qu'on envoie sans retard nos officiers de santé à M. de Béniowski, dit le général de Bellecombe. Quant à vous, M. Venturel, en vertu des pouvoirs dont je suis pourvu, je vous confère le grade de major.

– Ah ! combien j'aimerais mieux ma retraite ! pensa le modeste officier.

– C'est à vous, Monsieur, que je destine le commandement.

– Mais le major du Sanglier est mon ancien ! objecta Venturel.

– Il est mourant, dites-vous.

– Il ressuscitera ! reprit l'infortuné capitaine qui maudissait son avancement.

– Monsieur, s'écria le général de Bellecombe, entrez en fonctions d'adjudant ; avant la résurrection que vous craignez, vous aurez succédé à M. de Béniowski lui-même.

– Ah ! général ! vous ne connaissez, je le vois bien, ni le chevalier du Capricorne, ni le baume de Madagascar ! Si le major, mon ancien, veut reprendre l'autorité…

Le général de Bellecombe fit un geste d'humeur et, sans avoir tranché la question, renvoya à terre l'infortuné Venturel qui s'y rendit en murmurant :

– Vingt-neuf ans et un mois de services ! et, au moment d'atteindre ma retraite, me trouver, là, entre un général qui ne décide rien… et un major, plus ancien que moi, toujours décidé à tout !… Ah ! que je vaudrais bien me savoir ailleurs !

XV

L'AMBASSADE DES NATIONS.

Béniowski fut bien obligé de notifier aux officiers de sa légion que les commissaires du roi les retenaient au service et les soumettaient aux ordres du major Venturel. Un cri d'indignation s'échappa de toutes les poitrines.

– De grâce, Messieurs, n'aggravez pas la situation, dit le colonel démissionnaire. Inclinez-vous devant la volonté de votre roi.

– Je donnerais un bras, s'écria Rolandron de Belair, pour que Capricorne fût ici avec nous…

Il parlait encore lorsque le valeureux grognard apparut soutenu par Flèche-Perçante, Fleur-d'Ébène et Guy-Mauve Gobe-l'As, tambour de la troisième compagnie.

– Mordious ! fit-il en entrant, garde ton bras, Rolandron, pour une occasion meilleure… Madame la comtesse, pardonnez-moi mon costume un peu négligé… mais j'apprends des choses à faire revenir de l'autre monde des morts de cinquante-sept semaines ! Vous donnez tous vos démissions… vous lâchez Madagascar… vous abandonnez nos alliés !… Tout ça parce que le général se laisse enlever son commandement !… Raisonnons, s'il vous plaît, qui de nous a droit à succéder à notre brave chef ? Moi, n'est-ce pas ?

– Sans contredit ! fit Rolandron.

– Eh bien ! restez-moi fidèles, mille carcasses d'enfer ! Qui gagne temps, gagne tout… – J'ai été gouverneur du Fort-Dauphin sans brevet du roi, pendant quelques bonnes années ; aujourd'hui j'ai un brevet en règle, j'y tiens, je le garde ! qu'on se le répète !…

Béniowski voulut prendre la parole.

– Pardon, général, continua le chevalier, je n'ai plus que quelques mots à dire à notre pauvre Venturel.

– Camarade, sans nous, vous seriez encore le lieutenant d'un certain Stéphanof à qui je ne ferai pas l'honneur de me battre avec lui ; non ! je le tuerai comme une bête venimeuse. Vous avez passé capitaine, vous voici major… Mais je reste votre ancien…

– Je le reconnais, dit Venturel.

– Après le général, moi !… moi !… moi, Capricorne !

– Oui ! oui ! vive Sanglier ! vive Capricorne !… crièrent non-seulement tous les officiers, mais encore tous les soldats ameutés par Guy-Mauve Gobe-l'As.

En ce moment, la sentinelle jeta le cri d'alarme, car une petite armée de naturels, marchant en colonnes, tambours battants et enseignes déployées, se dirigeait vers le fort.

– Tranquillisez-vous, camarades, dit le chevalier, je sais ce que c'est. Jupiter et Vent-d'Ouest doivent être à leur tête. Avec votre permission, général, je vais les laisser entrer !

Béniowski baissa la tête en signe d'adhésion.

– Je me sens mieux, mordious ! reprit Vincent du Capricorne. Allons, Venturel, vous qui êtes ingambe, faites mettre la garnison sous les armes et recevez nos amis avec les honneurs de la guerre. – Une litière de nabab pour le général !… Soutiens-moi, Flèche-Perçante !… Fleur-d'Ébène, un verre de vieille eau-de-vie de France ; après le baume de Madagascar, c'est ce qu'il y a de mieux au monde !

La troupe annoncée par les sentinelles était composée d'environ douze cents hommes, qui servaient d'escorte aux chefs, philoubés, rohandrians ou anacandrians, rois, princes ou députés ; les bannières des diverses provinces étaient portées à côté du représentant de chaque nation ou peuplade.

Elle défila devant la garnison en armes et se rangea dans la cour intérieure du Fort-Louis.

Béniowski fit placer sa litière sur deux affûts de canon recouverts par un drapeau. – La comtesse et Wenceslas, le fidèle Vasili et quelques serviteurs étaient auprès de lui ; les officiers à la tête de leurs compagnies. – Quant au chevalier du Capricorne, il se coucha dans un hamac, et alluma une cigarette en disant à Flèche-Perçante :

– Tu as bien manœuvré, reine de mon cœur, foi de soudard ; tu es bien la plus aimable commère de Madagascar et des quatre parties du monde.

– Oui… mais tu m'as juré de ne plus te battre en duel ?… Jamais, jamais, mon major chéri.

– Capricorne n'a plus qu'une affaire à régler, c'est celle de Stéphanof… Eh bien ! pour l'amour de toi, il y renonce. Je le tuerai, je le ferai tuer, je m'en débarrasserai… mais sans duel… c'est convenu.

– Mon seigneur permettra que j'y sois, bien armée.

– Tout ce que tu voudras, mon ange couleur d'olive ; seulement il faudrait voir arriver le coquin…

– Il viendra, soyons-en sûrs… Il est peut-être au Fort-Dauphin à cette heure…

– Ah ! pourvu que Jean de Paris n'ait pas mangé la consigne !

Pendant ce fragment de dialogue, les chefs et députés de tribus, entre lesquels on remarquait le fils d'Hiavi, roi de Foule-Pointe, Dian Rassamb, anacandrian de Fanshère, plusieurs rohandrians du midi et de l'ouest, le vieil Eliézer et divers Zaffi-Hibrahim, le roi Rozai, à qui une peuplade sakalave avait rendu femme et enfants, Effonlahé, Raoul, Rafangour, Ciévi, foule d'autres philoubés sambarives ; Zaffi-Rabès, antavares, fariavas ou mahavélous, et un ambassadeur du roi Lambouin, avaient successivement salué Béniowski avec le cérémonial d'usage.

Des chaises basses dont on se sert dans les occasions analogues, furent offertes à tous les chefs ; seul, le cousin Rafangour resta debout et dit après s'être incliné de nouveau :

« O grand chef victorieux et juste ! béni soit le jour qui t'a vu naître ! Bénis soient les parents qui ont eu soin de ton enfance ! Bénie soit l'heure où tu es descendu dans notre île !

« Les princes et seigneurs malgaches dont tu as gagné les cœurs, qui t'aiment et te sont fidèlement attachés, ont appris que le roi de France se propose de nommer un autre commandant à ta place et qu'il est irrité contre toi, parce que tu as refusé de nous livrer à sa tyrannie ; – ils se sont assemblés en kabar pour décider la conduite qu'ils devaient tenir.

« Ils m'ordonnent de déclarer hautement le secret de ta naissance, que tu nous défendais de proclamer !…

« Ils veulent que moi, Rafangour, seul survivant de la race sacrée de Ramini, je te fasse reconnaître comme le véritable et unique héritier des droits du prophète, sur cette immense contrée dont les peuples t'adorent.

« Tous sont unanimes et d'accord, même avec les Zaffi-Hibrahim et les Zaffi-Casimambous, car Ra-Salomée ta compagne est une âme sainte, bénie par toutes les mères malgaches et elle a conquis les cœurs de tous leurs enfants.

« L'Esprit de Dieu, qui règne sur nos kabars, a inspiré les chefs et capitaines à s'engager par serment à te reconnaître pour leur *ompiandrian* et *ampansacabe*, seul seigneur souverain de la paix et de la guerre.

« Ils ont juré de ne plus te quitter et de défendre ta personne au prix de leurs vies, contre la violence des Français !... »

– Mordious ! fit le chevalier, il y a Français et Français, maître Rafangour !... Vive le général !...

– Vive le général ! cria toute la garnison.

– Ah !... ma pauvre retraite dans mon village de Rouergue ! – soupira le major Venturel ; plus je vais, plus je te vois compromise !

Rafangour s'était rassis. Après lui, Dian Rassamb, frère de Béniowski par le serment du sang, le roi Rozai, que reconnaissaient tous les Sakalaves des frontières soumis depuis le commencement de la dernière campagne, un catibou lettré qui, attiré à l'Ile-de-France pour y enseigner le malagazi aux pères de la mission, en revenait converti au catholicisme par le fervent Alexis, le vénérable Eliézer au nom du Zaffi-Hibrahim, et quelques autres prirent successivement la parole en suppliant Râamini de consentir à être le roi des rois de la grande île de Madagascar.

Le dernier des orateurs fut Raoul, qui conclut en ces termes :

« Moi, Raoul, chef des Zaffi-Rabès, envoyé vers toi par les philoubés de nos nations unies, je demande que tu nous accordes un kabar public pour y recevoir l'hommage de notre fidélité et de notre obéissance. Je suis encore chargé de te prier de ne plus déployer le pavillon *blanc*, mais le *bleu*, en signe que tu acceptes de bon cœur notre soumission. »

– Doucement ! mordious ! doucement !… dit le chevalier du Capricorne du haut de son hamac. N'allons pas trop vite en besogne !

Béniowski, profondément touché de la démarche spontanée des Malgaches, médita en silence pendant quelques instants ; les officiers, les soldats et les indigènes attendaient sa réponse avec une égale anxiété.

Il jeta un regard au pavillon de la France, regard douloureux qui fut compris de tous les témoins et acteurs de cette scène.

Enfin, se soulevant avec effort, il descendit de sa litière, fit quelques pas et appuyé sur Vasili, il dit d'une voix ferme :

– Princes et chefs malgaches, officiers et soldats français, vous tous, mes compagnons et amis, qui connaissez ma droiture et n'avez jamais ignoré mes desseins, j'avais résolu de resserrer les liens de notre fraternelle association, et sous l'abri du glorieux pavillon français, d'élever Madagascar à un degré de prospérité digne d'exciter l'envie de tous les peuples. Un destin funeste paralyse mes efforts ; je me vois condamné à dissoudre moi-même l'alliance que j'avais formée…

– Non ! non ! général, non !… nous vous resterons fidèles, s'écrièrent tous les officiers et soldats, à l'exception pourtant du nouveau major Venturel, qui ne cessait de soupirer amèrement.

– Bon ! très bien ! dit le chevalier à Flèche-Perçante ; rien n'est désespéré !… Je ne comptais pas sur tout le monde, moi ! Naviguons toujours !

– J'ai renoncé au service du roi de France et ses commissaires ont accepté ma démission ! continua Béniowski ; mais je ne suis pas encore régulièrement remplacé. Je dois et je veux avoir remis à mon successeur le commandement des établissements français avant d'accepter les propositions de mes frères de Madagascar. J'ajourne donc jusqu'à cet instant la réunion de l'assemblée des chefs et des peuples de la Grande-Ile, en jurant que ma vie entière leur sera consacrée sous quelque drapeau que ce soit !…

– Vive Râ-amini ! cria Flèche-Perçante.

Les douze cents Malgaches répétèrent : Vive Râ-amini !

– Braves français, je vous ferai mes adieux alors ! ajouta Béniowski.

– Halte-là !… s'écria le chevalier.

– Non ! non !… nous vous suivrons tous !…

– Merci ! merci, mes camarades ! mais vous êtes liés par vos serments au service du roi de France…

– Non, nous sommes enrôlés dans la légion Béniowski, sous le colonel Béniowski, pour servir selon ses ordres à lui Béniowski… Plus de Béniowski ! plus de légion ! Nous voulons être licenciés !…

– Mordious ! Flèche-Perçante de mes petits boyaux, ça va sur des roulettes… Fais-moi donner à boire et à manger, je meurs d'inanition.

– Le docteur a dit…

– Madame la chevalière, je me moque du docteur, j'ai grand appétit, ma rate est dilatée, je veux reprendre mes forces, ça presse !… Une bosse de bœuf grillée ferait assez bien avec une bonne bouteille de vin du Cap !

Béniowski terminait en ces termes :

– Chef des Malgaches, mes vœux pour une paix durable entre les deux nations seront les mêmes… Plaise à Dieu que les traîtres, qui ont fait échouer mon entreprise, ne rallument point la guerre !… O mes amis de Madagascar ! lorsque je serai hors de ce fort, lorsque vous m'aurez recueilli parmi vous, votre patrie sera ma seule patrie, votre drapeau mon seul drapeau !…

Dès que les chefs et représentants des nations de Madagascar furent sortis du Fort-Louis en chantant l'hymne populaire de Ramini, les rangs des soldats furent rompus. Des groupes où s'agitait la question capitale se formaient, et de toutes parts, officiers, sous-officiers ou soldats répétaient avec chaleur :

– Nous ne l'abandonnerons pas !

La comtesse demandait alors à son mari :

– Maurice, Maurice ! avez-vous donc pour jamais renoncé à l'Europe et au monde civilisé ? ne reverrons-nous plus la France, la Hongrie, nos amis, nos parents ? Et notre fils, sera-t-il privé de l'éducation d'un jeune gentilhomme ?

Vasili, sa sœur Barbe, le chevalier du Capricorne encore couché dans son hamac, attendaient la réponse du général qui réfléchit encore un instant et puis, levant la main vers le ciel, dit avec un accent empreint de mélancolie :

– L'homme propose, Salomée, Dieu dispose !... Un voile épais me cache ma destinée et mes propres desseins ; mais j'ai juré à ces peuples de leur consacrer ma vie, et je tiendrai ce serment comme j'ai toujours tenu ceux que j'ai faits !

Des messagers malgaches partaient en ce moment par terre ou par eau pour toutes les régions du Nord, de l'Ouest et du Midi, pour les montagnes de l'intérieur et pour les districts du pays des Sakalaves qui s'étaient soumis au général en haine de Cimanour.

La grande nouvelle de l'élection prochaine d'un *ompiandrian-ampansacabe*, roi des rois, et successeur direct de Ramini allait donc se répandre dans les deux tiers de la grande île de Madagascar.

XVI

LES COMMISSAIRES DU ROI.

Le baume de Madagascar, les bosses succulentes des bœufs d'Antimaroa, l'excellent vin du Cap de Bonne-Espérance, et l'eau-de-vie de cognac, avaient complétement rétabli la santé du valeureux chevalier Vincent du Capricorne.

La blessure du général était cicatrisée, il envoya le major Venturel à bord de la *Consolante* où MM. de Bellecombe et Chevreau avaient chaque jour reçu le bulletin officiel de sa santé.

La vérité s'était faite enfin dans l'esprit de messieurs les commissaires du roi ; ils voyaient clairement que Béniowski avait été la victime des intrigues incessantes de ses nombreux ennemis.

– Je suis désolé, disait le maréchal de camp de Bellecombe à son collègue, de n'avoir que des pouvoirs restreints, dictés par un esprit hostile, – très étendus pour détruire l'ouvrage du comte de Béniowski, – nuls pour le consolider et le rendre profitable à la France.

– Remplissons notre mission à la lettre, répondait M. Chevreau, qui craignait avant tout d'hériter des inimitiés de MM. de Pierrefort, Audat, Maillart et autres, gens impitoyables comme le prouvait bien leur conduite.

Le général de Bellecombe n'insista plus. Il se réservait d'adresser au ministre un rapport impartial, équitable, loyalement élogieux.

Dès le lendemain, les commissaires du roi, accompagnés d'un nombreux état-major et d'un peloton de soldats de marine fourni par la *Consolante*, se dirigèrent vers le Fort-Louis, dont les portes étaient fermées.

Béniowski, en grand uniforme, entouré de ses officiers sans troupes, se tenait sur la courtine de la porte Royale. La garnison était sous les armes.

– Qui vive ? cria la sentinelle.

– France ! répondit le major Venturel.

– Qui vive ? demanda le major du Capricorne qui s'avançait pour reconnaître.

– Commissaires du roi ! répondit Venturel.

– Au nom du roi, ouvrez ! commanda Béniowski tirant son épée.

Le pont-levis s'abaissa, les tambours battirent aux champs, l'artillerie fit une salve de vingt et un coups de canon.

Les clefs de la place, posées dans un bassin d'argent aux armes de France, étaient portées par le jeune lieutenant Alexandre de Nilof et gardées par un peloton de vétérans que commandait l'adjudant Franche-Corde.

– Monsieur le maréchal de camp, dit Béniowski, j'ai l'honneur de vous rendre cette place et toutes ses dépendances, ainsi que le commandement des troupes jusqu'à ce jour sous mes ordres.

– Colonel, répondit M. de Bellecombe, je ne recevrai point ce dépôt précieux sans vous avoir hautement félicité, au nom du roi, des talents et du noble courage dont vous avez fait preuve à son service.

Les clefs passèrent entre les mains d'un officier de la suite des commissaires royaux qui inspectèrent les troupes, mornes, silencieuses, évidemment mécontentes, mais qui avaient promis à Béniowski de ne donner aucune marque d'improbation tant qu'il serait dans le fort. Les commissaires visitèrent les fortifications et magasins d'approvisionnements, après quoi, ils entrèrent dans le pavillon du commandant.

La comtesse et les gens de la maison se tenaient prêts à partir ! Déjà deux fourgons, remplis d'objets mobiliers, étaient attelés dans la grande cour.

M. Chevreau dit alors à Béniowski que l'examen de ses comptes ne laissait rien à désirer, et lui fit remettre un coffret contenant la somme de quatre cent cinquante mille francs. Une courte collation fut servie.

Enfin, Béniowski se leva.

– Messieurs les commissaires du roi, dit-il, vous êtes chez vous désormais ; je me retire.

– La frégate la *Consolante* est à vos ordres, dit gracieusement M. de Bellecombe.

– Je fixe ma résidence dans l'île de Madagascar, ma nouvelle patrie, répondit Béniowski.

Il mit en même temps à son chapeau une cocarde bleue, se fit dépouiller par Vasili de ses insignes de général français, et jeta sur ses épaules un manteau de laine blanche, semblable au burnous des chefs arabes et africains. Un cheval l'attendait.

La comtesse, Wenceslas, Alexandre de Nilof, l'ingénieur polonais Ubanowski et le brave Vasili montèrent aussi à cheval. – Les fourgons s'ébranlèrent.

Par les ordres du maréchal-de-camp, gouverneur provisoire, les tambours battirent aux champs, la garnison présenta les armes et l'artillerie fit une salve de vingt et un coups de canon.

Lorsque Béniowski, violemment ému, passa devant le front de la troupe, le major Vincent du Capricorne salua de l'épée en criant :

– Vive Râ-amini !

Tous les soldats français poussèrent le même cri ; M. de Bellecombe, fort surpris, se tourna vers eux.

– M. le major, demanda-t-il au chevalier, que signifie ce nom étrange ?

– Ce nom, général, est désormais celui du roi des rois de Madagascar.

Le maréchal-de-camp tira son épée, fit battre un ban et dit :

– Officiers, sous-officiers et soldats, au nom du roi, il vous est ordonné de reconnaître pour seul et unique commandant des troupes et forts de Madagascar le major Venturel, ici présent.

Quelques murmures se firent entendre.

– Silence ! cria Vincent du Capricorne. – Très bien ! dit le général, je n'en attendait pas moins de votre subordination, M. le chevalier du Sanglier. – Vous allez recevoir vous-même une autre destination.

Le rude grognard salua sans répondre. Se retournant vers la troupe, le général cria :

– Vive le roi !

Venturel, l’état-major et les soldats de la *Consolante* répétèrent seuls ce cri.

Tous les officiers, sous-officiers et soldats de la légion arrachaient à la fois leurs cocardes ; le porte-drapeau fit un pas hors des rangs pour planter en terre le drapeau fleurdelisé.

Le général de Bellecombe pâlit de colère.

– Major Venturel ! dit-il, et vous tous, Messieurs, suivez-moi !

Il voulait, à la tête des soldats de marine, s’emparer de la porte du fort, et dût-il se faire écraser, s’opposer à la désertion en masse de toute la garnison.

– Mordious ! général, ne nous poussez pas à bout !... mille tonnerres ! s’écriait Vincent du Capricorne, – Voulez-vous une boucherie inutile ?... La légion Béniowski vous cède la place sans souffler mot et vous n’êtes pas content !... Par le flanc gauche ! gauche !... Pas accéléré, marche ! – Les canons sont déchargés et la clef de la poudrière est dans ma poche, général !... *Vive Madagascar !... vive Râ-amini !...*

M. Chevreau suppliait son collègue de ne pas opposer une résistance inutile. – Venturel essaya bien d’ébranler le peloton des soldats de marine de la frégate ; mais ceux-ci riaient sous cape. – Le chevalier du Capricorne, qui les avait si galamment débarrassés du baron de Luxeuil, leur commandant, était le héros des passavants de la *Consolante*.

Il s’ensuivit que le bataillon-Béniowski sortit tambour battant de la place.

Sur les glacis eut lieu une distribution de cocardes bleues. Flèche-Perçante déploya le drapeau bleu de Madagascar. – Et la troupe se remit en marche pour l’habitation du roi des rois.

Venturel composait donc à lui seul l’état-major et la garnison de Louisbourg et de tous les postes du nord de Madagascar. À quelque chose malheur est bon ! – car neuf mois plus tard, le subordonné major avait réalisé son rêve ; il jouissait de sa retraite dans son village du Rouergue, et même, il fut décoré de la croix de Saint-Louis, sur la proposition formelle de M. de Bellecombe, maréchal-de-camp, inspecteur général des colonies.

Le fort Auguste, le fort Saint-Jean, le port Choiseul et les constructions élevées sur file d’Aiguillon, avaient été, en désespoir de cause, évacués à peu près de même que Louisbourg. Le

pavillon français continua pourtant de flotter, un peu par négligence, un peu par hasard, sur quelques points secondaires, et entre autres à l'île de Sainte-Marie, à Foule-Pointe et à Tamatave.

Béniowski ordonna que ces modestes établissements fussent respectés, – car il conservait toujours de secrètes sympathies pour la patrie de ses plus braves compagnons. Il ne voulait pas désespérer encore de l'avenir ; il comptait surtout, ainsi que la comtesse Salomée, sur le concours décisif de la mission catholique, et, quoi qu'il en eût dit sous une impression d'amer découragement, il ne se résignait pas, sans douleur, à n'être que le chef d'un peuple barbare, que le successeur direct des aventuriers et pirates de la Providence, ou enfin, – comme on le répétait au ministère, – *le Dernier des Flibustiers*.

XVII.

ROI DES ROIS DE MADAGASCAR.

L'habitation où s'était retiré Béniowski appartenait à l'un des rares colons français qui se fussent établis à Madagascar, malgré les défenses réitérées de M. de Ternay, gouverneur de l'Ile-de-France. Elle était agréablement située sur une colline près de la Tingballe, où l'*Aphanasie* se balançait encore à l'ancre.

Le *Coureur* et le *Desforges*, achetés aux frais du gouvernement français, avaient suivi la frégate la *Consolante*.

Béniowski se fit céder un pavillon qui prit le nom de Wenceslas, et qui, comparé aux maisons des naturels, était un véritable palais. – Les Malgaches, en effet, n'habitent guère que des cases, composées d'une forte charpente revêtue de feuilles de ravinala. Les murs en sont formés par un entrelacement de joncs et de palmes desséchées ; les portes et fenêtres ménagées dans une rainure où elles s'ajustent parfaitement, consistent en un cadre en bois rempli de feuillages tressés. Les naturels, manquant généralement de patience pour les travaux qui exigent du temps, se réunissent par centaines pour bâtir une seule case, et la construisent en très peu de jours.

Au milieu de l'une des deux pièces dont se compose une maison malgache est placé le *salaza*, châssis en gaulettes, espèce de grille carrée, élevée d'environ un mètre trente centimètres, sur lequel on fait boucaner la viande. Les meubles et ustensiles des cases les plus riches consistent simplement en un lit, quelques tabourets, un billot, des paniers, des nattes, des pots de terre, des plats en bois, des cuillers, et des gobelets en verre ; les armes et les instruments de pêche ou de labour étant l'objet d'une catégorie à part.

Les Français avaient établi leur camp autour du pavillon Wenceslas, sur lequel flottait le pavillon bleu. Ils fraternisaient

avec les naturels reconnaissants de leur attachement à Râ-amini, leur ampansacape.

Déjà Béniowski n'avait plus d'autre nom ni d'autre titre, quoique son élection n'eût pas eu lieu encore. Elle fut retardée par huit jours entiers de kabars préliminaires, dans lesquels les députés et les chefs des diverses nations firent valoir leurs prétentions respectives, mais dont les conclusions ne varièrent sous aucun rapport.

Plusieurs rois qui n'avaient point quitté leurs Etats pour faire la guerre aux Sakalaves, comme Hiavi, chef de Foule-Pointe, et Lambouin qui régnait au Nord, étaient accourus sur les rives de la Tingballe.

Le jour du kabar sacré fut proclamé à son de trompes, – c'était le 10 octobre 1776.

Le major du Capricorne, toujours bien avisé, trouva comme à point nommé dans la cale de l'*Aphanasie*, une batterie de douze canons qu'il avait eu soin d'y cacher, dès le commencement de ce qu'il nommait la *débâcle*.

Une triple décharge de cette artillerie désormais malgache, salua le lever du soleil.

Les collines des alentours se couvrirent aussitôt d'une innombrable multitude de naturels, et six rois ou princes des plus considérables, tous habillés de blanc, pénétrèrent dans l'habitation.

C'étaient Hiavi, Lambouin, Raoul, Rafangour de la race de Ramini, Dian Tsérouge, père de Flèche-Perçante, arrivé pendant la nuit même de la province d'Anossi, et enfin Rozai, roi des Sakalaves soumis.

Béniowski, vêtu lui-même en chef malgache, armé de ses armes les plus belles et paré avec une magnificence orientale, les reçut au milieu de sa famille, de quelques officiers et de quelques autres chefs, ses frères par le serment du sang.

Rafangour porta la parole. Il exprima la confiance avec laquelle les nations malgaches investissaient Râ-amini du pouvoir suprême ; il dit quels avantages elles espéraient retirer de ses talents et de ses services ; il pria le grand chef de se rendre aux vœux du peuple, en paraissant dans la grande assemblée. Le cortège le plus pompeux se forma.

Béniowski ne tarda point à pénétrer dans un cercle de trente mille hommes armés, les chefs étant chacun à la tête de sa tribu, les femmes et les enfants dans l'intérieur.

Les principaux philoubés, rohandrians ou anacandrians s'avancèrent pour former un premier cercle ; et Béniowski se trouvant en vue de la multitude, la main droite posée sur l'épaule de Wenceslas, que la comtesse tenait de l'autre côté, Rafangour prononça la harangue suivante :

« Béni soit Zahanhare, Dieu créateur des cieux et de la terre !

« Béni le sang de Ramini à qui notre attachement est dû !

« Bénie la loi de nos pères, qui nous ordonne d'obéir à un chef issu de la race de Ramini !

« Nous avons éprouvé que la désunion est une punition de Dieu.

« Affaiblis par nos divisions, nous avons toujours été la proie du plus fort, car nous étions méchants et sourds à la voix de la justice.

« O rois et peuples de Madagascar, soumettez-vous au chef légitime que je vous présente et à qui j'offre cette sagaye pour qu'il soit le seul ompiandrian et ampansacabe de Madagascar, comme l'était notre père Ramini ! »

À ces mots, pliant le genou devant Béniowski, le chef sambarive lui présentait le javelot qui, comme un sceptre impérial, devait être l'emblème de sa puissance.

Les indigènes ne poussèrent qu'une acclamation, longtemps répétée par les échos des montagnes.

– Vive Râ-amini !... vive l'ampansacabe ! s'écria le chevalier du Capricorne.

Les volontaires poussèrent le même cri.

– Flèche-Perçante, mes amours à la vanille, dit l'intrépide aventurier, j'étais vice-roi d'Anossi tout à l'heure et toi vice-reine. Du coup, je réclame de l'avancement, je veux être roi du Midi sous l'empereur de Madagascar ! mille cornes de licornes !... Ma majesté est satisfaite !... Malgré ça, j'aurais bien voulu causer un peu avec votre cher papa et savoir où en est mon pauvre Fort-Dauphin, que j'appellerai Fort-Capricorne.

Rafangour s'était relevé, les nations faisaient silence, le futur roi des provinces méridionales se tut.

– « Écoutez ma voix, reprenait le chef des Sambarives, écoutez un prince issu lui-même du sang sacré. – O Rohandrians et Philoubés, Anacandrians, Ondatzis, Voadziris, Louhavouhits, Ontsoas et Oundevous, hommes libres ou esclaves, maîtres et serviteurs, et vous aussi Ombiasses, docteurs et savants, et vous aussi, Ompissas, errants de tribu en tribu, reconnaissez tous l'ampansacabe, soumettez-vous à lui, obéissez à ses ordres, c'est la loi du sang de vos pères !... »

Rafangour, s'adressant à Béniowski, ajouta encore :

« Et toi, digne fils de Ramini, implore l'assistance de Zahanhare, créateur des mondes, afin qu'il t'éclaire de son esprit. Sois juste, aime tes peuples comme tes enfants, que leur bonheur soit le tien ! Ne demeure pas étranger à leurs besoins, aide-les dans leurs infortunes. Gouverne par tes conseils les rois et les princes, rohandrians et anacandrians ; protège les Ondatzis, Voadziris et Louhavouhits ; veille avec un soin paternel sur les Ontsoas ; ne méprise pas les Oundevous ; seconde les prêtres de notre Père du ciel ; ne proscris point les Ompissas eux-mêmes, afin qu'ils redeviennent gens de bien parmi leurs nations, et fais enfin que tous les Malgaches regardent leur maître comme leur père, ainsi qu'il en était du temps de Ramini, notre aïeul. »

Ce long discours, qui donne idée de la pompeuse éloquence en honneur à Madagascar, fut suivi des marques de soumission les plus humbles.

Béniowski vit les cinquante mille indigènes, guerriers, esclaves, femmes ou enfants de la grande assemblée nationale, se prosterner la face contre terre. Enfin, présentant à l'assemblée son fils Wenceslas :

– Longue vie au sang de Ramini et à la nation madécasse ! dit-il. Puisse le Dieu qui créa les cieux et les terres nous accorder à tous une carrière longue et heureuse !

Reprenant la nomenclature des classes et des castes, Béniowski promit solennellement à chacune d'elles sa protection paternelle et sa juste bienveillance. Chaque fois le peuple poussait des cris d'allégresse.

Un grand festin qui se prolongea jusqu'au coucher du soleil, suivit la fête de l'élection du roi des rois.

Les premiers d'entre les chefs dînèrent à la table même de Râ-amini avec sa famille et le chevalier du Capricorne, dont la

joie n'était plus sans partage, car Dian Tsérouge, rohandrian de Manambaro et père de Flèche-Perçante, venait de lui apprendre que le capitaine Frangon, profitant de son absence, était rentré par surprise au Fort-Dauphin.

– Et Jean de Paris, mordious ?… qu'a-t-il fait ? Où est-il ?… Qu'est-il devenu ?… Voilà, mille tonnerres, ce que je craignais !…

Jean de Paris épousait alors une princesse dans la vallée d'Amboule…

– Au diable l'épouseur !… Corne de licorne ! million de potences !… Me perdre ma première place forte !… Ah ! Stéphanof !… – À quelque chose malheur est bon, puisque je sais où retrouver ce bandit !…

– Calmez-vous, mon ami, dit Béniowski au chevalier. Je vous aurais donné l'ordre de rendre le Fort-Dauphin aux Français, qui en sont les maîtres légitimes. Mes desseins ne sont pas de déclarer la guerre au roi, que je servais il y a peu de jours encore. L'indépendance de Madagascar est prochaine ; je n'y souffrirai plus la concession du moindre lambeau de territoire à aucune puissance européenne ; mais je ne déposséderai pas la France des points où elle a le droit de faire flotter son drapeau. D'ailleurs, les îles Mascareignes, où l'on ne cultive que les denrées coloniales, s'approvisionnent de vivres dans ce pays ; il nous est nécessaire de conserver la première de nos branches de commerce. – Qu'importe l'établissement des Français dans le Fort-Dauphin, si leur puissance ne s'étend jamais au-delà d'une portée de canon !

– Mort de ma vie !… Jean de Paris aura maille à partir avec moi, mordious !… disait le chevalier entre ses dents.

Il se dérida pourtant, lorsque le roi des rois fit part de ses projets aux officiers français, rohandrians, anacandrians et autres chefs réunis après le dîner dans une vaste salle de kabar.

Béniowski déclara qu'il instituerait un conseil suprême composé de princes, rohandrians et philoubés, soit Malgaches, soit Européens, parmi lesquels seraient choisis les rois, vice-rois et gouverneurs des provinces. – Séance tenante, il maintint Hiavi comme roi de Foule-Pointe et de l'Est et Lambouin comme roi du Nord. Le chef des Zaffi-Hibrahim fut déclaré vice-roi de Sainte-Marie et de la baie d'Antongil et sous le nom de

Capricorne Ier, qu'il se donnait à lui-même, Vincent du Sanglier se vit élever à la dignité de roi des provinces méridionales, soumises ou à soumettre.

– À la bonne heure !… À la santé du roi des rois et de tous les rois… y compris les reines !…

Des toastes sans nombre se succédèrent.

Mais dès que la lune se leva sur l'horizon, une autre cérémonie qui ne manquait pas de grâce fut célébrée par les femmes, que Flèche-Perçante, reine du Midi, introduisait en présence de la reine des reines, la mère des mères.

Elles étaient toutes décorées de l'ordre pieux d'*Alihiza-Salama* et s'avançaient en chantant l'hymne du salut des enfants, composé par Flèche-Perçante en l'honneur de la comtesse, qui ne put retenir ses larmes, lorsque des milliers de mères levant leurs enfants dans leurs bras crièrent :

– Bénie *Salomée* ! bénie la mère de nos fils et de nos filles ! béni l'ange sauveur !

Les chefs fumaient gravement, les esclaves avaient allumé des torches, dont la clarté s'unissait à celle des astres de la nuit pour illuminer la plaine.

Après le cantique, un serment fut prêté par le chœur des femmes, qui en disaient la formule en formant des pas et des figures de danse. Elles juraient d'obéir à la reine des reines et de la choisir pour arbitre de toutes les querelles auxquelles les hommes ne devaient point se mêler.

De grandes réjouissances populaires, les danses et les chants nationaux remplirent le reste de la nuit [1].

Le lendemain, le conseil suprême se réunit pour assister à la rédaction du procès-verbal de la grande cérémonie, pièce qui fut écrite en lettres romaines, dans la langue du pays, et qui est restée comme monument historique !

Deux mois s'écoulèrent ensuite en travaux législatifs pour constituer le nouvel empire, et, pendant ces préliminaires, Béniowski eut la satisfaction profonde de recevoir la soumission de tous les Sakalaves, qui reconnurent alors le roi Rozai et le ramenèrent triomphalement à Bombetoc, sa capitale.

---

1 *Voyages et Mémoires* de Bényowsky, t. II, p. 452.

Les immenses difficultés de la tâche que Béniowski s'était imposée ne tardèrent pas à lui sembler insurmontables sans le concours d'une puissance européenne. – Il avait organisé la force armée, établi des courriers par eau, percé quelques routes, distribué les commandements entre les chefs les plus habiles ; malheureusement, la question commerciale dominait toutes choses.

Les Français renvoyés par messieurs de Ternay et Maillart tenaient un langage menaçant ; quelques désordres partiels se manifestèrent. Plusieurs officiers de Fort-Louis ajoutèrent le poids de leur influence au dessein secret que formait déjà Béniowski de retourner en France pour y présenter en personne l'état de Madagascar, un exposé de ses véritables intérêts et un plan complet qui combattrait les préventions du ministre.

À l'exception de Sa Majesté Capricorne Ier, roi du Midi, qui désapprouva toujours énergiquement le projet, tous les Français, dont huit faisaient partie du Conseil suprême, et la comtesse étaient d'accord.

Un dernier kabar solennel fut convoqué.

Remplis d'une confiance illimitée dans la sagesse de leur élu, les Malgaches agréèrent sa proposition et consentirent à son voyage en Europe, entrepris dans le dessein de conclure un traité d'alliance et de commerce avec le roi de France ou celui de toute autre nation. Béniowski devait ramener des hommes habiles dans les divers arts et métiers, et prendre toutes les mesures qu'il jugerait utiles pour l'avenir de ses peuples. Les Rohandrians jurèrent de rester fidèles à leur ampansacabe, quelle que fût la durée de son absence, et de ne contracter aucun traité avec les Européens sans son consentement. Ils déclarèrent, en outre, qu'après une année et demie, ils cesseraient de souffrir aucun établissement dans leur île. – Capricorne Ier avait chaudement poussé à cette motion. Ils exigeaient enfin que leur ampansacabe s'obligeât à revenir, qu'il réussît ou non dans son entreprise, et qu'en cas de retards, il leur donnât de ses nouvelles.

Béniowski, profondément ému, prêta serment avec une sincérité qui fut inébranlable.

– Je reviendrai au milieu de vous ! Peuples de Madagascar, je reviendrai, ne serait-ce que pour mourir sur votre terre, ma patrie, ma seule patrie désormais !... Je le jure sur la tête de

mon fils, je le jure sur le salut de mon âme, je le jure par le sang de mes ancêtres et par le nom du Dieu éternel !... – Mais si je mourais loin de vous, je voudrais encore que mes ossements vous fussent rapportés, et j'adjure ma femme, mon fils, Vasili mon fidèle serviteur, et tous les amis qui m'accompagneront, d'accomplir cette volonté sacrée !... – Peuples de Madagascar, votre bonheur à venir est mon seul vœu, mon unique ambition, ma vie et mon âme !...

Le roi Capricorne, qui conserva toujours son franc parler, n'ayant cessé d'exprimer ses craintes, Rafangour, Raoul, Dian Tsérouge et quelques autres des plus dévoués, se jetèrent à genoux et fondirent en pleurs.

– O notre père ! s'il est vrai que tu doives courir de si grands dangers, ne pars pas !... reste parmi tes enfants !...

« Leurs lamentations et leurs larmes ébranlèrent ma résolution, – a dit Béniowski, – mais, hélas ! ma destinée l'emporta !... »

Les pleurs, les cris, les sanglots redoublèrent lorsqu'il sortit de son habitation royale et se dirigea vers l'*Aphanasie*, prête à mettre sous voiles.

La foule s'assemblait sur la rive ; des clameurs de deuil, des plaintes déchirantes furent entendues alors de toutes parts. – Ne pouvant maîtriser ses émotions, Béniowski se voila la face.

– Oh ! la vertu !... dit Vincent du Capricorne en passant la paume de sa main sur ses cils humides. – Mordious ! mes pauvres camarades, notre roi des rois n'a jamais eu qu'un défaut, mais plus gros qu'un 74 !... Vertueux !...

Franche-Corde, Sans-Quartier, Jambe-d'Argent et leurs valeureux compagnons parurent unanimes à cet égard. – Il s'agissait à cette heure d'aller prendre possession du royaume du midi. Guy-Mauve Gobe-l'As battit le pas accéléré. Leurs Majestés Capricorne Ier et Flèche-Perçante montèrent à cheval. – On partit.

C'était le 14 décembre 1776. –

Alors, l'*Aphanasie* disparaissait à l'horizon, emportant le comte et la comtesse de Béniowski, leur jeune fils Wenceslas, leurs serviteurs, Alexandre de Nilof, dont le cœur battait de l'espoir de retrouver Rixa Hensky, plus gracieuse que jamais ;

enfin, un certain nombre d'officiers ou de soldats français qui avaient demandé d'être du voyage.

Les yeux fixés sur les rivages de la grande île qui s'effaçait dans le lointain, pensif et roulant des pensers inquiets, l'aventureux Maurice-Auguste était en proie à des pressentiments sombres comme les nuages de la nuit. Il s'éloignait d'un peuple ami pour aller mendier l'appui de l'Europe indifférente, où cent ennemis acharnés, où mille obstacles inconnus anéantiraient ses efforts.

– Le sort en est jeté ! dit-il enfin avec force. Je vais !... je veux !... Il faut !

Une mélancolie poignante emplissait l'âme altière du dernier des flibustiers, roi des rois de Madagascar.

XVIII

ESCAMOTAGE DU FORT-DAUPHIN

Leurs Majestés Capricorne Ier, roi du Midi, et Fleur-Perçante, sa valeureuse épouse, s'en allaient chevauchant au son du tambour du gamin de Paris Guy-Mauve Gobe-l'As.

Les frères de Râ-amini par la Fattiarah : Dian Tsérouge, rohandrian de Manambaro et père de la reine Dian Rassamb, anacandrian de Fanshère, Dian Salao, oadziri d'Imahal, Fatara de Tolongare, vingt autres chefs de la province d'Anossi et de la vallée d'Amboule formaient un cortège princier au royal aventurier gascon, que suivait une petite armée de soldats français à cocardes bleues, d'indigènes olivâtres, mulâtres ou noirs, et enfin de Mozambiques disciplinés, plus fanatiques, s'il est possible, que les Malgaches eux-mêmes.

– Du calme ! Capricorne !... du calme ! mordious ! sandious ! cadédious ! mille cornemuses de Cornouaille !... Du calme ! se répétait Sa Majesté tout le long de la route. Du calme ! de la dignité sauvage ! de la sagesse pour cinq cent mille âmes !... Et mon sang bout !... Dix-huit mois ! dix-huit mois de patience ! dix-huit mois avant d'escalader ma place du Fort-Dauphin ! car j'aurais beau envoyer un millier de paires de gants à maître Stéphanof, je suis bien certain que le drôle ne mettrait pas les pieds sur les glacis... D'ailleurs, j'ai juré à Flèche-Perçante de ne plus me battre en duel... J'ai cependant joliment troussé le petit baron, foi de monarque !

Ce monologue dura cent cinquante lieues, tout en traversant le pays des Zaffi-Rabès, des Antavares et des Mahavélous, sur les frontières desquels s'élevaient les colonnes dressées en l'honneur de l'ampansacabe Maurice-Auguste Râ-amini. – Dans les montagnes des Fariavas, sur les territoires des Bétimsaras et des Bétanimènes, jusqu'à Matatane, pays des Zaffi-Casimambous et des Antacimes, continua ce monologue. Mais là, tout à coup, Capricorne se dérida :

– Sandis ! cadédis ! Flèche-Perçante, ma femme, votre royal époux n'était qu'un sot !… Vive la gaîté ! les Français n'en manquent pas !… C'est toi que je vais charger de reprendre le Fort-Dauphin !

D'une voix sonore, le roi de Madagascar entonna la chanson en vogue :

Mâtin ! oh le chien de vaurien
Qui fait plus de mal que de bien !…

Gaîté, tu perdis Jean de Paris qui, en revenant de sa noce, trouva les portes du Fort-Dauphin fermées… Gaîté, tu nous les rouvriras ! Je m'entends !… – Nous tiendrons notre cour, Madame, dans la vallée d'Amboule, pays charmant. Je veux, d'ici à dix-huit mois, que la garnison du commandant Stéphanof soit approvisionnée de bœufs à bosses succulentes, ait à discrétion des vivres frais, et surtout du vin de palme.

Après quoi, ma Vénus d'olive, nous donnerons un bal, et nous ferons valser M. Stéphanof au son de l'herravou !… mille cornemuses !…

Un kabar mystérieux auquel n'assistèrent que les chefs les plus discrets et les plus fidèles, fut tenu à peu de jours de là sur le plateau des monts Aurian, où Capricorne Ier, roi du midi, fixait sa résidence provisoire. De ce point central, il correspondait aisément avec Brise-Barrot, capitaine du poste de Saint-Augustin dans l'ouest, avec Franche-Corde, qui resta dans le fortin de Matatane, et avec les divers chefs malgaches de la côte méridionale.

Le commandant Frangon écrivait à l'Ile-de-France :

« Les dispositions des naturels à notre égard se modifient favorablement de jour en jour. Je n'éprouve plus aucune des difficultés que j'avais le déplaisir de vous signaler dans mes précédents rapports. – J'ignore ce qui se passe à l'île Sainte-Marie, à Foule-Pointe et à Tamatave ; mais, il devient évident pour moi, qu'en se sentant affranchis du joug de l'aventurier Béniowski, les indigènes d'Anossi et des provinces limitrophes sont heureux de renouer avec les colonies françaises les relations commerciales qui font leur richesse. »

Capricorne Ier, qui s'était promis d'abord de traiter maître Jean de Paris avec une sévérité exemplaire lui fit annoncer sa grâce.

L'infortuné soldat, depuis quelques mois, vivait caché au fond des forêts, ne craignant pas moins les indigènes et les gens de Capricorne Ier, que les soldats de Stéphanof ou les bêtes féroces. – Nu, mourant de faim, pâle et maigre à faire plaisir, il en était réduit au regret de n'avoir pas épousé sa cousine et payse, quand on le retrouva.

– Tu es assez puni, mordious ! lui dit le clément Capricorne Ier, tu n'es pas sot, je te nomme ministre des relations chorégraphiques. Va prendre tes ordres de la reine…

Au bout de dix-huit mois révolus, Sa Majesté Capricorne Ier, qui comptait les jours avec l'impatience d'un écolier dont les vacances approchent, alluma sa cigarette, se fit servir un grog par madame son épouse, et lui dit de son air le plus aimable :

– Chère olive de mon cœur, où en sommes-nous ?

– Sire, répondit Flèche-Perçante, vos filles, votre ministre des relations chorégraphiques et les femmes de sa maison, attendent la permission de comparaître en votre auguste présence.

– Mordions ! mon ange café-au-lait, si je ne perds pas le calendrier, tu ne perds pas l'almanach ; fais ouvrir les portes, et tenons kabar !

Son Excellence Jean de Paris et les gracieuses commères de la Reine ayant fait des communications satisfaisantes :

– En route pour le bal ! dit Capricorne Ier. Qu'on batte l'Assemblée ! Stéphanof ne s'attend pas aux invitations que je vais faire !…

Dès que le tambour de Guy-Mauve Gobe-l'As eut fait retentir les échos des monts Aurian, tous les aventuriers endormis jusqu'alors dans les délices du farniente malgache, Sans-Quartier, Jambe-d'Argent, Pic, Saur, Moustique et trente autres, leurs dignes camarades, vinrent se ranger sous les ordres du capitaine Rolandron de Belair.

Le roi, sa maison, ses ministres, et ses troupes régulières se mirent en marche.

Le lendemain, à nuit tombante, on se dispersa ; Fanshère, Imahal, Acondre, Andravoule et Manambaro recélèrent pour vingt-quatre heures les aventuriers à cocardes bleues.

Le bal décidément devait être pour le jour suivant ; un navire de guerre français mouilla dans l'anse Dauphine.

– Que pensez-vous de l'arrivée de cette diable de corvette ? demanda Jean de Paris.

– Mordious ! triple, s'il le faut, le nombre des danseuses. Pas de contr'ordres, jamais !

L'équipage de la *Triomphante*, commandée par le capitaine de frégate Kerléan, fut invité à être de la fête, qui commença vers deux heures après midi et qui devait finir avant le coucher du soleil, avec la retraite ; ainsi l'exigeait le commandant du Fort-Dauphin.

Toutes les beautés d'Anossi, parées de leurs mieux, étaient du complot :

– Quelles passes ! quels bonds ! quelles poses ! que de grâces, que de scélératesses !...

Les gens de garde, surveillés de près par le défiant Stéphanof, n'osaient déserter leur poste ; mais on ne put les empêcher d'y recevoir de nombreuses visites. Les aimables insulaires qui donnaient le bal, s'étaient transformées en autant de cantinières ; elles offraient des rafraîchissements que matelots ou soldats recevaient avec un égal entrain.

Peu à peu la place d'armes se remplit de brunes perfides.

Il n'y avait presque point de guerriers indigènes avec elles ; – cependant, Stéphanof s'avisa tout à coup de concevoir des soupçons, le jour baissait ; il donna l'ordre de battre la retraite, de renvoyer les étrangères qui avaient envahi le fort et de s'apprêter à fermer les portes.

Pas un tambour ne se montra. On chercha leurs caisses, elles furent introuvables.

– Aux armes ! cria Stéphanof.

La garde avinée chantait des chansons de cabaret.

Stéphanof courut au poste ; tous les fusils, à l'exception de celui du factionnaire, avaient été escamotés. Une bruyante farandole, conduite par une princesse inconnue, s'avançait vers la porte royale.

– Arrêtez ! n'entrez pas !… La retraite devrait être battue… Le soleil est couché… Levez le pont-levis !…

C'est en vain que le commandant donne ces ordres, la farandole est déjà sur le pont-levis ; elle entre, elle est entrée !

– À moi ! s'écrie alors Flèche-Perçante.

Les danseuses se précipitent sur le commandant, qui décharge ses pistolets, prend la fuite, et ne doutant plus du complot, s'évade par la poterne de mer.

– Ah ! mordious !… Il s'est échappé… s'écriait Capricorne.

– À la nage ! Il est à bord de la *Triomphante*.

– Tant pis ! mort de ma vie !… Mais enfin, camarades, nous voici rentrés dans la place !… Aux postes de combat !

Guy-Mauve Gobe-l'As bat la générale. – Franche-Corde, revenu tout exprès de Matatane, Jean de Paris, Sans-Quartier, Jambe-d'Argent sont sous les armes. La garnison est enchaînée avec des guirlandes de fleurs, et Vincent du Capricorne prononce un discours dont les conclusions sont pleines de charmes :

– Double paie ! double ration ! paix, confiance et plaisir !… Buvez, dansez, amusez-vous !… Et ne faisons pas les mauvaises têtes… Votre commandant Frangon avait volé par surprise mon Fort-Dauphin ; je reprends mon bien où je le trouve ! Escamotage pour escamotage !… mais je ne retiens ici de force personne. – Ainsi, qui voudra, pourra dès demain aller à bord de la *Triomphante*, dont le capitaine est de mes anciens amis.

Bien petit fut le nombre des soldats qui s'en allèrent sur le corvette, où les matelots racontaient en riant l'aventure de le veille.

Stéphanof, furieux, voulait que le capitaine Kerléan le remît en possession du fort.

– Monsieur le commandant, je ne puis, avec la meilleure volonté du monde, reprendre la place avec ma corvette de charge, répondit Kerléan ; mais j'ai l'avantage de connaître depuis longtemps monsieur du Capricorne ; il m'invite à déjeuner, je vais lui parler en votre faveur.

Au Fort-Dauphin, Kerléan apprit, de la bouche royale de Capricorne Ier, la fin tragique du baron de Luxeuil :

– Ah ! monsieur le major ! s'écria-t-il, vous m'avez soufflé ce duel ! Depuis la *Pomone*, j'avais un compte à régler avec l'impertinent baron.

– Rattrapez-vous aux dépens de Stéphanof, mon cher monsieur de Kerléan, si bon vous semble.

– Stéphanof ! de qui me parlez-vous ?

– Du commandant Frangon, ci-devant Estève Finvallen, autrefois Hippolyte Stéphanof, le plus détestable Kosaque de toutes les Russies…

Après d'inévitables récits assaisonnés par la verve de Capricorne Ier, la question politique et commerciale fut traitée à fond :

– Monsieur de Ternay, monsieur Maillart du Mesle, les commissaires du roi de France et le ministre de la marine nous ont fait du chagrin dans le Nord, voici dix-huit mois ; en conséquence, le comte de Béniowski s'est laissé proclamer roi des rois, et a bien voulu me nommer moi-même roi d'Anossi… Tel que vous me voyez, commandant, je suis Sa Majesté Capricorne Ier. Nous avons pris pour couleur le bleu ; un pavillon bleu flotte sur ma porte de terre. Mais je suis bon prince ; mon cousin le roi de France a quelques droits sur ce fort, je ne les conteste pas, et j'arbore pavillon blanc sur la porte de mer. – Ses colonies de l'Ile-de-France et de Bourbon trouveront toujours ici des bœufs, du riz, du bois, tout ce qu'il leur faudra. Vivons en paix !… Je ne demande pas mieux ! – Quant à votre Stéphanof, qu'il ne me tombe jamais sous la patte… mordious ! sapredious ! – À votre santé, commandant !

– À votre santé, sire… car, entre nous, la conduite du gouvernement envers M. le comte de Béniowski, justifie sa conduite et la vôtre.

La *Triomphante* chargea de bétail et de riz sous le bon plaisir du roi Capricorne Ier, tout aussi commodément que sous le régime du commandant Frangon, qui fut chansonné à l'Ile-de-France par les mulâtresses et condamné à six mois de prison par M. de Ternay, outré d'apprendre que le Fort-Dauphin était occupé de nouveau par un partisan de Béniowski.

Malgré cela pourtant, la paisible possession n'en fut pas disputée à l'aventureux grognard qui, dans la mesure de ses forces, essaya de réaliser les plans gigantesques de Maurice-

Auguste Râ-amini, le roi des rois, garnit la côte sud de postes et de fortins, sillonna de routes l'intérieur du pays, entretint de bons rapports avec le conseil institué par l'ampansacabe, et guerroya plus tard contre les Buques de la côte occidentale pour ne point périr d'ennui.

Quant à la modération inespérée de M. de Ternay qui ne pouvait supporter patiemment la reprise du Fort-Dauphin et que l'intendant Maillart du Mesle poussait à des mesures de vigueur, elle résulta forcément de quelques dates fort significatives.

Le terme de dix-huit mois après le départ de Béniowski, reporte au mois de juin 1778 ; or, le 17 du même mois, le premier coup de canon de la guerre d'Amérique fut tiré. La frégate anglaise l'*Aréthuse* attaqua la frégate française la *Belle-Poule*, dont la victoire fut d'heureux présage pour le succès de nos armes et l'indépendance du continent américain.

L'écho de ce premier coup de canon remplit les mers. – La grande guerre éclatait.

Aux Indes-Orientales, les Anglais, profitant de l'ignorance où l'on était du commencement des hostilités, se jetèrent à l'improviste sur les possessions françaises de la côte de Coromandel. Une faible division navale d'un vaisseau et de quatre petites frégates, aux ordres du capitaine Tronjoly, ne put résister aux forces déployées par l'Angleterre. Tronjoly toutefois ne perdit qu'une de ses frégates. Mais Pondichéry, à peine restauré, resta sans secours. – Le général de Bellecombe, qui en avait été nommé gouverneur, fit une défense très belle, déploya un grand courage et même une habileté digne d'un meilleur sort ; malgré sa vaillance il succomba.

Le 17 octobre 1778, après dix-huit jours de tranchée ouverte, il fut obligé de capituler et sortit de la place à d'honorables conditions.

Dans ces conjonctures, – lorsque Madagascar devenait l'unique ressource des îles de France et Bourbon, M. de Ternay se fût conduit en insensé s'il n'eût pas tacitement accepté la trêve qui résultait des sages dispositions prises par Béniowski. – Et d'ailleurs, il s'agissait bien d'aller attaquer un fort plus qu'à demi français, quand les Anglais pouvaient d'un instant à l'autre menacer l'Ile-de-France.

XIX

HISTOIRE DE SEPT ANS.

– Alerte ! mon général ! alerte !… À cheval ! bien vite !… Passons la frontière !

– Pourquoi donc, Vasili ?

– Je viens d'apprendre à Zips que vous devez être arrêté tout à l'heure par les ordres de l'empereur d'Autriche !

– Toujours trahi !… toujours dépouillé !… J'avais écrit à mes beaux-frères pour me réconcilier avec eux. Je ne réclamais plus Werbova, je ne voulais que revoir mes sœurs et les présenter à la comtesse ; mais au bout de vingt ans, ils sont implacables !…

– À cheval ! Maurice !… À cheval !… Adieu, ma femme, adieu, mon fils, adieu, mes amis !… À cheval !… à cheval !…

C'est une lamentable histoire, en vérité, que celle des hommes de génie qui, prenant pour mobile une idée généreuse, veulent le progrès d'une science ou l'affranchissement d'un peuple, la découverte d'un monde ou le bonheur de l'humanité !

Ainsi peut se résumer celle de sept années inutilement consacrées par Béniowski à la recherche d'une puissance qui daignât patronner l'œuvre de la civilisation de Madagascar, – œuvre immense quand on considère, non-seulement l'étendue et la fécondité de l'île africaine, mais encore sa situation géographique.

À peine arrivé en France où il fut chaleureusement appuyé par Benjamin Franklin, il reçut conformément à la proposition du général de Bellecombe, une épée d'honneur en récompense de ses services ; mais bientôt les rapports exécrables de ses ennemis d'outre-mer firent apprécier sa conduite sous un jour tout opposé.

Il se rendit alors en Autriche où d'autres haines l'attendaient. Ceux qui l'ont dépouillé ne cessent de le craindre.

– Le ministre Panin ne tarde pas à savoir que le rebelle du Kamchatka est en Hongrie, il demande son extradition, et l'obtient d'autant plus aisément que l'empereur Joseph II vient d'être attiré à Saint-Pétersbourg, où on l'amusa par de belles espérances, afin qu'il fermât les yeux sur l'envahissement de la Crimée.

Béniowski, prévenu au dernier moment par le fidèle Vasili, s'enfuit, est poursuivi, mais s'évade ; il se réfugie à Hambourg chez Karl Marsen.

Les démarches du vicomte de Chaumont-Meillant auprès de M. de Sartines, sont, de toutes parts, entravées. Le ministre Panin les a prévues ; il demande à la cour de France comme à celle d'Autriche qu'on lui livre l'assassin de M. de Nilof ; l'ambassadeur de Joseph II seconde celui de l'impératrice de Russie.

À Hambourg même, la sécurité de Béniowski est menacée ; sa présence d'ailleurs compromet son hôte Karl Marsen, pensionné par Catherine II ; il disparaît ; mais l'*Aphanasie* est envoyée au Fort-Dauphin pour y porter de ses nouvelles.

Par une fatalité, la guerre maritime éclate, le navire est pris par les Anglais. – Les rois et les peuples de Madagascar se lasseront nécessairement d'attendre le grand chef, dont ils n'entendent plus parler.

Cependant Béniowski, réfugié en Norwège, où il vit sous un nom supposé, désespérant de la France, s'adresse à la Hollande.

Les marchands de la Compagnie des Indes retrouvent les anciens rapports de Scipion-Marius Barkum ; – d'ailleurs, que leur importe la civilisation de Madagascar. Au bout d'un an de sollicitations faites par Karl Marsen, Béniowski renonce à la protection de la Hollande.

Malgré ses répugnances instinctives, quoiqu'il s'appuie à Madagascar sur des officiers et des soldats qui détestent souverainement les Anglais, il va se rendre en Angleterre, lorsque M. de Sartines quitte tout à coup le ministère.

– Patience ! écrit Richard, ne précipitez rien ! Je parlerai au roi lui-même. Le maréchal de Castries, qui entre au département de la marine, m'écoutera et nous appuiera. N'allez pas vous jeter imprudemment dans les bras de l'Angleterre, qui est en guerre avec nous. Vous rendriez tout impossible.

Pendant deux ans, le vicomte de Chaumont crut à un succès. Il avait remué ciel et terre. Le roi Louis XVI s'était enfin intéressé à la question de Madagascar.

Le jeune Wenceslas était alors placé en France dans une excellente institution, où il se faisait remarquer par son intelligence et sa bonne conduite. Le vicomte et Aphanasie allaient le voir souvent et le recevaient pendant les vacances.

Béniowski crut pouvoir sans dangers se fixer sur les bords du Rhin.

« L'Autriche et la Russie vous ont oublié mon cher Maurice, lui écrivait Richard. Les préventions du roi contre vous se dissipent. Le théâtre de la guerre va se transporter dans les Indes, où nous avons pour alliés Haïder-Ali et Tipo-Saïb ; Madagascar redevient une question politique de premier ordre. Patience encore ! patience et courage… »

Mais le temps s'écoulait ; Béniowski désespéré ne pouvait faire parvenir de ses nouvelles aux chefs de Madagascar.

La publication des voyages du capitaine Cook devait ruiner ses dernières espérances.

Le roi Louis XVI s'était si noblement intéressé aux travaux des navigateurs anglais, qu'il ordonna aux commandants de tous ses bâtiments de guerre, non-seulement de laisser passer librement les navires du capitaine Cook, mais encore de leur prodiguer au besoin tous les secours qui pourraient leur être nécessaires. Louis XVI se hâta de lire la relation de leur dernier voyage ; il y trouva une version russe et calomnieuse de l'évasion du Kamchatka de Béniowski et déclara sévèrement qu'il ne voulait plus entendre parler d'un tel aventurier.

Béniowski se rendit conséquemment en Angleterre avec la douleur d'avoir perdu plus de cinq ans en démarches sans résultats.

L'illustre bailli de Suffren était alors dans les mers des Indes ; il avait mouillé à l'Ile-de-France ; il s'y était enquis de la situation de Madagascar. Il y apprit que les Anglais ayant voulu se ravitailler sur la côte méridionale, en avaient constamment été repoussés par les gens d'un certain aventurier français s'intitulant Capricorne Ier, roi d'Anossi, Carcanossi, Machicores, etc., etc.

Ce prétendu monarque, ajoutaient les habitants, s'était emparé du Fort-Dauphin par ruse, mais y laissait flotter le pavillon blanc du côté de la mer. En dernier lieu, il venait de couler une frégate anglaise, dont il avait renvoyé l'équipage à l'Ile-de-France.

Suffren expédia sur-le-champ un aviso à Sa Majesté Capricorne I[er], pour le féliciter au nom du roi et lui faire délivrer un brevet régulier de commandant de la place.

Ces faits étaient connus du ministère anglais, lorsque Béniowski se présenta, fut soupçonné d'être un agent de la France et jeté sur un ponton, où il fut traité en prisonnier de guerre.

La paix signée à Versailles le 9 février 1783, lui rendit la liberté.

Sur les pontons, il s'était lié avec plusieurs officiers des États-Unis d'Amérique. Ne sachant plus où trouver asile en Europe, il partit avec eux sur le navire qui devait les rendre à leur jeune patrie.

En même temps il écrivait à sa femme :

« Je pars pour Baltimore avec le fidèle Vasili qui a voulu partager ma captivité. – La fin de la guerre doit laisser aux États-Unis une foule de hardis partisans qu'il me sera facile d'enrôler pour Madagascar. – Réalise notre fortune, amène-moi notre fils, et dis à nos amis de prier Dieu pour ton époux.

« MAURICE-AUGUSTE ».

– Eh quoi ! après sept ans, s'écria le vicomte avec douleur.

– Maurice n'a qu'une parole ! répondit la comtesse brisée par les longues tortures qu'elle avait supportées depuis son retour en Europe. – Ah ! plût à Dieu, poursuivit-elle, que j'eusse tenu le langage de M. le chevalier Vincent du Sanglier ! Il ne voulait pas, lui, que nous partissions de Madagascar…

– Oh ! par pitié pour vous-même, madame la comtesse, n'entreprenez pas ce voyage. J'irai, moi, conduire Wenceslas à son père… votre santé est détruite…

– Je ne demande à Dieu, répondit Salomée, que de pouvoir arriver jusqu'à Baltimore. La religion m'en fait un devoir. Seule je puis ramener la paix dans le cœur de Maurice aigri par trop de persécutions. Mes dernières paroles seront son salut dans ce

monde et dans l'autre. C'est par elles que nous serons réunis dans l'éternité !

Salomée, à ces mots, leva les yeux au ciel en faisant le signe de la croix.

Sa résolution était inébranlable.

Aphanasie fondit en larmes, la petite Augustine de Chaumont-Meillant embrassait Wenceslas en pleurant et en jetant des cris.

Ne pouvant maîtriser sa douleur paternelle :

– Ma fille Salomée est perdue pour nous tous ! s'écria Casimir Hensky.

Sa cruelle parole et celle de Salomée elle-même ne se réalisèrent, hélas ! que trop.

Huit jours à peine après son arrivée à Baltimore, la comtesse de Béniowski rendit le dernier soupir entre son mari et son fils Wenceslas.

Elle périt victime des injustices qui n'avaient cessé de poursuivre son noble époux depuis la guerre de Pologne jusqu'aux pontons d'Angleterre ; mais, par la permission de Dieu, elle accomplit son grand dessein :

– Haïr, c'est souffrir ! Maurice, – lui dit-elle, – souviens-toi de ce qui nous a unis, afin que nous ne soyons pas séparés au-delà de la vie terrestre. Je suis venue mourir entre tes bras pour arracher de ton âme la haine impie, pour y faire renaître l'amour, la foi, l'espérance et la charité. Vas à Madagascar tenir tes serments, mais n'oublie point nos desseins. Que ma mémoire soit ton guide et t'inspire à toute heure. Pacifier, évangéliser, convertir ! Plante la croix, Maurice, afin que dans l'éternité nous nous retrouvions au sein de Dieu.

Elle adjurait son fils Wenceslas de se pénétrer de ses vœux suprêmes, qu'elle exprimait encore en recevant les derniers sacrements.

Comment Béniowski, quels que fussent ses griefs et ses sourdes colères, aurait-il pu résister à des adjurations si tendres et si saintes ? Comment ne se serait-il pas rendu aux supplications chrétiennes de sa compagne bien-aimée et n'aurait-il pas renouvelé sur la tombe de Salomée le serment qu'il lui fit avant qu'elle fermât les yeux, lorsque, du reste, le résultat de ses pre-

miers efforts avait été déjà considérable au point de vue de la propagation de la foi.

Dès le 9 juillet 1775, le ministre de la marine, M. de Sartines lui-même, invitait, au nom de l'intérêt de la religion, le supérieur général des prêtres de la mission résidant à Paris, à envoyer quelques missionnaires à Madagascar ; et cela, par suite du commencement d'organisation dû à Béniowski [1].

Un éminent propagateur de la foi muni d'un bref apostolique pour sept ans, le père Durocher, fut en conséquence envoyé en mission dès l'année suivante, 1776, mais il ne prit pied dans la baie d'Antongil, d'où il se rendit au Fort-Dauphin, que dans le cours de 1779.

– Vous protégerez les missionnaires catholiques, avait dit Salomée, et, de leur côté, ils vous préserveront des poursuites injustes des Français.

– Dieu vous entende et nous soit en aide ! répondit l'ampancasabe, roi des rois de Madagascar, fort peu jaloux d'être jamais souverain indépendant, et qui eût été mille fois plus satisfait de régner sous le protectorat de la France, grâce à l'action des missionnaires catholiques.

Mais trop de longues années s'étaient écoulées depuis son élection et son départ de la grande île. Son énergie n'avait pas diminué, sa vigueur était toujours la même, il avait à peine quarante-quatre ans et il s'était raffermi dans toutes ses résolutions ; cependant, chose indéniable, il allait se précipiter à tous hasards dans la plus téméraire des entreprises.

La sœur de Vasili, Barbe, renvoyée en France, devait rapporter à Chaumont-Meillant et au château des Opales la nouvelle fatale de la mort de sa maîtresse ; elle y annonça, en même temps, que M. le comte s'occupait déjà de l'armement d'une petite expédition destinée pour le havre de Saint-Augustin sur la côte occidentale de Madagascar.

Richard, Aphanasie et leur fille Augustine avaient le deuil dans le cœur.

---

[1] Le P. de la Vayssière, hist. de Madagascar, ses habitants et ses missionnaires. T. I, p. 22.

– Et lui aussi court à sa perte ! s'écria le vicomte avec amertume.

– Richard ! Richard ! dit Aphanasie, l'abandonnerons-nous à sa destinée ? Nos cœurs se sont-ils donc refroidis !… Béniowski fut un père pour moi, pour toi un frère… Et Wenceslas nous est cher comme un fils !

Augustine se jeta au cou de sa mère.

Mais le vicomte, ce soir-là, ne répondit rien.

Une première fois, payant de sa personne, il avait monté la *Douairière* pour arracher Maurice à la captivité du Kamchatka ; une seconde fois il avait consacré une grande partie de sa fortune à l'armement de l'*Aphanasie*, ce dont, à la vérité, Béniowski l'indemnisa plus tard ; ensuite, pendant plusieurs années, il avait coopéré avec un zèle infatigable à toutes les démarches de son ami ; il avait tenté, en outre, à plusieurs reprises, de le délivrer des pontons anglais. – Son dévouement fraternel était-il donc à bout ?… L'âge, la triste expérience de la vie avaient-ils donc exercé leur inexorable empire sur l'âme généreuse du vicomte Richard de Chaumont-Meillant ?

Aphanasie et Augustine le virent tressaillir pourtant lorsqu'il apprit que le 25 octobre 1784, Maurice avait fait voiles pour Madagascar, à bord du trois-mâts américain l'*Intrépide*, commandé par le capitaine Scipion-Marius Barkum.

XX

TROP TARD !

Scipion-Marius Barkum, devenu citoyen des États-Unis, avait repris son embonpoint et ses meilleures habitudes. Il s'était remarié, parlait anglais avec l'accent flamand et naviguait pour le compte de la plus grande maison de commerce de Baltimore.

Lorsque le comte de Béniowski fut recommandé au riche armateur qui la dirigeait, par quelques-uns de ses derniers compagnons de captivité, officiers honorables et distingués dont l'opinion était d'un grand poids, ses propositions ne furent pas repoussées. Mais, pourtant, on demanda le temps de les examiner avec soin ; l'affaire était fort lourde et singulièrement chanceuse.

D'une part, le comte s'engageait non-seulement à ouvrir aux Américains un débouché commercial des plus importants, mais encore à rembourser tous les frais d'armement, et à acheter navire et cargaison, dès qu'il se serait fait reconnaître par ses sujets et alliés de Madagascar ; – mais, d'autre part, il ne voulait, ou plutôt il ne pouvait coopérer que pour un tiers aux premiers déboursés ; il demandait un navire de quatre à cinq cents tonneaux, vingt gros canons, six pièces de campagne, douze pierriers et des marchandises pour un millier de livres sterling. Il enrôlerait cent aventuriers qu'il prenait à sa solde et se réservait le commandement en chef, en mer comme après le débarquement.

On hésita jusqu'au jour où Scipion-Marius Barkum, capitaine de l'*Intrépide*, revint d'on ne sait quels parages et fut consulté par ses patrons comme connaissant à fond les mers de l'inde.

– Béniowski, le roi des rois ! s'écria le Hollandais, je lui ai livré combat dans le canal de Formose, et l'ai plus tard, pour mes péchés, retrouvé à Madagascar !...

– À merveille !… que pensez-vous des talents de M. de Béniowski ?

– C'est un rude général ! – Excellent marin, meilleur militaire si c'est possible, et qui s'entend mieux que personne à électriser ses troupes, à fanatiser ses peuples…

– Et que pensez-vous de Madagascar ?

– Eh ! eh ! fit Barkum, si les Arabes d'un côté et les Français de l'autre ne s'étaient emparés des affaires, je crois qu'il y aurait là un débouché sérieux, ne serait-ce qu'en munitions de guerre et articles d'équipement.

L'expédition, ajournée depuis six mois, fut enfin résolue. L'*Intrépide* mit sous voiles.

Avant le départ, l'équipage et un petit corps de volontaires de toute nation, Français, Hollandais, Américains du Sud, Espagnols ou Danois racolés par Vasili, prêtèrent serment de se soumettre à l'autorité absolue du général.

L'*Intrépide*, retardé dans sa marche par le calme et les brises contraires, se trouva en vue des côtes du Brésil au mois de janvier 1785.

Dix fois le navire fut sur le point de se perdre corps et biens. L'équipage et les volontaires murmurèrent.

Une révolte éclate au milieu de la tourmente ; les rebelles veulent retourner aux États-Unis ; ils maudissent le téméraire général qui s'obstine à louvoyer dans des eaux hérissées d'écueils. Scipion-Marius Barkum se montre faible et presque hostile. Béniowski, son fils Wenceslas et Vasili, à eux trois, tiennent tête aux mutins.

Tout à coup le navire talonne. – Un cri de rage sort de toutes les poitrines.

Le général décharge ses pistolets sur les révoltés, place Barkum à la place du gouvernail, et commande une manœuvre hardie, car il fait ouvrir toutes les voiles à une brise furieuse.

Les matelots terrifiés obéissent. Les volontaires courent aux pompes.

Avant le coucher du soleil, l'*Intrépide* mouillait à l'abri d'une petite île, près de l'embouchure de la rivière Amargoza, sous le cinquième degré de latitude sud, à une trentaine de lieues dans l'ouest du funeste cap Saint-Roch, à trente-cinq ou quarante lieues de Natal, ou *Cidade dos Reyes*, – petite ville

forte qui joua un grand rôle pendant les guerres des Hollandais contre les Portugais au Brésil, et dont les armes sont une *éma* ou plutôt une *autruche*, symbole des déserts sablonneux qui l'environnent.

Les bords de l'Amargoza, quoique moins arides, n'offraient aux navigateurs que de faibles ressources. – L'indiscipline des volontaires se manifestait à chaque instant ; la mauvaise volonté de Scipion-Marius Barkum devenait évidente. Près de la moitié des matelots ou soldats désertèrent ; les sauvages Tobaxares attaquèrent Béniowski dont la fermeté surmonta pourtant tous les obstacles.

Son navire réparé est prêt à mettre sous voiles ; un nouveau danger se présente.

Averti par les indigènes de la longue station d'étrangers sur la côte du Rio-Grande, le gouverneur portugais de cette province envoie une corvette les sommer de se rendre à discrétion.

Béniowski appareille pour toute réponse.

Le capitaine portugais ouvre le feu ; Béniowski, forcé de livrer combat, riposte par une bordée à démâter qui arrête la marche de son adversaire. L'*Intrépide* prend chasse et l'équipage enthousiasmé pousse des cris de triomphe en renouvelant ses serments de fidélité.

– Mauvaise troupe ! murmure Vasili avec découragement. Ne me parlez pas d'une bande de gens de tous pays comme ces prétendus Américains du Nord qui sont de partout, excepté du nord Amérique.

Wenceslas, qui avait alors seize ans à peine, s'était toujours vaillamment comporté, mais il manquait de l'insouciance aventureuse de son âge ; respectueusement soumis aux volontés du comte de Béniowski, son père, dont il ne partageait pas l'ambition, il regrettait la France, où s'étaient passées ses cinq dernières années.

Les attaques féroces des Tobaxares, l'indiscipline et l'ingratitude des enrôlés l'attristaient : – « À Madagascar, pensait-il, autres aventuriers, autres sauvages ! Et Dieu fasse que les Français ne nous y traitent point comme les Portugais sur cette côte inhospitalière. »

Loin de former des vœux pour le plein succès d'une expédition à laquelle il attribuait la mort de sa mère, le fils de Bé-

niowski ne désirait que de voir son père, dégagé de ses serments, reprendre enfin la route de l'Europe pour y terminer ses jours dans une retraite paisible.

Telle était l'espérance d'Aphanasie et du vicomte de Chaumont-Meillant ; tel était l'ardent désir de la jeune Augustine. Au château des Opales, les amis les plus dévoués de Béniowski, tout en approuvant le mobile de sa dernière entreprise, avaient tous dit : « Il est trop tard ! »

Et quelles n'eussent pas été leurs appréhensions, s'ils avaient pu savoir ce qui s'était passé à Madagascar depuis près de neuf ans que le général en était parti avec le titre de roi des rois !

Pendant les dix-huit premiers mois, la ligue pacifique des rois et des chefs malgaches avait religieusement respecté les ordres de Maurice-Auguste Râ-amini. Mais à la même époque, où Capricorne les faisait donner un bal aux soldats du Fort-Dauphin et contraignait Stéphanof à s'enfuir à la nage à bord de la *Triomphante*, Hiavi, roi de Foule-Pointe, déclara qu'il ne reconnaissait plus le conseil suprême présidé par Rafangour, chef des Sambarives.

– Maurice-Auguste est prisonnier des Français ! disaient les uns. – Guerre aux Français !

– Il ne nous a pas donné de ses nouvelles, il doit être mort : Nommons un autre ampansacabe !

– C'était un imposteur ! ajoutaient quelques chefs secrètement attirés à l'Ile-de-France par l'intendant Maillart. Non ! il n'est pas du sang de Ramini !…

La guerre civile éclata dans le Nord.

Tous les établissements et postes français, tolérés jusqu'alors aux alentours de la baie d'Antongil, où M. de Ternay avait envoyé quelques troupes, furent attaqués et détruits ou abandonnés, tandis qu'au contraire, les Zaffi-Hibrahim de Sainte-Marie acceptaient le protectorat de l'Ile-de-France, et que le roi de Foule-Pointe ménageait, dans l'intérêt de son commerce, les traitants fixés sur son territoire.

L'unité fondée par Béniowski œuvre admirable, résultant de trois années d'efforts, était anéantie.

Capricorne Ier se maintint dans le sud ; mais après la paix de 1783, lorsque le pavillon victorieux de Suffren cessa de flotter sur la mer des Indes, le commandant Frangon, l'un des habitants considérables du Port-Louis, Stéphanof, toujours animé par sa haine invétérée contre Béniowski et les siens, avait reconquis toute son influence dans le conseil colonial.

M. le vicomte de Souillac, qui succédait à M. de Ternay dans le gouvernement des Mascareignes, prêta l'oreille à ses habiles calomnies.

« Un bandit insigne, une sorte de pirate, aventurier de la pire espèce, ancien complice de Béniowski, régnait au Fort-Dauphin et osait y faire flotter son drapeau bleu à côté du pavillon du roi. – N'était-ce point intolérable ? »

Alors, le temps, qui donne si souvent au mensonge le poids de la vérité, avait consacré comme des faits incontestables toutes les erreurs accréditées par les nombreux ennemis du général. Le vicomte de Souillac résolut de régulariser la situation du Fort-Dauphin, où il envoya tout d'abord deux officiers prudents et habiles, pourvus des pouvoirs nécessaires pour agir, s'il y avait lieu, avec une promptitude énergique.

La frégate de quarante canons la *Pourvoyeuse*, montée par le capitaine de vaisseau Raymond du Breuil et le commandant d'infanterie Magloire, mouilla dans l'anse Dauphine peu de jours après. La consternation régnait en ce moment dans le fort. Le bruit y courait que Capricorne Ier avait été massacré par les Buques, et que des hordes redoutables de ces sauvages s'abattaient sur la province d'Anossi.

Capricorne Ier, parti depuis six mois avec ses meilleures troupes, sa femme, ses enfants, ses vétérans et la plupart des rohandrians des alentours, s'était sans doute engagé trop avant dans le pays des barbares ; son armée était taillée en pièces ; les Buques avaient usé de représailles.

Les habitants, fidèles alliés de la France, demandaient à être protégés contre leur invasion :

– De temps immémorial, disaient-ils, le fort était français ; depuis plus de sept ans, ils n'avaient eu que des relations amicales avec les colonies françaises et ne désiraient que de voir continuer ces excellents rapports.

La tâche des officiers du vicomte de Souillac se trouvait singulièrement simplifiée. Les rares soldats qui gardaient le fort en ouvrirent les portes à la nouvelle garnison et reconnurent M. Magloire pour commandant au nom du roi Louis XVI.

La *Pourvoyeuse*, poursuivant sa campagne, visita les postes secondaires, et y fit arborer le pavillon blanc sans la moindre résistance, car Maurice-Auguste Râ-amini n'ayant pas reparu, le drapeau bleu cessait d'avoir aucune signification.

Au fort Saint-Augustin, les choses se passèrent autrement.

Repoussé par les Buques, par les Sakalaves du midi et par les Arabes, jaloux de maintenir leur influence sur l'ouest de Madagascar, Capricorne Ier avait, en effet, perdu une grande bataille. Mais le point du ralliement général donné à ses alliés et à ses compagnons était la baie de Saint-Augustin. En attendant qu'il reprît l'offensive, il campait sous les murs de sa redoute fortifiée où commandait encore l'invalide Brise-Barrot, père d'une innombrable lignée qui formait à elle seule la garnison.

Lorsque Raymond du Breuil envoya dire au gardien de la petite citadelle que tous les autres postes ou comptoirs du midi, depuis Matatane jusqu'à Mahafal, sans excepter le Fort-Dauphin, avaient abattu le pavillon bleu, et ne reconnaissaient plus d'autre roi que le roi de France, Brise-Barrot fit prévenir Capricorne Ier.

Sa Majesté avait alors dépassé la cinquantième année, mais n'en jurait pas plus mal. Elle faillit arracher sa vieille moustache en proférant une kyrielle d'exclamations polyglottes qui firent frémir Flèche-Perçante et la lignée entière des jeunes Capricornes de l'un et de l'autre sexe.

– Eh ! quoi, pour prix de sept ans d'excellentes fournitures en bœufs à bosses, à cornes pendantes ou sans cornes, de riz de première qualité, de bois des plus précieuses essences, et d'esclaves buques, lahéfontis, sakalaves du sud ou mozambiques choix sur choix, pour prix de relations paisibles, de bons offices et d'une probité commerciale à toute épreuve, les Français s'avisaient de donner un successeur à *papa* !

Les vétérans tels que Franche-Corde, Sans-Quartier, Jambe-d'Argent et Jean de Paris n'étaient pas moins indignés que les princes et princesses du sang Capricorne et royal.

Le monarque d'Anossi, après avoir tempêté, recroquevilla sa moustache blanche, et suivi de cent braves, alla rejoindre Brise-Barrot :

– Monsieur l'officier français, mordious, regardez-moi et dites-moi, je vous prie, si je suis mort ou vivant ?... Il y a encore du Stéphanof sous roches, c'est clair. Je veille au grain... Retournez à votre bord, et dites de ma part à votre commandant que je tiens mes pouvoirs, – comme roi, – de la volonté du Grand Conseil des peuples de Madagascar réunis en kabar sous le règne de Maurice-Auguste Râ-amini, comte de Béniowski, notre auguste ampansacabe, et, – comme gouverneur du Fort-Dauphin et dépendances, – de l'illustre bailli de Suffren, vainqueur des Anglais. Je ne suis pas mort ; donc je ne dois pas être remplacé ; je proteste, et je protesterai, mille cornes de licornes ! tant que je serai Capricorne !... j'ai dit.

L'aventurier Gascon, devenu plus qu'à moitié Malgache, croisa gravement les bras sur la poitrine.

L'officier parlementaire se retira ; mais ne tarda pas à revenir pour lui transmettre l'ordre formel de se rendre à bord.

– Mille millions de carabines du diable !... Moi, le roi d'Anossi !... moi, déroger à ce point !... mordious ! J'ai trop à cœur ma dignité royale et ma sécurité particulière !... On ne prend pas au trébuchet un vieux merle comme Ma Majesté !... Que le diable étouffe votre commandant, et vous... Filez en double ! nom de nom d'une cornemuse !...

Dix minutes après, la *Pourvoyeuse* ouvrait le feu sur la pauvre redoute de la baie Saint-Augustin.

Capricorne fit arborer le pavillon de guerre qui est rouge ; il le laissa entre son pavillon blanc et son bleu qu'il n'amena l'un ni l'autre ; mais jugeant inutile d'opposer une vaine résistance à une frégate de quarante canons, il battit en retraite dans l'intérieur.

Lorsque l'*Intrépide* mouilla dans la baie Saint-Augustin, Béniowski ne vit plus qu'un amas de ruines à la place du comptoir et du poste militaire établis autrefois, selon ses ordres, par son vice-roi le chevalier du Capricorne et le sergent Brise-Barrot. Un pêcheur malgache passait en pirogue ; il apprit de sa bouche la cruelle histoire des aventuriers du Fort-Dauphin. Ne

sachant plus où les rejoindre, redoutant également les Français de la nouvelle garnison, les Buques et les Sakalaves du Midi, le général se dirigea sur la côte d'Afrique où l'on jeta l'ancre à l'embouchure de la Sofala, près du petit établissement portugais du même nom.

En ce pays de traite, les pavillons les moins reconnus pouvaient être arborés sans qu'on eût à craindre la susceptibilité des autorités militaires ; – mais en revanche les plus respectables couleurs y décoraient souvent la poupe d'un négrier à main armée. La bannière étoilée des États-Unis d'Amérique, encore nouvelle sur la côte, n'attira donc aucun désagrément à l'*Intrépide*, que son artillerie rendait suffisamment redoutable pour que forbans et pirates n'eussent aucune envie de se frotter à lui.

Vasili fut envoyé aux renseignements. – Comme son maître, il parlait un peu toutes les langues ; le malagazi lui était familier, et l'on doit à Sofala rencontrer des gens de l'île voisine ; mais il eut la bonne fortune de recueillir tout simplement en français les documents qu'il venait chercher. Car il rencontra au cabaret une ancienne connaissance de l'*Aréthuse* et la *Pomone*, le patron Trousseau, qui arrivait directement de l'Ile-de-France sur un brig des moins inoffensifs. Tout flibustier est disert, Trousseau fit à Vasili un cours complet de politique malgache.

Béniowski, dès le lendemain, lui faisait offrir cent piastres et un enrôlement à bord de l'*Intrépide* :

– Ça me va ! dit le patron qui comparut presque aussitôt en présence du général lui-même.

D'après lui, toute la province d'Anossi était soumise aux Français ; Capricorne Ier n'y exerçait plus aucun pouvoir, et l'on ne savait guère où il avait passé. Dans l'Est, même révolution ; les Français occupaient Sainte-Marie, Foule-Pointe, Tamatave…

– Mais la baie d'Antongil, Port-Choiseul, Louisbourg ? demanda Béniowski.

– Abandonnés, détruits, oubliés, répondit Trousseau.

– Qui est roi des Sakalaves ?

– Ils ont trente-six chefs différents.

– As-tu entendu parler de Rozai ?

– Parbleu !… nous étions à l'ancre devant sa case voici deux mois, dit Trousseau.

– Où donc ?

– À Antangara, dix lieues approchant au sud-ouest du cap Saint-Sébastien.

L'*Intrépide*, ravitaillé à Sofala, leva l'ancre à l'instant même. Le 7 juillet 1785, il la jetait dans la baie d'Antangara, presque en face de cette île Nossi-Bé qu'avait autrefois voulu acheter Béniowski pour le compte du gouvernement français et dont nous n'avons pris possession qu'en 1840.

Neuf ans presqu'entiers s'étaient écoulés depuis le jour où, salué par les acclamations d'une multitude enthousiasmée, l'énergique colonisateur avait quitté Madagascar à bord de l'*Aphanasie*. – Il y revenait animé des mêmes intentions qui l'y avaient conduit dès l'origine ; il y revenait surtout pour tenir la parole qu'il avait solennellement donnée aux rois et aux peuples de la Grande-Ile ; mais il ne se dissimulait pas que les temps étaient cruellement changés. Son cœur était empli d'appréhensions et d'angoisses.

Loin de se présenter, fort de l'appui d'une puissance européenne, il débarquerait à la tête d'un ramassis de gens sans aveu, misérables compagnons recrutés à la hâte, qu'il avait eu le temps de trouver indignes de servir sous ses ordres. Mais il ne pouvait plus reculer. Dans l'intérêt même de ses associés de Baltimore, il devait au moins essayer d'opérer son débarquement et tâcher ensuite d'indemniser les armateurs.

Hélas ! au lieu de rencontrer pour premier auxiliaire un roi malgache capable de l'aider, il allait se trouver en face d'un chef malheureux, qui, par deux fois, avait perdu le rang suprême dans le pays de Sakalaves.

Rozai, détrôné primitivement par Cimanour, puis rétabli sur les Sakalaves de l'Est, grâce à Béniowski, était rentré plus tard dans Boyana ; mais la ligue des rois et des chefs formée au nom de Râ-amini s'étant dissoute, il ne put se maintenir par ses propres forces, il fut expulsé de nouveau ; maintenant, il s'estimait heureux d'être le chef d'une humble bourgade protégée par les armes du roi du Nord Lambouin, dont il s'était déclaré le tributaire.

Béniowski, sans quitter son bord, avait appris tous ces détails de la bouche d'un indigène qu'il chargea d'un message secret pour le chef de la peuplade. Ensuite, il donna l'ordre de

procéder au débarquement des troupes, des armes et des munitions de guerre.

Quatre petits canons seulement furent laissés au capitaine Barkum pour la défense du navire, – ce qui ne laissa point que d'inquiéter assez sérieusement le malheureux Hollandais américanisé :

– Quatre canons ! pas davantage ! Mais quelle figure ferait l'*Intrépide* s'il était attaqué par l'un de ces bâtiments de mauvaise mine qu'on avait vus à l'ancre devant Sofala ?

– M. Barkum, répondit Béniowski, les pirates ne perdent pas leur temps contre un bâtiment sans cargaison et qui peut au résumé se défendre. Ceux de ces parages ne dépouillent guère que des négriers chargés de nègres ; vous ne serez pas attaqué. D'ailleurs, j'ai tout autant d'intérêt que vous à ne point laisser capturer l'*Intrépide*. Restez donc à l'ancre dans cette baie et attendez-y mes ordres.

Le chef Sakalave Rozai, en apprenant le retour inespéré du roi des rois, qui passait pour mort dans tout le nord de l'île, ne crut pas à sa lettre, craignit une surprise, et ne se sentant pas de force à lutter contre des Européens, abandonna complétement le pays. – Déjà plusieurs fois des négriers, par ruse ou par force, avaient fait des prisonniers sur la côte nord-ouest de Madagascar. – Redoutant une nouvelle agression, Rozai se retira vers les monts Anquiripy. Au moment où Béniowski mettait pied à terre, toute la tribu d'Antangara était en fuite. Et personne à qui donner la mission de rappeler le timide Rozai !...

Le général ne pouvait se fier qu'à Vasili et à son fils Wenceslas. Pour convaincre les indigènes, il voulait se montrer en plein kabar ; mais Rozai, prince faible que l'âge et les revers avaient rendu plus faible encore, au lieu de l'attendre, se rendait dans les domaines du roi du Nord, son suzerain.

Wenceslas proposa respectueusement de se rembarquer.

– Non ! non ! s'écria Béniowski, non ! j'ai touché la terre de Madagascar. Quoi qu'il arrive mon fils, je ne me rembarquerai jamais !... Quant à toi, si je succombe, eh bien ! puisque tu n'es lié par aucun serment, retourne à bord de l'*Intrépide*, fais-toi conduire en France, et là, tu diras à Richard que je lui lègue ma dette d'honneur envers mes associés de Baltimore.

Un camp fut établi dans l'enceinte même du village évacué par Rozai. Béniowski fit braquer ses canons et pierriers, emmagasina ses marchandises dans les huttes des Sakalaves, passa l'inspection des soixante et quelques hommes qui lui restaient, et dit enfin :

– L'heure est venue, où je ne veux avoir sous mes ordres que des gens de cœur et de bonne volonté. Mon artillerie et mes munitions sont à terre !… De gré ou de force, vous m'avez obéi jusqu'à présent, eh bien ! à présent, je laisse libres de retourner à bord de l'*Intrépide* ceux d'entre vous qui ne sont pas déterminés à s'attacher avec dévouement à ma destinée… Passez à ma droite, vous qu'aucun péril connu ou inconnu ne découragera. Quant aux autres, qu'ils sortent librement de cette enceinte.

Le gabier français Trousseau se rangea le premier du côté de Béniowski, vingt aventuriers, non sans hésitation, en firent autant. Le reste se dispersa. Il y en eut une petite bande qui, mue sans doute par l'esprit d'indiscipline et l'espoir d'une fortune aventureuse s'empara des pirogues sakalaves et remonta l'une des rivières de la baie. La plupart retournèrent à bord de l'*Intrépide*, où Scipion-Marius Barkum fut charmé de les revoir.

Le soleil se couchait.

Pendant quelques jours, le général s'occupa de se retrancher plus fortement, organisa le service militaire de son fortin, et envoya explorer les environs par Trousseau, qu'il avait nommé sergent.

Plusieurs indigènes lui furent amenés.

La plupart avaient oublié ou n'avaient jamais su l'histoire du règne de Maurice-Auguste Râ-amini. Cependant, après les avoir comblés de présents, Béniowski les renvoya vers les chefs de leurs peuplades.

Du reste, le pays continuait d'être désert. – L'on manquait de chevaux et de bêtes de somme ; Béniowski décida que l'on construirait des radeaux et que l'on dresserait des bœufs à bosses pour le transport.

L'*Intrépide* demeurait à l'ancre, mais Scipion-Marius Barkum et son équipage se raillaient désormais de la ridicule expédition d'Antangara.

Enfin le 1er août, – alors Béniowski se trouvait à peu près en mesure de se mettre en marche pour l'intérieur, – entre onze

heures du soir et minuit, les gens de l'*Intrépide* entendirent une grande décharge d'armes à feu autour du poste des aventuriers. Les canons tonnèrent. D'épouvantables clameurs sauvages retentirent. – Béniowski fit lancer des fusées pour demander du secours.

– Du diable si je m'y frotte ! s'écria Barkum. J'ai déjà eu dans ce chien de pays assez de fâcheuses affaires.

À ces mots, il leva l'ancre. À terre une grande bataille se livrait évidemment. Non-seulement autour d'Antangara, mais jusqu'à plusieurs milles du rivage, on entendait la fusillade, on apercevait des incendies dans les bois. – Des cris désespérés retentirent.

La voix tonnante de Béniowski héla Barkum.

– À terre ! à terre !... criait-il avec fureur.

Mais l'*Intrépide* se chargea de toile et prit le large.

Le surlendemain pourtant, après de mûres réflexions, considérant que les armateurs de Baltimore pourraient s'en prendre à lui de tout le désastre, Barkum s'avisa de revenir dans la baie.

Un calme sinistre régnait d'une extrémité à l'autre de la plage. Une chaloupe fut envoyée en découverte ; il fut constaté que le poste d'Antangara était ruiné de fond en comble ; chacun reconnut que le comte et son parti avaient dû être taillés en pièces.

Sur quoi, Scipion-Marius Barkum dressa procès-verbal, chargea son navire de bois coupés par ses gens, de bétail qu'on prit sans peine et de diverses denrées abandonnées çà et là par des insulaires. – Ensuite, il gouverna sur l'Ile-de-France, où le bruit de la catastrophe se répandit dès son arrivée dans toutes les habitations.

– Après neuf ans, l'opiniâtre Béniowski avait osé revenir à Madagascar !

– Tant va l'aventurier, qu'il trouve sa dernière aventure.

– Il a donc péri, enfin ! murmura Stéphanof. Je ne regrette que de n'y avoir pas directement contribué.

Mais à peu de jours de là, Scipion-Marius qui avait parfaitement vendu sa cargaison et se trouvait en verve, s'avisa, dans un café de Port-Louis, de raconter la biographie du comte de Béniowski, avec une foule de détails relatifs au sieur Estève Fin-

vallen. – Trop parler nuit, dit le proverbe. Le beau diseur, qui faisait jadis à Rotterdam l'admiration des habitués de l'auberge de la *Compagnie des Indes Orientales*, Barkum du *Sanglier-Batave* et de l'*Intrépide*, déplut ainsi particulièrement au chef d'état-major du vicomte Souillac, gouverneur de l'Ile-de-France, un certain commandant Frangon qui lui chercha une querelle d'Allemand à propos de la coupe de ses cheveux. Un duel s'ensuivit, et il eut la tête cassée par une balle sortie du pistolet de Stéphanof qu'il n'avait pas même reconnu.

Les restes de cet infortuné Hollandais reposent dans le cimetière de Pamplemouse, non loin de la tombe de Paul et Virginie.

– Encore un qui ne bavardera plus ! murmura le Kosaque avec satisfaction.

Du fond de l'âme, il craignait toujours que le vicomte de Chaumant, Aphanasie, madame de Nilof ou même Capricorne Ier, ne finissent par troubler sa quiétude ; heureusement, le vicomte de Souillac ne jurait plus que par lui. En outre, à force de soins, il était parvenu à se procurer un acte de naissance, des états de services, mille preuves enfin qui établissaient clairement qu'il était né à Calais, avait navigué sous les ordres de son père et n'avait jamais mis les pieds en Russie.

Tout à coup, le bruit se répand que Béniowski a construit une ville dans l'intérieur de Madagascar, qu'il est de nouveau roi des rois, ompiandrian et ampansacabe, que le pavillon bleu flotte sur les rives de la haie d'Antongil, et que, résolu à traiter de puissance à puissance avec le roi Louis XVI, il va expulser tous les Français jusqu'à ce qu'il ait été officiellement reconnu comme souverain de Madagascar.

Il y avait alors huit mois que Scipion-Marius Barkum dormait de son dernier sommeil.

Le commandant Frangon court aussitôt chez le gouverneur ; il sollicite instamment le commandement de l'expédition à diriger contre l'insigne bandit qui révolutionne encore la Grande-Ile.

– Mon cher ami, répond le vicomte de Souillac, votre ardeur ne me surprend pas, mais elle me charme ; hâtez-vous d'organiser votre troupe et faites en sorte que nous en finissions décidément avec le dernier des flibustiers.

Au siège de la mission catholique, les impressions étaient fort différentes. Le père Alexis qui, le deuil dans le cœur, avait d'abord prié pour le repos de l'âme de l'infortuné Maurice-Auguste, en apprenant qu'il avait survécu et reconquis l'influence nécessaire pour servir la cause chrétienne, émut en sa faveur tous les catholiques. Il voulait embarquer et porter des paroles de paix au prétendu criminel dont il connaissait si bien les grands desseins et les sentiments pieux.

Mais chez le gouverneur les dispositions hostiles prédominaient au point que la permission de passer sur le navire monté par le commandant Frangon fut absolument refusée au père Alexis.

Stéphanof appareille à bort de la *Pourvoyeuse*, toujours commandée par le capitaine de vaisseau Du Breuil. Deux compagnies d'excellents soldats sont placées sous ses ordres, et le roi de Foule-Pointe, Hiavi, fournira près de trois mille guerriers.

– Le généreux Béniowski n'aurait-il donc survécu à la terrible nuit d'Antangara, aux agressions perfides des payens que pour être exposé au feu des Français, des chrétiens, de ses amis et coreligionnaires !... O mon Dieu, daignez prendre pitié de lui ! Seigneur, permettez que votre humble serviteur puisse lui porter aide et secours !

Ainsi priait le fervent Alexis ; sa prière ne fut point stérile.

Dans son petit village fortifié d'Antangara, Béniowski, attaqué par les Arabes, les Sakalaves du Sud et quelques misérables transfuges de sa propre troupe, avait eu le bonheur d'être secouru par le roi du Nord Lambouin et le roi Rozai son tributaire. Malgré la défection de Barkum, il avait fini par vaincre. Il fut reconnu sur le champ de bataille par ses anciens alliés et se transporta rapidement au delà des monts Anquiripy. – La plupart des aventuriers américains tombèrent malades et moururent, mais le gabier Trousseau, Vasili et le jeune Wenceslas résistèrent à toutes les fatigues de la campagne.

L'armée de Béniowski se recrutait de tribus amies.

Les kabars solennels, les serments d'alliance et de fidélité à toute épreuve se reproduisirent.

Rafangour, Raoul, Effonlahé, Ciévi n'étaient plus.

Le roi Hiavi, devenu très puissant dans l'Est, ne pouvait être puni de son manque de foi que par une campagne longue-

ment préparée. – D'ailleurs Béniowski veut absolument savoir ce qu'a pu devenir le valeureux chevalier du Capricorne. Il se dirige donc vers le Sud par l'intérieur des terres, apparaît chez les Fariavas, s'y fait reconnaître, et bâtit une ville qu'il nomme *Palmyre*, pour se conformer à la prédiction des ombiasses.

Jusqu'à quel point la légendaire *Palmyre* de Béniowski est-elle l'origine de la capitale Tananarive, dont le nom qui signifie *les mille villages* ne date que du règne de Dianampouine, mort en 1810 ? Et les Fariavas sont-ils bien les mêmes que les Vohitz-Anghombes issus des Malais qui, à une époque reculée fort incertaine, se répandirent en Afrique, l'envahirent par l'Est, et s'établirent aussi à Madagascar ?

Quoi qu'il en soit, de sa *Palmyre*, construite sur le plateau le plus sain et le plus central de l'île, Béniowski fait partir chaque jour des estafettes, à la recherche du chevalier du Capricorne. – Cependant Hiavi arme ses tribus. Les partisans du roi des rois l'en avertissent ; la guerre est donc résolue, quoique le roi d'Anossi et sa troupe belliqueuse n'aient pas encore été retrouvés.

Béniowski a d'autre part envoyé divers messages au vicomte de Souillac, gouverneur de l'Ile-de-France ; il compte sur le concours et les témoignages du père Alexis ; il n'exprime que vœux de paix et de conversion à la foi catholique. Il ne descend des hauts plateaux, écrit-il, que pour protéger les missionnaires contre le roi de Foule-Pointe. Mais ses lettres furent constamment interceptées par le commandant Frangon, Stéphanof, qui partit sur la *Pourvoyeuse*.

Au moment où la frégate sortait de Port-Louis, la flûte le *Maréchal-de-Castries*, montée par le capitaine de frégate Kerléan, y entrait sous toutes voiles.

Une heure après, chose bizarre, ce dernier navire fendait de nouveau la mer, le cap dirigé sur Foule-Pointe ; mais la frégate, meilleure marcheuse, avait trois lieues d'avance.

Le *Maréchal-de-Castries* se couvrit de toile jusqu'à faire craquer tous ses mâts ; la *Pourvoyeuse* ne cessait de le distancer. Au point du jour suivant, elle n'était plus en vue.

Un vénérable prêtre et une femme tremblante priaient Dieu sur le pont du second navire pour que la fatale distance

diminuât. Cette ardente prière, hélas ! ne devait pas être exaucée.

Lorsque la *Pourvoyeuse* mouilla devant Foule-Pointe, une sanglante mêlée avait lieu aux alentours…

Le 23 mai 1786 fut livrée la bataille décisive.

Partout où combattent Béniowski, Vasili, Wenceslas et le brave Trousseau, les gens d'Hiavi perdent du terrain. Mais les Mahavélous, les Antavares du Centre, et en général les peuplades de Foule-Pointe, ont à leur tête des Européens ou des mulâtres qui les ont disciplinés. L'avantage des armes à feu est du côté d'Hiavi, abondamment pourvu par l'Ile-de-France ; Béniowski, au contraire, ne dispose que d'une centaine de fusils.

Quelques pièces de campagne péniblement débarquées sur la rive gauche de l'Onghebey, sont enfin mises en batterie.

La face du combat change au même instant ; Hiavi est en déroute complète, mais il a aussi son fort sur le bord de la mer.

Béniowski ordonne à Wenceslas et au sergent Trousseau de garder sa batterie et de se fortifier sur la rive gauche. Puis il court donner l'assaut à la redoute du roi de Foule-Pointe.

C'est en ce moment que la *Pourvoyeuse* jette l'ancre.

Elle procède aussitôt au débarquement des troupes françaises.

Béniowski, après un instant d'illusion, jette un cri d'horreur.

Loin de venir à son aide, les Français tournent leurs armes contre lui et contre les siens. – À leur tête, il a reconnu l'infâme Stéphanof. La vérité, prompte comme l'éclair, le pénètre, le consterne.

– Toujours trahi ! murmure-t-il.

Le roi Lambouin tombe frappé d'une balle au cœur, Rozai succombe, mais la redoute est emportée. Là Béniowski punit de sa propre main le roi de Foule-Pointe, Hiavi qui a violé le serment sacré de la Fattiarâh.

La redoute de Foule-Pointe était armée de deux gros canons, Béniowski les fait charger à mitraille et ordonne aux guerriers indigènes de se porter à la rencontre des Français. – Il s'ensuit une lutte.

La plupart des chefs fidèles ont péri ; dès le premier feu, les Fariavas, les Zaffi-Rabès et les Sambarives se débandent.

Le commandant Frangon a sous ses ordres deux compagnies d'infanterie et un peloton de marins. Autour de son drapeau se rallient déjà tous les Européens et mulâtres de Foule-Pointe.

– Mais... oh ! mon Dieu... mon père est perdu ! s'écrie Wenceslas avec désespoir.

La communication est entièrement coupée entre la batterie légère et la redoute.

– Que faire, maintenant ? demande Wenceslas au gabier Trousseau découragé.

– Dame ! mon lieutenant... toutes ces peaux noires lâchent pied ; à nous deux nous n'arrêterons pas les Français... Et puis, entre nous, je ne me soucie pas d'être pris les armes à la main contre la France ; ce n'est pas pour ça que je me suis engagé... Vous êtes aux trois quarts Français, M. Wenceslas... par *conséquence*... – Mais, holà ! regardez donc, par là bas, sur la montagne...

Wenceslas, glacé d'horreur, ne voyait que les troupes françaises qui se dirigeaient par un chemin creux vers la redoute, où Béniowski et Vasili, seuls maintenant, échangeaient ces paroles :

– Abandonne-moi, Vasili ! va sauver mon fils !

– Ensemble, général, ensemble ! car je ne vous abandonnerai jamais !...

– Vasili, par pitié, obéis à mes derniers ordres !...

– Si j'ai le malheur de vous survivre, général, oui, je vous obéirai ; mais...

Béniowski, une mèche allumée à la main, se tenait entre les deux canons.

Stéphanof commanda aux siens de faire halte dès que la tête de colonne fut à l'extrémité du chemin creux.

Il s'avança seul pour reconnaître le terrain.

– Stéphanof ! s'écria Béniowski.

– Stéphanof ! répéta Vasili frémissant.

Mais le Kosaque, de son côté, avait aperçu le comte polonais ; il l'ajuste et l'atteint d'une balle au sein droit.

Béniowski tomba mortellement frappé :

– Feu ! Vasili !... feu !... et à mon fils !...

Coup sur coup, les deux canons chargés à mitraille vomissent le fer sur Stéphanof ; il a eu le temps de se jeter dans le chemin couvert naturel.

– En avant ! en avant ! au pas de course ! commande-t-il aux Français.

Les deux canons sont déchargés, Béniowski doit être mort, Stéphanof d'ailleurs est rempli de bravoure et transporté de joie.

Vasili l'ajustait, lorsqu'un homme abaissa le canon du mousquet en plaçant la main sur sa bouche.

– Je me charge de celui-là, dit-il ; soigne ton maître.

Le premier, Stéphanof entrait l'épée à la main ; il ne vit que Béniowski mourant entre son fidèle serviteur et son fils Wenceslas amené par l'inconnu qui avait détourné le mousquet de Vasili.

Mais pourquoi la colonne française ne montait-elle point à l'assaut ?

Comment Wenceslas se trouvait-il auprès de son père ? Stéphanof se retourna.

Derrière un canon, un homme nerveux et basané, une femme olivâtre terrible comme la Némésis antique, se levèrent à la fois, se précipitèrent sur lui et le bâillonnèrent.

L'homme le fit entrer dans un sac, le chargea sur ses robustes épaules, et le jeta par-dessus le parapet du côté de la terre.

– À vous le soin ! mordious ! s'écriait-il.

Du côté de la mer, un prêtre vénérable, un jeune et beau gentilhomme et une dame voilée qui paraissait être sa femme arrêtaient les soldats.

– Au nom du roi ! disait le vicomte de Chaumont-Meillant, arrêtez ! ... j'apporte la paix !...

Les officiers de terre et de mer qui commandaient les compagnies de débarquement s'avancèrent ; Richard leur montra un ordre du maréchal de Castries, signé du roi et contresigné par le vicomte de Souillac, en vertu duquel de pleins pouvoirs lui étaient accordés pour tout ce qui concernait l'île de Madagascar.

Or, tandis que ces explications officielles avaient lieu, Aphanasie, frémissante d'espoir et de terreur, pénétra dans la redoute.

– Mon père !… mon ami !… mon sauveur !… s'écria-t-elle.

Béniowski sourit à sa vue.

– Richard ! Richard !… il se meurt !… reprit Aphanasie avec effort.

Le vicomte accourut.

Le révérend père Alexis l'avait devancé :

– Je descendais au devant de vous, murmura Béniowski.

– Dieu permet que j'arrive à temps pour vous donner la bénédiction dernière. La semence que vous avez apportée sur cette terre, fructifiera !… Nos grands espoirs ne seront pas déçus.

Autour d'eux s'agenouillèrent pieusement son fidèle serviteur Vasili, plusieurs de ses derniers compagnons, et un certain nombre d'officiers ou de soldats qui tout à l'heure s'avançaient contre lui les armes à la main.

S'adressant au vicomte et à la vicomtesse de Chaumont-Meillant, Béniowski eut encore la force de dire :

– Mes amis !… je vous lègue mon fils !… Défendez ma mémoire… et priez pour mon âme !

À ces mots expira, dans sa quarante-sixième année, le comte Maurice-Auguste de Béniowski, « homme d'un courage invincible, a dit l'éditeur de ses mémoires, accoutumé aux calamités et à faire face aux plus grands dangers avec une fermeté presque sans exemple. À ces grandes qualités, il joignait une profonde connaissance du cœur humain. La nature, l'éducation et l'usage lui donnèrent au plus haut degré le talent de persuader, de commander aux hommes et de les réprimer ; sa destinée lui fournit de nombreuses occasions d'exercer cette puissance vraiment extraordinaire.

« Les opinions sur son caractère sont singulièrement partagées, et les accusations intentées contre lui sont du genre le plus odieux. Ses ennemis l'ont représenté comme un tyran insensible, comme un brigand sans principes. – Cependant, on peut voir que dans le cours de sa vie, il n'a manqué ni d'admirateurs zélés, ni d'amis chauds prêts à se sacrifier pour le servir, en dépit de la calomnie. – Si on me demandait quelle est mon opinion particulière, je déclarerais que je n'ai vu contre lui aucune allégation qui ne soit susceptible d'une interprétation en

sa faveur, ou qui, sans parler des contradictions, n'ait été écrite par des hommes intéressés à le noircir. »

Après de longues hésitations, les historiens influencés par la relation des voyages du capitaine Cook, par celle du voyage de La Pérouse et par les pièces provenant du gouvernement de l'Ile-de-France, ont enfin rendu pleine justice à la valeur et aux talents du héros de ce récit. – Sa loyauté ni ses grandes vues ne sauraient plus être mises en doute. Militaire, navigateur, colonisateur et par dessus tout civilisateur, il accomplit, à travers des difficultés de toutes natures, des œuvres qu'il convient de louer sans réserves.

Mais, hélas ! presque tous les secours qu'il reçut en sa vie, lui arrivèrent trop tard. Nous l'avons montré revenant trop tard dans l'île où il avait résolu de répandre la civilisation et la lumière de la foi catholique.

Le chevalier du Capricorne, retrouvé trop tard au fond des gorges sauvages des monts Ambostimènes, accourt trop tard pour le sauver, – il délivre son fils au moment où l'infortuné jeune homme, abandonné même par le sergent Trousseau, allait se faire égorger en défendant ses pièces de campagne contre les indigènes de Foule-Pointe ; – il le lui amène trop tard !

Enfin, le vicomte de Chaumont, nommé commissaire du roi par le maréchal de Castries, arrive trop tard à l'Ile-de-France, trop tard à Foule-Pointe.

Stéphanof a eu le temps de commettre son dernier crime, et le civilisateur de Madagascar périt prématurément, alors que, par la volonté du roi de France, il allait enfin pouvoir sans entraves accomplir ses grands desseins.

Amnistie pleine et entière fut accordée au nom du roi, par le vicomte de Chaumont-Meillant, à tous les Français qui avaient pris parti pour le comte Maurice-Auguste, son frère d'armes.

Quelques-uns se rapatrièrent.

La plupart préférèrent rester sous les ordres du major du Sanglier, qui fut enfin régulièrement nommé gouverneur du Fort-Dauphin et y exerça le commandement jusqu'à sa mort.

Wenceslas prit passage sur le *Maréchal de Castries* avec le bon Vasili, qui eut la consolation de le voir uni à la fille

d'Aphanasie, et trinqua cette fois avec Chat-de-Mer à la santé du couple des jeunes mariés, sans qu'aucune pensée douloureuse se mêlât à sa joie.

Quant à Stéphanof, Estève Finvallen ou le commandant Frangon, ce fut en vain que le vicomte de Chaumont ordonna de le chercher parmi les morts.

Flèche-Perçante, ni Capricorne Ier, ne dirent jamais ce qu'ils avaient fait du sac dans lequel ils le livrèrent aux plus fanatiques partisans de Ra-Zaffi-Ramini ; mais assurément mieux eût valu pour ce misérable Kosaque n'avoir jamais été délivré de la captivité du Kamchatka. Béniowski vivant n'eût jamais toléré de si longues et si cruelles vengeances ; Stéphanof avait empêché la civilisation des barbares, il vécut esclave et périt victime de leur barbarie.

Quant à Madagascar, aujourd'hui plus que jamais, l'on doit déplorer que la France ait été assez aveugle pour avoir abandonné, en 1776, le successeur de Flacourt et de La Caze, le comte de Béniowski trop longtemps flétri par l'épithète d'aventurier, et que nous-même, en nous appuyant sur des documents historiques, nous avons désigné sous le nom, si souvent pris en mauvaise part, de *Dernier des Flibustiers*.

Mais au moins, nous avons, pour excuser le choix de ce titre d'ouvrage, un rapprochement glorieux pour son héros :

Les premiers flibustiers nous donnèrent Saint-Domingue et les petites Antilles, Béniowski fut sur le point de nous donner de même l'immense et magnifique île de Madagascar.

ÉPILOGUE HISTORIQUE

La grande île de Madagascar paraît avoir été connue des anciens. D'après certains auteurs, ce serait l'*Ophir* du roi Salomon [1] ; Ptolémée la désigne sous le nom de *Mémuthias*, Pline sous celui de Cerné. Les Perses et les Arabes l'appelaient *Sarandib* ; elle était fréquentée par les navigateurs mahométans des Indes et de l'Arabie depuis un temps immémorial, lors de la première apparition des Portugais au delà du Cap de Bonne-Espérance ; enfin, Marco Polo, dans ses relations de voyage, lui donne le nom de *Madagascar*, dès le commencement du XIVe siècle, c'est-à-dire deux cents ans avant les explorations des Portugais.

La plupart des savants s'accordent à admettre qu'à une époque fort reculée, les peuples de la Malaisie envahirent l'Afrique orientale, et ils font descendre de ces conquérants les races comparativement blanches qu'on rencontre dans diverses régions africaines sous les noms de *Foulahs*, *Fouls*, *Pouls*, *Peuls*, qui signifient *blancs*. Les Malais occupèrent Madagascar et se fondirent avec la race noire primitive, mais non sans établir dans l'île conquise le régime asiatique des castes, qui durent être primitivement suffisamment tranchées par la couleur des chefs, des maîtres, des hommes libres, des serviteurs et des esclaves.

Les Malais ou Dayas ne furent toutefois que la souche des olivâtres, car des Israélites et des Arabes ayant passé aussi dans l'île, y ont été nécessairement les pères de la race blanche. Il s'ensuit que la population malgache, composée de tant d'éléments, ne peut être comparée à aucune autre des populations africaines.

Découverte fortuitement, en 1506, par le portugais Laurent Alméida, qui lui imposa le nom de Saint-Laurent son patron, la

---

[1] Voir, relativement à Ophir, *Légendes de la mer*, p. 77 et chap. VII, p. 79.

terre que les naturels appelaient *Malakassa* (île de la Lune), pourrait fort bien avoir été trouvée par des Français trois ans auparavant.

Dès 1503, en effet, c'est-à-dire six ans à peine après Vasco de Gama, Paulmier de Gonneville, qui montait un bâtiment armé par des négociants de Honfleur, doublait le cap de Bonne-Espérance, et, poussé par la tempête, atterrissait à des côtes inconnues, que l'on a cru être celles de Madagascar. Ce point historique risque fort de demeurer éternellement obscur. Il est au moins certain qu'au seizième et au dix-septième siècle, les Français sillonnèrent les mers des Indes, et qu'ils prirent une haute opinion de Madagascar, dédaigné, comme sans importance, par les Portugais, les Hollandais et les Anglais.

Les Portugais, en 1548, firent bien une apparition sur la côte et y construisirent même un petit établissement dans l'Anse aux Galions ; mais ils y furent presque tous massacrés. Les derniers qui survécurent s'échappèrent à bord d'un navire de leur nation. Depuis, leurs compatriotes ne vinrent plus qu'accidentellement trafiquer à Madagascar.

Les Hollandais ont fréquenté la baie d'Antongil, située sur la côte orientale, vers le 15e degré de latitude sud ; ils négociaient avec les habitants du pays, ils faisaient la traite du riz et celle des esclaves, et quelques-uns d'entr'eux y ayant fondé une habitation, prirent part aux expéditions belliqueuses du chef qui leur avait concédé leur territoire ; mais ils provoquèrent plus tard sa juste fureur par leur mauvaise foi, leur insolence et leur ivrognerie. Ils périrent massacrés par les ordres de leur protecteur.

Vers 1644, les Anglais au nombre d'environ 400 hommes, abordèrent sur la côte opposée, près de l'embouchure de la rivière de Saint-Augustin. Ils y périrent misérablement pour avoir essayé de rester neutres dans les querelles des indigènes qui les traitèrent de lâches et leur refusaient des vivres, On suppose qu'ils finirent aussi par être égorgés.

Quant aux Français qui avaient suivi de près les Portugais au delà du cap de Bonne-Espérance, ils naviguaient dans les mers indiennes et abordaient à Sumatra dès 1529. – Les frères Jean et Raoul Parmentier, du port de Dieppe, firent un mémorable voyage avec deux bâtiments, le *Sacre* et la *Pensée*, et relâ-

chèrent à Madagascar, où leur séjour fut malheureux, car les indigènes leur tuèrent quelques matelots.

En 1602, deux navires malouins, le *Croissant* et le *Corbin*, équipés par une compagnie de marchands bretons, abordèrent dans la baie de Saint-Augustin sous les ordres de Michel Frotet et de François Groult du Clos-Neuf ; ils visitèrent l'archipel des Comores, et séparés par la tempête, eurent des fortunes bien diverses. Le *Corbin* fit naufrage aux Maldives ; le *Croissant*, durant cinq ans de navigation, n'eut que mauvaises fortunes. Leur insuccès néanmoins ne découragea pas les Bretons. Aussi continuèrent-ils à prendre la route des Indes-Orientales, et les vit-on à fréquentes reprises sur les côtes de Madagascar. Les Normands, de leur côté, marchaient sur les traces de Gonneville et des frères Parmentier.

Leur expédition la plus remarquable fut celle d'Augustin de Beaulieu, qui partit de Honfleur avec trois navires, le 2 octobre 1649. – Le général, – tel était le titre qu'il prenait, – commandait en personne le *Montmorency*, monté par cent vingt-six hommes et armé de quarante-quatre bouches à feu de divers calibres. Il avait sous ses ordres l'*Espérance*, capitaine Gravé, portant cent dix-sept hommes, vingt-six canons et vingt pierriers, et la patache l'*Hermitage*, capitaine Redel, portant trente hommes et seize pièces d'artillerie. Après plusieurs relâches, le 26 avril 1620, une tempête mit le *Montmorency* en tel état que le général, laissant prendre les devants à l'*Espérance*, alla, de conserve avec la patache, se réparer à Madagascar, dans la baie de Saint-Augustin. Augustin de Beaulieu, judicieux explorateur, ne négligeait aucune occasion de s'enquérir des mœurs, usages et richesses des pays qu'il rencontrait.

« L'île de Madagascar fut l'objet de son attention pendant tout le temps qu'il y séjourna, et quand il la quitta, le 3 juin 1620, ce fut pour aller prendre connaissance des Comores. La Grande-Comore, qui est, dit-il, la plus proche de la terre ferme de Mozambique, lui parut attirer, en raison de sa hauteur, beaucoup de nuages qui la rendent froide et humide. Le roi de Grande-Comore envoya un de ses gens à Beaulieu, pour lui témoigner le plaisir que lui faisait éprouver l'arrivée des Français dans ses terres. Beaulieu remarqua d'une manière particulière l'île Mayotte (*aujourd'hui française*) ; il la trouva d'un excellent

mouillage, moins haute, plus habitable que les autres Comores, et abondamment pourvue de tout ce qui est nécessaire à la vie. [1] »

Les hardies et savantes navigations d'Augustin de Beaulieu stimulèrent l'audace de nos marins, qui ne cessèrent d'explorer les Indes-Orientales durant la première moitié du dix-septième siècle.

Le capitaine Reginon, de Dieppe, notamment, fit, en 1633, une campagne digne d'être mentionnée ; et cinq ans après, François Cauche, connu par ses relations de Madagascar, visitait l'île Rodrigues sous les ordres du capitaine Salomon Goubert. L'on ne saurait dire combien d'autres expéditions non moins curieuses sont demeurées inconnues faute de chroniqueurs.

Les nombreux voyages des Français dans la grande île africaine avaient donné de sa richesse les idées les plus avantageuses. Une compagnie qui porta le titre de Compagnie française de l'Orient, se proposa pour fonder des établissements à Madagascar et dans les îles adjacentes afin de s'assurer une large part dans le commerce des Indes. Le grand cardinal de Richelieu en protégea les commencements et lui donna des lettres-patentes le 24 juin 1642, peu de mois avant sa mort.

En 1643, le *Saint-Louis* dépose le sieur Pronis et une douzaine de Français sur la côte sud-est dans la baie de Sainte-Luce. L'année suivante, d'importants renforts arrivent à ces premiers colons, et le Fort-Dauphin s'élève dans la presqu'île de Tolangare à trois lieues environ de la rivière de Fanshère sur le territoire d'Anossi.

La colonie naissante se soutint, tandis que les Anglais, à la même époque, échouaient dans leur tentative de la rivière Saint-Augustin. Il est digne de remarque que les gens de Pronis trouvèrent déjà dans le pays un certain nombre de matelots dieppois établis parmi les naturels et qui trafiquaient avec eux. Pronis sut se faire un parti chez les indigènes, et selon toute apparence, l'entreprise eût parfaitement réussi dès l'origine, si ses malversations et ses exactions n'avaient provoqué des révoltes continuelles.

---

[1] Léon Guérin, *Histoire maritime de la France*.

Il n'avait pu empêcher de construire une chapelle où un aumônier catholique célébrait les offices ; mais il était huguenot, avait amené avec lui sept ou huit de ses co-religionnaires, et prenait à tâche de contrarier les colons et les soldats fidèles. « Tout en laissant dire la messe, il faisait faire le prêche en sa maison. [1] » – Les indigènes étaient étonnés de voir deux sortes de religion parmi les Français, et il s'ensuivit que les efforts des prédicateurs français ne furent pas moins infructueux que ceux des missionnaires portugais venus de Goa en 1615 et 1616.

La compagnie ou *Société de l'Orient* pourvut enfin au remplacement de Pronis, et, en 1648, lui donna pour successeur un homme habile et très énergique, Etienne de Flacourt, à qui est due la précieuse *Histoire de la grande isle de Madagascar*. Il y entre dans les détails les plus curieux et les plus circonstanciés sur les mœurs, les usages, les croyances des indigènes, sur la nature, sur les productions et les divisions territoriales de l'île entière.

L'administration de Flacourt est remarquable par l'esprit de ressource dont il fit preuve en maintenant son autorité, quoique la compagnie le laissât sans secours. En 1649, il envoya prendre possession de l'île Mascarenhas (Mascareigne), à laquelle Pronis, qui l'y avait précédé, donna le nom d'île Bourbon. Quelques aventuriers déportés comme rebelles et des négresses malgaches, leurs compagnes, en formèrent la première population ; il leur expédia des bœufs de Madagascar. – Telle fut l'origine misérable d'une colonie demeurée française et qui est aujourd'hui si florissante. Mais à son vif regret, il ne put faire planter le pavillon du roi sur l'île Maurice, depuis Ile-de-France, alors au pouvoir des Hollandais, qui ne l'évacuèrent qu'en 1712.

Flacourt résida pendant sept années à Madagascar, avec titre et qualité de directeur-général de la Compagnie française de l'Orient et commandant pour le roi de la grande île et des îles adjacentes. – Il explora par terre ou par eau une vaste partie du territoire et presque toutes les côtes, il se mêla incessamment aux querelles des indigènes avec l'espoir, trop souvent déçu, de trouver des alliés puissants et fidèles. Le Fort-Dauphin soutint

---

[1] Lettre du P. lazariste Naquart à saint Vincent de Paul, – *Histoire de Madagascar*, par le P. de la Vaissière, t. I, p. 8.

plusieurs sièges mémorables, et les aventuriers de la garnison firent dans l'intérieur plusieurs campagnes héroïques, entre lesquelles il faut citer l'admirable retraite de douze soldats français, qui, sous les ordres du sergent La Roche, résistèrent à une armée de six mille Madécasses armés de dards et de sagaies.

Déjà les indigènes s'approchaient pour les massacrer, après les avoir surpris en rase campagne, lorsque le sergent se mit en devoir d'opposer une résistance désespérée.

La Roche et ses compagnons, se jetant à genoux, chantèrent l'hymne *Veni creator spiritus*. Dix ou douze nègres et une négresse, qui étaient avec eux, se mirent aussi à genoux en se recommandant à Dieu. Ensuite, les Français s'embrassèrent en se demandant pardon les uns aux autres, et commencèrent, par une vive fusillade, à faire reculer leurs ennemis.

« Pendant leur prière, dit Flacourt, les autres les considéraient, jetaient devers eux des bâtons blancs, des œufs couvés, et faisaient mille conjurations et imprécations, ayant cette superstition de croire que, par ce moyen, le courage de ces Français serait diminué, et que même ils demeureraient immobiles et sans défense. Ce qui arriva autrement, car ils se battirent en retraite depuis deux heures après-midi jusques à sept heures du soir et tuèrent plus de cinquante nègres des plus hardis qui s'avançaient les premiers, sans ceux qui furent blessés en grand nombre. Ils se servirent si à propos de leurs armes qu'ils ne tiraient aucun coup de fusil sans effet, et quand trois ou quatre avaient tiré, les autres tiraient, pendant que ceux-ci chargeaient leurs armes. Leurs nègres jetaient hardiment des pierres et relançaient les dards qu'on leur avait jetés, et même la négresse amassait des pierres plein sa pagne pour leur en fournir et en jetait aussi.

« La poudre commençait à leur manquer ; ils se saisirent d'une petite colline toute ronde sur laquelle ils montèrent environ sur les sept heures du soir, bien las et recrus en résolution de jouer de leur reste, et y campèrent tout le reste de la nuit ; l'armée se tint aux environs, hors de portée de fusil. »

Un des douze braves soldats, nommé Nicolas de Bonnes, fut tué d'un coup de mousquet par les indigènes qui possédaient cinq armes à feu. Un autre Français, nommé Noiret, fut blessé au genou d'une balle, mais ne discontinua pas de combattre.

Le rohandrian Dian Tséronh, qui commandait les agresseurs, renonçant à employer la force contre des hommes si intrépides, leur envoya demander à parlementer et leur fit offrir des vivres qu'ils acceptèrent ; mais, mis en garde par leurs noirs fidèles contre la perfidie des ennemis, ils ne s'assirent pas et firent répondre au chef insulaire qu'ils étaient résolus à recommencer le combat.

Touché, cette fois, de tant de courage, Dian Tséronh ne chercha plus à leur tendre de piéges et congédia la plus grande partie de son armée.

François de Grandchamps, celui des soldats qui savait le mieux la langue du pays, s'avançait alors pour lui demander la cause des hostilités. Le prince rejeta tout le mal sur les calomnies des sorciers, qui l'avaient poussé à entreprendre une guerre injuste contre les chrétiens. Il voyait bien maintenant qu'ils avaient pour eux la protection de Dieu, qui leur avait donné la force de se défendre contre une si grande multitude. Il admirait d'autant plus leur hardiesse qu'ils étaient tous jeunes gens et qu'à peine deux d'entre eux avaient de la barbe au menton !

« Nous avons ouï parler des Portugais, poursuivit-il, nous avons connu les Hollandais et les Anglais ; mais ce ne sont point des hommes comme vous autres ; car vous ne vous souciez point de votre vie, vous la méprisez et en faites peu de cas, et quoique vous voyiez la mort devant vos yeux, vous ne vous épouvantez pas ; vous êtes autres que ces étrangers. Vous n'êtes pas des hommes, mais des lions, et quelque chose de plus. »

Après cette allocution, qui donne une idée de la haute opinion des indigènes pour la valeur française, Dian Tséronh laissa La Roche et ses compagnons reprendre librement leur chemin.

Ce ne fut pourtant pas sans avoir couru d'autres dangers que l'héroïque escouade, inquiétée encore dans sa marche par quatre cents indigènes, et forcée de revenir en arrière par la rencontre d'une rivière trop large et trop profonde, finit par arriver au Fort-Dauphin, où Flacourt désespérait de la revoir.

Les sept années du gouvernement de Flacourt sont sept années de luttes et de travaux incessants, pendant lesquelles il entra en rapports avec toutes les tribus du sud et de la côte orientale, depuis la baie Saint-Augustin, tombeau des Anglais,

jusqu'à celle d'Antongil et à l'île Sainte-Marie, dont il s'était déclaré protecteur, et où il laissa une petite garnison.

Des déserteurs ou des aventuriers français s'établissaient sans cesse parmi les indigènes ; quelques-uns malheureusement furent traîtres envers leurs compatriotes ; mais la plupart se bornèrent à se naturaliser et à prendre rang parmi les Rohandrians, grâce à leur couleur et à leur intrépidité.

Au bout de cinq ans d'abandon de la part de la Société de l'Orient, Flacourt, réduit aux dernières extrémités, reçut enfin des secours inespérés, grâce au maréchal de la Meilleraye qui lui expédia deux navires avec une lettre où il se disait dans l'intention, clairement démontrée par ses actes, de se substituer seul aux droits de la compagnie, déjà plus qu'à demi ruinée et dont les priviléges expiraient.

Le capitaine La Forêt des Royers, commandant le *Saint-Georges*, se mit aux ordres de Flacourt, qui disposa tout d'abord de son autre navire, l'*Ours*, monté précisément par ce même Pronis qui avait fondé le Fort-Dauphin. Pronis alla visiter de nouveau l'île de Bourbon ; le *Saint-Georges* explora la côte jusqu'à Sainte-Marie. L'on pourvut au ravitaillement de la colonie ; après quoi, Flacourt, trouvant nécessaire de se rendre en France pour conférer avec le duc, ne jugea pas Pronis indigne de lui succéder.

Ce choix désastreux, fut suivi de catastrophes de tous genres, incendies, massacres, exactions, lamentables péripéties.

Le maréchal de la Meilleraye, toujours préoccupé de l'avenir des possessions françaises de la mer des Indes, et du reste l'un des plus audacieux armateurs de son temps, équipa, en 1656, deux grands navires commandés par La Roche Saint-André, montés par huit cents hommes et destinés, à la fois, à faire la course et à secourir les Français de Madagascar. Sur les entrefaites, le duc étant entré en arrangements avec la compagnie de l'Orient, les expéditions données à son chef d'escadre étaient parfaitement régulières. La campagne maritime fut mal dirigée ; nous savons seulement qu'un sieur Du Rivau prit, au nom du duc, le commandement du fort où il s'établit avec cent hommes.

Cependant Flacourt s'était présenté au maréchal qui, rempli de confiance dans ses lumières, le fit investir de lettres-

patentes du gouvernement. Flacourt repartit enfin, plein d'espérances, avec des projets qui semblaient très habilement conçus, lorsque le 10 juin 1660, il fut attaqué par trois corsaires barbaresques et perdit la vie en combattant.

Sa mort, a-t-on dit avec raison, fut un coup fatal pour la colonie où lui seul, peut-être, était capable de faire renaître un peu d'ordre. Son ouvrage, imprimé en 1661, se ressent de la négligence et de l'ignorance de ceux qui en firent la publication après sa mort.

On manque de documents authentiques sur les événements qui se passèrent au Fort-Dauphin depuis le moment où Du Rivau en prit le commandement, c'est-à-dire, vers 1657, jusqu'à l'expédition de 1663. Le bruit courut toutefois que le fort avait été livré par trahison et que tous les Français avaient péri victimes de la vengeance des indigènes. Ce désastre, qui aurait eu lieu vers 1658, n'est point historiquement prouvé ; mais il est constant que le duc de la Meilleraye ne cessa d'expédier des navires corsaires dans la mer des Indes et surtout aux environs de la mer Rouge, où leurs armes terrifiaient les Portugais, les Hollandais et les Anglais, déclarés tous de bonne prise passé la ligne équinoxiale.

Le sieur de Champmargou, officier au service de la compagnie française des Indes-Orientales, qui commanda le Fort-Dauphin à partir de 1663, n'était point un homme sans mérite. – Le commencement de son administration fut assez heureux, car il se laissait guider alors par les conseils d'un aventurier français, bien intentionné, qui s'était depuis plusieurs années naturalisé Malgache. – Ce dernier s'appelait Levacher, mais n'est guère connu que sous son surnom de La Caze.

Parti de France en simple volontaire, il arriva dans l'île en 1656, à bord d'un des navires du duc de la Meilleraye. La compagnie était en désarroi et les Français se trouvaient en butte aux insultes de tous les chefs indigènes. La Caze s'offre pour commander un détachement qui fera dans l'île une expédition comparable à celle des flibustiers à Saint-Domingue ; ses deux coups d'essai sont deux victoires qui répandent sa renommée du sud au nord de l'île. Il tue dans une bataille générale l'un des princes les plus puissants ; il en abat un second en combat par-

ticulier, gagne ensuite trois autres batailles et rend ainsi au nom français tout son ancien prestige.

Malheureusement, le grand retentissement de ces succès ayant éveillé la jalousie du gouverneur Champmargou, il cessa de se laisser diriger par ses avis.

Au Fort-Dauphin, les désastres succédaient aux revers, tandis que La Caze, couvert de gloire, devenait le héros de Madagascar. Le prince de la vallée d'Amboule lui offre de partager avec lui la puissance suprême ; il lui donne la main de sa fille Dianonne, et La Caze règne en paix, quand au contraire, Champmargou risque à tous moments d'être accablé par ses ennemis.

Le gouverneur, réduit aux dernières extrémités, dut souvent faire taire son orgueil, et rappeler à son aide l'aventurier qu'il dédaignait, mais qui, toujours zélé pour le service de la France, ne lui refusa jamais son appui dans lés moments critiques.

En 1664, l'illustre Colbert, qui se préoccupa toujours et avec tant de fruits de la grandeur extérieure de la France, de son commerce, de sa puissance maritime et coloniale et de l'avenir de ses possessions d'outre-mer, songea très sérieusement à la grande île de Madagascar. Ne se laissant pas décourager par les résultats infructueux, d'un siècle et demi d'efforts, il reconstitua sur de plus larges bases *la Compagnie des Indes-Orientales*. Et Madagascar à qui l'on imposa le nom bientôt oublié d'*Ile-Dauphine*, fut acheté des héritiers du duc de la Meilleraye.

L'édit de 1665 désignait la grande île sous le beau nom de France Orientale. (*Gallia Orientalis*, lisait-on sur le grand sceau.)

Une expédition importante est résolue. Le marquis de Mondevergue, investi du commandement général des établissements français au delà de la Ligne, arrive au Fort-Dauphin, en 1667, avec dix navires dont un de trente-six canons, se fait reconnaître comme amiral-gouverneur, accepte avec empressement les services de La Caze, et fait régner dans l'île entière une prospérité inespérée.

Pendant trois années, une paix profonde succède aux interminables guerres d'autrefois.

Une période de bonnes relations, d'alliances et de fondations d'un grand avenir commence enfin ; elle fut, hélas, trop courte.

Au marquis de Mondevergue succède, en 1670, l'amiral de La Haye, avec le titre de vice-roi ; il désigne pour commander en second, ce même lieutenant général de Champmargou qui a déjà compromis, si peu de temps auparavant, le sort de la colonie ; La Caze, nommé major général, n'occupe que le troisième rang, quand il a tant de titres à tenir le premier.

D'imprudentes mesures rallument la guerre ; la sécurité ne tarde pas à être de nouveau compromise.

De La Haye découragé abandonne son poste ; son départ est suivi de la mort de Champmargou, sur qui s'exerça la vengeance des naturels.

Pour comble de malheurs, mourut La Caze qui, jusqu'alors avait soutenu l'établissement par son courage et ses talents.

En 1671, de La Bretesche, son gendre, lui succéda en qualité de major général. C'était un gentilhomme breton, entré au service dans les premières années du règne de Louis XIV, excellent militaire, mais incapable de réparer les fautes trop nombreuses du présomptueux de La Haye. Malgré son alliance avec la fille de Dianonne et de La Caze, il ne put se soutenir et fut massacré avec la plupart des Français, le jour de Pâques 1672.

D'après M. Victor Charlier, toutefois, le dénoûment aurait été un peu moins tragique : « La Bretesche, dit-il, prit enfin le parti de fuir avec sa famille et quelques missionnaires, sur un navire qui était venu relâcher à Madagascar. Il eut à peine le temps de recueillir quelques malheureux Français échappés au massacre général. [1] »

La charité chrétienne et l'apostolat catholique avaient eu leurs martyrs. Ainsi périrent par le poison l'ardent missionnaire Étienne, le frère Patte et un indigène leur serviteur qui, conduit en France par Flacourt, avait été élevé à Saint-Lazare sous les yeux de Saint-Vincent de Paul.

---

[1] L'UNIVERS. – *Iles de l'Afrique.* Iles Madagascar, Bourbon et Maurice, p. 18.

Les deux derniers prêtres survivants, messieurs Roguet et Montmusson, durent se résigner à quitter Madagascar, le 4 septembre 1674.

Et telle y fut la fin de « la première mission catholique qui, en l'espace de vingt-cinq ans, coûta à la congrégation fondée par Saint-Vincent de Paul, outre des sommes considérables, vingt-cinq sujets dont dix-sept prêtres et dix frères, sans compter quatre prêtres séculiers. [1] »

Madagascar délaissé ne devait point tarder à voir affluer sur ses rivages des aventuriers de toutes les nations, et entre autres les successeurs directs des flibustiers et boucaniers.

Après avoir rendu d'immenses services à la France et à l'Angleterre, leurs patries, contre les Espagnols du Nouveau-Monde, les derniers Frères de la Côte, voyant que les nouveaux traités internationaux abolissaient l'ancien droit de courses et déprédations au delà de l'Ile-de-Fer, ne se résignèrent point tous à la vie paisible de colons.

La piraterie se recruta dans les rangs de ces formidables corsaires, qui, après avoir écumé les eaux des Antilles, se repliaient vers l'Afrique, visitaient les Açores, les îles du Cap-Vert, la Guinée ou même les Indes Orientales, et enfin se retiraient, le plus souvent, à Madagascar pour y jouir impunément du fruit de leurs rapines.

Les compagnons d'un certain capitaine Tew, entr'autres, après avoir écumé les mers de l'Afrique et des Indes, descendirent sur la Grande-Ile, où ils devinrent bientôt très puissants, quoique leur chef fût retourné aux Bermudes, où il obtint sa grâce.

Les documents historiques relatifs à la domination des flibustiers à Madagascar sont très obscurs, Un historien digne de foi a écrit cependant qu'ils y fondèrent une colonie, qui aurait pu devenir très utile à l'humanité si elle avait commencé sous d'autres auspices ; mais ils étaient ennemis de leurs compatriotes, ils devinrent les tyrans des insulaires, se renfermèrent dans

---

[1] Le P. de la Vaissière. *Hist. de Madagascar, – ses habitants et ses missionnaires*, T. I. p. 19.

leurs citadelles et y périrent sans laisser aucune trace intéressante de leur résidence sur ces bords.

En s'établissant à Madagascar, ils ne songèrent qu'à satisfaire leurs appétits souvent féroces ; ils achetèrent un grand nombre d'esclaves, ils en enlevèrent de vive force aux princes leurs voisins ; la guerre s'ensuivit. L'avantage des armes à feu suppléant au nombre, les pirates l'emportèrent d'abord ; mais la crainte d'être surpris en rase campagne les contraignit à convertir leurs habitations en autant de forteresses. Ils y vécurent avec une magnificence asiatique, exerçant une autorité souveraine et se faisant rendre par les naturels des honneurs presque divins. – De là, comme de plusieurs autres traits analogues, les légendes semblables à celle de *Nathan-la-Flibuste, le Dieu d'ébène*.

Presque tous ces potentats avaient été matelots dans leur jeunesse. L'un d'eux, simple batelier de la Tamise, dut sa fortune à un meurtre qu'il avait commis et après lequel il s'expatria ; les autres provenaient de l'équipage du capitaine Tew ou de la troupe d'un certain Avery dont le nom fit grand bruit en Europe au commencement du XVIIIe siècle.

Avery montait, en qualité de contre-maître, un navire anglais loué par l'Espagne pour aller dans les possessions d'Amérique combattre les contrebandiers français. L'équipage, composé d'aventuriers, se laisse débaucher aisément ; Avery se débarrasse du capitaine, s'empare du navire, fait à Madagascar alliance avec les pirates, et part de conserve pour croiser à l'entrée de la mer Rouge. La flottille captura un bâtiment du Grand-Mogol, dont la fille allait en pèlerinage à la Mecque. La cargaison, chargée d'offrandes d'une immense valeur, fut pillée et partagée ; mais Avery abusa de la confiance de ses compagnons, leur vola leurs parts de prises, et, après bien des traverses, vint se faire voler à son tour en Angleterre, où il mourut de misère, tandis qu'il passait pour avoir épousé la fille du Grand-Mogol et fondé aux Indes une nouvelle monarchie.

Les forbans qu'il avait trompés revinrent à Madagascar, où ils rentrèrent dans leurs fortins, et se battirent les uns contre les autres ; mais leur extermination générale ayant été résolue par les indigènes, ils en furent avertis à temps, se réunirent, et ligués contre le danger commun, se transformèrent en marchands d'esclaves, essayèrent de s'emparer par ruse de plusieurs

navires négriers, mais ne réussirent pas, tant ils excitaient de défiance.

England, l'un des chefs pirates qui sortirent de la Providence avant la capitulation de 1717, arriva en 1720 à Madagascar, après avoir écumé l'océan Atlantique, les côtes du Brésil et le golfe de Guinée. Les gens de sa troupe espéraient trouver dans la Grande-Ile quelques anciens camarades qui reprendraient la mer avec eux ; ils n'atterrirent point dans la même partie du littoral, bâtirent quelques cases sur la côte et y vécurent comme à la Providence. Ils faisaient la course dans les mers des Indes, relâchaient aux îles Mascareignes et revenaient souvent à Madagascar où plusieurs d'entre eux se fixèrent définitivement. England perdit son commandement et fut relégué par ses gens à l'île Maurice, peu de temps avant l'époque où les Français s'y établirent.

Quelques pirates se réfugièrent à l'Ile-Bourbon ; quelques autres, comme England, à Maurice. Il existe, enfin, une tradition d'après laquelle les pirates auraient eu l'une de leurs meilleures aiguades dans une île qui nous paraît être Rodrigues, primitivement nommée par les Portugais San Joâo de Lisboa.

Madagascar ne cessa d'être fréquenté par des forbans de tous pays.

Des aventuriers qui peuvent être confondus avec les précédents, se retirèrent dans toute la partie qui s'étend de Sainte-Marie et de la baie d'Antongil au nord de la Grande-Ile. Les Séchelles, situées à près de deux cents lieues dans le nord-est de Madagascar, furent également envahies par les pirates.

Selon toute vraisemblance, ces forbans et ceux de Madagascar furent les mêmes. On les voit menacer de destruction toutes les colonies voisines, intercepter les communications, empêcher les approvisionnements, et commettre des forfaits sans nombre ; il n'est guère admissible que les Français n'aient jamais usé de représailles. Un poste fortifié à Madagascar devait alors être excessivement utile ; sous la protection de ses canons, la traite des bœufs et des vivres pouvait se faire avec beaucoup moins de dangers que dans une baie ouverte et sans défense. Les colons des îles de France et Bourbon eurent donc un trop grand intérêt à reprendre possession du Fort-Dauphin, pour le laisser à la disposition du premier pirate qui voudrait s'y établir.

« Du reste, un document fort curieux, qu'on trouve dans la *Description de l'Univers*, par Allain Manesson-Mallet, vient confirmer notre opinion, car ce géographe parle du Fort-Dauphin comme étant encore au pouvoir des Français en 1683.

« La figure du fort, – dit-il, – est un carré long de vingt-cinq toises sur vingt de largeur. Des quatre angles, il n'y en a que trois qui soient couverts chacun d'un bastion. Le quatrième se rencontre sur le roc, qui est escarpé ; de sorte que cet angle est suffisamment défendu par une tour qu'on y a élevée. Le côté qui regarde la mer est aussi en précipice, et soutenu par une plate-forme, où il y a toujours des pièces en batterie. Cette enceinte renferme le logement du gouverneur, flanqué de deux grosses tours bâties de pierre de taille : l'une destinée à servir de prison, l'autre de salle d'armes. »

Cette description serait d'une précision bien étrange si elle n'avait été faite, comme le suppose l'auteur de l'histoire maritime de France, que pour complaire aux idées de puissance et de domination générale du monarque. On doit supposer, au contraire, que le Fort-Dauphin fut restauré par les Français entre 1672 et 1683 ; car, d'un autre côté, Louis XIV n'avait cessé de considérer Madagascar comme dépendant de sa couronne.

Dans une déclaration du mois de février 1685, portant règlement pour la forme de la compagnie des Indes, il est dit qu'au cas où la compagnie voudrait jouir de la possession de Madagascar, elle serait tenue d'en faire foi et hommage avec redevance. Et l'année suivante, la compagnie ayant fait abandon de cette île, un édit du 4 juin l'annexait en toute propriété et seigneurie au domaine du roi.

Alors la population de Bourbon avait déjà reçu un accroissement notable, par l'arrivée des Français échappés au désastre du Fort-Dauphin et par celle de renforts envoyés de la Métropole. Ses habitants ne pouvaient se passer de communications avec la Grande-Terre, qui fournit le bétail et les vivres, et où l'on faisait nécessairement la traite des esclaves. Il est, par conséquent, vraisemblable que si le Fort-Dauphin cessa d'être un centre militaire et colonial, il fut au moins un comptoir où s'établirent de leur autorité privée et se retranchèrent à leur guise des traitants, trafiquants, et chercheurs d'aventures qui, se rattachant au passé, travaillèrent obscurément pour l'avenir.

De tous les points de la côte méridionale et orientale de Madagascar, le Fort-Dauphin a été jugé le plus sain. L'élévation moyenne de la température permettrait de cultiver dans ses alentours les végétaux d'Europe et ceux des colonies. En outre, sa rade est d'un accès facile [1] et les moussons rendent promptes les communications avec l'île de Bourbon (la Réunion.)

Aventuriers ni colons, caboteurs, approvisionneurs, marchands ni soudards ne durent négliger un poste pareil. Et l'histoire se répétant sans cesse, surgirent dès lors assurément des occupants déterminés du genre de notre cher Vincent du Sanglier chevalier du Capricorne, dont la romanesque physionomie est, sans contredit, à sa place dans le roman *le Dernier des Flibustiers*.

« Au commencement du XVIIIe siècle, l'attention de la France fut de nouveau attirée par l'importance politique et maritime de Madagascar. L'ingénieur de Cossigny y fut envoyé, en 1733, pour explorer la baie d'Antongil. »

Maurice, d'où les Hollandais avaient été expulsés par les pirates, était devenue l'Ile-de-France. En 1721, les colons de Bourbon y avaient fondé un premier établissement, qui se développa sous l'influence du génie de Mahé de La Bourdonnais en 1734. Justice, police, industrie, commerce, tout était à créer : La Bourdonnais créa et organisa tout.

On lit dans son Mémoire qu'en 1745 il envoya ses navires se ravitailler à Madagascar, où il se rendit lui-même en 1740. De son temps, la baie d'Antongil et Foule-Pointe étaient très fréquentés par les Français de Bourbon et de l'Ile-de-France. D'entreprenants aventuriers continuaient d'ailleurs à faire fortune à Madagascar, en y épousant, comme le brave La Caze, des princesses de sang royal. Qui ne connaît le joli conte de Cazotte intitulé *Le Roi de Foule-Pointe* ?

En 1759, un sieur Laval, chef de traite à Foule-Pointe, y approvisionnait les onze vaisseaux de l'escadre du comte d'Aché ; puis, le 30 juillet 1750, l'île de Sainte-Marie (Nossi-Hibrahim)

---

[1] D'après le rapport d'explorateurs officiels, au moyen d'une jetée dont la construction serait peu dispendieuse, l'on y serait à l'abri de tous les vents. – V. H. D'ESCAMPS. *Hist. et Géog. de Madagascar*, p. 69.

fut cédée à la France par la princesse Béti, fille et héritière de feu Tamsimalo, dernier souverain de Foule-Pointe et de toute la côte jusqu'à la baie d'Antongil.

Onze ans plus tard, les Français avaient des postes commerciaux sur tous les points principaux de cette même côte depuis Antongil jusqu'au Fort-Dauphin dont, en 1768, sous le ministère du duc de Praslin, un officier distingué, M. de Maudave, alla, au nom du roi, prendre le commandement.

« Des instructions plus sages et plus prévoyantes que celles qui avaient été données à ses prédécesseurs, – a écrit M. Victor Charlier, – lui prescrivaient de renouer et d'entretenir des relations amicales avec les indigènes, de n'attendre que des moyens de douceur le retour de l'influence perdue, de paraître, en un mot, maintenir un fort sur leur territoire, avec leur assentiment tacite, et plutôt pour satisfaire à la dignité de la France que pour se préparer à l'accomplissement d'un projet hostile. Ce plan était raisonnable ; mais il devait échouer par l'insuffisance des ressources allouées pour son exécution. »

Le comte de Maudave avait obtenu des chefs du pays la cession de neuf ou dix lieues de terrain sur les rives de la Fanshère, mais, – toujours mêmes causes et toujours mêmes effets, – la jalousie permanente des administrateurs de l'Ile-de-France suscitant des embarras, et les subsides indispensables faisant défaut, – le comte de Maudave abandonna le Fort-Dauphin en août 1769.

Ce fort était possession française et reconnu comme tel depuis sa fondation remontant à cent vingt-cinq ans. On l'avait perdu et recouvré ; on l'avait laissé tomber en ruines et restauré ensuite plus ou moins. Qui l'occupait avant le comte de Maudave ? qui le garda, qui s'y campa lorsqu'il l'eut pacifiquement évacué sans que la France eût renoncé à ses droits ?

Fût-ce quelque pauvre diable de bonne volonté qui, trouvant le logis spacieux et commode, en fit son domicile à la faveur du pavillon français ? D'après une tradition au moins bizarre, il en aurait été de même trente ou quarante ans plus tard.

Toujours est-il qu'après une lacune de moins de quatre années, vient se placer ici, chronologiquement, la mémorable tentative du comte de Béniowski, de tous points conforme aux vues de Kerguelen. – Celui-ci, en effet, dans un *mémoire sur Mada-*

gascar fait ressortir les immenses avantages de la Grande-Ile, et particulièrement de la baie d'Antongil et de l'île Marosse [1].

L'on a vu, d'ailleurs, comment, en février 1774, la division Kerguelen relâcha dans ces parages lorsque s'y établissait le héros de l'ouvrage dont le présent épilogue historique est le complément.

Une faute à jamais déplorable fut commise en septembre 1776, lorsqu'on retira au comte de Béniowski le mandat qui lui avait été confié. Persécuté, calomnié, trahi, au lieu d'être secondé comme il aurait dû l'être, il avait en moins de trois ans, en dépit de mille obstacles, jeté les bases d'une organisation durables. Il avait parfaitement suivi la marche tracée à M. de Maudave et ne s'était laissé décourager par les dénis de promesses ni par les défauts de secours. Ses vues étaient saines. Il s'engagea constamment dans la meilleure voie et ses propositions ont toujours été celles d'un esprit clairvoyant. Il ne guerroya que contraint et forcé, car il était par système conciliateur et pacificateur, ne châtiant qu'à regret. Nul ne posséda à un plus haut degré l'art de se faire des alliés et des partisans. – Son élection d'ampancasabe ou roi des rois en est la preuve irrécusable. Ce qu'il accomplit durant le court espace de trente mois dans les pires conditions en fait de fondations, d'établissements, d'explorations, et de combinaisons du plus grand avenir ne permet point de douter que, si le reste de sa vie eût été consacré à son œuvre, et avec le concours des prédications catholiques sur lesquelles il avait compté, la grande île de Madagascar ne fût véritablement devenue *la France Orientale*.

Après Béniowski, comme après Maudave, Madagascar fut abandonné presqu'entièrement aux tentatives individuelles de traitants ou d'aventuriers. En 1781, le Bailli de Suffren y ravitailla son escadre, mais il n'y trouva point le grand port de guerre et de réparations qui lui eût été si utile lors de sa belle campagne de l'Inde.

On n'avait fait ni laissé faire ; et les Français, cruel dénouement, furent les auteurs de la mort de Béniowski lorsqu'il revint. « Le roi du Nord et une foule d'autres chefs

---

[1] Voir *Hist. maritime de la France*, par Léon Guérin, édit. in-18, t. II, ch. IX, p. 359.

l'accueillirent avec le plus vif enthousiasme, ce qui démontrait qu'une absence de près de dix ans n'avait rien changé à leurs sentiments pour lui. [1] » Est-il rien de plus douloureux que l'inique traitement fait, le 23 mai 1786, à un homme, longtemps très mal jugé, mais que l'histoire apprécie désormais en ces termes : « Le comte Béniowski était très brave, actif, rude travailleur, entreprenant à l'extrême. Aussi juste que ferme, aussi généreux qu'énergique, il savait punir et récompenser à propos. Son caractère était plein de douceur. Affable et bon, disent ses contemporains, il aimait à causer, mais il parlait peu de lui-même et avait l'art d'écouter avec complaisance. Il s'exprimait avec une étonnante facilité en neuf langues différentes. Cet aventurier cosmopolite avait, en un mot, des facultés élevées qu'il devait plus encore à la nature qu'à la brillante éducation qu'il avait reçue. [2] »

Le sage roi Louis XVI, induit en erreur sur le compte de Béniowski, avait trop à cœur les intérêts maritimes et coloniaux de la France pour oublier Madagascar. Aux derniers jours de son règne, alors que les troubles révolutionnaires de la mère-patrie le rendaient impuissant à en faire le bonheur, au commencement de 1792, il envoya dans la grande île africaine, en qualité de commissaire civil, Daniel Lescallier, mandataire excellemment choisi, qui revint en 1796, sans avoir rien pu fonder, entravé qu'il fut par le mouvement révolutionnaire.

Et par la même cause, à la même époque, échouèrent aussi les derniers efforts de la propagande catholique pour la conversion des indigènes.

Ainsi finit le XVIIIe siècle.

Le XIXe commença moins défavorablement. Conformément eux rapports de Bory de Saint-Vincent au premier consul Bonaparte, on reconnut que « Madagascar seul pouvait donner à la France une position forte dans la mer des Indes ». En conséquence, Tamatave devint le chef-lieu de nos établissements, et en 1804, d'importants travaux d'occupation y furent entrepris, sous l'impulsion du général Decaen, gouverneur de l'Ile-de-France, par l'agent général Sylvain Roux. Mais ce que

---

[1] Henry d'Escamps. *Hist. et Géog. de Madagascar*, ch. I, p. 53.

[2] *Idem*, p. 54.

l'on aurait si aisément pu faire en trente ans d'efforts continus, c'est-à-dire depuis la fatale révocation de Béniowski en 1776, était à peine ébauché en 1810, lorsque les Iles-de-France et de Bourbon tombèrent au pouvoir des Anglais. Sylvain Roux dut capituler. Tamatave et Foule-Pointe, hors d'état de résister, arborèrent les couleurs britanniques.

Désastre plus grand s'il est possible, les Anglais s'immiscèrent dans les querelles des indigènes sur lesquels, par l'effet d'une fatale coïncidence, commençait à peser la domination d'une peuplade, à peine connue jusqu'alors et qui allait devenir prépondérante. Les Hovas que Béniowski ne nomme point, bien qu'il paraisse avoir pénétré, en 1785, jusqu'aux plateaux où ils s'étaient fixés, et même y avoir fondé cette *Palmyre* dont il comptait faire sa capitale, les Hovas que le vieux Flacourt désigne sous le nom de Vohitz-Anghombes (peuples habitants les montagnes de l'Aurore), sont issus des Malais et s'en font gloire. Méprisés par les autres Malgaches, sortes de parias, impurs et abjects dont le contact était une souillure, mais très belliqueux, remuants, actifs, rusés et plus réfléchis que la plupart des autres insulaires, ils venaient d'avoir pour chef Dian Ampouine, homme de caractère, qui les avait soumis à des lois draconniennes dont la conséquence fut d'élever leur niveau intellectuel. Ainsi, sous peine de mort, il défendait l'usage des liqueurs fortes. Après un règne fort long, il était mort à l'âge de soixante-cinq ans, laissant un royaume très étendu à son fils Radama, jeune prince doué de facultés et d'aptitudes d'ordre supérieur. Les Anglais entrèrent immédiatement en rapports avec lui. Ambitieux et brave, il tenait à être en relations avec des Européens pour accroître ses connaissances ; ils lui en offrirent tous les moyens et acquirent de la sorte une influence, infiniment nuisible aux Français qui, agissant sans esprit de suite, avaient eu le grand tort d'abandonner successivement leurs meilleurs pionniers sur la grande île de Madagascar.

La France y a occupé tour à tour Sainte-Luce, Fort-Dauphin, Matatane, Mananjary, Tamatave, Foule-Pointe, Fénérive, Tintingue dont la baie est l'une des belles du monde, l'île Sainte-Marie, la superbe baie d'Antongil avec le port Choiseul et un certain nombre de points secondaires. La perte de l'île Maurice diminuait sa puissance, et les Anglais achevaient d'anéantir

son prestige. Parmi les indigènes, il lui restait pourtant des partisans fidèles, les uns à Sainte-Marie et dans les parages avoisinants, les autres dans le pays d'Anossi, où notre premier établissement avait été fondé.

Faut-il croire que Fort-Dauphin fut, durant de longues années, à travers tant de mécomptes, le séjour d'un Allemand qui le lui gardait en se qualifiant d'agent de la France ? [1] C'est de tradition et donne une assez faible idée de l'appui qu'elle donnait à ses nationaux.

Elle revendiqua hautement toutefois ses anciens droits sur Madagascar qui lui étaient encore contestés malgré le traité de Paris du 30 mai 1814 et finit en octobre 1816 par obtenir gain de cause.

Radama, au lendemain de la paix de 1815, se proclamait roi de Madagascar et ne s'en tenant pas à un vain titre s'apprêtait à expulser les Français de tous les points où ils s'étaient fixés de nouveau.

Quoi qu'il en soit de la singulière tradition du résident allemand, le Fort-Dauphin tant de fois ruiné, relevé, incendié, reconstruit, pris et repris, était presque abandonné depuis dix ans quand M. Fortuné Albrand, jeune Marseillais, élève de l'école normale, en suite des plus habiles négociations, fut nommé agent commercial principal de la France en l'île de Madagascar.

Le 1er août 1819, il fit de nouveau flotter son pavillon sur le vieux fort et son arrivée, a dit un historien, mit fin aux vexations auxquelles étaient livrés sans défense ceux de nos compatriotes que les nécessités de leur commerce retenaient en ces parages.

L'étoile du nouveau roi des rois Radama commençait à briller ; peu s'en fallut qu'Albrand ne fît prédominer par lui l'influence française ; de mesquines économies administratives l'empêchèrent de remplir sa mission diplomatique, et les Anglais un moment troublés eurent tout lieu de s'en applaudir.

En 1823, Radama marcha résolument à la conquête de la côte Orientale ; le nouveau commandant de l'île Sainte-Marie, M. Blévec, protesta contre ses déprédations avec la plus grande vigueur, mais ne put que se maintenir au poste qu'il défendait.

---

1 Michaud. *Biogr. Universelle*, art, Bretêche (de la).

Presque tous les points commerciaux occupés par des Français furent confisqués, et enfin, en février 1825, les Hovas expulsèrent du Fort-Dauphin un faible poste commandé par le comte de Grasse simple lieutenant d'infanterie. Ce malheureux officier eut la douleur de se retirer devant une armée entière, et réduit au désespoir dut être transporté mourant à l'hôpital militaire de Saint-Denis, (île Bourbon).

De son côté mourut prématurément, en décembre 1826, Fortuné Albrand, qui avait merveilleusement servi et contribué plus que personne à faire prospérer Sainte-Marie, où il s'était rendu depuis 1822.

Radama continuant à être hostile, prit des mesures perfides pour nous contraindre à évacuer ce dernier territoire. En même temps, toutefois, comme s'il eût été tenté de changer de politique, ce fut d'un Français, le sergent Robin, qu'il fit son généralissime en créant pour lui le grade de maréchal, et peut-être alors aurait-on été en mesure de traiter avec lui d'une manière utile à l'influence française, s'il n'était mort le 27 juillet 1828, à l'âge de trente-sept ans.

Il avait désigné l'un de ses neveux pour lui succéder ; mais les idolâtres, partisans des vieilles coutumes et profondément ennemis des tentatives civilisatrices du roi défunt, firent proclamer reine sa femme Ranavalo dont le long règne, qui débute par des crimes, n'est qu'une série d'atrocités.

La modération des Français avait été mise à l'épreuve par trop d'avanies, une expédition fut dirigée sur Madagascar sous le ministère de Hyde de Neuville. Le 19 mai 1829, l'île Sainte-Marie devint le centre d'un mouvement maritime et militaire très bien entendu, mais insuffisant. Faute des moyens nécessaires, des occasions extrêmement favorables durent être négligées. Le commandant Gourbeyre qui commandait nos forces navales obtint néanmoins à Tamatave des succès tels que, d'après une relation anglaise, s'il en eût profité, il se serait emparé de l'île entière. Ceci est évidemment exagéré. On prit néanmoins possession de la presqu'île de Tintingue. Une foule d'ennemis des Hovas s'étaient joints aux Français, et sans la révolution de juillet 1830, des mesures efficaces n'eussent pas tardé à nous assurer la jouissance complète des ports principaux de la Grande-Ile. Tel était le projet du prince de Polignac ;

l'on venait de prendre Alger, et il est vraisemblable que, la résistance de la reine Ranavalo eût motivé la conquête de la Grande-Ile, La France eût recouvré de la sorte dans les mers de l'Inde le glorieux prestige qu'elle n'aurait jamais dû perdre.

Mais, conformément aux idées qui prévalaient sous le règne de Louis-Philippe, l'évacuation de Tintingue eut lieu en juin 1831. Nous démolîmes nos fortifications, nous mîmes le feu à nos édifices. Lamentable dénouement, malgré lequel *la France maintenait tous ses droits sur ses anciennes possessions à Madagascar* ; sur quoi, le chapitre des contradictions étant interminable, il fut question, dès 1832, de s'établir dans la baie Diego-Suarez, située au nord de Tintingue. Ce projet avorta.

Au bout de quelques années, en vertu d'actes de cession parfaitement réguliers, les îles de Nossi-Bé et Nossi-Cumba, en 1840, celles de Nossi-Mitsiou, de Nossi-Fali, et de Mayotte, l'une des Comores, en 1841, devinrent possessions françaises. Tous les droits de souveraineté des princes de la côte occidentale depuis la baie de Passandava jusqu'au cap Saint-Vincent nous furent de même acquis.

En 1845, à Tamatave, force fut d'user de représailles envers les Hovas et de réprimer par le canon leurs actes de violence. Les Anglais n'ayant pas moins à se plaindre que nous des exactions de la Reine Ranavalo, les deux corvettes le *Berceau* et la *Zélée* rangées sous les ordres du capitaine de vaisseau Romain-Desfossés, et la frégate anglaise le *Conway*, capitaine Kelly, agirent de concert. Les obus de la petite division navale incendièrent les retranchements des Hovas, dont l'artillerie fut réduite au silence ; un débarquement fut opéré ; trois cents hommes, dont quatre-vingts Anglais, s'élancèrent bravement sur l'ennemi, abattirent ses drapeaux et se rendirent maîtres de la position ; mais ce court succès eut un résultat désastreux. Les troupes de débarquement n'étaient pas en nombre, elles manquèrent de munitions, durent battre en retraite et perdirent en se retirant une vingtaine d'hommes. Les cadavres de ces malheureux restèrent sur le terrain, et leurs têtes plantées sur des sagaies y demeurèrent, dix années durant, comme un monument de *la défaite des Français et des Anglais coalisés par les invincibles guerriers de la reine Ranavalo*.

On ne saurait assez déplorer une faute qui s'est trop souvent renouvelée. Avec une présomptueuse témérité, on lance une poignée de braves serviteurs contre des ennemis cent fois plus nombreux, sauvages, barbares, peu redoutables en apparence, mais parmi lesquels se trouvent toujours de misérables transfuges comme ceux qui dirigèrent le retour offensif des Hovas, déjà passablement disciplinés et armés à l'Européenne sous le règne de Radama.

La France fut indignée à la nouvelle des outrages faits à nos concitoyens et de notre échec de Tamatave. Le maintien de nos droits sur Madagascar fut hautement proclamé, mais on tergiversa, l'on faiblit, on temporisa, et survint la révolution de 1848 dont les conséquences furent les mêmes que celles de la révolution de 1830.

Nous abandonnâmes encore à l'oppression des Hovas les indigènes nos alliés, nos protégés et nos auxiliaires, les Bétanimènes, les Betimsaras, les Sakalaves devenus nôtres depuis trente ans, et nombre d'autres peuplades qui comptaient sur notre protection. Les Anglais avaient pactisé avec le gouvernement de Tananarive, et malgré la généreuse initiative, la prudente habileté, la persévérance et le courage de plusieurs de nos concitoyens, MM. Laborde, Lambert, Marius Arnauld, Goudot, les révérends pères Finaz et Webber, tout était encore une fois perdu, lorsque, le 18 août 1861, la reine Ranavalo vint à mourir à l'âge de quatre-vingt et un ans.

Le prince Rakout, son fils, très favorable aux Français qu'il avait maintes fois préservés des sévices de sa mère, fut proclamé roi sous le nom de Radama II.

Sous la réserve des droits deux fois séculaires de la France, Napoléon III le reconnut, non-seulement comme roi des Hovas, mais encore comme roi de Madagascar. Et le capitaine de vaisseau Dupré, commandant la station navale des côtes orientales d'Afrique, reçut mission de représenter le gouvernement français lors de son couronnement qui eut lieu le 23 septembre 1862.

Par une lettre en date du 7 novembre 1861, Radama II avait fait part à Sa Sainteté Pie IX de son avènement au trône et de son désir de faire instruire ses sujets dans la religion chrétienne. Il avait appelé les missionnaires, il les autorisait à prêcher et à

enseigner. Des écoles et des établissements de charité furent dirigés par des pères Jésuites et par les sœurs qu'ils avaient amenées de l'île de Bourbon.

Cette période durant laquelle le catholicisme concourut aux progrès de l'influence française fut malheureusement très courte. Une conspiration hideuse éclata. Le jeune Radama II périt assassiné le 12 mai 1863.

À la grande satisfaction des idolâtres et des Anglais, sa veuve fut appelée à lui succéder sous le nom de Ra-Soa-Hérina qui signifie *Belle et forte*. Personnellement elle était bien disposée envers les diverses missions françaises, elle se montra très tolérante, et quoique le parti hostile à la France eût repris le dessus, quoique des manœuvres eussent fait avorter les opérations de notre *Compagnie de Madagascar*, ce qui occasionna de fâcheux démêlés, on aurait encore pu concevoir quelques espérances, lorsqu'elle aussi mourut le 1er avril 1868, peu d'heures après s'être fait baptiser par le R. P. Jouen, supérieur de la mission catholique.

Sa cousine, la princesse Ramoma, fut proclamée reine sous le nom de Ranavalo II et, le 19 février 1869, prit pour époux son premier ministre Ra-Inilaïa-Rivoni. Ils furent baptisés et mariés par des pasteurs hovas protestants.

Sous leur règne, le protestantisme devint religion d'État. La tolérance religieuse cessa dès lors. Les héritages de plusieurs Français furent confisqués, tous nos intérêts furent lésés systématiquement, nos droits les mieux fondés furent violés au mépris de toute justice ; les peuples qui comptaient sur notre protectorat furent molestés, nos possessions acquises en vertu de traités d'une régularité parfaite furent envahies, les Hovas y arborèrent leur pavillon, ils échelonnèrent des postes sur notre territoire. Nos missionnaires eurent fort à souffrir. Depuis le 8 août 1855 où le R. P. Finaz célébra la messe à Tananarive, en présence du prince Rakout qui devint Radama II, depuis que les pères Jésuites appelés à Madagascar pour y reprendre l'œuvre de la propagation de la foi, avaient pu, en dépit des obstacles renaissants chaque jour, évangéliser, convertir, fonder des églises, baptiser et grouper des néophytes fervents, ils avaient jus-

qu'à la fin de 1882 miraculeusement progressé.[1] Mais le 25 mai 1883, à la nouvelle des hostilités, inévitables conséquences des procédés des Hovas, ils furent cruellement expulsés ; deux nouveaux martyrs le P. Gaston de Batz et le F. coadjuteur Martin Brutail expirèrent sur la plage de Mananjary les 27 et 28 juillet.

Le 13 du même mois, la reine Ranavalo II était morte et une jeune princesse, veuve depuis peu, qui lui a succédé sous le nom de Ranavalo III, s'est, en montant sur le trône, formellement prononcée pour la guerre :

« Ni moi non plus, a-t-elle dit, je ne permettrai jamais aux Français d'acquérir, de la terre que j'habite, la valeur d'un grain de riz. [2] »

La France, poussée à bout, s'était donc décidée à recourir aux moyens extrêmes. Le 16 du mois de mai, l'amiral Pierre s'était emparé de Mazangaye sur la côte Nord-Ouest, et le 10 juin, après avoir bombardé Tamatave, il en a définitivement repris possession le 11.

Ici commence une phase nouvelle.

La France fera-t-elle les sacrifices et déploiera-t-elle les forces nécessaires pour établir son protectorat sur tout ou partie de la Grande Ile de Madagascar ? Aura-t-elle bien la sagesse et l'énergie, la volonté ferme et la persévérance sans lesquelles aucun établissement ne saurait être durable ni prospère ? Réparera-t-elle enfin les fautes innombrables du passé ?

Dieu nous garde de fléchir encore, d'être de nouveau tristement ingrats, et d'abandonner honteusement, comme nous avons tant à nous en repentir, les intéressantes et nombreuses populations indigènes qui, françaises de cœur, mettent tout leurs espoirs dans notre France occidentale dont la *France Orientale* devrait être la sœur bien aimée.

FIN.

---

[1] Voir H. D'Escamps, *Hist. de Madagascar*, p. 302.

[2] Le P. De La Vaissière, Hist. de Madagascar, T. II, p. 433.

Table des matières

Note sur l'édition

Le texte a été établi à partir du document Gallica reproduisant, en mode image, l'édition originale de l'ouvrage.

L'orthographe de cette édition est parfois hésitante, pour ne pas dire qu'elle est souvent erratique. Par exemple, l'utilisation, ou non, du subjonctif paraît répondre à des décisions arbitraires plutôt qu'à des règles. La construction de certaines phrases laisse perplexe. Etc. Il est vrai qu'en 1884, année d'édition de l'ouvrage, l'usage de la langue française était moins fixé qu'il l'est aujourd'hui. J'ai rétabli une cohérence suffisante pour ne pas rendre la lecture insupportable en me référant, pour la norme de l'époque, au *Littré*. Bien des graphies qui nous paraissent maintenant fautives étaient correctes à l'époque et elles ont été bien évidemment conservées. Mais j'ai aussi laissé à Gabriel de La Landelle la responsabilité de quelques-unes de ses fantaisies, sans lesquelles *Le dernier des flibustiers* ne serait plus tout à fait de sa plume.

J'ai par ailleurs, comme dans les précédents ouvrages de la collection, pris le parti de ne pas alourdir cette édition avec des notes qui auraient pu apporter des éclaircissements sur des mots ou des sujets peu familiers à ceux qui connaissent mal Madagascar.

La mise en page doit tout au travail du groupe ***Ebooks libres et gratuits*** (http://www.ebooksgratuits.com/) qui est un modèle du genre. Je me suis contenté de modifier la « couverture » pour lui donner les caractéristiques d'une collection dont ce livre électronique constitue le septième volume. Sa vocation est de rendre disponibles des textes appartenant à la culture malgache. Et en particulier, dans un premier temps, des ouvrages datant de l'époque coloniale française.

Toute suggestion est la bienvenue, à l'adresse maury@wanadoo.mg.

Pierre Maury, novembre 2006

Catalogue

1. Charles Renel. *La race inconnue* (1910)

2. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 1, mars 1895

3. Adolphe Badin. *Une famille parisienne à Madagascar avant et pendant l'Expédition* (1897)

4. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 2, avril-mai 1895

5. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 3, juin 1895

6. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 4, juillet 1895

A paraître

Prosper Cultru. *Un Empereur de Madagascar au XVIIIe siècle : Benyowsky*

Bulletin du Comité de Madagascar, suite